N° 347 — Tome XCIV 1er Décembre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BATAULT, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU,
R. DE BURY, GASTON DANVILLE, JACQUES DAURELLE,
RENÉ DUMESNIL, GEORGES EEKHOUD,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, ELSA KOEBERLÉ, TRISTAN LECLÈRE,
CHARLES MERKI, GEORGES PALANTE, FRITIOF PALMÉR,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER, THÉODORE STANTON,
JOSÉ THÉRY, PAULINE VALMY, R.-H. DE VANDELBOURG.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

N° 347. — 1er décembre 1911

Georges Batault	*Le Positivisme scientifique et son critique, M. Emile Meyerson*	449
André Rouveyre	*Visages : LXXVIII. Jane Catulle-Mendès*	465
René Dumesnil	*Madame Bovary et son temps (1857)* (fin)	466
Elsa Koeberlé	*Lettre*, poésie	492
Carl Siger	*La Valeur de l'Accord franco-allemand*	494
José Théry	*Une Question de propriété littéraire.* (*Procès Hakcs-Jules Bois*)	509
R.-H. de Vandelbourg	*Le Voyage imaginaire*, poésie	526
Pauline Valmy	*Les Bérille* (I-IV), roman	529

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Une Préface : Poésie*	570
Rachilde	*Les Romans*	573
Jean de Gourmont	*Littérature*	578
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	583
Georges Palante	*Philosophie*	588
Gaston Danville	*Psychologie*	595
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	601
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	605
Jacques Brieu	*Esotérisme et Sciences psychiques.*	611
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	616
R. de Bury	*Les Journaux*	623
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	627
Gustave Kahn	*Art moderne*	630
Tristan Leclère	*Art ancien*	636
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	641
Henri Albert	*Lettres allemandes*	644
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	649
Fritiof Palmér	*Lettres scandinaves*	654
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : La Bibliothèque de Fez. Chefs d'Etat. Léo Rouanet. Le Passant. Le « Kub ». Une lettre de M. Paupe*	658
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	662
Mercvre	*Publications récentes*	664
—	*Echos*	666

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

HACHETTE & CIE, 79, boulevard Saint-Germain, à PARIS

LE PLUS BEAU CADEAU D'ÉTRENNES

ERNEST LAVISSE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les Origines jusqu'à la Révolution

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS, LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, PFISTER, RÉBELLIAU, SAGNAC, DE SAINT-LÉGER, VIDAL DE LA BLACHE.

L'HISTOIRE DE FRANCE de M. ERNEST LAVISSE vient d'être terminée. Depuis plus d'un demi-siècle, depuis Michelet et Henri Martin, aucune histoire de notre pays n'avait été publiée, qui fût vraiment digne de la France.

C'est à ce grand labeur que M. LAVISSE s'est consacré. Pour le mener à bien il a fait appel aux meilleurs historiens de notre temps, en demandant à chacun d'eux de traiter la partie de l'Histoire de France qui lui était la plus familière et dans laquelle il s'était déjà illustré par ses travaux antérieurs.

Son Histoire n'est pas une sèche compilation de dates et de faits, une énumération de batailles et de traités, mais une admirable restitution de ce que fut la France d'autrefois : les institutions, les mœurs, l'art, la vie économique, la vie intellectuelle, la vie religieuse y sont décrits et analysés de façon à faire revivre la France à chaque page de son histoire.

L'apparition de cette Histoire de France est un événement considérable pour la science historique, et l'ouvrage demeurera un des plus grands monuments que l'activité intellectuelle de notre temps ait élevés à la France.

L'OUVRAGE COMPLET COMPREND 18 VOLUMES DE 400 PAGES IN-8°

Brochés..... 108 fr. — Reliés..... 180 fr.

PAIEMENT A TEMPÉRAMENT : 10 FRANCS PAR MOIS

A partir du 1er Janvier 1912, le prix de l'ouvrage sera porté à 135 fr., br. 205 fr. rel.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe)

Dernières publications :

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La Vie politique dans les deux Mondes, publiée sous la direction de A. VIALLATE et M. CAUDEL, professeur à l'École des Sciences politiques, avec la collaboration de professeurs et anciens élèves de l'École, *4e année, 1er octobre 1909-30 septembre 1910.* 1 vol. in-8 ..... 10 fr.

Les Grands Traité spolitiques. *Recueil des principaux textes diplomatiques depuis 1815 jusqu'à nos jours,* avec des commentaires et des notes, par P. ALBIN. Préface de M. Maurice Herbette. 1 vol. in-8..... 10 fr.

La Restauration de l'Empire allemand, Le Rôle de la Bavière, par A. de RUVILLE, professeur à l'Université de Halle. Traduit de l'allemand par P. Albin, avec une introduction sur les papiers de Cerçay et le secret des correspondances diplomatiques par JOSEPH REINACH, député. 1 vol. in-8..... 7 fr.

L'Esprit public en Allemagne. Vingt ans après Bismarck, par Henri MOYSSET, 1 vol. in-8..... 5 fr.

L'Effort allemand, *l'Allemagne et la France au point de vue économique,* par Lucien HUBERT, député, 1 vol. in-16... 3 fr. 50

Questions actuelles de politique étrangère en Europe. *La politique anglaise. La politique allemande. La question d'Autriche-Hongrie. La question de Macédoine et des Balkans. La question russe,* par MM. F. CHARMES, A. LEROY-BEAULIEU, R. MILLET, A. RIBOT, A. VANDAL, R. de CAIX, R. HENRY, G. LOUIS-JARAY, R. PINON, A. TARDIEU. Nouvelle édition refondue et mise à jour. 1 vol. in-16 avec 5 cartes hors texte..... 3 fr. 50

Questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord. *Le Canada et l'Impérialisme britannique. Le Canal de Panama. Le Mexique et son développement économique. Les États-Unis et la crise des partis. La doctrine de Monroë et le panaméricanisme,* par MM. A. SIEGFRIED, P. de ROUZIERS, de PERIGNY, Firmin ROZ, A. TARDIEU. 1 vol. in-16, avec 5 cartes hors texte..... 3 fr. 50

Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France, *depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* Publié sous les auspices de la Commission des Archives au Ministère des Affaires étrangères.

Rome, par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. Tome II (1688-1723). Avec une introduction et des notes, par JEAN HANOTEAU, 1 vol. in-8, sur papier de Hollande..... 25 fr.
Tome Ier (1648-1687) avec une introduction et des notes, par G. HANOTEAU, 1 vol. in-8, sur papier de Hollande..... 20 fr. *(Antérieurement publié).*

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes, par A. FOUILLÉE, membre de l'Institut. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

Etudes de morale. *Critique des théories morales. La Patrie. La Justice. Questions de philosophie morale,* par F. RAUH, professeur à la Sorbonne, recueillies et publiées par H. DAUDIN, M. DAVID, G. DAVY, H. FRANCK, R. HERTZ, G. HUBERT, J. LAPORTE, R. LE SENNE, H. WALLON. 1 vol. in-8..... 10 fr.

La Pensée Humaine, *ses formes et ses problèmes,* par Harald HOFFDING, traduit d'après l'édition danoise par JACQUES DE COUSSANGE : avant-propos de M. E. BOUTROUX, de l'Institut. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

La Dissociation d'une personnalité. *Etude biographique de psychologie pathologique,* par Morton PRINCE, professeur à l'École de Médecine de Tufts College, traduit de l'anglais par RENÉE J. RAY et JEAN RAY. 1 vol. in-8..... 10 fr.

Philosophie de la pratique. *Économie et Éthique,* par Benedetto CROCE, traduit de l'italien par HENRI BUREAU et le docteur JANKÉLÉVITCH. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

Le Moderniste bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha, par Alexandra DAVID, professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles. 1 vol. in-8..... 5 fr.

L'Avarice, *Essai de psychologie morbide,* par J. ROGUES DE FURSAC. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'histoire et d'esthétique
publiées sous la direction de M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8o écu de 250 pages environ, avec exemples musicaux..... 3 fr. 50

Palestrina, par Michel Brenet. *3e éd.*
César Franck, par Vincent d'Indy. *6e éd.*
J.-S. Bach, par André Pirro. *3e éd.*
Beethoven, par Jean Chantavoine. *6e éd.*
Mendelssohn, par Camille Bellaigue. *3e éd.*
Smetana, par William Ritter.
Rameau, par Louis Laloy. *2e éd.*
Moussorgsky, par M.-D. Calvocoressi. *2e éd.*
Haydn, par Michel Brenet. *2e éd.*
Trouvères et Troubadours, par Pierre Aubry. *2e éd.*
Wagner, par Henri Lichtenberger. *3e éd.*
Gluck, par Julien Tiersot.
Gounod, par Camille Bellaigue. *2e éd.*
Litz, par Jean Chantavoine. *2e éd.*
Haendel, par Romain Rolland. *3e éd.*
L'art grégorien, par A. Gastoué. *2e éd.*
Lully, par Lionel de la Laurencie.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

WILLIAM SHAKESPEARE

LE MARCHAND DE VENISE

Traduit de l'anglais par GEORGES DUVAL : 36 planches en couleurs de Sir JAMES D. LINTON

Un magnifique volume grand in-8° (22 × 28). Prix : Broché..... 25 fr.

L'HISTOIRE DE FRANCE PAR L'IMAGE

Par **Armand DAYOT**

Inspecteur général des Beaux-Arts

LE MOYEN AGE

La Gaule Romaine. — La France Féodale. — La Royauté

ILLUSTRATIONS DOCUMENTAIRES

Prix : Broché..... 10 fr. | En reliure d'amateur spéciale..... 15 fr.

Ce magnifique album in-4° oblong complète la série si intéressante de **« L'Histoire de France par l'image ».**

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

J. COLIN

Chef d'Escadron d'Artillerie à l'Ecole supérieure de Guerre

LES TRANSFORMATIONS DE LA GUERRE

Un volume in-18 avec figures dans le texte. Prix..... 3fr. 50

Avec les dispositions préparatoires à la bataille, avec les moyens d'existence et de communications, les grandes opérations de la guerre se modifient ; elles prennent sans cesse plus d'ampleur. Chacun des progrès réalisés par l'industrie, en métallurgie comme en mécanique, en optique aussi bien qu'en chimie, s'applique aussitôt à la fabrication des armes. Par une singulière contradiction, ils favorisent l'offensive, donnent à la guerre un caractère plus décisif, alors qu'en perfectionnant les armes l'homme se propose toujours de tenir l'adversaire à plus grande distance, d'éloigner le danger et de fortifier la défense.

PIERRE BAUDIN

Sénateur, ancien Ministre

L'EMPIRE ALLEMAND ET L'EMPEREUR

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

Le livre de M. Pierre BAUDIN vient à son heure. Dans des chapitres d'une saisissante clarté, les faits les plus importants de la vie intérieure de l'Allemagne sont disséqués, commentés avec un sens profond des réalités. Les qualités du souverain allemand sont mises en évidence comme aussi ses faiblesses. Enfin les diverses phases de la crise franco-allemande relative au Maroc sont éclairées d'un jour tout nouveau, quand on les ramène à la ligne générale de la politique allemande.

COMTE DE BELLEFONDS

L'AUCTION-BRIDGE OU BRIDGE AUX ENCHÈRES

Un volume in-16 colombier avec tableaux en couleur. Cartonnage souple. Prix. 4 fr.

L'Auction-bridge a remplacé le bridge dans tous les salons à la mode ; on lira donc avec avidité ce petit traité, le seul d'ailleurs paru en France, et qui émane d'une personnalité faisant autorité en ces matières.

Il complète le *Traité de Bridge*, 1 vol. in-16 avec tableaux en couleur. En cartonnage souple. Prix..... 4 fr.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie RENOUARD — H. LAURENS, Editeur, 6, rue de Tournon

NOUVEAUTÉS :

MORIN JEAN

LE DESSIN DES ANIMAUX EN GRÈCE

d'après les vases peints

Préface de M. Edmond POTTIER

Un volume in-4, avec 285 grav..... 25 fr.

MAURICE EMMANUEL

HISTOIRE DE LA LANGUE MUSICALE

Antiquité, Moyen Age et Renaissance
Epoque moderne, Epoque contemporaine

Deux volumes avec 683 ex. musicaux. Brochés..... 15 fr.

H. DE WOLFFLIN

L'ART CLASSIQUE

traduit de l'allemand

Par CONRAD DE MANDACH

1 vol., 126 grav. Br..... 12 fr.

Les Études d'art à l'étranger :

4e volume

RENÉ-PAUL HUET

PAUL HUET

(1803-1869)

1 vol. 16 pl. hors texte..... 15 fr.

Ecrits d'amateurs et d'artistes :

4e volume paru

LES GRANDES ŒUVRES

Pages Célèbres Illustrées

HOMÈRE

L'ILIADE

24 pl. hors texte *en couleurs*

de CLÉMENT GONTIER

RABELAIS

GARGANTUA

PANTAGRUEL

24 pl. hors texte *en couleurs*

de LOUIS MORIN

Chaque volume, introduction et notes de T. de WYZEWA, br..... 3.5

Des programmes d'enseignement surchargés, des occupations multiples ne laissent plus le temps d'étudier ou de lire " *Les Grandes Œuvres* " qui honorent l'esprit humain et qui ont, pendant des siècles, alimenté l'art et la littérature. Nous avons pensé que choisir dans ces monuments de la pensée, par exemple dans Homère ou dans Rabelais les " *Pages Célèbres* " de **l'Iliade** ou de **Gargantua**, les faire illustrer par des artistes de talent, était répondre à un besoin.

MAISON FONDÉE en 1899

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

Travaux inédits - Belle impression
Jolies illustrations - Papier d'Alfa

Librairie H. DARAGON, 96-98, rue Blanche
PARIS

MAISON FONDÉE en 1899

J. DE REUILLY. — **La Raucourt et ses Amies.** 1 vol. 3 pl. gr..... 20 fr
WITKOWSKI et NASS. — **Le Nu au Théâtre depuis l'Antiquité.** 1 vol. 254 ill..... 20 fr.
J. HERNEZ. — **Les Sociétés d'Amour au 18e siècle.** 1 vol. 8 pl..... 20 fr.
J. HERVEZ. — **Les Femmes et la Galanterie au 17e siècle.** 1 vol. 2 pl. gr. 15 fr.
H. SAUVAL. — **La Chronique scandaleuse de Paris.** 1 vol. 4 pl. gr. .. 15 fr.
F. MITTON. — **Les Femmes et l'Adultère.** 1 vol. 2 pl. gr..... 15 fr.
A. JULLIEN. — **Amours d'Opéra au 18e siècle.** 1 vol. 4 pl..... 15 fr.
Journal du Comte P.-L. Rœderer. 1 vol. 1 pl. gr..... 15 fr.
H. PIRAUX. — **Les Temples d'Amour au 18e siècle.** 1 vol. 2 pl. gr.... 15 fr.
H. PIRAUX. — **Les Folies d'Amour au 18e siècle.** 1 vol. 2 pl. gr..... 15 fr.
G. DUCHESNE. — **Mlle de Charolais, procureuse.** 1 vol. 2 pl. gr..... 15 fr.
A. DE LASSUS. — **La Vie au Palais Royal.** 1 vol. 4 pl..... 10 fr.
H. LECOMTE. — **Un amour de Dejazet.** 1 vol. 1 pl. gr..... 8 fr.
H. BEAULIEU. — **Les Théâtres du Boulevard du Crime.** 1 vol. 4 pl.... 8 fr.
H. COUTANT. — **Le Palais Bourbon au 18e siècle.** 1 vol. 10 pl..... 8 fr.
DUPONT CHATELAIN. — **Les Encyclopédistes et les Femmes.** 1 vol. 2 pl. gr..... 6 fr.
E. LUNEL. — **Le Théâtre et la Révolution.** 1 vol. 1 pl. gr..... 6 fr.
L. DENISE. — **Bibliographie du Jardin des Plantes.** 1 vol. 8 pl..... 15 fr.
H. LECOMTE. — **Histoire des Théâtres disparus de Paris.** 10 vol.... 60 fr.
L. LAMBEAU. — **La Place Royale — Place des Vosges.** 1 vol. 4 pl.... 12 fr.
E. LEMARCHAND. — **Le Château Royal de Vincennes.** 1 vol. 4 pl.... 7.50
L. MOULLON. — **L'Hôtel de Transylvanie.** 1 vol. 2 pl..... 4 fr.
E. LESENNE. — **Madame de Païva.** 1 vol. 4 pl..... 4 fr.
F. BOURNON. — **Les Arènes de Lutèce.** 1 vol. 2 pl..... 2.50
G. DUCHESNE. — **La Place de l'Étoile et l'Arc de Triomphe.** 4 pl.... 3 fr.

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DES BAISERS

M. BOISSON. — I. **Asie.** 1 vol. 300 pp. 1 pl. gr. .. .. 10 fr.
— II. **Europe.** 1 vol. 300 pp. 1 pl. gr..... 10 fr.
— III. **France.** 1 vol. 360 pp. 1 pl. gr..... 10 fr.
— IV. **Afrique.** 1 vol. 300 pp. 1 pl. gr..... 10 fr.

B. DE VILLENEUVE. — **Le Baiser en Grèce.** 1 vol. 1 pl. gr..... 8 fr.
— **La France libertine.** 1 vol. 1 pl. gr..... 8 fr.

M. BOISSON. — **La Flagellomanie, étude philosophique.** 1 vol..... 8 fr.
R. SCHWAIBLE. — **Les Détraquées de Paris.** 1 vol..... 3.50
— **Sorcellerie pratique.** 1 vol..... 3.50
A. BONNEL. — **La Mystique Amoureuse Titine.** 1 vol..... 3.50
— **Bob d'Argeant débauché.** 1 vol..... 3.50

PARIS-GALANT POUR 1912, Almanach littéraire, 150 illustrations... **0.90**

GRATIS Catalogue de livres d'occasion, 850 pages sur Sciences occultes. — Amour. — Flagellation. — Romans. — Littérature. — Histoire. — Ana. — Ex-libris. — Théâtre. — Franc-Maçonnerie. — Sociétés secrètes.

LIBRAIRIE DE PARIS, rue Jacob, 56, PARIS
FIRMIN-DIDOT et Cie, Éditeurs, Imprimeurs de l'Institut.

VALRÉAS

UN DRAME AU MAROC

Un vol. in-8° illustré de 30 gravures
Chaque vol. broché..... 3 fr. 50.

NOUVELLES PUBLICATIONS

E. SOLARI

LA DÉCOUVERTE DU Dr MAFFLE

Un vol. in-8° illustré de 20 gravures
Relié, genre demi-reliure, tr. dorées..... 5 fr. 40

GÉNÉRAL Comte PHILIPPE DE SÉGUR
de l'Académie française

La Campagne de Russie
(1812)

Ouvrage illustré de 102 gravures, d'après David, Gérard, Carle et Horace Vernet, Géricault, Raffet, Charlet, Yvon, Philippoteaux, Chelminski, etc.

Un vol. in-4° raisin. Prix broché..... 6 fr. — Relié, genre demi-reliure, tr. dorées. Prix.. 9 fr. 30

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

COLLECTION COURTELLEMONT

Empire Colonial de la France :

MADAGASCAR
LA RÉUNION, LES COMORES, MAYOTTE, DJIBOUTI

Préface par Chailley-Bert
Texte par le R. P. Piolet et Ch. Noufflard
Illustrations d'après nature, par Courtellemont

Un vol. in-4° raisin. — Prix : broché..... 22 fr.
Cartonné..... 27 fr.

Gaston CERFBERR et Marcel RAMIN

Dictionnaire de la Femme
ET DE LA FAMILLE
ENCYCLOPÉDIE-MANUEL DES CONNAISSANCES UTILES

DEUXIÈME ÉDITION REVISÉE

Un vol. de plus de 700 pages, ill. de 487 gravures dans le texte. — Broché..... 12 fr.
Relié amateur..... 18 fr.

Aventures Merveilleuses
DE
HUON DE BORDEAUX

PAIR DE FRANCE ET DE LA BELLE ESCLARMONDE
AINSI QUE DU PETIT ROI DE FÉERIE AUBÉRON

Mises en nouveau langage
par GASTON PARIS, de l'Académie Française.

Ouvrage orné de 12 aquarelles, par M. Orazi, reproduites en fac-similé d'encadrements de pages et d'une couverture en couleurs.

TROISIÈME ÉDITION

Un vol. in-4°, br. 15 fr. — Cart. fers spéc. 20 fr.

NOUVELLE ÉDITION (format augmenté)

LES
Aventures de Sidi-Froussard
HAI-DZUONG, HANOI, SONTAY, BAC-NINH HONG-HOA

Par Georges LE FAURE

Ouvrage illustré de 175 dessins inédits, par F. Fau et L. Vallet et accompagné de 8 cartes et plans.

Un vol. in-8° br..... 9 fr.
Relié, dos chagrin, tr. dorées..... 15 fr.

ABEL DESJARDINS
Correspondant de l'Institut.

La Vie de Jeanne d'Arc

Un volume in-4° illustré d'une chromolithographie et de 62 gravures

Prix : Broché..... 5 fr.
Rel. basane pleine, fers spéc., tr. dor.... 10 fr.

H. RAMIN

Notre très Vieux Paris

Esquisse pittoresque de la Vie au XIIIe et XIVe siècles des Bourgeois et des Marchands

Un volume in-8° jésus, illustré de 162 gravures

Prix : Broché..... 4 fr.
Relié genre demi-reliure, tr. dorées... 6 fr. 50

WALTER SCOTT ILLUSTRÉ

Traduction nouvelle de

MM. P. LOUISY, DE CERISY, DAFFRY DE LA MONNOYE

Ivanhoé. — **Quentin Durward.** — **Kenilworth.** — **Rob-Roy.** — **L'Antiquaire.** — **Les Puritains d'Écosse.** — **Guy Mannering.** — **La Jolie Fille de Perth.** — **Waverley.** — **La prison d'Edimbourg.** — **Le Monastère.** — **Redgauntlet.** — **L'Abbé.** — **La Fiancée de Lammermoor** suivi du **Nain noir.** — **Charles le Téméraire.** — **Woodstock.** — **Le Pirate.** — **Les Aventures de Nigel.** — **Pévéril du Pic.** — **Richard en Palestine** suivi du **Château périlleux.**

Les volumes : *Ivanohé*, *Quentin-Durward*, *La Fiancée de Lammermoor* et *Charles le Téméraire* ne se vendent qu'en collection.

Il reste quelques exemplaires sur hollande à 15 fr., le vol. broché, et quelques ex. de certains titres sur japon à 30 fr.

Chacun de ces ouvrages
forme un beau volume in-8° jésus
et est illustré d'environ 150 gravures sur bois d'après :

GODEFROY DURAND, H. PILLE, FR. FLAMENG, F. LIX, ADRIEN MARIE, RIOU, DELORT, ANDRIOLLI, MAILLART, DE RICHEMONT, DUNKI, H. SCOTT, DETTI, ED. TOUDOUZE, LALAUZE, ADRIEN MOREAU, A. DE PARYS, PELLICIER, G. GOSSELIN, A. LEMAISTRE, etc.

Broché, 8 fr. Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux, 11 fr. ; Reliure demi-chagrin, tranches dorées ou amateur, 13 francs.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique enregistrant sous une forme documentaire le mouvement des faits et des idées ; complément indéfini de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du n° de Décembre

Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. PIERRE JEANNET.

Art (L') [*Bibliogr.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.

Aviation (*Techn.*), par M. MARCEL HEGELBACHER.

Benghazi (*Géogr.*), par M. GEORGES TREFFEL.

Blocksberg ou **Gellert-Hagy** (*Géogr.*), par M. HENRI FROIDEVAUX.

Cayuga (*Élevage*), par M. JEAN DE CHAON.

Charette de La Contrie (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.

Chemins de fer (ORGANISATION DES) [*Admin.*], par M. MAX LEGRAND.

Chien (DE DÉFENSE) [*Police*], par M. G. VOULQUIN.

Communion (PREMIÈRE) [*Rel. cath.*], par M. R. DOMET.

Dante (*Littér.*), par M. LOUIS COQUELIN.

Déshuileur (*Techn.*), par M. JACQUES AUVERNIER.

Dönniges (HÉLÈNE DE) [*Biogr.*], par M. J. BONCLÈRE.

Eaux minérales (*Dr.*), par M. MAX LEGRAND.

Fine (*Œnol.*), par M. PIERRE MONNOT.

Fontainebleau (LES ADIEUX DE) [*Hist.*], par J.-M. DELISLE.

France (*Polit.*), par M. GUSTAVE REGELSPERGER.

Gharian ou **Gariana** (*Géogr.*), par M. G. TREFFEL.

Grandeau (*Biogr.*), par M. JEAN DE CHAON.

Greif (*Biogr.*), par M. ÉMILE PONTHIÈRE.

Haine d'un gardian (LA) [*Littér.*], par M. M. ANDRÉ FLORELLES.

Houssaye [*Biogr.*], par M. HENRI WELSCHINGER.

Lopez Dominguez (*Biogr.*), par M. G. TREFFEL.

Médailleurs français (*Beaux-arts*), par M. TRISTAN LECLÈRE.

Montfort (V^te DE) [*Biogr.*], par M. HENRI TRÉVISE.

Primerose (*Théât.*), par M. PAUL LOCARD.

Sévigné (MONUMENT DE M^me DE), par M. J. MOZEL.

Timbres de bienfaisance, par M. HENRI FROIDEVAUX.

Le numéro illustré de 55 gravures : 75 centimes

ABONNEMENT D'UN AN

France ..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(Ajouter **90** *cent si on désire recevoir les numéros sous tube-carton)*

Souscrivez avant le 31 Décembre à

LA FRANCE, GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE

Par P. JOUSSET

La France, géographie illustrée, par P. JOUSSET, paraît par fascicules hebdomadaires depuis le 4 février dernier. Elle formera **deux volumes** gr. in-4° (**Collection in-4° LAROUSSE**, 32×26), imprimés sur papier couché de grand luxe, illustrés de plus de 1800 splendides reproductions photographiques, entièrement *inédites* pour la plupart, et contenant de nombreuses cartes en noir et en couleurs; remarquablement documentée, ce sera la plus intéressante, la plus pittoresque et la plus belle géographie de la France qui ait jamais été publiée.

Le nombre de fascicules primitivement prévu devant être dépassé, le prix de souscription sera **augmenté au 1^er janvier prochain.** Il y a donc intérêt à souscrire avant cette date pour profiter des avantageuses conditions actuelles. En souscrivant on recevra le premier et superbe volume qui vient de paraître, le second volume sera terminé courant 1912.

PRIX DE SOUSCRIPTION JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1911

En deux volumes brochés, le second volume livrable à l'achèvement..... **53 fr.**
En deux volumes reliés demi-chagrin..... **65 fr.**

Paiement : **6 fr. tous les deux mois** (au comptant en souscrivant 10 o/o).

DEMANDER LE PROSPECTUS SPÉCIMEN

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in 4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE
ET SON CRITIQUE
M. ÉMILE MEYERSON

Cette étude n'a d'autre but que d'être une contribution rapide à la connaissance de l'état actuel de la philosophie des sciences en France. Tandis que la plupart des ignorants vont partout répétant et se demandant avec un sourire ironique et satisfait : à quoi bon faire de la philosophie? quelle en est l'utilité pour nous ? les philosophes et les savants-philosophes tentent de donner une explication de ce fait, incontestable, que nous ne pouvons nous passer de la philosophie.

Dans ses *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1), Cournot écrivait : « La philosophie est le centre où tout converge, le nœud qui relie l'étude du monde et celle de l'homme, les sciences et la littérature ; et selon qu'elle pénètre plus avant dans le domaine des sciences ou dans celui des lettres, elle devient *la philosophie des sciences* ou la *littérature philosophique*. » Cournot réservait tout son mépris à cette dernière forme et ne concevait pas que la philosophie puisse se passer de la base solide que peut lui donner l'étude attentive des sciences ; car, dit-il, « la philosophie ne peut rien tirer de neuf et de vraiment original de son propre fonds ».

Cet état d'esprit est caractéristique d'un temps ; il ne faut pas oublier que Cournot a été le contemporain d'Auguste Comte, et que si ces deux grands penseurs n'ont eu que fort peu de

(1) Paris, Hachette, 1872, t. I, p. 161.

contact l'un avec l'autre, un grand nombre d'idées fondamentales leurs furent communes (1). Influence du temps et du milieu sans doute ; Taine en aurait pu tirer de subtiles conclusions.

Le fait est que Cournot, qui était plus savant et certainement moins systématique que Comte, n'a été connu et n'a eu une influence réelle qu'après l'auteur du *Cours de Philosophie positive*, et que cette influence s'est exercée, en somme, en prolongement du positivisme le plus orthodoxe ; Cournot a aidé sans conteste, et de toute la force de sa haute intelligence, l'épanouissement du positivisme scientifique ; son originalité n'en est pas moindre pour cela, ni sa valeur, ni son influence personnelle. Mais, ni Comte, ni Cournot, ne doivent être rendus responsables de l'attitude subséquente d'un certain positivisme scientifique, ni des déformations que firent subir à la doctrine des maîtres des disciples maladroits et incompréhensifs.

Le « *comtisme* » aboutit à un résultat auquel Auguste Comte ne s'attendait certainement pas, et qu'il n'est pas trop difficile d'expliquer, ce me semble. A l'heure actuelle, la plupart des savants, ou pseudo-savants, qui se réclament du positivisme sont des matérialistes convaincus, qui, dans leur ignorance des choses de la philosophie, ne se rendent pas compte que le matérialisme est lui aussi un système métaphysique. Sans raison aucune, ils constituent des théories et se trouvent satisfaits des explications qu'ils donnent, qui sont d'un simplisme désespérant et d'une valeur indiscutablement très faible. Cette catégorie de savants, plus ou moins authentiques, prend le plus souvent des phrases pour des raisons et des mots pour des explications ; chose curieuse, c'est surtout parmi les biologistes qu'on rencontre cette catégorie de positivistes-matérialistes.

Comte est anti-métaphysicien parce que, comme il l'explique : « dans l'état positif, l'esprit humain, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors

(1) Cf. F. Mentré : *Cournot et la Renaissance du probabilisme.* Appendice II, pp. 633 suiv. et sur Comte et Cournot.

à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers, et quelques faits généraux, dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer en le nombre (1). » Il y a loin de là au matérialisme qui veut être, en fait, une explication *absolue* de toutes choses. Mais le mouvement suivi par le positivisme, qui aboutit à une doctrine qui s'avère tout imbue de métaphysique, renferme une indication précieuse sur certains besoins de l'intelligence humaine, et nous verrons plus loin comment ce fait trouve une explication dans certaines considérations de M. Meyerson.

§

Avant d'entrer dans le cœur même de mon sujet, je voudrais insister quelque peu sur le caractère finaliste de la philosophie scientifique d'Auguste Comte. A considérer les choses d'un peu près, on a vite fait de voir que la science positive n'est pour Comte qu'un moyen, en vue d'atteindre à un but précis qu'il s'est assigné, et ce but final c'est la *sociologie*. La lecture des livres du célèbre philosophe ne peut laisser aucun doute à cet égard; il en ressort explicitement que l'étude des sciences au point de vue positif n'a d'autre objet que de préparer la constitution d'une physique sociale, comme le dit Comte lui-même.

L'idée capitale de Comte, c'est d'étendre à tous les phénomènes les méthodes employées par les sciences constituées, comme les mathématiques, la physique, la chimie. Il semblerait d'après lui que, conformément à la loi des trois états (philosophie: théologique, métaphysique et enfin positive), l'état positif doive dominer, puis faire disparaître les deux autres. « Car, dit Comte, il serait évidemment contradictoire de supposer que l'esprit humain, si disposé à l'unité de méthode, conservât indéfiniment pour une seule classe de phénomènes, sa manière primitive de philosopher, lorsqu'une fois il est arrivé à adopter pour tout le reste une nouvelle philosophie, d'un caractère absolument opposé. Tout se réduit donc à une question de fait : la philosophie positive, qui, dans ces deux derniers siècles, a pris graduellement une si grande extension, embrasse-t-elle aujourd'hui tous les ordres de phénomènes? Il est évident que cela n'est point, et que, par conséquent, il reste en-

(1) Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*. Exposition, t. I, p. 3.

core une grande opération scientifique à exécuter pour donner à la philosophie positive ce caractère d'universalité, indispensable à sa reconstitution définitive (1). » Et cette grande opération n'est point autre chose que la constitution de la sociologie, envisagée comme science. « Maintenant que l'esprit humain, insiste Auguste Comte, a fondé la physique terrestre soit mécanique, soit chimique, la physique soit organique, soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observations en fondant la *physique sociale*. Tel est aujourd'hui, sous plusieurs rapports capitaux, le plus grand et le plus pressant besoin de notre intelligence : tel est, j'ose le dire, le premier but de ce cours, son but spécial (2). »

Toutes ces phrases, toutes ces pensées, prises dans l'exposition même du *Cours de philosophie positive*, démontrent assez le but vers lequel tend Auguste Comte, et c'est dans ce sens que j'ai pu parler du finalisme si caractérisque de toute sa doctrine. Bien mieux, dès le début, dans son œuvre capitale, Comte tient à s'affirmer comme un réformateur social plutôt que comme un philosophe; ce qu'il recherchera dans les sciences « positives », ce qu'il s'efforcera de mettre en lumière, c'est leur méthode générale, qu'il appliquera ensuite à la solution des questions sociales. Il n'est pas douteux pour le fondateur du positivisme que le mal dont souffre son époque, « la grande crise politique et morale des societés actuelles », tient, en dernière analyse, à l'anarchie intellectuelle. « Notre mal le plus grave consiste, en effet, dans cette profonde divergence qui existe maintenant entre tous les esprits, relativement à toutes les maximes fondamentales dont la fixité est la première condition d'un véritable ordre social (3). » Et l'on ne pourra parvenir à cette fixité des maximes fondamentales qu'en appliquant aux questions sociales, à la sociologie, les règles de la philosophie positive.

L'époque à laquelle a vécu Comte n'est certainement pas indifférente à ses préoccupations, et quoi qu'il en ait pu dire lui-même, Saint-Simon et son école ne laissent pas d'avoir exercé sur son esprit une influence considérable. Il ne faut jamais perdre de vue, en étudiant Comte, qu'il fut pendant

(1) Auguste Comte, *loc. cit.*, t. I, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 12.
(3) *Ibid.*, p. 26.

plusieurs années l'ami et le secrétaire de Saint-Simon, qui l'engagea à sa suite dans l'étude des phénomènes sociaux, et que le célèbre socialiste-utopiste rêvait d'une reconstitution de la société, fondée sur une nouvelle conception du monde à base purement scientifique. Cet état d'esprit et cette manière d'envisager les problèmes n'est, du reste, pas propre seulement aux Saint-Simoniens, et, à la suite de Comte, aux positivistes; il est très généralement répandu dans la période où les penseurs de ces écoles élaborèrent leurs principales œuvres. Tandis que le *Cours de philosophie positive* fut composé entre 1830 et 1842, la mathématicienne Sophie Germain se plaçait à un point de vue assez analogue dans son ouvrage intitulé : *Considérations générales sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture*, paru en 1833. « Son ouvrage tend à nous montrer qu'un seul et même type nous guide en science, en morale et en art. Il n'y a qu'un seul type du vrai. Dans la morale la science, la littérature et l'art nous recherchons toujours l'unité, l'ordre et la proportion entre les parties d'un seul et même tout (1). » Pour Cournot aussi : « La base philosophique de la morale est l'idée d'une conformité à l'ordre universel (2). » Il est donc bien établi que la position que prend Comte à l'égard des problèmes philosophiques ne lui est pas absolument particulière ; c'est celle de beaucoup de penseurs qui lui sont contemporains.

Son originalité, c'est d'avoir systématisé sa pensée dans un monument logique et dialectique, c'est d'avoir fait un tout, bien ordonné, des différentes étapes, et des différents aspects que revêtent les problèmes du point de vue « positif ». La systématisation à outrance est extrêmement dangereuse, mais ce n'est que grâce à elle, et malgré toutes les erreurs qu'elle amène à commettre, que la pensée philosophique peut marquer ses étapes, en se cristallisant dans des formes dogmatiques. C'est grâce à Comte, et malgré ses erreurs si apparentes, que s'est constituée une forme nouvelle de la pensée et une science nouvelle : la sociologie. « La sociologie, écrit M. Durkheim, ne pouvait apparaître avant qu'on eût acquis le sentiment que les sociétés, comme le reste du monde, sont soumises à des lois qui dérivent nécessairement de leur nature et qui l'expri-

(1) H. Hœffding *Histoire de la Philosophie moderne*, trad. franç., t. II., p. 322.
(2) Cournot, *Traité de l'enchaînement*, etc., § 423.

ment... c'est seulement au XIX^e^ siècle, avec Saint-Simon d'abord et surtout avec Auguste Comte, son disciple, qu'une conception nouvelle s'est définitivement fait jour (1). » Ce n'est point ici le lieu de faire la critique de la sociologie considérée comme science et des méthodes sociologiques; mais il n'échappera à personne que, quelque opinion que l'on soutienne, la science sociale n'a pas, à l'heure actuelle encore, toute la rigueur qu'on se plaît à reconnaître à d'autres sciences, et plus encore aux sciences mathématiques, physiques et chimiques, qu'aux sciences biologiques. Dès que paraît la vie, il s'introduit dans les sciences un facteur d'incertitude, inhérent au fait biologique lui-même. La vie entraîne dans tous les phénomènes auxquels elle est mêlée, sinon une indétermination complète, du moins une telle complexité dans les causes déterminantes qu'on a dû jusqu'ici, fût-on absolument déterministe, renoncer à connaître tous les éléments d'une détermination supposée. Comte, pas plus que ses successeurs, n'a assez vu cela, et la cause en est précisément dans le fait du caractère finaliste de la doctrine. Avec son esprit dogmatique et ses vues systématiques, le fondateur du positivisme n'a pas assez tenu compte de certains facteurs, et voulut appliquer sa loi des trois états à tout le domaine du connaissable. Il n'est pas douteux qu'à l'origine toutes les sciences avaient une base plus ou moins théologique et que, dans la suite des temps, elles se sont constituées sur des bases expérimentales, en même temps qu'elles gagnaient en rigueur par l'emploi de plus en plus étendu des mathématiques.

La tendance vers l'unité, si explicitement indiquée par Sophie Germain et par Comte lui-même, a incliné les positivistes à pousser l'analogie jusque dans ses dernières limites et à étendre à l'ensemble des connaissances les résultats d'une catégorie particulière de sciences, sans apercevoir assez leurs *différences essentielles*. Comme nous l'avons vu, dès le début du *Cours*, le philosophe exprimait, comme inhérente à la nature même des choses, cette tendance, qu'il croyait entrevoir, à diminuer le nombre des grands faits, des grandes lois générales jusqu'à ce qu'on soit parvenu à une seule loi universelle qui embrasse tout le domaine de la connaissance. « La création décisive de la sociologie complète l'essor fondamental de la

(1) Durkheim, dans *la Méthode dans les sciences*, chap. Sociologie et sciences sociales, pp. 262 et 263.

méthode positive, et constitue le seul point de vue susceptible d'une véritable universalité, de manière à réagir convenablement sur toutes les études antérieures, afin de garantir leur convergence normale sans altérer leur originalité continue. Sous un tel ascendant nos diverses connaissances réelles pourront donc former enfin un vrai système, assujetti, dans son entière étendue et dans son expansion graduelle à une même hiérarchie et à une commune évolution, ce qui n'est certainement possible par aucune autre voie (1). »

Ce fragment, extrait de la conclusion générale du *Cours*, montre assez clairement que Comte n'a pas varié dans son point de vue, et qu'il arrive au but qu'il s'était assigné d'abord, par la méthode qu'il exposait en débutant.

Mais l'obtention de ce résultat ne va pas sans quelque sacrifice, volontaire ou non. La domination du sentiment était si forte chez Comte qu'elle ne lui est jamais apparue clairement comme telle. Il faut ajouter que ce fait est observable chez la plupart des philosophes de la science de son temps. Comte manquait absolument de psychologie, l'observation psychologique lui fait défaut, et il était pourtant contemporain de ce maître analyste des états d'âmes les plus complexes, de cet observateur si fin et si perspicace du monde intérieur, qui avait nom Maine de Biran.

Si ce dernier manquait des qualités essentielles qu'avait Auguste Comte, Comte à son tour n'entendait rien et, j'ose dire, ne supposait même pas qu'on pût attribuer une valeur quelconque à la psychologie. « On voit, dit-il, que, sous aucun rapport, il n'y a place pour cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui, et qui, sans s'inquiéter ni de l'étude physiologique de nos organes intellectuels, ni de l'observation des procédés rationnels qui dirigent effectivement nos diverses recherches scientifiques, prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain en le contemplant en lui-même, c'est-à-dire en faisant complètement abstraction et des causes et des effets (2); », et il ajoute plus loin : « Il est sensible, en effet, que, par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes,

(1) Comte, *loc. cit.*, t. VI, p. 514.
(2) Comte, *op. cit.*, t. I, p. 18.

exceptés les siens propres (1). » Comte, pas plus que Cournot du reste, n'accepte de voir dans la psychologie une science, et il s'avère un ennemi de la métaphysique, qui partout où elle se manifeste ne doit être considérée que comme un héritage d'un état précédent et qu'il faut dépasser.

Le grand positiviste ne croit pas à l'intelligibilité du monde; la philosophie ne peut ni ne doit tenter d'atteindre à l'essence, à la chose en soi; ce qui doit être obtenu, c'est la connaissance des lois qui régissent l'univers, des lois qui expliquent les phénomènes généraux, autant qu'ils peuvent l'être, en groupant d'immenses quantités de faits et en les ramenant à un seul, considéré sous divers points de vue... « Le caractère fondamental de la philosophie positive est de regarder tous les phénomènes comme assujettis à des *lois* naturelles invariables, dont la découverte précise et la réduction au moindre nombre possible sont le but de tous nos efforts, en considérant comme absolument inaccessible et vide de sens pour nous la recherche de ce qu'on appelle les *causes* soit premières, soit finales. Il est inutile d'insister beaucoup sur un principe devenu maintenant aussi familier à tous ceux qui ont fait une étude un peu approfondie des sciences d'observation. Chacun sait, en effet que, dans nos explications positives, nous n'avons nullement l'intention d'exposer les *causes* génératrices des phénomènes, puisque nous ne ferions jamais que de reculer la difficulté, mais seulement d'analyser avec exactitude les circonstances de leur production, et de les rattacher les unes aux autres par des relations nouvelles de succession et de similitude (1). »

Ainsi, théoriquement, la philosophie de Comte se résume, par le but qu'elle poursuit et par la méthode qu'elle emploie, dans l'extension la plus large possible du principe de légalité. Nous ne devons chercher à connaître que des lois, de plus en plus simples et de plus en plus générales; le principe de légalité doit s'étendre à tout le domaine de la vie, voilà le positivisme.

§

Le positivisme, quels qu'aient été son succès et son influence, n'a pas pris la place qu'imaginait Comte. Sa magnifique ten-

(1) *Ibid.*, p. 19.
(2) Comte, *op. cit.*, t. I, p. 8.

tative d'unification n'a pu se réaliser, et tandis que d'un côté la sociologie se constituait comme science, avec ses méthodes et ses buts, les autres sciences gardaient leurs disciplines propres.

Les savants n'ont pas cessé d'étudier la philosophie des sciences dans plusieurs domaines particuliers, et l'on pourrait citer bien des noms de physiciens, de biologistes, de chimistes illustres, qui ont eu le souci d'étudier les fondements et les modes de la connaissance scientifique. Néanmoins, je veux me borner ici à exposer l'effort le plus remarquable, le plus complet et le plus systématique qui ait été fait dans la philosophie des sciences en France, à la suite du positivisme.

M. Emile Meyerson a publié, il y a quelques années déjà, *Identité et Réalité* (1), un ouvrage dont la haute importance n'a échappé à personne dans le monde philosophique, et qui a suffi à établir immédiatement la renommée de son auteur. M. Meyerson est foncièrement anti-positiviste, mais point comme pourrait l'être un pur métaphysicien; il l'est en savant et parce que savant. Nous verrons par la suite combien le vaste ensemble des sujets envisagé par Comte est restreint dans *Identité et Réalité*, et comment l'auteur se justifie de n'envisager que certaines catégories de sciences, et précisément celles qui sont plus ou moins dépendantes de la discipline mathématique.

Pour marquer immédiatement l'antagonisme fondamental du positivisme et de la doctrine de Meyerson, il suffit de dire que, tandis que le premier dénie toute valeur à la psychologie, et se refuse à la recherche des causes, l'autre s'annonce dès l'abord comme une théorie de la connaissance, et s'intitulerait volontiers : *le causalisme*. « *Le causalisme* — s'il est permis d'user de ce terme — n'est pas un privilège du savant. Il est le propre de l'homme (2). »

Fait digne de remarque, M. Meyerson n'est pas un philosophe qui a été amené au cours de ses travaux à l'étude des méthodes et des disciplines scientifiques, c'est un homme de science que ses travaux ont conduit à examiner les principes fondamentaux des sciences. M. Meyerson est chimiste, et c'est

(1) *Identité et Réalité*, par E. Meyerson, 1 vol. in-8 de VII-432 pages. Paris, 1908.

(2) Meyerson, *op. cit.*, p. 340.

en traitant certaines questions d'histoire de la chimie qu'il a été sollicité d'entreprendre une étude approfondie des principaux éléments constitutifs de la connaissance scientifique. Avec une érudition d'une étendue et d'une sûreté admirables, avec une méthode rigoureuse et compréhensive, M. Meyerson a abordé la philosophie des sciences, et y a donné une œuvre extrêmement remarquable.

Comte a exercé sur lui une très grande influence, mais une influence négative. Meyerson a vu l'insuffisance des explications du grand philosophe positiviste, et il s'est efforcé de le dépasser et de reprendre l'étude des mêmes problèmes, mais d'un autre point de vue, sans jamais tendre vers un but final extérieur, sans s'occuper de sociologie et de philosophie politique. Il a étudié la science en elle-même et pour elle-même, et cette étude a été très féconde en résultats nouveaux.

Les sciences nous offrent, comme l'a remarqué le philosophe d'*Identité et Réalité*, un domaine admirable pour l'étude de la psychologie, puisqu'elles représentent, sous leur forme la plus parfaite, l'aboutissement du travail incessant de l'esprit humain, qui s'y cristallise. M. Meyerson ne pense pas que nous puissions nous passer de métaphysique : « Les termes « données positives », « science positive », qui sont devenus courants, renferment, semble-t-il, une pétition de principe. En effet le terme *positif*, selon la définition d'Auguste Comte et l'usage constant qu'il en a fait et dont ses sectateurs ne se sont pas sensiblement écartés depuis, revêt cette signification précise « dont toute métaphysique est exclue ». Ainsi on suppose qu'il est possible de recueillir des données scientifiques qui ne soient pas « entachées » d'ontologie, de spéculation sur la nature de la chose en soi et l'on semble même affirmer que la science, telle que nous la connaissons, est conforme à ce schéma. Nous croyons, au contraire, qu'il est possible de montrer que ni la science actuelle, ni aucun système de savoir que l'humanité ait réellement connu n'y correspondent ni de près ni de loin (1). » La science part du sens commun, elle est fondée d'abord sur les données du sens commun, et cela est absolument essentiel; il est de toute évidence, d'autre part, que « la science, en progressant, tourne

(1) Communication de Meyerson au 3e Congrès de Philosophie. — Novembre 1908.

le dos à la sensation immédiate » et crée du nouveau, de nouvelles réalités, de nouveaux objets. Mais le sens commun, qui est à la base de tout, « est bien certainement une métaphysique, il affirme nettement l'existence des objets extérieurs, et il est à mille lieues de supposer qu'elle dépend de notre conscience (1) ».

Or le sens commun nous fait voir le monde comme composé d'objets bien réels, et jamais la science n'arrive à se dégager complètement de cette donnée première; si haut qu'on aille dans l'abstraction, les abstraits gardent une existence, un être. Si l'on veut suivre la voie du positivisme, « si l'on s'interdit toute théorie, si l'on se contente de rechercher des rapports, ce seront des rapports non pas, comme on a l'air de le supposer tacitement, entre des sensations, mais entre des objets que nous percevrons ; en d'autres termes, la réalité du sens commun restera debout (2) ». Jamais on ne parviendra à s'affranchir vraiment de l'ontologie, ni surtout de sa forme la plus abstraite, l'atomisme. Cournot a bien vu la puissance de l'atomistique, et M. Meyerson aime à en citer cette pensée qu'il a mise en épigraphe à son livre : « Aucune des idées de l'antiquité n'a eu une plus grande, ni même une pareille fortune. Il faut que les inventeurs de la doctrine atomistique soient tombés de prime abord ou sur la clef même des phénomènes naturels, ou sur une conception que l'esprit humain lui suggère inévitablement (3). » On pourrait en rapprocher cette idée émise par Drude au Congrès de physique en 1900 : « Quelle que soit l'hypothèse à laquelle on soit conduit sur la nature de la matière, elle ne saurait différer en principe de l'hypothèse atomique. » Ne pas chercher à remonter aux causes, mais accepter seulement la loi et s'en tenir au seul principe de légalité, ce n'est pas ne point faire de métaphysique, c'est simplement laisser subsister la conception du sens commun, « conception aussi métaphysique que n'importe quelle autre, mais dont, en outre, l'inconsistance complète éclate au moindre raisonnement scientifique (4) ». C'est bien réellement là en rester au premier stade de l'évolution de la pensée scientifique, qui, partant du sens commun, ne s'y arrête pas et

(1) Cournot, *Traité de l'enchaînement*, p. 245.
(2) Meyerson, *loc. cit.*, p. 348.
(3) *Identité et Réalité*, p. 332.
(4) Meyerson. Communication citée.

tend à la « rationalisation progressive du réel » (Le Roy). La science la plus parfaite pour notre entendement est aussi la plus rationnelle, et la plus rationnelle est celle qui substitue aux considérations qualitatives des considérations quantitatives. Et l'on a pu faire « de la substitution progressive de la quantité à la qualité un des traits caractéristiques de la science en général, ou au moins de la science moderne. C'est qu'en effet la physique, renchérissant sur le sens commun, introduit des considérations de quantité là où celui-ci les ignore (1) ». Tout au long de son ouvrage et dans l'examen d'un grand nombre d'exemples, M. Meyerson démontre cette tendance à la rationalisation, qui s'exprime d'abord et d'une manière irréfragable dans « le fait que le postulat de l'identité dans le temps fait partie intégrante de notre raison (2) »; la science a toujours la tendance à éliminer ce facteur de diversité et de trouble qu'est le temps. L'élimination de la durée du temps, fondée sur l'hypothèse de l'identité des choses dans le temps, est à la base même des théories atomiques.

L'étude et la critique de l'idée de temps occupe à l'heure actuelle dans la philosophie une place prépondérante ; elle domine à la fois la métaphysique et la philosophie des sciences, et, fait particulièrement digne de remarque, tandis qu'en métaphysique, à la suite de M. Bergson et de ses admirables travaux, on en vient à considérer la durée comme essentiellement qualitative, dans les sciences on tend de plus en plus à considérer le temps comme une quantité. Cette antinomie domine tout le débat philosophique de notre temps, et c'est souvent de n'en considérer qu'une des faces, qui jette les philosophes dans des contradictions irréductibles.

La légalité, dans laquelle Comte voyait l'unique résultat où il faut tendre, le seul but vraiment valable qu'il faille s'efforcer d'atteindre, est, comme l'a si bien montré M. Meyerson, une violence faite à la nature. « En réalité, dit-il, nous ne parvenons aux lois qu'en violentant pour ainsi dire la nature, en isolant plus ou moins artificiellement un phénomène du grand Tout, en écartant des influences qui auraient *faussé* l'observation. Aussi la loi ne saurait-elle exprimer directement la réa-

(1) *Identité et Réalité*, p. 86.
(2) *Ibid.*

lité (1). » Et il ajoute plus loin : « La loi est une construction idéale qui exprime non pas ce qui se passe, mais ce qui se passerait si certaines conditions venaient à être réalisées (2). » Or pour que nous puissions connaître les lois, il faudrait que nous ayons une connaissance mathématique des changements successifs de cette variable qu'est le temps, que nous connaissions la forme de cette fonction. M. Bergson a démontré que notre connaissance du temps, ou mieux de la durée, est une donnée immédiate de la conscience, purement qualitative, c'est-à-dire absolument impossible à enfermer dans les cadres mathématiques, et que le temps de la physique ou de la mécanique n'avait rien de commun avec la durée hétérogène, que c'était du temps homogène, un composé de simultanéités (3).

Comte avait bien vu l'avantage immense de la légalité au point de vue de la vie, qui est essentiellement action ; or, pour qu'une action soit possible, il faut qu'on en puisse prévoir les résultats ou du moins certains résultats. Mais Comte, si peu psychologue et si peu métaphysicien, a évité le problème complexe qui nous est proposé par l'antinomie du temps mathématique et de la durée psychologique. M. Meyerson l'a envisagé, et j'ose dire qu'il l'a résolu.

« En somme, la science, dans son effort pour devenir, rationnelle », tend de plus en plus à supprimer la variation dans le temps. Et l'on aperçoit clairement que l'empirisme ne saurait y être pour rien. En effet, l'instinct de conservation exige la prévision ; c'est donc l'évolution dans le temps qui nous intéresse surtout, et il semble que la forme essentielle de la loi, de la règle empirique, devrait être celle d'une modification en fonction du temps. Or, il n'est nullement ainsi. Si l'on trouve quantité d'énoncés en fonction du temps dans les sciences de l'organisé, c'est qu'elles sont encore au début de leur évolution. Mais ces énoncés sont d'autant plus rares que la science est plus rationnelle (4). »

L'idéal vers lequel tend notre esprit est une rationalisation à outrance, telle que l'on parvienne à l'immobilité la plus com-

(1) *Identité et Réalité*, p. 18.
(2) *Ibid*, p. 18.
(3) Pour Meyerson, le principe de Carnot vient précisément prouver scientifiquement le problème de l'évolution continue et de la « non-identité » dans le temps qui est irreversible.
(4) *Identité et Réalité*, p. 210.

plète, l'immutabilité absolue. Le principe de causalité se ramène au grand principe d'identité : en établissant une relation d'identité entre l'antécédent et le conséquent, entre la cause et l'effet, il élimine ainsi la cause et supprime toute relation dans le temps. C'est l'univers immuable, la sphère de Parménide, qui seul satisfait pleinement à notre raison. Nous portons en nous la certitude que le monde est intelligible et que nous parviendrons tôt au tard à le comprendre. S'il n'est pas juste de ramener le principe de légalité au principe de causalité, il n'en est pas moins vrai que, par la nature même de notre esprit, nous ne pouvons-nous contenter de découvrir les lois auxquelles nous obéissons, nous avons une invincible tendance à vouloir comprendre les choses, à en pénétrer l'essence. Et notre compréhension ne pourrait être possible qu'au prix d'une identification complète, c'est-à-dire d'une immobilité absolue, ce qui est la négation même de la vie.

« Le principe d'identité, écrit M. Meyerson, est la plus vaste hypothèse que nous puissions formuler, puisqu'il s'applique à la totalité du monde sensible ; mais son action, en tant qu'hypothèse, ne ressemble à celle d'aucune autre. En effet, pour toute hypothèse, nous pouvons, en la formulant, nourrir au moins l'illusion qu'elle s'appliquera à tous les phénomènes qu'elle est chargée d'expliquer. Mais ici nous savons d'avance que nous sommes condamnés à échouer. Et cela, non seulement en ce qui concerne le domaine entier des faits dévolus à cette hypothèse et qui est, en l'espèce, l'univers, mais dans l'explication de chaque fait particulier. Aucun phénomène, même le plus insignifiant, n'est complètement explicable (1). »

La conclusion que l'on peut immédiatement tirer de ce fait, c'est qu'il ne saurait y avoir de science pure ; en essayant d'expliquer les phénomènes, nous tentons de les plier à ce que postule le principe d'identité, et c'est pourquoi son intervention dans la science se manifeste comme une tendance, la tendance causale. Par son essence même, notre esprit ne se peut point dégager de certaines normes pour penser, et c'est pourquoi « tant que l'humanité cherchera à développer la science, le mécanisme continuera à se développer avec elle (2) ». C'est bien la preuve qu'il n'est pas absolument vain, la science, quel-

(1) *Identité et Réalité*, p. 365.
(2) *Ibid.*, p. 383.

que antagonisme qu'elle semble présenter avec la vie, n'est pas sans avoir quelque valeur ; la raison et la réalité s'accordent partiellement. Si le mécanisme qui, procédant en appliquant le principe de causalité, postule l'identité et par conséquent la réversibilité de tous les phénomènes, et élimine par ce fait le temps, il nous faut considérer le mécanisme actuel comme une étape vers un mécanisme plus haut. « L'identité, dit M. Meyerson, est le cadre éternel de notre esprit, nous ne pouvons que la retrouver dans tout ce qu'il crée... (1). » Mais d'autre part l'identité complète est un leurre, le devenir dont nous avons la sensation très nette, et qui est en somme l'élément constitutif de notre vie, en est la négation, et la science même a dû lui faire sa place. Le principe de Carnot nous a donné une conscience très claire de l'irréversibilité des phénomènes ; il domine actuellement toute la physique en exprimant la tendance des choses à se modifier dans le temps. L'importance de son introduction dans la science est immense : « Nous voyons clairement, écrit Meyerson, à présent, combien nous aurions eu tort d'attribuer à la science l'évanouissement progressif de la réalité, qui est la conséquence des identifications successives... C'est nous qui cherchons à établir l'identité dans la nature, qui la lui apportons, qui la lui *supposons*, si l'on veut bien donner à ce vocable le sens qu'il a dans le terme « enfant supposé ». C'est là ce que nous appelons comprendre la nature ou l'expliquer. Celle-ci s'y prête dans une certaine mesure, mais elle s'en défend aussi. La réalité se révolte, ne permet pas qu'on la nie. Le principe de Carnot est l'expression de la résistance que la nature oppose à la contrainte que notre entendement, par le principe de causalité, tente d'exercer sur elle. »

Ayant mis en lumière ces faits, que d'une part notre raison postule l'identité de toutes choses, que cette identité nous apparaît désirable, mais que d'autre part la réalité résiste à cet empire de notre esprit, M. Meyerson en revient à constater que la légalité rigide, qui prétend tout gouverner, et ne comporte aucune exception, ne peut point satisfaire à l'essence de notre nature. La loi n'est qu'un cadre, et seuls nos efforts et nos tentatives d'explications nous permettent de découvrir du nou-

(1) *Ibid.*, p. 260,

veau, en le rationalisant par l'application des principes de causalité et d'identité qui se ramènent l'un à l'autre.

Le principe de légalité, l'unique recherche des lois pouvait satisfaire Comte, dont l'esprit dogmatique à la fois et mystique rêvait d'établir une fois pour toutes une science du monde qui les englobe toutes et dont les parties constituantes garderaient la rigueur légale et rationnelle des mathématiques, jusque dans la sociologie.

M. Meyerson s'est opposé à cette façon de voir; il a — en examinant l'évolution de notre raison et de nos modes de penser, cristallisés dans les sciences — décelé le double mouvement qu'ils suivent et l'antinomie dans laquelle ils se trouvent enfermés. L'humanité, qui commença à prendre possession du monde en partant du sens commun, a tenté d'enfermer la nature dans les cadres de sa raison, mais toujours la nature échappe, par quelque côté. Les causes premières nous restent inconnues, et si, pour les mieux saisir, nous voulons arrêter la marche du monde et aboutir à l'immutabilité, l'évolution n'en continue pas moins, le temps poursuit sa marche et nous répéterons à l'infini nos tentatives, en allant vers l'avenir toujours ouvert devant nous comme un horizon qui recule vers l'infini.

GEORGES BATAULT.

JANE CATULLE-MENDÈS

MADAME BOVARY ET SON TEMPS
(1857).

—

II [1]

Le premier article de critique sur *Madame Bovary* — celui de Duranty ne comptait guère puisqu'il avait devancé l'apparition du livre comme celui de Gustave Planche, du 15 mars 57, ne visait que les « fragments » parus dans la *Revue de Paris* — fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai, par Charles de Mazade :

..... M. Flaubert imite M. de Balzac dans son roman, comme il imite M. Théophile Gautier dans quelques autres fragments qui ont été récemment publiés (2). L'auteur de *Madame Bovary* appartient, on le voit, à une littérature qui se croit nouvelle et qui n'a rien de nouveau, hélas !— qui n'est même pas jeune, car la jeunesse, en ne s'inspirant que d'elle-même, a moins d'expérience, moins d'habileté technique, et plus de fraîcheur d'inspiration (3).

Ajoutant au reproche d'imiter Balzac un mot désagréable à l'adresse de Bouilhet: « imitateur de M. de Musset dans son poème (*Melænis*) et de Victor Hugo dans son drame (*Madame de Montarcy*), M. de Mazade ne pouvait manquer d'irriter Flaubert, d'autant plus qu'il ajoutait :

..... l'auteur, sous forme de compliment, dit à l'avocat qui l'a défendu, à M. Sénard, que, par sa magnifique plaidoirie, il a donné à l'œuvre une *autorité imprévue*. Que la parole de M. Sénard ait donné une autorité imprévue à *Madame Bovary*, il est inutile de le rechercher ; il resterait à savoir si *Madame Bovary* peut rendre le même service à M. Sénard.

Deux jours plus tard, le 3 mai, dans la *Chronique artistique et littéraire*, Dumesnil trouve *Madame Bovary* « un des livres les plus immoraux qu'il connaisse », mais ajoute :

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 346.
(2) Allusion aux fragments de la première *Tentation de saint Antoine* parus dans *l'Artiste* en 1857.
(3) *Revue des Deux Mondes*, Charles de Mazade, 1er mai 1857.

... C'est une suite d'impressions, de visions, de tableaux d'après nature, qui tous ont leur saveur et leur accent... L'unité du récit n'en est pas altérée ; mais ils distraient l'attention par leur exactitude même. On comprend que l'auteur de *Madame Bovary* chérit ses *Souvenirs* d'un autre temps, et qu'il n'a pas le courage d'en faire le sacrifice...

On sent, dans la manière de M. Flaubert le chirurgien sous le critique ; cela se trahit au soin apporté dans les détails et à la crudité, sans compensation, de certaines peintures.

Madame Bovary n'en reste pas moins une des œuvres les plus curieuses et les plus personnelles de ces derniers temps (1).

Mais le véritable coup de fouet à l'opinion fut donné dans le *Moniteur Universel* du 4 mai, par Sainte-Beuve. On connaît trop cet article pour que nous y insistions, et il n'est d'ailleurs que le développement de la lettre inédite publiée plus haut. Aussi, nous n'en retiendrons — au milieu de ses précautions — que la dernière phrase :

L'ouvrage en tout porte bien le cachet de l'heure où il a paru. Commencé, dit-on, depuis plusieurs années, il vient à point en ce moment. C'est bien un livre à lire en sortant d'entendre le dialogue net et acéré d'une comédie de Dumas fils, ou d'applaudir *les Faux Bonshommes*, entre deux articles de Taine. Car en bien des endroits et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Ce sont les caractères qui semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles.

Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout (2).

Sainte-Beuve indique là le thème dont nous allons retrouver les variations à l'infini. Mais l'article « porte », et Flaubert écrit à Duplan :

L'article de Sainte-Beuve a été bien bon pour les bourgeois. Il a fait à Rouen grand effet (m'a-t-on dit). Quant à celui de la *Chronique* je le trouve innocent... Comme c'est aimable à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur mon compte, continuez ! Vous me rendrez un vrai service. Cela m'amuse beaucoup (3).

(1) *Chronique artistique et littéraire*. Dumesnil, 3 mai 1857.
(2) *Moniteur Universel* du lundi 4 mai 1857. *Variétés*. Littérature. *Madame Bovary*, par M. Gustave Flaubert (Sainte-Beuve).
(3) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 83.

Duplan continue son rôle d'Argus, grâce auquel nous connaissons les opinions de Flaubert sur les critiques à lui consacrées.

Dans *le Constitutionnel* du 10 mai, Paulin Limayrac s'indigne de trouver chez Sainte-Beuve tant d'indulgence à l'égard d'un roman immoral. Des fragments de cet article ont été publiés dans la récente édition de *Madame Bovary*. Cependant la phrase dont Flaubert parle dans sa *Correspondance* n'y figurant pas, nous la citons :

Tout le monde connaît l'ardeur religieuse de M. Sainte-Beuve pour l'art et la poésie. Tout le monde sait à quelle hauteur il place la muse, et il serait difficile de comprendre que le poète des *Consolations* et le critique de ces admirables *Causeries du lundi* s'accommodât d'un art qui s'enfonce dans la réalité jusqu'au cou, et n'en veut pas sortir. Pour le moment, cet art existe, je le reconnais, et les origines en sont bien connues. Après toutes ses exagérations et ses bizarreries, après ses courses sans fin à travers le connu et l'inconnu, le roman devait arriver, de guerre lasse, à se servir de la plume comme du scalpel, et à ne voir dans la vie qu'un amphithéâtre de dissection.

Il ne conteste « ni le talent ni l'esprit de M. Flaubert », mais l'admoneste en disant :

Qu'il revienne donc vite l'amour de l'Idéal ! avec le sentiment de l'admiration, cette source féconde des belles pensées, et que l'esprit de dénigrement disparaisse, comme l'oiseau de nuit quand le jour se lève. Les bons symptômes ne manquent pas, si l'on veut y regarder de près, et les espérances redoublent si l'on songe qu'il y a sur le trône un grand écrivain, et qu'hier même les lettres libres ont compris les nobles intentions d'un ministre à l'esprit large et au cœur chaud (1).

Ce pathos amusa Flaubert, qui écrivit aussitôt à Duplan : « J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain (2)! » Mais Sainte-Beuve fut piqué et envoya à M. Dalloz une note de protestation (3).

Pour Edmond Texier (*Illustration* du 9 mai), M. Flaubert est un rude jouteur :

(1) *Constitutionnel*, Paulin Limayrac. Dimanche 10 mai 1857. Feuilleton : Littérature. *Les causes et les effets de notre situation.*
(2) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 111.
(3) *Sainte-Beuve*, par M. Léon Séché, t. I, p. 312.

Il se présente dans l'arène à la façon d'un gladiateur, et l'on pourrait croire qu'il éprouve un certain plaisir à montrer la vigueur de ses muscles et la force de son bras. Il m'a fait l'effet de ces alcides qui font faire, à l'aide d'un énergique coup de poing, tout le tour du cadran à l'aiguille du dynamomètre. Ainsi rien ne l'arrête, ni les conventions du monde, ni les règles de la composition, ni même les lois de la morale. S'il a besoin d'une scène il ne s'embarrasse pas dans les détours de la préparation. Il la pose carrément et s'en tire ensuite à la force du poignet. Ainsi agit-il à l'égard de ses personnages. Il a une façon de voir les sentiments *à un point de vue physiologique dont la brutalité vous blesse et ne vous déplaît pas toujours*... Je me hâte d'ajouter qu'à côté de grands défauts ce livre a de grandes qualités. On ne le lit pas sans de fréquentes révoltes, mais on va jusqu'au bout, captivé par *le charme du style, la vigueur de l'expression*, la grâce des détails et la belle ornementation de l'œuvre. Parfois une phrase qu'on rencontre vous secoue comme le cahot inattendu d'une diligence, mais c'est précisément ce cahot qui vous tient en éveil. Il arrive souvent que, dans des voitures mieux suspendues que celle de M. Flaubert, où l'on ne sent ni cahot ni secousse, on s'endort presque aussitôt après le départ (1).

Dans *la Presse* du 16 mai 1857, Nestor Roqueplan admire sans réserves :

Un charmant livre, qui vient d'échapper à un grand danger, occupe tous les esprits : c'est le roman de M. Flaubert, *Madame Bovary*. L'action est simple, bien menée par des personnages vrais, que l'auteur n'a pas créés à plaisir, sublimes ou vulgaires, mais qu'il doit avoir vus et reproduits dans leur effet naturel.

La forme de M. Flaubert nous plaît singulièrement. Jamais cette forme, qui recouvre un excellent fond d'ironie, de goût et de cœur, ne laisse altérer sa distinction par le contact du poncif. C'est au point que nous sommes étonnés du succès de *Madame Bovary* (2).

Emile Desdemaines, dans *le Rabelais* (ancien *Triboulet*) du 20 mai, trouve aussi que Flaubert est de l'école de Balzac, tout en restant original. L'article est bien fait. Encore qu'il témoigne de médiocres connaissances anatomiques quand il écrit : « les chairs ne recouvrent pas assez les muscles pour nous empêcher de les voir », Desdemaines dépasse de beaucoup le ton habituel des petits journaux.

(1) *Illustration*, 9 mai 1857. Edmond Texier, Chronique littéraire.
(2) *La Presse*, 16 mai 1857. Nestor Roqueplan.

Mme Bovary est un des plus remarquables livres qui aient été publiés depuis dix ans... ce roman est humain et vivant...

M. G. Flaubert est un chercheur, et c'est par là qu'il nous plaît. Il a tenté une étude terrible, pleine de doute et de désenchantement, et il l'a réussie. Il a été hardi sans être cynique. Les tableaux qu'il présente sont d'une crudité de ton qui saisit, et qui effraie parfois. C'est nerveux, c'est fort, et les chairs ne recouvrent pas assez les muscles pour nous empêcher de les voir...

En résumé ce roman mérite le bruit qu'il a fait. On nous a dit que M. Flaubert avait passé quatre années à l'écrire ; tant mieux pour M. Flaubert. Il y a là pour vingt années d'observations (1).

De toutes les critiques, celle de Cuvillier-Fleury parut à Flaubert la plus injuste. Plus long que celui du *Moniteur*, l'article des *Débats* (26 mai 1857) était en réalité une réponse à Sainte-Beuve. Querelle de deux critiques sur le dos de Flaubert et de *Madame Bovary*, à propos du réalisme. Aussi bien, Cuvillier-Fleury n'a pas plus d'indulgence pour les personnages du roman que pour l'auteur. Le mot indécence est au bout de sa plume, c'est un miracle qu'il n'en tombe pas.

Aussi le frisson d'Emma pendant le dîner de la Vaubyessard n'est pas un simple détail de son histoire. C'est son histoire tout entière. Emma *frissonne* partout et pour tout le monde, frissons d'amour ou de haine, frissons d'orgueil ou de convoitise, *frissons de plaisir* surtout... Les scènes d'une hardiesse singulière ou d'une crudité révoltante abondent dans l'ouvrage de M. Flaubert. L'auteur y met-il de la complaisance ? La justice a dit non, et je crois aussi que le caractère de l'héroïne une fois donné, c'est la force des situations qui entraîne son historien bon gré mal gré dans ces périlleuses analyses... (2). *Emma Bovary c'est la Marguerite de la Dame aux Camélias, la duchesse de la Dame aux Perles, la Suzanne du Demi-Monde*. Toutes les héroïnes des drames de Dumas fils sous un nom nouveau.

Ce passage indigne Flaubert, qui écrit à Duplan :

J'ai reçu le Cuvillier. C'est d'une insigne mauvaise foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre avec le jeune Alex. ? Ma *Bovary* est une *Dame aux Camélias* maintenant. Boum ! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de

(1) *Rabelais*, ancien *Triboulet*. Emile Desdemaines. 1re année, 1857, n° 3, 20 mai, p. 7. *Les jeunes. G. Flaubert et Paul Destuf.*

(2) Ce passage n'est pas reproduit dans les extraits publiés dans la dernière édition de *Madame Bovary*.

leur tripleficeler quelque chose de rutilant et de gueulard [*Salammbô*] où le rapprochement ne sera pas facile. Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! Je me f... bien de cela (1).

Le style même de Flaubert ne trouve pas grâce devant lui :

... Le bon goût n'est qu'une forme de bon sens. J'accepte donc *Madame Bovary* à tout risque si elle a le style. On en peut juger déjà par les citations qui précèdent. Que serait-ce si nous voulions l'étudier par le détail, si nous pouvions montrer notre héroïne « *battant le briquet* sur son cœur sans en faire jaillir une étincelle ».

...Je donne là quelques échantillons du style de *Madame Bovary* quand il s'élève, j'en pourrais donner bien d'autres, j'en ai la main pleine. Mais à quoi bon? Ai-je aucune raison de pousser à bout cette critique ? A Dieu ne plaise... L'affectation du langage s'allie mal à la dureté du trait. Drapés dans cette défroque du romantisme, les personnages de M. Flaubert, si peu flattés du côté moral, ressemblent parfois à ces intrigants des vieilles comédies, qu'on voit courant les ruelles, couverts de paillettes et de broderies d'emprunt. Dans Madame Bovary, si elle peut vieillir, il y a tout l'avenir d'une marchande à la toilette (2).

Le 30 mai, Villemot, qui avait, dans sa chronique de *l'Indépendance Belge*, déjà recueilli les bruits relatifs au procès, fait un compte-rendu élogieux du livre :

Voici un roman qui a fait beaucoup de bruit, dans ces derniers temps, *Madame Bovary*. — Sainte-Beuve et beaucoup d'autres lettrés ont salué en M. Flaubert un avènement et une révélation. Dans la mesure de mes forces, j'ai reçu et constaté la même impression...

Et l'un de ses amis ne partageant pas ses avis, il dit qu'il le « tient pour un idiot » et ajoute : « Cet été, sur les bords du Rhin, je lui motiverai fortement mon opinion définitive à son endroit (3). »

Paulin Limayrac, dont nous avons déjà cité un premier article paru dans *le Constitutionnel*, revient à la charge dans le même journal du 7 juin. Il intitule son feuilleton *le Roman moderne, le réalisme et la médiocrité du talent*, mais ne vise que Flaubert et *Madame Bovary*. Après des considérations

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 91, à Duplan.
(2) *Journal des Débats*, mardi 26 mai 1857. Variétés. Revue littéraire. *Madame Bovary*, par G. Flaubert. Cuvillier-Fleury.
(3) *Indépendance Belge*, 30 mai 1857. Auguste Villemot.

sur le réalisme, il termine par cette phrase mystérieuse:

Le réalisme a poussé les choses si loin que, sans penser à mal, il a eu dernièrement maille à partir avec la justice. La leçon lui profitera, j'en suis sûr, et il ne sera plus traduit en police correctionnelle. Il ne sera plus traduit qu'en Europe (1).

Par deux fois, A. de Pontmartin déplore les tendances nouvelles. Dans le numéro de juin du *Correspondant*, il voit dans le réalisme le « triomphe d'une démocratie » que son légitimisme réprouve.

Il y a vingt ou trente ans, de *Cinq-Mars* à *Colomba*, le roman français, toutes réserves faites sur sa moralité et ses tendances, était dans une période de splendeur : aujourd'hui, je le vois descendre à *Germaine*, tomber à *Madame Bovary*, et la décadence me semble manifeste... Nous croyons pouvoir le définir en quelques mots : *Madame Bovary*, c'est l'exaltation maladive des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente.

L'auteur a si bien réussi, — et on l'en a loué comme d'un signe de force, — à rendre son œuvre impersonnelle qu'on ne sait pas, après avoir lu, de quel côté il penche...

Il y a trente ans, un écrivain célèbre a défini le romantisme : « le libéralisme en littérature ...»

Nous disons, nous, que le réalisme n'est et ne peut être que la démocratie littéraire, et *Madame Bovary* nous sert de preuve (2).

Puis, dans *l'Assemblée Nationale* (3), il appelle les écrivains de *la Revue de Paris* « les polonais de la littérature, car ils ont de ce peuple digne d'un meilleur sort l'inconséquence et le malheur ». Il leur prédit un oubli mérité, mais estime que Flaubert et Champfleury, seuls dans leur groupe, resteront.

Flaubert attendait avec grande curiosité la critique de *l'Univers*. Il recommande dès la fin de mai à Duplan, son Argus, de ne pas la laisser passer sans la lui envoyer. « Je sais pertinemment qu'il y aura un article sur moi dans *l'Univers*. Je vous le recommande (4). »Mais s'il dut attendre jusqu'au 26 juin, au moins son impatience ne fut pas déçue: l'article parut

(1) *Constitutionnel*, dimanche 7 juin 1857. Paulin Limayrac, Causerie littéraire : A travers champs. *Le Roman moderne, le réalisme et la médiocrité du talent.*

(2) *Le Correspondant*, juin 1857. A de Pontmartin. *le Roman bourgeois et le roman démocratique*. MM. Edmond About et Gustave Flaubert.

(3) *Assemblée nationale*, 4 juillet 1857, Causerie littéraire. Les conteurs : Laurent Pichat, Maxime du Camp, Louis Ulbach, par A.de Pontmartin,

(4) Correspondance de G. Flaubert. Edition Charpentier. t. III, p. 91, à Jules Duplan.

sous la signature de M. Léon Aubineau. Il n'a jamais été reproduit. En voici les passages essentiels :

Des choses dont on ne sait plus le nom trouvent encore des lecteurs : *Bug Jargal*, *Metella*, *la Peau de Chagrin*. C'est par 100.000 que les éditeurs livrent à un public, qui évidemment se soucie peu. de littérature, les écrits de Victor Hugo, de George Sand et de Balzac Tout le mouvement littéraire qui se propage dans ce sens a son importance, mais non pas précisément au point de vue des lettres, mais comme signe d'une décadence rapide et d'une corruption de plus en plus accentuée.

... Balzac a travaillé efficacement à la démoralisation de son siècle. Son immonde livre *la Physiologie du mariage* était un jeu d'esprit, un prétexte aux descriptions obscènes, mais au moins ne se proposait-il ni de se venger, ni même de médire de l'institution divine qu'il outrageait... Les réalistes aujourd'hui se complaisent aux vilenies, mais se gardent de l'Idéal... Déféré à la justice comme un attentat aux mœurs, le roman dont nous parlons a été absous. *Le Moniteur* en a publié un éloge cordial, chaleureux, tout à fait sympathique, dont *le Journal des Débats* s'est scandalisé. L'alarme du ministère public, l'arrêt de la Justice, l'applaudissement du *Moniteur* et les réserves du *Journal des Débats* ne peuvent donner de la valeur à l'œuvre laborieuse, vulgaire et coupable, dont nous parlons. Tout cela, néanmoins, a contribué à former un succès. Ce succès n'est pas un des moindres symptômes à signaler, à redouter peut-être.

Commençons par déclarer que le livre est de telle nature qu'il est impossible d'en donner ici une analyse. L'art cesse du moment qu'il est envahi par l'ordure. Il s'agit de l'histoire d'une femme qui, du noble et saint état de mariage qu'elle avait embrassé par un sentiment que l'auteur, en style *médicinal* (sic), définit « une irritation « causée par la présence de l'homme qui recherchait sa main », tombe dans les dernières ignominies du libertinage. On dit que l'article de Sainte-Beuve sur le livre dont nous parlons et ses éloges ont déterminé *le Moniteur* à se priver des communications du célèbre critique. Nous ne pouvons qu'y applaudir. Il y a quelque chose de plus précieux pour *le Moniteur* et de plus utile qu'il doit acquérir et conserver avec plus de soin que le talent et le concours de M. Sainte-Beuve, c'est l'assentiment des esprits droits et des cœurs attachés à la morale. L'esprit public serait doublement atteint si de tels ouvrages, après avoir échappé aux coups de la justice, étaient glorifiés par l'organe officiel du gouvernement (1).

(1) *L'Univers*, 26 juin 1857, Léon Aubineau. *Variétés :* D'un roman nouveau.

Il faut une certaine perspicacité pour déterminer que le sieur Aubineau traite de Flaubert et de *Madame Bovary*, car, par un merveilleux effet de la restriction mentale, il écrit, tout au long des six colonnes qu'il leur consacre, « le livre dont nous parlons », sans citer ni l'auteur ni le titre — sans doute dans la crainte de leur faire de la réclame. Flaubert admira ce chef-d'œuvre de perfidie ecclésiastique, et par deux fois s'écria dans sa *Correspondance :*

J'ai reçu *l'Univers*. Est-ce beau! Je suis en exécration dans le parti-prêtre! Cela doit attendrir Gleyre à l'endroit de la Bovary (1).

As-tu lu mon éreintement dans *l'Univers*? J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. Les mânes d'Homais se vengent (2).

J. Habans, dans *le Figaro* du dimanche 28 juin, constate que « le public entier s'est retourné au frôlement de la robe de *Madame Bovary* », puis, formulant non sans finesse des remarques très judicieuses, il fait sur le personnage de Charles des observations d'importance :

Et d'abord M. Flaubert, en prenant la plume, a-t-il eu l'intention bien arrêtée de faire le roman que nous connaissons? Lorsqu'il nous fait connaître *ab ovo* la vie de Ch. Bovary, que durant les quatre premiers chapitres il le tourne et le retourne sous nos yeux pour nous le faire bien connaître, qu'il le suit pas à pas, du collège à la Faculté et le conduit de la salle d'examens au lit conjugal, dans lequel s'éteindra bientôt la première femme, n'a-t-il pas en vue la monographie du médecin de campagne... ? Ne nous semble-t-il pas que dans la première intention de l'auteur tout le drame ait dû exister dans l'antagonisme de ces deux individualités, l'officier de santé et le pharmacien ?

Et cependant, après avoir eu cette notion si particulière des éléments non développés du drame, il a sur le style cette opinion que nous rapportons :

Le faible du livre, c'est que M. Flaubert n'est pas un écrivain. Le style est parfois indécis, incorrect et vulgaire; et son école serait l'invasion dans la langue du daguerréotype, sous prétexte de naturel et d'exactitude. Heureusement le livre a des qualités de premier ordre. C'est un homme vigoureux et bien proportionné, revêtu d'habits mal faits : il changera de tailleur...

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. III, p. 91, à Jules Duplan.

(2) *Correspondance de G. Flaubert*. t. III, p. 98, à Ernest Feydeau.

Les critiques indignés et les lecteurs fragiles qui voient dans tout écrit un attentat à leur pudeur doivent en prendre leur parti : ceci est un roman qui ne corrompra personne. Le talent de M. Flaubert n'est pas contestable. Il crève les yeux. — Il n'est pas parfait — eh ! mon Dieu ! les montagnes les plus hautes ont aussi les précipices les plus profonds (1).

Au sujet de l'article, très louangeur d'ailleurs mais sans grand intérêt, de Cornemin dans *le Journal du Loiret* (2), Flaubert se plaint à Duplan de n'avoir pas trouvé encore « un seul article qui le gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui le loue par les côtés qu'il trouve louables, et qui le blâme par les côtés qu'il sait défectueux (3) ».

Quelques jours plus tard il écrit à Feydeau :

Je déclare d'ailleurs que tous ces braves gens-là, de la *Revue des Deux Mondes*, de *l'Univers*, des *Débats*, etc., sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre bien mieux et plus. Un jour que nous serons seuls chez moi, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes sur la Bovary. J'en connais mieux que personne les défauts et les vraies fautes (4).

Cet article cependant, il paraît bien que quelqu'un l'ait fait : c'est Barbey d'Aurevilly, dans *le Pays* du 6 octobre. S'il ne peut approuver le matérialisme qu'il devine chez Flaubert, c'est une question de conscience et de doctrine — mais tout de même Barbey semble bien « gratter l'endroit sensible » en écrivant :

La vogue, cette badaude et cette sotte, n'avait rien à voir dans ce succès franc et mérité. Parmi les productions d'une littérature de copiage, parmi tous ces romans issus plus ou moins de Balzac ou de Stendhal — les seuls romanciers d'invention ou d'observation de ce siècle — un livre qui avait de l'accent, de l'originalité, une manière tranchée — tranchée même jusqu'à la dureté — devait frapper les connaisseurs. Et telle a été l'histoire, l'histoire instantanée de la *Madame Bovary* de M. Flaubert. Selon nous, jamais succès ne fut plus juste. Il avait les deux raisons fondamentales des réussites qui doivent durer : le livre vaut mieux que les autres livres contemporains du même genre, et, de plus, il avait une valeur en soi.....

(1) *Figaro*, dimanche 28 juin 1857. J. Habans, *Madame Bovary par G. Flaubert.*
(2) *Journal du Loiret* du 6 mai 1857 (article reproduit dans les *Reliquiæ*, t. III, pp. 99-109).
(3) *Correspondance de G. Flaubert.* Edition Charpentier, t. III. p. 96, à Jules Duplan.
(4) *Correspondance de G. Flaubert.* Edition Charpentier, t. III, p. 98, à Feydeau.

M. Flaubert est un moraliste sans doute... mais il n'a point d'émotion — il n'a point de jugement, du moins appréciable. C'est un narrateur incessant et infatigable, c'est un *descripteur* jusqu'à la plus minutieuse subtilité, mais il est sourd-muet d'impression à tout ce qu'il raconte. Il est indifférent à ce qu'il décrit avec le scrupule de l'amour. *Si l'on forgeait à Birmingham ou à Manchester des machines à raconter ou à analyser, en bon acier anglais, qui fonctionneraient toutes seules par des procédés inconnus de dynamique, elles fonctionneraient absolument comme M. Flaubert....* (1).

A coup sûr M. Flaubert est trop intelligent pour n'avoir pas en lui les notions affermies du bien et du mal, mais il les invoque si peu qu'on est tenté de croire qu'il ne les a pas, et voilà pourquoi, à la première lecture de son livre, a retenti si haut ce grand cri d'immoralité, qui au fond était une calomnie.

Et plus loin Barbey formule cette appréciation d'une grande vérité :

On dit M. Flaubert dans le milieu de la vie. A la vigueur de son observation, on sent qu'il s'est *attendu*, cette chose héroïque dans un temps où tout le monde est si pressé. Nous croyons beaucoup à ces hommes qui ont mis la main sur leurs facultés et qui les ont forcées à se taire longtemps. Le silence est père de la pensée.

Puis il dit encore :

Le style de *Madame Bovary* est d'un artiste littéraire qui a sa langue à lui, colorée, brillante, étincelante, et d'une précision presque scientifique.

Ici, Barbey était absolument d'accord avec les secrètes intentions de Flaubert. Est-ce que Flaubert, en effet, n'a pas écrit : « Je sais un style qui serait rythmé comme le vers, et précis comme la science... » ; et aussi : « Vouloir donner à la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose) et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire.. (2) » ; ailleurs encore ;

La connaissance qui leur manque à tous, c'est l'anatomie du style.... On étudie sur des mannequins d'après des professeurs, des imbéciles incapables de tenir l'instrument de la science qu'ils enseignent : une plume, je veux dire (3).

(1) Cf. sur la précision de Flaubert le curieux article de M. Ernest Bovet : *le Réalisme de Flaubert. Revue d'Hist. littér. de la France*, janvier-mars 1911.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. II, p. 189.
(3) *Id.*, t. II, p. 314.

Et quand, parlant de l'observation, Barbey ajoute :

Son observation a le sentiment le plus étonnant du détail, mais du détail menu, imperceptible, que tout le monde oublie, et qu'il aperçoit, lui, par une singulière conformation microscopique de son œil. Cet homme, qui voit comme un lynx dans l'âme ombrée de Mme Bovary, est un entomologiste de style qui décrirait des éléphants comme il décrirait des insectes... (1).

Ne dirait-on pas que Barbey transporte les termes de la lettre écrite à Louise Colet le 15 janvier 1852 : « Je sais voir et voir comme voient les myopes, jusque dans les pores des choses, et parce qu'ils se fourrent le nez dessus (2). » — Ne dirait-on pas aussi qu'il devance le jugement de Zola sur *Madame Bovary* : « C'est l'analyse des infiniment petits du sentiment. »

Et cependant, de ce critique si subtil à le pénétrer et à le comprendre, Flaubert dira : mon ennemi Barbey d'Aurevilly !

Son ennemi, non, Flaubert confondait. C'est lui qui était l'ennemi de Barbey d'Aurevilly. Et pourquoi ? Non point parce qu'il trouvait insuffisant l'éloge fait à son œuvre, mais parce qu'il souffrait comme d'une injure personnelle des opinions sévèrement exprimées par Barbey, à l'endroit des poèmes de Bouilhet : « imitations laborieuses des poésies de Musset, clair de lune d'un clair de lune, car Musset lui-même imite Byron (3). » Or, toucher aux amis de Flaubert, c'était toucher à Flaubert lui-même, et toucher à Bouilhet, c'était une espèce de sacrilège. Les poésies de son ami étaient sacrées à ses yeux, qui aimaient à se mirer parfois un peu trop en elles (4).

Dans *l'Artiste*, Baudelaire répond au reproche d'*impassibilité*, adressé à Flaubert par tous les critiques, en disant que le romancier s'est incarné dans son héroïne :

Il ne restait plus à l'auteur, pour accomplir le tour de force dans

(1) *Le Pays*, 6 octobre 1857. Barbey d'Aurevilly. *Madame Bovary par G. Flaubert*.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. II, p. 69.
(3) *Les Œuvres et les hommes. Poésie et Poètes*. Barbey d'Aurevilly, 1 volume, Lemerre, p. 60,
(4) Madame Adam : dans *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche*, p. 145, rapporte que, à l'enterrement de la mère de Coppée, en 1874, Flaubert et Barbey se rencontrèrent *nez à nez* : « Le bon géant s'est redressé de toute sa taille et Barbey de toute sa hauteur. On s'est demandé si les deux coqs n'allaient pas se jeter l'un sur l'autre. »

son entier, que de se dépouiller (autant que possible) de son sexe et de se faire femme. Il en est résulté une merveille.....

Plusieurs critiques avaient dit : « Cette œuvre, vraiment belle par « la minutie et la vivacité des descriptions, ne contient pas un seul « personnage qui représente la morale, qui parle la conscience de « l'auteur..... »

Absurdité ! éternelle et incorrigible confusion des fonctions et des genres ! — Une véritable œuvre d'art n'a pas besoin de réquisitoire. La logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations de la morale, et c'est au lecteur à tirer les conclusions de la conclusion.

Baudelaire admire encore que *Madame Bovary* soit une gageure, « une vraie gageure — un pari, comme toutes œuvres d'art » — et que ce pari Flaubert l'ait gagné. En effet, « quelle est la donnée la plus banale, la plus prostituée, l'orgue de Barbarie le plus éreinté? l'adultère. » Et bien, le tour de force n'en est que plus surprenant d'écrire un chef-d'œuvre sur une trame aussi usée.

Et Baudelaire « remerciait la justice et la magistrature françaises de l'éclatant exemple d'impartialité et de bon goût qu'elles avaient donné en se montrant loyales et impartiales, comme le livre qui était poussé devant elles en holocauste » et de l'avoir acquitté au nom de la Beauté (1). Remerciement peut-être ironique, venant d'un homme qui, deux mois plus tôt, avait appris à ses dépens comment les magistrats peuvent condamner à la suppression des vers qui sont parmi les plus beaux de la poésie française, et infliger 300 francs d'amende à leur auteur!

Cet article ne parut qu'en octobre, bien que Baudelaire pensât à l'écrire depuis longtemps, comme en témoigne sa lettre adressée à Flaubert en août : « Si vous saviez dans quel abîme d'occupations puériles j'ai été plongé! Et l'article sur *Madame Bovary* recule encore de quelques jours. Quelle interruption dans la vie qu'une aventure ridicule (2)! » Flaubert en avait fait l'expérience — et la police correctionnelle, malgré la différence des sentences rendues envers *les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary*, établit entre les deux inculpés une espèce de confraternité et de sympathie.

(1) *Art Romantique*. Baudelaire. *Mme Bovary*, 1 vol., Lemerre, pp.363 et suiv.; article publié d'abord dans *l'Artiste* du 18 octobre 1857.

(2) *Lettres de Baudelaire*. Edition du Mercure de France, p. 136.

Flaubert se montra enchanté de l'article de Baudelaire et lui écrivit pour le remercier : « Votre article m'a fait le plus grand plaisir. Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond (1). » Il témoigna d'ailleurs plus tard toute sa reconnaissance au poète en multipliant démarches et recommandations en sa faveur quand Baudelaire fit ses visites académiques (2).

Baudelaire s'excusait d'écrire si tardivement sur *Madame Bovary*. Son article ne clot cependant pas la liste des critiques (3).

Dans le troisième numéro du *Réveil*, qu'il vient de fonder, A. Granier de Cassagnac consacre, le 16 janvier 1858, un long article — un sermon — à *la Bohême dans le Roman*. Il prend même en manière d'épigraphe une phrase de saint Augustin : *Detrahit ornatum ut sordes non contrahat*, il faut ôter son habit pour n'y point faire de taches « et marcher droit au plus gros tas de fumier » — c'est-à-dire à *Madame Bovary*, qu'il aperçoit « couchée sur un marbre d'amphithéâtre » et qu'il se propose lui aussi de disséquer, non pour « exciter, comme l'a dit Bossuet, le hennissement des cœurs lascifs », mais pour charger à fond contre ce tas d'obscénités et d'impertinences, « quitte à se laver les mains au bas de la page (4) ».

Cassagnac n'a pas les subtilités d'Aubineau. Il dit clairement ce qu'il veut dire, ose et sait être un adversaire non sans bravoure. Tout en poussant au monstre, il ne peut même se défendre de tendresse pour la langue admirable de Flaubert :

> M. G. Flaubert a su se faire une langue pleine d'aisance, de clarté et de force. Elle est souple sans mollesse, correcte sans pédanterie, concise sans dureté. C'est un ferme et noble instrument. Des formules de phrases plus variées et des couleurs plus adoucies en feront aisément un beau style.

Dans le même journal, du 13 février 1858, Escudier confronte — *ut pictura poesis* — les peintres et les auteurs con-

(1) *Correspondance de G. Flaubert*. Edition Charpentier, t. II, p. 102.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, pp. 227, 332, et *Lettres de Baudelaire*, pp. 332 et suiv.
(3) Cf. encore : Xavier Aubryet (*l'Artiste* du 20 sept. 1857) ; J.-J. Weiss (*Revue Contemporaine*, 1er janvier 1858) ; Legrelle (*Revue de l'Instruction publique*, 18 août 1859) et Montpont (*les Chantres de l'adultère*, un vol. in-12. Paris, 1859).
(4) *Réveil*. Granier de Cassagnac, 16 janvier 1858. *La Bohême dans le Roman*.

temporains, et « dresse un tableau comparatif des principaux d'entre eux ». Nous y voyons Ingres rapproché de Ponsard, Delacroix de Hugo, Delaroche de Delavigne, Charlet de Béranger, Winterhalter de Jules Sandeau, et enfin (nous en passons, il y a 25 parallèles) Courbet comparé à Flaubert.

Mais à l'étranger aussi le succès de *Madame Bovary* était considérable. Commentant les statistiques officielles de la librairie anglaise, Léo de Neulsort, dans *le Réveil* encore, du 13 novembre 1858, demande pourquoi « l'honnête aristocratie anglaise a-t-elle acheté 600 exemplaires de *Madame Bovary* et 400 de *Fanny*, tandis qu'on n'a pu écouler dans cette haute société que 12 exemplaires de *Germaine* et 23 du *Roman d'un jeune homme pauvre ?* O pureté des matinées de printemps, ô candeur de la vertu britannique, quels orages ont dû souffler dans vos arbres et dans vos cœurs ces deux Borées assez échevelés qui s'appellent Flaubert et Feydeau ! »

Flaubert avait écrit le drame de la femme incomprise. Son ami Ernest Feydeau fit celui de l'homme jaloux dans *Fanny*. Ce roman parut au moment où le débat soulevé autour de *Madame Bovary* aurait pu se calmer, et le ranima. Bien qu'il fût de qualité très inférieure à celui de Flaubert, le livre de Feydeau balança pendant longtemps le succès de *Madame Bovary*, et sa vente fut énorme. On vit en *Fanny* plus qu'en elle le chef-d'œuvre véritable de la jeune école. Sainte-Beuve s'était enthousiasmé. Jules Janin avait écrit une préface. Les éditions s'enlevaient : « les cochers de fiacre de Rouen se prélassaient sur leur siège en lisant *Fanny* (1) », écrivait Flaubert en félicitant Feydeau.

Désormais ces deux romans, cependant dissemblables et de valeur bien inégale, vont être pour longtemps, pour la louange comme pour le blâme, associés par la critique.

Cuvillier-Fleury, dans une *Etude sur les Femmes du Roman moderne*, parue dans *les Débats*, n'y manque pas :

> Reines ou paysannes, M. Edmond About ne les prend guère au sérieux. M. Champfleury aime à les surprendre dans le secret et dans le négligé de la vie domestique, avec leur cornette de nuit et leur camisole du matin. M. Henry Mürger leur fait monter lestement l'escalier qui conduit à la mansarde ou à l'atelier. M. Amédée Achard leur accorde beaucoup, M. Flaubert leur permet tout.

(1) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 161.

M. Ernest Feydeau est l'exagération de M. Flaubert. J'ai protesté au nom du bon goût contre la vogue de ces deux derniers adeptes du *réalisme*. Je me féliciterai d'avoir indiqué à leur talent une route plus sûre et un succès plus sérieux.

Et Flaubert écrit à Feydeau :

J'ai savouré le Cuvillier-Fleury. L'article ne manque pas de mauvaise foi. Moi je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le Cuvillier t'admire-t-il au fond. Je te plains alors (1).

Citer toutes les appréciations sur *Madame Bovary* parues après 1858 serait un travail qui dépasserait les limites que nous nous sommes fixées : bornons-nous à analyser l'article très important de Gustave Merlet, dans *Réalistes et fantaisistes* (2).

Merlet compare d'abord le roman de Flaubert aux tableaux de Breughel (3), puis critique judicieusement quelques inconséquences qu'il relève dans le roman :

Un jour arrive où l'huissier vient faire chez lui le procès-verbal de saisie. Or, pendant que les gardes du commerce surveillent l'opération, Charles, qui ne s'en doute pas, tisonne avec placidité, les deux pieds sur ses chenets, à côté de sa femme, qui sait tout, et dont le visage renversé ne lui apprend rien. — Franchement, j'aime mieux les contes de Perrault, ils sont moins fabuleux (4).

Puis il reprend, pour adresser de nouveau à Flaubert le reproche d'impassibilité que nous avons tant de fois rencontré sous d'autres plumes :

Jamais son regard ne s'étonne, jamais sa main ne tremble quand son scalpel se plonge avec sûreté dans les fibres palpitantes. Il n'entend pas les cris du patient qu'il dissèque. On dirait qu'il travaille sur un cadavre. S'il se passionne, c'est uniquement pour le succès de l'expérience. Au lieu de partager les mouvements qu'il veut provoquer, de communiquer au lecteur la secousse électrique, d'imprimer l'élan à notre sensibilité, il nous abandonne à l'aveugle fatalité

(1) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 164.

(2) *Réalistes et fantaisistes*. G. Merlet, 1 vol. Didier, 1863. *Le Réalisme physiologique de M. G. Flaubert*, article publié d'abord dans la *Revue Européenne* du 15 juin 1860.

(3) Appréciation qui ne manque pas de saveur, si l'on songe que c'est un tableau de Breughel, vu au cours de son voyage en Italie, qui donna à Flaubert l'idée d'écrire *la Tentation de St Antoine*.

(4) Sur les inadvertances échappées à Flaubert dans *Madame Bovary*, voir : Petites notes vétilleuses sur Mme Bovary par H. L. (*Revue d'Histoire littéraire*, avril 1910.)

d'un spectacle auquel ne président ni le cœur ni la conscience.

Emma lui semble une *Messaline bourgeoise*, et, pour lui, le roman ne s'adresse qu'à l'être inférieur. Aucun des personnages ne trouve grâce devant lui. Si, cependant : Homais, « qui méritait de donner son nom à l'ouvrage, car il en est la figure la plus originale... Elle seule n'appartient point à une imitation servile... Il n'existe nulle part et cependant il s'étale partout où il y a des dupes pour l'admirer et des niais pour lui faire cortège. Il a été, il est, et il sera... M. Flaubert a rencontré la perfection lorsque, au lieu d'être le très humble serviteur des faits, il les a jugés en maître. Voilà le bon réalisme. Quant à celui qui tue l'éloquence et la poésie, sacrifie l'homme à la brute, se débarrasse de l'âme et du cœur, prétend nous plaire par le goût des choses dépravées, et calomnie la création et la société en affectant de n'y voir que la laideur physique et morale; celui-là, je propose qu'on l'appelle désormais le *bovarisme*. »

Son inévitable parallèle de Flaubert avec Feydeau dans l'article suivant est d'ailleurs tout à l'avantage de Flaubert.

Charles Monselet reprend cette comparaison dans *la Lorgnette littéraire* (1) :

Flaubert (Gustave) : — Encore une éclosion spontanée! *Madame Bovary* a fleuri dans un coup de tonnerre de la publicité. Je place M. Flaubert bien au-dessus de M. Feydeau en tant qu'écrivain et que moraliste. Et puis, il n'a pas écrit *Daniel*.

Hippolyte Rigault, dans ses *Conversations littéraires et morales* (2), fait, en 1859, lui aussi, le parallèle obligé entre *Fanny* et Emma, et relève dans Feydeau de fréquentes réminiscences de Flaubert; tous deux « décrivent pour décrire, comme de bons élèves de Delille, qui cependant pousseraient la recherche du vrai jusqu'aux dernières limites du faux ».

Mais un succès ne serait pas complet si les revues de fin d'années ne le consacraient : *Madame Bovary* fut donc un personnage obligé des Revues de 1857. On la voit paraître au *Palais-Royal* le 12 décembre, dans *les Vaches Landaises*, de Delacour et L. Thiboust. Citons-en la scène principale (acte I, sc. 9):

(1) *Petite Revue*, 9e trimestre, 20 mai 1865, René Pincebourde, éditeur.
(2) Hippolyte Rigault, *Conversations littéraires et morales*, 1 vol., Charpentier, 1859.

Delormeau, le compère, et la Comète de 1857, la commère, sont en scène. Mme Bovary entre violemment, comme quelqu'un qui est poursuivi. Elle est en domino rose et porte un masque sur la figure :

MADAME BOVARY

Sauvez-moi ! Je suis une femme comme il faut... Une jeune et timide provinciale. Voici mon nom, Monsieur. (*Elle lui tend sa carte.*)

DELORMEAU (*lisant*).

Madame Bovary — deux volumes in-18.

LA COMÈTE

Ce roman réaliste qui a fait tant de bruit ?

MADAME BOVARY

Ils ont perdu ma trace. Enfin ! (*Elle ôte son masque.*)

DELORMEAU

Bigre ! La jolie femme ! (*Elle ôte son domino et apparaît en débardeur très élégant.*) En débardeur !

MADAME BOVARY

C'est bien imprudent à moi, n'est-ce pas, d'avoir quitté le domicile conjugal pour aller passer une nuit au bal masqué et souper ensuite avec des pas grand'chose ?

DELORMEAU

C'est roide ! C'est roide !

MADAME BOVARY

J'aime tant Léon !

DELORMEAU

Qui ça, Léon ? Monsieur votre mari ?

MADAME BOVARY

Non... Un voisin.

DELORMEAU

C'est roide ! C'est roide !

MADAME BOVARY

Mais Rodolphe s'est mal conduit avec moi !

DELORMEAU

Qui ça, Rodolphe ? Monsieur votre mari ?

MADAME BOVARY

Non, un autre voisin.

DELORMEAU

Eh ! Elle voisine trop cette femme-là !

LA COMÈTE

Oh ! à la campagne...

DELORMEAU

Les soirées sont si longues!

LA COMÈTE

Et votre mari?

MADAME BOVARY

C'est un honnête homme, mais il ne me comprend pas. Il est médecin à trois lieues de Rouen.

LA COMÈTE

Eh bien! Retournez auprès de lui !...

DELORMEAU

C'est cela. Allez revoir la Normandie.

MADAME BOVARY

Impossible. Il faut que je reste à Paris. Et puis vous ne savez pas, j'ai vu hier au théâtre un artiste qui a fait sur moi une impression!... C'est peut-être bien mal...

DELORMEAU

Allons, bien ! Elle donne dans le cabot maintenant!

MADAME BOVARY

Non, un grand artiste. Un beau jeune homme d'une pâleur intéressante.

(Paraît un pierrot traînant une charrette sur laquelle on lit : Déménagement des Folies-Nouvelles au Pré Catalan..... Il emmène Madame Bovary. Pantomime.)

DELORMEAU

Madame Bovary,
Cette épouse infidèle,
Après tant de folies
Va faire une folie nouvelle.

MADAME BOVARY

Ça m'est égal.
C'est plus original.
Dans la Normandie
Je m'ennuie.

Prendre un... Pierrot, c'est mal,
Mais au total
Rire... Voilà le principal (1).

Madame Bovary paraît encore sur la scène des *Variétés* le 19 décembre 1857, dans *Ohé! les Petits Agneaux*, revue de Cogniard et Clairville. Voici la scène (acte I, sc. 4) :

(1) *Les Vaches Landaises*, revue de Delacour et L. Thiboust, représentée au Palais-Royal le 12 déc. 1857. (Une brochure, Lévy, 1857.) Bibliothèque historique de la Ville de Paris, n° 3.184 du Catalogue général.

L'Illustration et *le Monde illustré*, qui vient d'être créé, veulent se battre. *Le Monde illustré* prend pour témoin *Madame Gil Blas*, l'interminable feuilleton de *la Presse*. *L'Illustration* est assistée de *Madame Bovary*. Mis en présence, les témoins en viennent eux-mêmes aussitôt aux mains, *Madame Gil Blas* reprochant à *Madame Bovary* de lui ravir ses lecteurs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Permettez, vous traitez Madame Bovary d'intrigante et on l'accuse justement de manquer d'intrigue.

MADAME GIL BLAS

On ne l'accuse toujours pas de manquer d'amoureux! En voilà une qui s'en fiche! Bonté divine! Elle s'affiche partout!

MADAME BOVARY

Tout ce que vous pourrez dire ne m'empêchera pas de faire la fortune de mon éditeur.

MADAME GIL BLAS

Le beau mérite! Un succès de scandale!

MADAME BOVARY

(air : *Que lui manque-t-il?... La parole!*)

Qu'importe, c'est officiel,
On vit quatre éditeurs me suivre,
Oui, Paul, Mathieu, Pierre et Michel
Voulurent imprimer mon livre.
Craignant mes excentricités,
Mathieu ne vit pas mon mérite,
Paul ne vit pas mes qualités,
Pierre ne vit pas mes beautés,
Mais Michel les vit (Lévy) [*bis*] tout de suite (1).

Ce calembour fait allusion au flair professionnel de Michel Lévy, l'éditeur de *Madame Bovary*. Flaubert le voit avec mauvaise humeur tirer de gros bénéfices des nombreuses éditions de son livre, et dit dans une lettre à Duplan : « Voilà 15.000 exemplaires de vendus, aliter 30.000 francs qui me passent sous le nez (2). » On comprend qu'il ait été désagréable à Flaubert de ne pas profiter pécuniairement de son succès et de voir Lévy en bénéficier seul. Mais il faut penser que Flaubert, étant un auteur inédit, ne pouvait imposer ses conditions — et que d'autre part Lévy courait un certain risque en l'éditant.

(1) *Ohé! les Petits Agneaux*, revue par Cogniard et Clairville, représentée pour la première fois aux Variétés le 19 décembre 1857, brochure in-18, Michel Lévy, et brochure in-4°, même maison, 1857.
(2) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 111.

Flaubert, d'ailleurs, ne devait pas avoir de griefs sérieux contre lui, puisqu'il lui porta *Salammbô*, que Lévy paya dix mille francs en compensation. D'ailleurs la cause de la rupture définitive entre Flaubert et Michel Lévy fut la mauvaise grâce que Lévy mit à éditer *les Dernières Chansons* de Louis Bouilhet, en 1872. Pendant quinze ans les relations entre l'auteur et l'éditeur furent donc passables — sinon cordiales. et G. Sand plus d'une fois apaisa les querelles (1).

Un roman qui a du succès n'excite pas seulement la verve des auteurs de *Revues*. Les acteurs aussi « se voient » immédiatement dans les personnages et rêvent aussitôt d'un rôle. Henry Monnier « se vit » dans le pharmacien, et écrivit incontinent à Flaubert :

Beaucoup d'auteurs m'ont vu dans le pharmacien, puis on m'a fait écrire la pièce, et une fois écrite je l'ai présentée à un directeur qui l'a reçue et je la répète, le tout sans votre permission.....

... Veuillez me faire savoir si votre intention est de faire jouer *Madame Bovary*, et si vous me jugez capable pour le pharmacien (2).

Flaubert refuse tout net, comme il refuse aussi les propositions fort avantageuses de la Porte-Saint-Martin :

Il s'agissait de donner mon titre seulement, écrit-il à Mlle Leroyer de Chantepie, le 23 janvier 1858, et je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou un autre. Mais ce tripotage d'art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai refusé tout net et je suis rentré dans ma tanière. Quand je ferai du théâtre, j'y entrerai par la grande porte. Autrement, non. Et puis on a assez parlé de la Bovary et je commence à en être las. Loin de vouloir exploiter mon succès, comme on me le conseillait, je fais tout pour qu'il ne recommence pas (3)!

Il avait de l'art une idée trop haute pour consentir à ce qu'il jugeait un sacrilège. Il résista à toutes les sollicitations, et elles ne manquèrent pas. Nombre d'entre elles étaient tentantes. Flaubert venait de faire de grands frais pour son procès et ne gagnait rien sur la vente de son livre, comme nous venons de le voir. Un succès au théâtre l'aurait dédommagé.

(1) Voir la très intéressante étude consacrée à *Flaubert et ses Editeurs* par M. René Deschames dans la *Revue d'Histoire littéraire*, avril-juin 1911.
(2) *Madame Bovary*. Edition Conard, 1910, p. 524. Notes.
(3) *Correspondance de G. Flaubert*, t. III, p. 118.

S'il fut ébranlé, pour cette raison sans doute, il ne céda pas: et plus tard il remercia Bouilhet de l'avoir empêché d'acquiescer (1).

Il était dans la destinée cependant de *Madame Bovary* d'être, comme l'a dit d'une manière si juste M. Lucien Descaves, « lue avec des ciseaux par un profanateur » (2). Vingt-cinq ans après la mort de Flaubert, *Madame Bovary*, pièce tirée du roman par William Busnach, fut représentée, sans succès, à Rouen, en 1905 (3).

III

Au bout du compte, *Madame Bovary* profita de la réclame que lui fit le procès, mais, en revanche, elle lui dut, comme le remarque Philippe Burty, de passer « pour un livre immoral devant toute la génération qui a entendu requérir contre lui... et c'est sous le manteau que se le sont prêté les 20.000 acheteurs qui l'ont pris chez ses premiers éditeurs (4) ».

Quant à la presse, il n'apparaît pas du tout qu'elle ait été si mauvaise pour *Madame Bovary*. Flaubert débutant est salué du premier coup comme bien peu avant ou après lui le furent. S'il y a dans ces éloges quelques discordances, c'est, comme le remarque M. Henry Céard à propos de *Salammbô*, qu'elles sont inévitables, et que « toujours dans les mêmes journaux, quand il s'est agi d'œuvres originales, nous les avons immuablement retrouvés, ces reproches d'obscénité, ces accusations d'ennui, ces lamentations sur la langue française violée (5) ».

Laissons de côté les comparaisons de Flaubert avec Balzac qu'on retrouve dans tous les articles sans exception, et qui l'indignèrent si fort. Laissons de côté aussi les comparaisons avec Stendhal, mais non sans remarquer que Flaubert eut comme lui le privilège d'être mieux compris de la génération qui le suivit que de ses contemporains, et constatons qu'au-

(1) *Id.*, t. III, p. 173.

(2) *Le Journal*, 12 février 1905. *La Femme coupée en morceaux*, par M. *Lucien Descaves*.

(3) M. Georges Dubosc, (Madame Bovary au Théâtre. *Journal de Rouen* du 25 février 1905) indique deux autres drames, tirés du roman, l'un en 1886, par Georges Taylor, et l'autre, en 1887, par Raymond Deslandes. A vrai dire, le second n'était qu'un remaniement du premier. Aucun des deux ne fut représenté.

(4) *La Renaissance artistique et littéraire*, Ph. Burty. 1er février 1874. *Sur Madame Bovary*.

(5) Henry Céard. *Au Temps de Salammbô*. *Le Siècle*, 11 fév. 1890.

cun critique ne manque de voir en Flaubert un anatomiste, un chirurgien ou un physiologiste. « Dissection », dit de Mazade dans la *Revue des Deux Mondes;* « le chirurgien apparaît sous le critique », voit-on dans la *Chronique*. Sainte-Beuve « retrouve en lui un anatomiste et un physiologiste ». Il se sert « de la plume comme d'un scalpel », écrit Paulin Limayrac dans *le Constitutionnel*, tandis que dans *l'Illustration*, Edmond Texier affirme que « Gustave Flaubert a étudié la médecine, cela se voit tout de suite pour peu qu'on ait lu deux pages de son livre ». Cela se voit peut-être même trop puisque pour lui « le carabin cache le moraliste ». Aubineau, dans *l'Univers*, lui prête un « style médicinal » (*sic*), « anatomied'une passion dévergondée, dissection hardie et minutieuse », dit encore J. Habans dans *le Figaro*, et ces paroles pourraient servir de légende au dessin de Lemot, dans *la Parodie*, qui représente Flaubert auprès du cadavre de Madame Bovary étendue sur une dalle de dissection. « Il a une main de chirurgien impassible et hardie, constate Barbey d'Aurevilly, et qui rappelle celle de Dupuytren. » — « Jamais sa main ne tremble quand son scalpel plonge avec sûreté dans les fibres palpitantes », déclare enfin Gustave Merlet.

Et dire que peut-être aucune de ces remarques ne serait venue à l'esprit des critiques, si Flaubert, de notoriété, n'avait été le fils d'un célèbre chirurgien.

Dans les couplets que Jules Levallois composa sur *les Romanciers de ce Temps*, à la façon de *Bovary*, revient encore l'allusion chirurgicale :

1

Les littérateurs carabins
Ont aujourd'hui la vogue ;
Nos romanciers sont médecins,
Ils en ont le ton rogue.
Le scalpel avec l'encrier
Sans trop rechigner
Sait fraterniser
Et la lancette lui sourit
Biribi
A la façon de Bovary
Mon ami.

2

Flaubert est maître chirurgien,
Bataille est son interne;

Feydeau suit, mais le gros malin
A soufflé sa lanterne ;
Afin de ne pas rester court,
Il patauge, il court
Après le Goncourt
Sans s'apercevoir que *Fanny*
Biribi
N'est pas *Madame Bovary*
Mon ami.

3

Ma chansonnette, à *Salammbô*
Irons-nous chercher noise ?
Laissons dormir dans son tombeau
Cette Carthaginoise.
L'auteur amoureux de son art
N'en a pas mis l'quart
Dans son Amilcar
Et Mâtho n'est qu'un ahuri,
Biribi,
A la façon de Bovary
Mon ami.

4

Nous vous signalerons pourtant
A la plus belle place
L'épisode fort indécent
D'un serpent très cocasse :
« Ah ! dit Salammbô, ce python
Quoique folichon
Avait bien du bon,
Mais mieux encor vaut un mari,
Biribi,
A la façon de Bovary
Mon ami.

5

De mari tu n'en auras pas,
Petite scélérate;
Sur ton trône tu périras,
O sauvagesse ingrate.
En voyant déchirer Mâtho
Lambeau par lambeau
C'qui n' le rend pas beau,
Tu n'auras même pas d'arseni,
Biribi,
Comme la femme à Bovary
Mon ami.

6

Reposons-nous en contemplant
Les romanciers douceâtres.
Voici venir justement
La tribu des bellâtres.
En tête s'avance Feuillet,
Suivi de Serret
Avec Paul Perret,
Gens vertueux pleins de mépris,
Biribi,
Pour l'genre de Bovary
Mon ami.

7

Feuillet est l'écrivain qu'il faut
A la société prude
Qui trouve à Balzac le défaut
D'être beaucoup trop rude,
Et l'Institut honore en lui
Le goût du poli,
L'amour du joli ;
Sybille est en sucre candi,
Biribi,
Nous somm's loin de Bovary,
Mon ami.

8

O jeunes gens pour qui j'ai mis
En couplets de facture
La satire des beaux esprits
De la Littérature,
Si vous êtes en mal d'enfant
De quelque roman
Charmant ou touchant,
Tâchez au moins qu'il soit écrit,
Biribi,
Du beau style de Bovary,
Mon ami (1).

L'hommage supérieur dans le sentiment littéraire, mais un peu singulier dans la forme, que M. Jules Levallois sur un air de la « Clef du Caveau » adressait à Gustave Flaubert, alors qu'il déclarait tout livre de mauvaise construction et de mauvaise écriture s'il n'était pas « à la façon de Bovary » a rencontré plus tard une expression identique, mais plus noble et

(1) *Les Contemporains chantés par eux-mêmes* (brochure in-12, 1860. Librairie Internationale).

plus haute sous la plume de Théodore de Banville, un de ces fous de poètes, comme dit Dumas, lesquels, mieux que les critiques sages et pondérés, savent voir loin dans le fond des âmes et des livres.

Théodore de Banville, en effet, résumant en une phrase l'opinion du passé et celle de l'avenir, écrivait dans *le National* du 17 mai 1880 (1), sans peur d'être contredit par quiconque possède quelque sens des lettres et de la psychologie : « *Madame Bovary*, d'où est sorti tout le roman contemporain — d'où sortira aussi, et surtout, *l'Education sentimentale*, cet autre chef-d'œuvre par lequel Flaubert devait aller plus loin encore, montrer par avance ce qui n'existera que dans bien longtemps, le roman non romancé, triste, indécis comme la vie elle-même, et se contentant comme elle de dénouements d'autant plus terribles qu'ils ne sont pas matériellement dramatiques.

RENÉ DUMESNIL.

(1) Feuilleton du *National*, 17 mai 1880.

LETTRE...

—

Mon ami, comme le long ennui de vous
Est autour de mon cœur et roulé sur lui-même
Je regarde dehors, et je ne sais plus même
Que l'horizon mouillé a de lents reflets doux.
Dans le cadre précis de ma fenêtre ouverte
S'enchâssent les coteaux boisés, qui, s'écartant,
Laissent monter vers moi toute la plaine verte
Jusqu'aux bornes des monts qu'allume le couchant.
Sur les toits des maisons dort la saison paisible,
Le long ruban du Rhin semble d'argent poli
Et l'on voit au loin, si tentants jouets jolis,
Glisser, en poursuivant une blanche fumée,
Les petits serpents noirs des trains dans la vallée.
— Les arbres du parc sont harmonieux et beaux
Et j'aime la langueur de ces molles eaux tièdes.
Dans les chemins croisés qui nouent le coteau
Bondit des écureuils la souplesse inquiète,
Et les grands arbres purs étagent leurs rameaux.
Conifères ! Déjà je les aurais chantés !
Ils portent sans faiblir les trésors de l'été
A travers les frimas et les neiges adverses.
Essences rares ! Jeunes Dieux verts ! Beautés diverses !
Conifères ! Ici vous êtes rois. Voici
Le fruste sapin noir, orgueil de ce pays,
Voilà, superbe, haut, flexible et fuselé,
Un thuya centenaire, aux branches encerclées,
Aux aiguilles touffues, rousses et vert de gris.
Voilà les ifs, traînant leurs branches jusqu'à terre
Et portant en colliers leurs baies de corail ;
Se détachant sur le ciel pur, c'est l'éventail
Des pins aux troncs de cuivre rouge. La lumière

Rit autour des cyprès comme aux jardins d'Alger,
Mais je sais un palais fabuleux et léger
Qu'en un Extrême Orient aux corniches bizarres
Un poète a bâti avec des rimes rares...
Le Cèdre ! — Au balcon de ses branches nouées
Une arabesque joue, charmante et contournée
Et, bijoux délicats semés le long des branches,
Mûrissent dans la nuit ces mille fruits étranges !
Temple sombre, exhalant des parfums ténébreux,
Géante et folle fleur, au nom mystérieux,
Sur votre cime, dont la courbe m'a ravie,
Pente douce, j'endors ma longue nostalgie.
— C'est donc là, mon ami, le décor où mes vœux
Appellent votre voix, vos gestes et vos yeux.
Et, depuis que mon cœur évoque votre image
Vous vous êtes dressé devant le paysage.
Seule, votre amitié m'importe de nouveau...
Mais l'eau d'azur, couchée dans les piscines tièdes,
Plus limpide qu'un clair regard, un jour de fête ?
Je vous ai pas dit la louange de l'eau,
De l'eau, qui met au cou l'anneau de ses mains jointes
Et bat à mes poignets du rythme de mon sang ?
Elle étreint mes genoux d'une caresse étroite.
Mais, chers bras protecteurs et tendres de l'absent,
Il est temps que vers vous l'automne me ramène ;
J'aimerai de nouveau les pluies et le feu,
La chambre close. — Mon bonheur, ma chère peine,
Mon cœur a tant besoin du baume de vos yeux...
J'aimerai de nouveau le brouillard et la ville
Et l'instant indécis où dans l'air de velours
Les lampes bigarrées naissent aux carrefours...
J'aimerai de nouveau la route grise et sage
Qui me mène vers vous, et mieux que ce jardin...
Et comme j'oublierai les plus beaux paysages,
A l'instant où ma main sera dans votre main !

Badenweiler, septembre.

ELSA KOEBERLÉ.

LA VALEUR
DE
L'ACCORD FRANCO-ALLEMAND

Tout a été dit sur l'accord franco-allemand signé le 4 novembre 1911, à Berlin, par MM. Cambon et de Kiderlen-Waechter. Tout a été dit, tout a été écrit dans les *diurnales* à cet égard : selon l'opinion professée, selon les dispositions des discoureurs patentés à l'égard du gouvernement et de son chef actuel, cet accord a été présenté, tantôt comme une affaire admirable, tantôt comme une affaire désastreuse, tantôt enfin, — car il y a toujours des partisans du juste milieu, — comme une affaire simplement médiocre. Il en fut de même de l'autre côté du Rhin : cependant que les amis du chancelier de l'Empire se félicitaient de la solution intervenue, le secrétaire d'Etat aux colonies, M. de Lindequist, offrait sa démission à l'Empereur et se retirait aux champs avec son fidèle secrétaire, le docteur Danckelmann. Mauvaise humeur ? Protestation ? Cette retraite imprévue produisit un excellent effet en France, où personne n'avait accordé le moindre crédit à la nouvelle, un moment répandue, de la démission possible du ministre des Colonies, M. Lebrun, et un journaliste affamé prétendit que l'habileté de M. Cambon effaçait de beaucoup celle de feu M. de Talleyrand : en matière de politique extérieure, toutes les exagérations sont permises. L'optique diplomatique permet cela.

D'une façon générale, de ce côté du Rhin, l'accord du 4 novembre apparut comme possédant, d'abord, ce rare mérite d'apporter une solution au malaise qui pesait sur le pays depuis plusieurs mois du fait de la question marocaine ; à Saint-Calais, le 5 novembre, le docteur Gigon fut unanimement applaudi lorsqu'il affirma au Président du Conseil qu'il « avait droit à la reconnaissance des mères dont il avait calmé les inquiétudes ». Et ce point de vue n'est pas négligeable.

Personne, et moins que tout autre le Président du Conseil,

ne songea à avancer que cette solution fût une solution définitive. Mais, dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes, qu'est-ce qu'une « solution définitive » ?

Donc, tout a été dit, et « colossal » fut le nombre des opinions hardiment émises, des thèses échafaudées, des références savantes au passé, des prédictions certaines pour l'avenir. « Colossal » fut également le nombre des gens qui se révélèrent compétents en la matière et fondés à formuler de pesants jugements. Ah ! l'imprudent qui accusa jadis, avec quelque apparence de raison, les Français « d'ignorer la géographie » eût été fort étonné, ces temps-ci, par la lecture des grands, moyens et petits quotidiens. Les données les plus précises sur le climat, la population et l'avenir du « bec de canard » y voisinaient avec la teneur en terreau des plaines du Maroc. Les Français ont fait assurément de grands progrès en géographie, en géographie africaine, surtout.

Tout a été dit sur la question, et, par cela même, il reste peut-être encore quelque chose à dire. Oui, il y a place encore pour un examen impartial du problème et pour un jugement — oh, sans prétention ! — sur la *valeur* de l'accord du 4 novembre 1911, et sur les divers éléments de cet instrument diplomatique.

§

Et d'abord, première considération non dépourvue d'intérêt, il semble bien que la plupart des jugements portés par l'opinion publique sur la valeur de l'accord franco-allemand ne l'aient pas été de façon suffisamment subjective. Cette valeur, beaucoup croyaient en avoir épuisé toute la substance en envisageant le contrat bilatéral passé à l'unique point de vue *do ut des ;* je veux dire : beaucoup bornaient leur effort d'analyse à placer dans les plateaux d'une balance idéale, d'une part, le Maroc, et, d'autre part, le bassin de la Sangha, et à examiner si l'aiguille du fléau marquait bien zéro.

Puérilité ! Ce n'est pas ainsi que s'analyse un échange. Dans un échange, la valeur intrinsèque des objets troqués constitue la base. Ce n'est pas tout : il y a les impondérables, il y a l'intérêt moral qu'attache respectivement chacun des cédants à l'objet cédé. Et cet intérêt moral est complexe à raison du grand nombre de facteurs qui peuvent le constituer : amour-propre, amour tout court, sentiment et sentimentalité, désir,

vanité, préjugés, etc., etc. Exemple : A veut échanger son bois à flanc de coteau contre la prairie de B qui borde la rivière. Le bois de A n'a pas la valeur de la prairie de B. Mais A est pêcheur et B est chasseur ; A n'utilise pas son bois et B ne tire point parti de la rivière qui borde sa prairie. L'importance de l'élément subjectif l'emporte ici sur la valeur intrinsèque des choses échangées.

La question ne se pose donc pas de savoir si les possibilités de protectorat que nous acquérons au Maroc ne compensent pas *matériellement* la diminution de territoire que nous subissons au Congo, mais bien de savoir si, à ce troc, la France a pu trouver quelque avantage.

Ici, une discussion vaine s'est instituée. D'aucuns ont prétendu qu'il ne pouvait se former un contrat valable, puisqu'il n'y avait pas du côté allemand de contre-partie.

En effet, si la France cédait une réalité, soit 2 à 300.000 kilomètres carrés de terre équatoriale, par contre, l'Allemagne n'offrait en échange qu'une promesse vague, une autorisation, — non dépourvue d'insolence, — de laisser-faire. Or, c'est un vieil adage juridique : on ne cède point ce qu'on n'a pas. J'ai dit : discussion vaine. En effet, ainsi que l'a nettement établi M. Caillaux dans son discours du 5 novembre 1911, pour que la France pût s'installer au Maroc « et pour qu'elle « pût bénéficier d'un pareil accroissement de forces, il n'était « pas possible d'agir — et c'est ce que certains ont trop faci- « lement ou trop habilement perdu de vue. — comme si nous « étions seuls au monde : il fallait discuter avec d'autres, trai- « ter et consentir ».

De même que nous avions renoncé à des droits séculaires en Egypte pour obtenir le désintéressement de l'Angleterre au Maroc, de même, il fallait que nous consentissions un nouveau sacrifice « pour qu'à son tour l'Allemagne nous laissât « les mains libres au Maroc et qu'elle renonçât aux bénéfices « qu'elle se croyait fondée à revendiquer ».

Il s'est établi, en effet, une sorte de théorie d'équilibre mondial qui constitue l'extension aux nouvelles terres d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique de la vieille conception de l'équilibre européen. Par notre installation au Maroc, nous rompions évidemment l'équilibre mondial, nous introduisions une modification dans la répartition des forces européennes au bord

du bassin de la Méditerranée. Forts — si l'on peut dire — d'un accord avec l'Angleterre et d'un traité secret avec l'Espagne, nous avons essayé de réaliser cette rupture et cette modification sans l'agrément des autres puissances intéressées. Politique maladroite, qui nous valut les à-coups de Tanger, de Casablanca et d'Agadir. Dût notre orgueil national en souffrir, il a fallu considérer que le fait, pour l'Allemagne, de nous laisser nous installer au Maroc constituait bien une valeur positive, puisque, aussi bien, l'obstruction allemande eût sinon compromis à jamais, du moins indéfiniment retardé pour nous le bénéfice que nous attendions de notre politique marocaine, politique coûteuse en hommes et en or.

Il parut que cette obstruction devait être conjurée afin de ne pas retarder davantage l'heure des profits attendus et déjà escomptés. Dussent les mânes de Louis XV tressaillir, la mentalité « marchande » prévalut. C'est là un point des plus significatifs et sur lequel je reviendrai : l'accord franco-allemand est plus ou moins — selon les points de vue — qu'un instrument diplomatique ; c'est un instrument d'affaires.

L'Allemagne réclamait une commission pour prix de son abstention. L'assurance formelle et écrite, — plus formelle et mieux écrite qu'en 1909, — de cette abstention valait-elle l'abandon de *n* kilomètres carrés de terre française d'Afrique ? Telle est la question qui se posa au mois d'août 1911 au lendemain de ce qu'on a dénommé « le coup d'Agadir », coup de Bourse brutal à la manière bismarckienne dans l'agio marocain. Aujourd'hui, de façon plus ou moins précaire, la question a reçu une solution. Entre la France et l'Allemagne, un accord s'est laborieusement conclu et pour prix d'une quasi-liberté d'action au Maroc, nous avons abandonné aux Allemands une partie considérable de notre colonie du Congo. Le problème, désormais, se réduit aux données suivantes : Que valent d'abord les territoires cédés dans le bassin de la Sangha ? Cette cession faite, que vaut ensuite la partie de l'Afrique équatoriale que nous conservons : sa valeur est-elle amoindrie ? Enfin, contre-partie, que valent les avantages politiques, que vaut l'autorisation d'agir que l'accord nous assure au Maroc ?

§

La partie du Congo français dont l'instrument du 4 novem-

bre 1911 consacre l'abandon représente une incontestable valeur. Certains ont avancé qu'il ne s'agissait là que de « quelques kilomètres carrés de terre sauvage » (1). Ce n'est qu'un mot, un mot dangereux à placer à côté des « arpents de neige » du Canada. La qualification serait-elle exacte et strictement adéquate à l'objet qu'elle présenterait encore le grave tort de déprécier l'élément d'échange. Les terres cédées constituent le bassin de la Sangha, pays riche en essences à caoutchouc, la partie assurément la plus riche de tout notre Congo. Le consortium de sociétés concessionnaires installé dans ces régions était prospère et versait annuellement au budget une somme considérable à titre de contribution et de participation à ses bénéfices et le budget de l'Afrique équatoriale, sur les 8 à 9 millions représentant l'ensemble de ses recettes, trouvait dans ces régions, une somme de plus de deux millions (2).

Le Congo qui nous reste est, évidemment, un Congo décapité, et cela, au lendemain du jour où un emprunt de 21 millions permettait d'escompter une mise en valeur progressive de l'ensemble de la colonie. Il y a donc amoindrissement certain de la force française en Afrique équatoriale : le fait est incontestable ; mais, pour l'apprécier sainement, il convient de se garder des exagérations qui se sont manifestées en sens opposé : certains, d'une part, ont représenté la région cédée comme un pays marécageux, malsain, inhabitable pour les Européens et peuplé d'autochthones anthropophages. D'autres, par contre, l'ont vantée comme un paradis d'une prodigieuse richesse et d'une inestimable fertilité. Et, à cet égard, il semble bien que le président du conseil ait donné une note moyenne et raisonnable en affirmant (3) que les dédommagements territoriaux consentis à l'Allemagne « n'atteignaient la France dans aucune de ses œuvres vives et ne touchaient à aucun de ses intérêts essentiels ».

La formule, comme toutes les formules raisonnables, demeure optimiste. Mais, pour beaucoup, elle n'explique pas ou explique mal cet événement considérable et unique dans les annales de la troisième République, de la cession à une puissance étrangère d'une portion considérable du territoire colo-

(1) Journal *le Matin*, du 6 octobre 1911.

(2) M. Métin, député, rapporteur du budget des Colonies, dans un article récent, évalue le *lucrum cessans* à environ quatre millions annuels.

(3) Discours de Saint-Calais, 5 novembre 1911.

nial français. Comment l'idée seule de cette cession a-t-elle pu même être envisagée? Nul ne le saura probablement jamais : ceci demeurera le secret des tractations diplomatiques. La vérité sur ce point ne sera, je pense, jamais ouvertement proclamée ni sue. Conspiration d'intérêts privés ? Imprudence de notre plénipotentiaire? Toutes les hypothèses sont permises sans vérification sur pièces possible. Mais, ce qu'il reste intéressant cependant d'examiner, c'est la mesure dans laquelle une réceptivité a pu être ménagée dans l'opinion publique à cette idée *a priori* monstrueuse.Cette cession, comment put-elle d'abord paraître admissible, comment, ensuite, sans qu'il fût parlé de trahison, put-elle être admise?

Raisons et causes sont multiples. Le fait a été constaté et signalé maintes fois : il n'a jamais existé en France de politique suivie en matière coloniale. Notre pays, à diverses reprises, — qu'on relise l'histoire,— s'est constitué un magnifique empire colonial, et l'a ensuite bénévolement sacrifié ou perdu. La politique de la France outre-mer a toujours été plus passive qu'active. Dupleix conquiert l'Inde. La France monarchique subit cette fortune invraisemblable et la gâche criminellement, et elle laisse non moins criminellement succomber Montcalm aux plaines du Saint-Laurent.Au XIX^e^ siècle,y a-t-il eu vraiment un dessein de gouvernement ferme et suivi tant en Asie qu'en Afrique? Jamais! C'est toujours l'admirable hasard des initiatives privées qui se manifeste : un Jean Dupuis, un Francis Garnier accomplissent un geste héroïque que certains taxent de folie,et le Tonkin devient nôtre.Savorgnan de Brazza remonte le Congo et la Sangha,et le Congo naît. En Afrique occidentale, en Afrique centrale, mêmes exploits individuels et, bribe par bribe, un empire colonial formidable se constitue, sans que le gouvernement ait formulé jamais un programme d'action, sans que le Parlement en ait préalablement délibéré. Mieux : il semble même que la non-intervention officielle dans le principe de ces entreprises soit la condition nécessaire de leur réussite.

Et l'empire colonial ainsi *donné* à la France ne saurait évidemment lui tenir à cœur autant que si c'était un empire *conquis* par une volonté traditionnelle comme celle qui, sous l'ancien régime, constitua progressivement la France continentale.

Je précise ma pensée : je veux dire que l'opinion en France a assez peu conscience des sacrifices individuels consentis pour la conquête lointaine ; il semble pour elle que ces conquêtes aient été le résultat d'un jeu, d'une folle et heureuse aventure, et un pays comme le Congo, par exemple, apparaît comme dépourvu d'affinités certaines avec le vieux terroir métropolitain. Oui, sans doute, c'est bien un morceau de France, mais si lointain, si mal connu, et *si récent* surtout !

Puis, il n'y a pas que les ouvrages de l'esprit qui aient leur *fatum*. Ceci est vrai aussi des colonies. Verlaine, si, par hasard, il se fût mêlé de questions coloniales, eût dénommé le Congo *une terre maudite* : oui, terre maudite, pays en proie à une malfaisante fatalité.

Le Congo naît, et la métropole, obstinément, refuse, de longues années durant, de consentir les sacrifices nécessaires à sa mise en valeur. Son créateur, M. de Brazza, héroïque explorateur, est un piètre administrateur, ignorant tout des questions financières. La colonie enfant se traîne lamentablement de déficit en déficit. Pas d'argent, alors qu'à ce pays neuf il faudrait des millions pour vivre d'abord et progresser ensuite ! Et sur ce pays misérable, l'imprévoyance gouvernementale lance de ruineuses missions. Celle du commandant, depuis lieutenant-colonel, Marchand pèse pour plus d'un million sur les finances locales obérées déjà lourdement ; le déficit croît. Vient l'année 1899. Un ministre, riche de bonnes intentions, inaugure le régime des grandes concessions territoriales.

Mais une lourde servitude pèse sur la partie de la colonie comprise dans le bassin conventionnel.

Le régime des grandes concessions s'instaure péniblement en pays qui, pour partie, n'est pas de pleine souveraineté. Les droits du commerce libre ont été méconnus ; coût : plus d'un million encore à verser, toujours au compte des finances locales, aux sociétés anglaises de la côte. Puis, un vent de fatalité continue de souffler sur la terre maudite : c'est l'affaire dite des camps de concentration, le scandale Gaud-Toqué. Progressivement, le décri jeté sur le Congo, par le souvenir lamentable de l'échec de Fachoda, croît et se développe. De scandale en scandale, la réputation de la colonie sombre peu à peu, et, en dernière analyse, c'est le compromis de la N'goko-San-

gha (1)! A dater de ce moment, la triste réputation du Congo est établie : rien à faire dans ce pays qui, dit-on, n'appartient plus à la France, et constitue le fief taillable et corvéable à merci de quelques sociétés privilégiées. Sur lui, disais-je, pèse la servitude du bassin conventionnel institué en 1885 sur l'acte de Berlin. Ce n'est pas tout. La colonie est flétrie d'un mot : *C'est la terre des sociétés concessionnaires!*

N'y a-t-il pas là quelque exagération? Evidemment si : je ne veux m'encombrer ni de chiffres, ni de statistiques, et je me borne à affirmer, sans craindre un démenti fondé, que, sans l'initiative prise en 1898-1899 par MM. Georges Trouillot et Guillain, ministres des colonies, et tendant à la création de grandes sociétés d'exploitation commerciales au Congo, la colonie n'aurait pas progressé d'un pas depuis cette date de 1899. Il faut le reconnaître de bonne foi : il n'a pas été fait grand'chose au Congo français, mais les médiocres résultats obtenus sont dus aux seules sociétés concessionnaires. Sans ces sociétés, sans leur groupement pour la navigation, le Congo français en serait encore aujourd'hui au point où il en était lorsque je l'ai visité, en 1899; il serait demeuré sans commerçants, sans colons, sans trafic. Le commerce libre, quelle bonne plaisanterie!

Et dans l'abandon que nous regrettons à cette heure du Moyen Congo à l'Allemagne, il convient de relever la responsabilité des hommes qui, par des campagnes violentes auxquelles, par patriotisme, sans doute, ils avaient associé des groupements de prédicants anglais — de ces gens qui vendent ensemble bibles, pickles et marmelade de Dundee, — des hommes qui, par indigénophilie excessive, se sont attachés depuis plusieurs années à représenter le Congo français comme une terre de vol et de massacre. La responsabilité de ces hommes vertueux et tendres, dans l'amoindrissement que subit aujourd'hui la France, est au moins égale à celles qu'ont encourue les sociétés concessionnaires par les excès de leur exploitation.

Oui, nos prophètes en humanitairerie peuvent se réjouir : ils attaquaient un système évidemment critiquable et excessif. Ils flétrissaient la terre du *red rubber*. Eh bien! cette

(1) La N'goko-Sangha, compagnie concessionnaire à laquelle il est dû plus de 2 millions, dette non transmissible à l'Allemagne.

terre ne nous appartient plus, et il est heureux que leurs doléances n'aient pas réussi à amener à zéro sa valeur d'échange. Lorsque les indigènes de la Sangha seront administrés à la manière forte, celle qu'employait M. de Puttkamer au Cameroun, nos ligues de défense des indigènes trouveront ample matière à palabres indignés, et les homélies de M. E. D. Morel seront certainement bien accueillies à Berlin.

Cette terre maudite, cette terre dépréciée, s'explique-t-on maintenant comment il put, à un moment précis où il fallait trouver une compensation, paraître naturel d'en livrer un vaste lambeau à l'Allemagne?

Et cependant, un effort sérieux était tenté depuis 1910 pour améliorer le système de l'aménagement des terres congolaises. L'administration locale poursuivait, conformément à la théorie des cantonnements exposée en 1906 à la Chambre des députés par M. Caillaux, la refonte du cahier des charges et la limitation des privilèges des sociétés concessionnaires, qui, en échange des immenses superficies à elles cédées à bail trentenaire, se voyaient attribuer de petites concessions en pleine propriété. La terre esclave allait ainsi progressivement se libérer et être rendue aux initiatives en concurrence. Mais la fatalité ne désarme pas, et le Moyen-Congo français devient terre d'Allemagne.

Concluons : la cession à l'Allemagne d'une partie ou mieux de la presque totalité du Moyen Congo représente un sacrifice considérable, sacrifice qui se mesure d'abord, à l'importance de la superficie cédée, et ensuite, à l'amoindrissement certain qui en résulte pour la partie de l'Afrique équatoriale qui demeure notre propriété (1). A cette considération majeure, il convient d'en ajouter d'auxiliaires. Il semble que, dans la partie de l'accord relative au Congo, les rédacteurs aient pris à tâche de multiplier les points de contact et de friction. Il n'est pas jusqu'aux précautions prises pour pallier les inconvé-

(1) Ceci au moment où l'Afrique équatoriale connaissait un commencement de prospérité: D'après un récent discours du gouverneur général Merlin, les recouvrements du budget général pour les 6 premiers mois de 1911 ont donné un excédent de 700.000 francs sur les prévisions budgetaires.

L'impôt de capitation, principale ressource des budgets locaux, est en progression constante de 500.000 francs par année.

Le mouvement commercial, qui était de 10.000.000 francs en 1898, s'est élevé à 26.800.000 fr. en 1908 et atteindra sans doute 41.500.000 fr. en 1911, dont 26.500.000 fr. pour le bassin conventionnel et 15.000.000 fr. pour le Gabon.

nients des deux pointes que le Caméroun pousse jusqu'au Congo belge à travers nos possessions : droit de construire un chemin de fer entre le Congo et l'Oubangui, droit de transit pour nos convois de ravitaillement et pour nos troupes sur les rives des deux fleuves en cas d'obstacle à la navigation, maintien de la ligne télégraphique française, qui, à un moment donné, ne puissent devenir, aux mains de voisins mal intentionnés, prétexte à contestations et à différends. Des incidents nouveaux, comparables à celui de Missoum-Missoum, de triste mémoire, seront légion.

Ajoutons à cela l'obligation, assez mal définie d'ailleurs par l'accord, pour la France, de s'entendre avec l'Allemagne au sujet des modifications qui peuvent subvenir dans le bassin du Congo. Ceci entraîne-t-il pour la France la nécessité de subordonner l'exercice éventuel de son droit de préemption à l'assentiment préalable de l'Allemagne? Je ne le crois pas. Sauf existence — à démontrer — de clauses secrètes annexées à l'accord du 4 novembre, autres que celles qui viennent d'être publiées, on ne voit pas comment il pourrait être question pour la France de céder, à un moment quelconque, à l'Allemagne son droit de préemption sur le Congo belge. Ce droit, en effet, a été accordé, puis maintenu à la France dans des conditions spéciales. Il n'est pas transmissible : la France peut y renoncer, mais ne saurait le céder à une puissance tierce. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que la situation nouvelle acquise par l'Allemagne dans l'Afrique Equatoriale peut, dans des circonstances données, rendre difficile la situation du Congo belge.

§

Ceci dit, et sans nous y appesantir, et étant donnés les sacrifices certains consentis par nous au Congo, l'accord nous permet-il de réaliser au Maroc le but poursuivi depuis de longues années par notre politique, au prix de quelles renonciations au profit de notre voisine et amie l'Angleterre?

Nous avons prétendu clore la question marocaine, en faire, d'une question coloniale, une question exclusivement française, en prévenant ainsi toutes les difficultés qui, depuis huit ans, ont menacé la paix européenne. Ce résultat est-il obtenu? Evidemment non. Sans doute une sorte de protectorat politique au Maroc nous est accordé. Mais les juridictions consulaires sont supprimées sans l'être et le statut juridique futur du

Maroc demeure, au lendemain de l'accord, encore incertain. De même, pour la fixation du régime des protégés, nous devons encore « causer » avec l'Allemagne et ces conservations, un passé récent nous en montre le côté périlleux et hasardé.

Par ailleurs (1). « ces garanties que l'Allemagne a tenu à « s'assurer en vue du maintien du principe de la porte ouverte « et de la libre concurrence économique laissent subsister, « sous diverses formes, et notamment, sous celle de l'inter- « vention de la Banque marocaine d'Etat, institution interna- « tionale, des vestiges quelque peu inquiétants du régime d'in- « ternationalisation créé par l'acte d'Algésiras. A cet égard, la « situation reste grevée d'éléments d'incertitude et d'aléa dont « il ne faut pas assurément exagérer l'importance, mais qu'on « ne saurait, non plus, considérer comme tout à fait négligea- « bles, vis-à-vis d'une puissance qui, l'expérience le prouve, « excelle à transformer en source de difficultés et de conflits « les arrangements conclus avec elle pour prévenir toute dif- « ficulté et tout conflit. »

Enfin, la révélation soudaine des clauses de l'accord secret franco-espagnol de 1904 a démontré, — les gens bien informés s'en doutaient déjà quelque peu, — qu'une lourde hypothèque grevait notre acquisition marocaine. Beaucoup, à la lecture de cet accord, qui limite de façon considérable notre sphère d'action au Maroc, ont cessé de comprendre le geste de M. de Lindequist, sans comprendre davantage l'étrange ignorance de MM. de Selves et Bapst sur les réserves formulées vis-à-vis de l'Espagne au lendemain de l'occupation de Larache et d'El-Ksar (2).

Quoi qu'il en soit, même avec ces atténuations, ces réserves et la lourde hypothèque espagnole, la valeur des pays, dont le désintéressement de l'Allemagne (sans point d'ironie) nous permet la jouissance au Maroc, cette valeur demeure incontestable. « L'affaire » n'est pas belle, mais elle n'est pas mauvaise, puisque nous pouvons, « sous l'unique condition de res- « pecter l'égalité économique, étendre notre action sur un pays « plus vaste, plus fertile et plus peuplé que ne le sont l'Algé- « rie et la Tunisie réunies et qui sera, sans doute, dans l'a-

(1) *Dépêche coloniale*, 7 novembre 1911.

(2) Il est à remarquer que l'accord secret franco-espagnol institue un régime préférentiel au Maroc qui est en contradiction formelle avec les dispositions de l'accord franco-allemand du 4 novembre dernier.

« venir le plus beau fleuron de notre couronne coloniale (1). »

§

En somme, ainsi que me le déclarait, triomphant prophète, Robert Randau, il y a quelques années, « l'Algérie a conquis le Maroc ». En effet, l'établissement de notre protectorat politique sur le Maroc est beaucoup plus le fait de la conspiration sourde et tenace des colons algériens et de leurs mandataires dans les conseils politiques de la métropole que le fait de la volonté gouvernementale de la France. Notre nouvelle colonie demeure ainsi dans la tradition ; nous la devons à quelques initiatives individuelles. L'accord du 4 novembre est la consécration des efforts d'un syndicat d'hommes d'affaires énergiques. Le fait a, d'ailleurs, précédé l'instrument diplomatique. Qu'on lise le livre si documenté de M. Augustin Bernard sur les *Confins algéro-marocains* et il apparaîtra que la colonisation franco-algérienne était installée en maîtresse dans toute la région d'Oudjda avant que MM. Cambon et de Kiderlen-Waechter eussent échangé leurs signatures. L'accord du 4 novembre est une manifestation significative de *l'affairisme* mondial, et de ce pragmatisme colonial dont j'ai signalé l'avènement dans des études antérieures. Le « bouillonnement d'affaires » dont M. Viollette a déploré l'existence en Indo-Chine n'est pas seulement asiatique : il est aujourd'hui surtout africain. « L'affairisme » triomphe.

M. Merlin, dans le très beau discours qu'il prononça à la session du Conseil du gouvernement de l'Afrique équatoriale, rappela les noms de tous les explorateurs qui s'étaient illustrés au Congo, de du Chaillu à Brazza. Il rappela que le Congo était la terre des morts, celle où reposent tant de bons serviteurs, morts, pour la plupart, tragiquement, loin des leurs, pour la grandeur de la patrie française. Et de Dolisie à Moll et Fiegenschuh, la liste est longue. Il put dire, enfin, que « toute portion du sol congolais, pour être loin de la mère-« patrie, n'en demeure pas moins, pour ceux qui s'y sont éta-« blis et attachés, une partie vivante du sol national et leur « est, à ce titre, aussi chère que toute terre d'une province « française ».

M. Merlin rappela tout cela, là-bas, il y a quelques se-

(1) M. Caillaux, *Discours de Saint-Calais*.

maines... Mais, à Berlin et à Paris, les négociateurs, non sans souffrance, certes, ont banni ces raisons sentimentales et ont voulu, avant toutes choses, réaliser un *accord pratique*. L'accord de 1904 est « une affaire », je l'ai dit déjà, plus qu'une tractation diplomatique et politique. Il constitue à un certain degré une revanche, dans l'ordre pratique, des grands instruments diplomatiques africains qui nous ont donné « ces terres légères » dont lord Salisbury abandonna jadis avec tant de dédain la misère et la pauvreté au coq gaulois. Oui, la terre marocaine est de bonne terre. Et il faut qu'elle soit bonne si nous voulons, une fois de plus, n'être pas de lamentables dupes. Cette bonne terre, nous la payons cher : Egypte, Terre-Neuve, Moyen-Congo ! Que de souvenirs ! Que de gloire ! Quelle rançon !

La France, à cette heure, ressemble à un hobereau qui, après avoir vécu longtemps et s'être attardé dans la vieille demeure familiale, prend goût soudain à la vie moderne, exigeante et ardente : le hobereau vend le donjon et les portraits de famille et achète une usine.

Quelques servitudes grèvent l'usine nouvelle. Mais l'usine peut vivre, se développer. La firme « Maroc » peut devenir une bonne firme ; je n'en veux pour preuve que le passage corps et biens dans les conseils d'administration financiers de Tanger des quelques « business men » qui firent fortune au Congo !

Constatation curieuse à établir : en France et en Allemagne se produisent des réactions opposées. La France se lance hardiment dans « l'affairisme » colonial, conception nouvelle, et l'Allemagne semble adopter « ce système colonial français » flétri jadis par Bismarck au Reichstag dans un discours célèbre. L'Allemagne veut des terres nouvelles ; Herreros, hier, aujourd'hui, Moyen-Congo, demain, sans doute, Congo belge. Les appétits du « *Made in Germany* » sont illimités. Il semble que la conquête des terres nouvelles soit, à cette heure, l'unique mode d'affirmation « de la grande puissance ». Et, pour obtenir cette affirmation triomphante — ici Bismarck se survit, — tant pis pour les faibles ! Un accord secret a partagé, paraît-il, déjà les possessions portugaises de l'Afrique du Sud entre l'Allemagne et l'Angleterre. L'Italie s'annexe la Tripolitaine et la velléité est forte en France de reprendre, au besoin

par la violence, à l'Espagne les concessions consenties par l'accord de 1904.

L'époque est dure pour « les faibles » et les hommes d'affaires internationaux, toujours les mêmes, qu'ils s'agisse de l'Abyssinie, du Homs-Bagdad, ou du Maroc, leur sont peu pitoyables. On n'écrase plus les faibles, on les supprime doucement : c'est ainsi que s'avère l'irrésistible avènement du serein pacifisme !

Et, pourtant, les « amis de la paix » ne sont pas aussi fous que leurs discussions anachroniques et leurs théories vaines permettraient, à première vue de le croire. Au cours des heures troubles que nous venons de vivre, heures obscurcies à dessein par le rut brutal des appétits sans scrupules et des désirs déchaînés, au cours de ces heures troubles, une petite lumière a brillé !

Cette petite lumière, le brave docteur Gigon en apporta le modeste reflet à la grande cérémonie de Saint-Calais, lorsqu'il assura le président du conseil « de la reconnaissance des mères dont il avait calmé les inquiétudes ». Au cours de ces heures troubles, une affirmation maintes fois s'est fait jour dans la bouche d'hommes *responsables* et autorisés : en France comme en Allemagne, l'obscure mais puissante conscience populaire la suggérait, et cette suggestion était la suivante : « le Maroc, le Congo ne valent pas une guerre. » Et cette suggestion a prévalu.

Il y a bien longtemps, au mois de décembre 1899, je crois, je déclarai un jour, à M. Fondère, avec qui je me trouvais à Libreville, à M. Fondère, un de ces hommes d'affaires intelligents et énergiques qui « ont mené le train » dans l'affaire marocaine, je déclarai, dis-je : « le Congo ne vaut pas une sonate de Beethoven. » L'affirmation était légère et de mauvais goût, paradoxe de jeune colonial tourmenté par un accès de fièvre. Le Congo, depuis, a procuré à la France la possession partielle de l'admirable terre marocaine, et c'est quelque chose qui *vaut* en soi, en dehors de toute comparaison. Souhaitons que l'heure de cette compensation soit aussi pour la terre congolaise celle de la réparation, qu'elle cesse, enfin, d'être la terre rouge, la terre maudite et que l'abandonne la fatalité qui, jusqu'à ce jour, pesa sur elle.

Mais, dira-t-on, l'entrée du Maroc dans la sphère d'action de la France ne va pas sans réserves. Ces réserves, je n'en ai

dissimulé aucune. L'accord du 4 novembre 1911 ne constitue pas une solution définitive (1). C'est trop évident : sans quoi, serait-ce une solution humaine ? Cet accord constitue, je le répète, une « affaire », une « paix marchande ». Toutes les affaires sont susceptibles de revision, d'extension, peuvent recevoir des avenants. En tout cas, il ne convient pas que, nous Français, nous fassions, dans le monde, figure de dupes. Même si nous avons le sentiment de possibilités meilleures, sachons attendre, et plutôt que nous épuiser en vaines récriminations, préparons silencieusement et énergiquement les améliorations désirables. Cette attitude sera préférable à celle de tel ou tel que nous avons connu jadis farouche adversaire de toute conquête coloniale et qui, aujourd'hui, avec quelque louche arrière-pensée, crie à la trahison.

« La chaîne que tu ne peux briser, use-la », dit un vieux proverbe marocain. Usons notre chaîne, et ce sera encor une belle victoire.

CARL SIGER.

(1) Il ne constitue une solution définitive pas plus pour le Maroc que pour le Congo. Pour le Congo, notamment, il suffit de considérer sur la carte la configuration que présentera la délimitation des deux points de Bonga et de Mongoumba, pour avoir immédiatement l'impression du « provisoire ».

UNE QUESTION DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

(PROCÈS HACKS-JULES BOIS)

—

Le Tribunal civil de la Seine vient de juger un procès qui soulevait une question fort intéressante de propriété littéraire. Le Dr Hacks, auteur d'un livre intitulé : *A bord du Courrier de Chine*, reprochait à M. Jules Bois d'avoir opéré sur ce volume de trop fréquents emprunts dont il avait ensuite chargé son *Vaisseau des caresses*.

Voici le texte de l'assignation :

Attendu que M. le docteur Hacks est l'auteur, entre autres ouvrages de littérature, d'un livre intitulé : *A bord du Courrier de Chine*, que l'on peut considérer comme un tableau pittoresque de la vie à bord des paquebots de la Compagnie Française des Messageries Maritimes, livre où l'auteur a raconté ce qu'il a vécu et ce qui l'a frappé pendant sa carrière de médecin de la Compagnie;

Attendu que ce livre a servi à fournir à M. Jules Bois l'armature d'un roman intitulé : *Vaisseau des caresses;* que de nombreux passages du livre de M. Jules Bois sont visiblement empruntés à celui de M. le docteur Hacks, que les efforts déployés par M. Jules Bois pour changer parfois quelques expressions de détail et intervertir l'ordre des phrases plagiées montrent qu'il avait pleine conscience qu'il se livrait ainsi à une véritable contrefaçon, qu'il essayait de voiler, assez maladroitement d'ailleurs ;

Attendu que, dans ces conditions, M. le docteur Hacks serait fondé à demander que son nom figurât à côté de celui de M. Bois comme l'un des auteurs dudit ouvrage, mais que, dans un sentiment de convenance, étant donnée la couleur spéciale de certains tableaux, M. le docteur Hacks se borne à réclamer la part due à tout collaborateur, tant à l'égard du bénéfice retiré actuellement du volume par M. Jules Bois que pour les éditions futures et pour les mises à la scène ou autres;

PAR CES MOTIFS :

S'entendre M. Jules Bois condamner à rendre compte dans les huit jours du jugement à intervenir sous une astreinte de cent francs par

jour de retard à M. le docteur Hacks de tous traités et comptes, pour M. le docteur Hacks recevoir la moitié de toutes les sommes payées ou à percevoir à l'occasion de la publication du *Vaisseau des caresses*.

M. Jules Bois était obligé de convenir que bien des gens, bien des choses, bien des événements vus sur *le Courrier de Chine* étaient retrouvés sur *le Vaisseau des caresses*. Mais il soutenait que ses intentions avaient été honnêtes, qu'il n'avait pas pillé, démarqué le livre du Dr Hacks, qu'il s'était seulement documenté.

Et c'est là que la question devient intéressante. Jusqu'à quel point, sous prétexte de documentation, un écrivain peut-il puiser dans des ouvrages antérieurs, sans autorisation des auteurs et surtout sans les citer?

A notre avis, il faut faire la distinction suivante :

S'agit-il d'un simple renseignement puisé dans un ouvrage technique pour assurer l'exactitude d'un détail, le fait ne peut être reproché. Par exemple, un romancier échapperait à tout reproche si, pour décrire un ciel étoilé, il prenait préalablement la précaution de chercher dans un traité d'astronomie le nom, la position des astres visibles à l'heure et de l'endroit où se passent les événements de son récit. Mais encore faudrait-il que l'emprunt se bornât au renseignement technique. S'il portait sur des images, des impressions personnelles, il cesserait d'être une documentation licite.

S'agit-il, au contraire, d'emprunts faits à ce qui constitue l'œuvre personnelle, c'est-à-dire à ce qui est une création de l'imagination, l'emprunteur ne peut les justifier en répondant qu'il voulut simplement se documenter. A ce compte, toute soustraction pourrait être baptisée « documentation », et chacun aurait la faculté de prendre le bien du voisin en alléguant un impérieux besoin de documentation.

En un mot, s'il est permis de faire usage d'un renseignement que sa divulgation a placé dans le domaine public, il est interdit de s'approprier l'œuvre personnelle d'un tiers, ce qui, créé par son imagination, constitue sa propriété exclusive; et à cet égard, la propriété ne repose pas seulement sur la forme, l'arrangement des mots composant une phrase, mais aussi et surtout sur la conception, le plan d'un récit, le choix des images, les considérations personnelles développées à propos d'un évé-

nement, etc..., sur tout ce qui, nous le répétons, constitue une œuvre personnelle, une création, si modeste soit-elle.

Nous espérions que le Tribunal aurait saisi l'occasion pour consacrer cette règle. Il ne l'a point fait, et il passe devant la question en déclarant qu'elle lui semble trop délicate à solutionner.

Voici le jugement (*Sixième chambre — 14 novembre* 1911).

Attendu que Hacks a introduit contre les défendeurs une demande tendant à ce qu'ils soient condamnés à produire leurs traités relatifs à la publication du livre *le Vaisseau des Caresses* et à ce que Fasquelle soit tenu solidairement avec Jules Bois des condamnations à intervenir ;

Que cette demande est fondée, contre ce dernier, sur ce qu'il aurait contrefait une œuvre de Hacks, et, contre Fasquelle, sur ce que celui-ci serait tenu de payer moitié du produit de la publication à Hacks en sa qualité de co-auteur;

Attendu que ces prétentions contradictoires ne peuvent être simultanément admises ;

Que Hacks, qui se plaint qu'une de ses œuvres ait été contrefaite, ne peut soutenir qu'il est coauteur de cette œuvre ; qu'il ne peut réclamer moitié du prix de la publication qu'à titre de dommages et intérêts pour réparation du préjudice que lui aurait causé la contrefaçon dont il se plaint ;

Attendu que, dans *le Courrier de Chine*, Hacks raconte ce qu'il a vécu et ce qui l'a frappé dans un voyage sur mer de Marseille à Hong-Kong ; que, dans un roman intitulé *le Vaisseau des Caresses*, Jules Bois raconte la vie de paquebot pendant la traversée de Marseille à l'île de Ceylan ; que le demandeur reproche à Jules Bois de s'être servi de son œuvre pour faire l'armature de son roman ;

Que le fait que *le Courrier de Chine* ait été utilisé par Jules Bois ne peut être contesté ; mais que tandis que le demandeur estime qu'une atteinte a été portée à son droit de propriété, Jules Bois soutient n'avoir fait qu'user d'un droit en puisant des documents dans plusieurs ouvrages et notamment dans *le Courrier de Chine* et prétend que les ressemblances de détail et les lambeaux de phrases qui sont relevés par son adversaire dans un roman ne peuvent servir de base à une condamnation pour contrefaçon;

Attendu qu'il est souvent délicat d'établir une distinction nette entre la copie mal déguisée d'une œuvre littéraire et un ouvrage qui ne présente que des emprunts ne constituant qu'une documentation légitime ; que, dans l'espèce, Hacks reproche principalement à J. Bois de s'être inspiré abusivement de son œuvre en rapportant dans son roman un accident survenu à la machine du vaisseau et en fai-

sant la description de cette machine, en reproduisant des passages relatifs à l'appareillage, à l'approvisionnement et au nettoyage du bateau, à l'embarquement du charbon et au mal de mer, et surtout, en exposant les phases d'une tempête pendant laquelle un voyageur tombe à la mer ;

Attendu que toutes ces descriptions rappellent des faits qui ont été rapportés par Hacks et que souvent les mots employés pour les exprimer ne permettent pas de douter que, lorsque J. Bois composait son roman, *le Courrier de Chine* était sous ses yeux ; qu'il convient cependant de remarquer que si les deux ouvrages présentent un exposé des impressions qu'on peut éprouver à bord d'un bateau le roman de Jules Bois contient en outre de très importants développements sur un terrain qui n'a pas été abordé par Hacks ; que l'auteur a analysé les caractères des passagers et conduit une intrigue entre deux personnages, une jeune fille dont les vices se sont développés à cause de la mauvaise éducation qu'elle a reçue dans sa famille, et un jeune homme dont les hésitations sont motivées soit par le sentiment du devoir, soit par le désir de se conformer aux conseils puisés dans la doctrine de Bouddha ;

Attendu que toutes ces parties du *Vaisseau des Caresses* donnent à l'œuvre de Jules Bois un caractère propre ; que les deux ouvrages ont des buts différents et qu'il est impossible de les confondre ; que si l'auteur du roman peut encourir le blâme de la critique littéraire pour avoir fait au *Courrier de Chine* des emprunts trop visibles, l'ensemble du *Vaisseau des Caresses* forme une œuvre originale ; que les idées et les expressions puisées dans *le Courrier de Chine* n'apparaissent que dans certaines parties de l'ouvrage de Jules Bois et sont insuffisantes pour faire décider qu'une atteinte a été portée au droit de propriété de Hacks ; qu'au surplus il n'est nullement justifié que la publication du *Vaisseau des Caresses* faite en 1908 ait occasionné un préjudice à Hacks dont *le Courrier de Chine* était publié depuis 1891 ;

PAR CES MOTIFS :

Dit Hacks mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens.

Sur la question de fait, le jugement est très net :

... *Il ne peut être contesté que* le Courrier de Chine *ait été utilisé par Jules Bois...*

... *souvent les mots employés ne permettent pas de douter que, lorsque J. Bois composait son roman, le* Courrier de Chine *était sous ses yeux.*

Mais il semble aux magistrats que le cas relève plutôt du

tribunal de la critique que de la justice officielle. Ils reconnaissent que M. Jules Bois *peut encourir le blâme de la critique littéraire pour avoir fait au* Courrier de Chine *des emprunts trop visibles*, mais ils estiment que, juridiquement parlant, il n'y a point de contrefaçon.

Relevons les motifs : Les personnages et événements inventés par Jules Bois *donnent à son œuvre un caractère propre ;... l'ensemble du* Vaisseau des Caresses *forme une œuvre originale...; les idées, les expressions puisées dans* le Courrier de Chine *n'apparaissent que dans certaines parties de l'ouvrage de Jules Bois :* et il n'y eut pas de préjudice.

La théorie du Tribunal décidant que la contrefaçon n'existe pas lorsque les deux œuvres sont différentes dans leur ensemble est certainement excessive. A côté de la contrefaçon complète il y a la contrefaçon partielle. Comme l'écrivait justement Pouillet : « Il y a contrefaçon toutes les fois qu'on prend « une œuvre qu'on n'a point faite soi-même, et que, sans per« mission de l'auteur, on la fait tourner à son propre pro« fit... La contrefaçon partielle est défendue au même titre « que la contrefaçon totale ; prendre un peu du bien d'autrui « n'est pas plus excusable que de le prendre tout entier. » Et l'éminent jurisconsulte, après avoir déclaré que les tribunaux devront se montrer difficiles, rigoureux, se rappelant avant tout qu'ils sont les défenseurs de la propriété, invitait les magistrats à avoir présent à l'esprit ce mot de Lamothe Le Vayer, cité par Nodier : « On peut dérober à la façon des « abeilles, sans faire tort à personne ; mais le vol de la « fourmi qui enlève le grain entier ne doit jamais être imité. »

— Je suis une abeille, plaidait Jules Bois.

— Vous n'êtes qu'une fourmi, lui répondait le Dr Hacks, et il dénombrait tout ce qui lui avait été pris dans son *Courrier de Chine*. Le compte était établi avec la plus grande précision. Il était dressé comme un bilan. Deux colonnes : à gauche, *l'Avoir : le Courrier de Chine*, à droite, *le Doit : le Vaisseau des Caresses*.

Ce document de comptabilité avait été soigneusement imprimé. En voici un extrait :

Principaux épisodes ou tableaux de la vie à bord dans *le Courrier de Chine*.

L'appareillage. — Description de la machine. — Un accident dans la machine. — L'embarquement du charbon. — Les Çomalis. — Le mal de mer. — Le poste des boys. — Le quart de propreté. — Types d'officiers. — Types de matelots. — Approvisionnements. — Le typhon. — Un homme à la mer ! — Sauvé.

. . . . . .

(Pages 231-238)

UN ACCIDENT DANS LA MACHINE

Récit du mécanicien.

Je le vois encore, étendu là, sur le pont, en travers, à la diable, les bras ballants, avec de larges plaques de peau rouge, luisantes, enlevées, et ses vêtements bouillis.

A l'arrière, dans la vive clarté, le piano marchait... on dansait ferme ; de loin on n'entendait pas la musique, mais on voyait les gens sauter : cela avait l'air de grandes marionnettes.

(Page 233)

Le chef passa sans s'arrêter et disparut par le panneau de l'échelle.

C'était un petit homme ressemblant en effet à l'autre qu'il avait décrit.

Maintenant il descendait l'échelle...

...Comme d'habitude en passant devant la cage de la machine,

Principaux épisodes ou tableaux de la vie à bord dans *le Vaisseau des Caresses*.

[*L'appareillage. — Description de la machine. — L'embarquement du charbon. — Les Somalis. — Le mal de mer. — Le poste des boys. — Le quart de propreté. — Types d'officiers. — Types de matelots. — Approvisionnements. — L'ouragan-Cyclone. — Une femme à la mer ! — Sauvée !*]

. . . . . .

(Pages 112-116)

UN ACCIDENT DANS LA MACHINE

Récit du mécanicien.

En tous cas, lui, le malheureux, je le verrai toujours couché sur le pont, en travers, la peau du visage, du cou et des mains enlevée, laissant à nu la viande rouge luisante...

Dans le salon de musique, le piano égrenait des notes allègres. On dansait sur le spardeck.

Le murmure des robes froissées se mêlait aux causeries...

Le chef traversa cette foule joyeuse pour disparaître par le panneau de l'échelle. Il allait, inconscient de son destin.

Je l'imagine qui entr'ouvre la porte vitrée ; il écoute un instant,

il entr'ouvrit la porte vitrée se pencha sur les grilles...

Il écouta un instant, l'oreille tendue sur les grilles, la tête à demi fléchie.

Tout allait bien en bas, la machine *chantait* en rythme cadencé, aucun bruit anormal ne s'entendait, tout fonctionnait à l'allure avec la régularité habituelle.

Il refermait la porte lorsqu'une idée lui vint de descendre s'assurer mieux encore peut-être que tout allait bien.

.....

L'officier monta un instant sur le second palier, parce que la *prise sifflait* et pendant ce temps le chef resta là, machinalement, regardant la fournaise rouge dans laquelle les Çomalis travaillaient suants.

Je ne sais quoi lui passa par la tête, il se pencha pour regarder quelque chose tout autour, peut-être rien.

Il était juste sous le gros tuyau de prise de la vapeur, au niveau de la valve...

Tout à coup une secousse violente fit tressaillir sourdement le navire, un bruit profond comme un coup de canon, étouffé, retentit suivi d'un sifflement rauque, violent, prolongé, puis la machine un instant affolée s'arrêta brusquement...

Le tuyau de prise venait de crever juste au niveau de la valve où le chef avait la tête. Cela avait été instantané et toute la vapeur

la tête fléchie, l'oreille attentive, l'œil fixé sur les cylindres.

La machine chante un rythme égal, tout fonctionne à l'allure normale.

L'idée lui vint, sans doute, l'idée néfaste, cette fois, de s'assurer par lui-même que tout allait bien.

.....

Je revois souvent cette scène dans mes rêves.

J'étais monté sur le second palier parce que la prise « sifflait ».

Que se passa-t-il alors ?

Mon collègue se pencha-t-il pour regarder tout au fond ?

Il devait être placé sous le gros tuyau de prise de la vapeur au niveau de la valve...

(Page 114)

Tout à coup, une horrible secousse ébranla le centre du navire. Ce fut la rumeur sourde d'un éclatement ; puis un sifflement rauque s'obstina. La machine, d'abord affolée, s'arrêta brusquement...

Le tuyau de prise avait crevé tout près de la tête du malheureux.

La vapeur brûlante l'avait en-

d'eau bouillante lui était tombée, en douche, dans un gigantesque soufflement, sur la tête, l'enveloppant tout en entier, puis, d'une seconde foulée, envahissant à présent la machine et la chaufferie.

.....

En bas le spectacle était affreux.

Dans un coin de la chaufferie, un véritable paquet de Çomalis étendus les uns sur les autres dans la direction de la montée de babord qu'ils n'avaient pu atteindre, gisaient. Ils avaient été surpris là, ébouillantés et tués sur le coup ; ça grouillait dans le tas. Comme le homard plongé instantanément dans l'eau bouillante de la marmite, ils étaient devenus rouges, le noir de la peau parti avec elle laissait voir le tissu cellulaire à nu dessous.

Ça faisait une grosse tache, un amoncellement de viandes rouges dans le charbon noir et sur le noir des tôles.

Devant la valve le chef gisait, le corps dans la machine, sur le palier, la tête roulée entre les bras relevés et déjetés sur la marche en contrebas de la chaufferie comme un gros polichinelle informe écroulé.

Il ne bougeait plus.

Les trois officiers se découvrirent respectueusement.

D'un geste le commandant fit signe :

Enlevez de là !

Trois hommes s'approchèrent, veloppé de sa douche sèche et fumeuse qui remplit la machine et la chaufferie.

.....

En bas, dans un coin de la chaufferie, s'offre un tas saignant de Somalis, pressés les uns par les autres en une fuite inutile vers la montée de babord. Ils ont été brûlés et tués sur le coup.

Leur peau brune s'est décollée et ce charnier rose tache le charbon noir et les tôles noires.

Hélas ! devant la valve, le chef était renversé, le corps tordu, la tête fracturée.

Les hommes avaient suivi le commandant.

(*M. Bois a mis plus loin le polichinelle qu'il a — employant un synonyme — appelé « mannequin sinistre de carnaval »*.)

Sur un geste de celui-ci quatre saisirent délicatement, et l'emportèrent, par l'étroite échelle, à reculons, ce paquet à forme hu-

et, comme s'il se fût agi d'un enfant endormi, doucement, soulevèrent le corps...

Et la douloureuse ascension sur le pont commença.

(Pages 237)

Le premier tenant le corps sous les aisselles, tandis que la tête ballottait, les deux autres, tenant les deux jambes, s'engageant à reculons dans l'étroite échelle...

Enfin on arriva en haut et le corps fut posé un instant sur le pont. . . . . .

Il était là, en travers, étendu à la diable, les bras ballants, avec de larges plaques de peau rouge luisantes enlevées et des vêtements bouillis.

Son œil gauche grand ouvert, un peu louche et terne, au regard vitreux, regardait fixement... puis un grand trou se voyait à la tempe, d'où tout à coup après un hoquet qu'il eut dans la gorge sortit, en une dernière saccade, un mince et dernier filet de sang.

Il avait lui aussi fini de faire son devoir. . . . . .

(Pages 167-168-169-170-171-172 173-174-175)

Le quart de propreté

(Pages 167 et 168)

L'homme de barre a saisi la corde de la cloche et piqué huit : devant, la grosse voix du bossoir a répondu et le matelot de veille quitte son poste ; le premier lieutenant, ce mannequin sinistre de carnaval.

Enfin on arriva sur le pont ; le corps y fut reposé un instant.

(Pages 115 et 116)

C'est là que je le vis et que je le reverrai toujours, disloqué, méconnaissable, rouge comme un homard qu'on sort de l'eau bouillante, l'œil droit ouvert, louche et vitreux, un filet de sang à la tempe.

(*M. Bois a placé ici la comparaison avec le homard bouilli qu'il pris à la page 236 du* Courrier de Chine.)

A cette minute-là j'ai compris la gravité de la mort dans le devoir.

Le quart de propreté

(Pages 255 et suivantes)

L'homme de barre avait saisi la corde de la cloche et « piqué huit ». Par devant, la grosse voix du bossoir répondait et le matelot de veille quittait son poste.

tenant que le second vient de relever descend l'échelle arrière de la passerelle, l'air ensommeillé.

(Page 168)

La mer est calme et belle, la grande et longue houle à peine ridée d'un léger souffle du nord se soulève, régulière et cadencée comme la gigantesque respiration de l'Océan Indien assoupi.

Un chant de coq a retenti devant, sonore et clair, donnant, pendant quelques secondes, l'illusion de la terre. Instinctivement on attend la réponse, là-bas au loin dans la campagne, de clocher en clocher.

Mais l'illusion est de courte durée, l'appel est resté sans écho.

Tout à coup un coup de sifflet strident et prolongé a traversé l'espace : « Les tribordais en haut ! crie une voix, la bordée sur le pont ! » et le maître d'équipage est monté sur la passerelle.

— Capitaine, dit-il en s'adressant au second, nous sommes parés.

— Bien, répond celui-ci, allez!

. . . . . .

(Pages 172)

L'avant est paré. Des boys nus jusqu'à la ceinture achèvent de nettoyer le parc à bestiaux, les cages des volailles et déjà versent le grain, la paille fraîche, le foin dans les mangeoires et l'eau douce dans les bailles d'abreuvage des animaux.

Un coup de faubert partout.

. . . . . .

Le premier lieutenant, relevé par le second, descendait, les yeux brouillés de sommeil, l'échelle arrière de la passerelle.

Une faible et longue houle, avec, de ci de là, quelques risées de brise, semblait la gigantesque respiration de la poitrine de l'océan.

Un chant de coq prisonnier a retenti, donnant l'illusion des campagnes terriennes ; mais aucun ko kori ko ne lui répond, les plaines marines restent muettes.

Un coup de sifflet strident se prolonge : « Les tribordais en haut ! la bordée sur le pont ! » Le maître d'équipage est déjà sur la passerelle.

— Capitaine, dit-il, nous sommes parés:

— Bien, allez !

. . . . . .

(Page 340)

A l'avant sur le premier pont..: Le parc à bestiaux est nettoyé ; la paille est fraîche ; dans les mangeoires le foin abonde. Les bailles, où les animaux s'abreuvent, débordent d'eau douce. Le grain déborde des godets.

Le coup de faubert avait été donné partout.

. . . . . .

(Pages 174)

Paré partout ! crie le second maître d'en haut...

(Page 175)

Les hommes auront le double, deux quarts de vin par repas.

LE MAL DE MER

. . . . . .

Monsieur! hé,là-bas,Monsieur! il ne faut pas rester là, crie le capitaine d'armes à un passager vautré le long du bastingage, la mer embarque dur, vous risquez d'être enlevé par une lame !

Oh ! tuez-moi, si vous voulez, mais laissez-moi tranquille, râle le passager !

Mademoiselle,Mademoiselle,dit le timonier à une passagère étendue sur le pont, la tête posée sur un banc, les jambes à l'air, presque découverte, Mademoiselle, couvrez-vous donc !...

Ah ! ça m'est bien égal, murmura la jeune fille, dans un hoquet convulsif...

(Page 130)

Quelle est donc cette curieuse maladie qui peut, en quelques instants à peine, enlever à la femme son sentiment le plus intime : la pudeur, qui vient annihiler chez l'homme jusqu'à l'instinct de la conversation... sensation fugace difficile à analyser et à retenir.

(Il ressort de l'ensemble de l'étude médicale du *Courrier de Chine* sur le mal de mer, que ce

Paré partout ! a crié le quartier maître.

Et les hommes vont maintenant boire le double, deux quarts de de vin à leur repas.

LE MAL DE MER

. . . . . .

Tout à l'heure j'entends le capitaine d'armes héler un très élégant jeune homme, affalé le long du bastingage, la face dans les crachats, de la poix sur ses vêtements clairs : « Hé, là-bas, monsieur,il ne faut pas rester au Mouillage. Ca embarque dur. » Et le gentlemen correct a répliqué : « Tuez-moi si vous voulez, mais f... moi la paix ! »

Un peu plus loin, un timonier objurguait une demoiselle (*sic*) vautrée sur le pont, la tête sur un banc, les jambes à l'air jusqu'aux jarretelles.

— C'est tout un pour moi ! gémissait-elle. Elle voulait dire : « Tout m'est égal. »

Un mal qui triomphe de la pudeur chez la femme et de l'amour-propre chez l'homme, mal néanmoins passager, nerveux, sans conséquence, demeure quelque chose de paradoxal et de mystérieux.

mal est passager, nerveux et sans conséquence.)

(Page 150)

L'Académie de médecine, d'ailleurs, n'a pas peu contribué à embrouiller la question.

Les observations présentées au cours d'une de ses séances à propos d'une communication de M. Ossian Bonnet sur l'efficacité de l'antipyrine ne sont guère de nature à faire avancer la solution du problème.

M. Ossian Bonnet est d'avis que la cause du mal de mer est l'embarras gastrique qui précède, d'où la nécessité de vider l'estomac au préalable.

M. Leroy de Méricourt, par contre, ne croit pas aux prédispositions dues aux embarras gastriques ; il faut au contraire, selon lui, prendre des aliments et boire du champagne.

M. Rochart ne croit pas non plus à l'influence de l'embarras gastrique et des excès de table faits avant l'embarquement. Il attribue le mal au mouvement de descente. C'est un accident spasmodique et contre lequel l'alcool est un excellent remède.

Pour M. le docteur Javal, le mal de mer est causé par une pression des viscères de l'abdomen sur l'estomac, que l'on peut empêcher en réglant les mouvements respiratoires. On fait une forte inspiration de façon à étendre le diaphragme et repousser les viscères lorsque le navire s'abaisse, et l'on expire quand il plonge.

(Page 382)

C'est à y perdre son grec et son latin.

L'Académie de médecine patauge.

M. Ossian Bonnet est d'avis que l'ambarras gastrique est la cause du mal de mer, d'où nécessité de tenir son estomac vide.

Par contre, M. Leroy de Méricourt conseille de prendre des aliments et de boire du champagne.

Pour M. Rochard, il s'agit d'un accident spasmodique contre lequel l'alcool est indiqué.

Le docteur Javal croit à la pression des viscères de l'abdomen sur l'estomac.

On peut l'empêcher en réglant les mouvements respiratoires. Il faut faire une forte inspiration lorsque le navire s'abaisse et une expiration quand il plonge.

M. Léon Lefort croit à la suggestion.

M. Dastre a opéré sur des animaux et plus particulièrement sur des chiens.

A l'aide d'un mécanisme compliqué on leur a imprimé les mouvements rappelant autant que possible cette combinaison du roulis et du tangage familièrement désignés sous le nom de coup de casserole.

On a donc donné le mal de mer à des chiens et on a pu vérifier que, dans ce cas, les viscères subissent des mouvements et des déplacements d'une étendue qu'on ne soupçonnait pas.

Le foie, la rate et l'estomac sont entraînés loin de leur place normale.

M. B. Skinner pense qu'il y a abaissement de la pression sanguine due au système du grand sympathique.

M. Léon Lefort croit à la suggestion.

(Page 383)

M. Dastre a emprisonné des chiens dans un mécanisme compliqué qui leur inflige une combinaison du roulis et du tangage.

(Page 385)

Le coup de casserole, prononça sentencieusement le commissaire.

Et il a vérifié que le foie, la rate et l'estomac sont aussi entraînés loin de leur place normale.

M. B. Skinner situe le mal dans le système du grand sympathique.

LE TYPHON

Episodes du Typhon

(Pages 256 à 280)

Le commandant rassure les passagers,

Précautions prises,

Sur la passerelle,

Enlèvement d'une embarcation par un paquet de mer violent,

Destruction d'un rouffle,

Un mât cassé,

Pavois enfoncés,

.....

(Page 258)

Le commandant arrivait dans le grand salon des premières. Il

L'OURAGAN-CYCLONE

Episodes de l'Ouragan

(Pages 273 et suivantes)

(Le commandant rassure les passagers)

(Précautions prises)

(Sur la passerelle)

(Enlèvement d'une embarcation par un paquet de mer violent)

(Destruction d'un rouffle)

(Un mât cassé)

(Pavois enfoncés)

.....

(Page 369)

Le commandant, qui était descendu un instant à la salle à

s'assit à sa place après avoir salué la longue enfilade des passagers.

.....

Eh oui ! commandant, répliqua ce dernier, je ne suis pas, comme ces dames, un admirateur du *trop beau temps*.

(Page 257)

Il y a un calme plat sans une ride.

(Page 264)

Le Menzaleh commençait à tanguer assez fortement, mettant le nez dans la plume, l'avant embarquait des embruns.

(Voir *Dict. des synonymes*) : EMBRUN, — nuage de poussière liquide.

(Page 276)

L'atmosphère du salon pèse sur la poitrine comme du plomb, une odeur indéfinissable se dégage.

A la lueur douteuse des lampes on se croirait dans les galeries souterraines d'une mine. Des ombres chancelantes cheminent comme les spectres ivres sans jambes pour les soutenir. Des gémissements sourds, des plaintes étouffées mêlées au bruit de la machine et au fracas des coups de mer, orchestre diabolique.

(Page 275)

En bas, la machine manœuvrait avec une précision mathématique, chacun était à son poste.

(Page 272)

Sur la passerelle, le commandant et le second aveuglés par la pluie.

manger pour ne pas inquiéter les passagers par son absence.

(Page 336)

Je n'aime pas un temps trop beau, insiste l'importun.

(Page 213)

Ce calme est prodigieux. Pas une ride.

(Page 374)

Le gaillard-d'avant piquait le nez dans la plume, disparaissait pour reparaître recouvert d'un nuage de poussière liquide.

(Page 375)

Lorsque Odon descendit au salon, l'atmosphère lourde, aux odeurs écœurantes, indéfinissables, lui suggéra des idées de géhenne de châtiment.

(Page 379)

En bas on turbine ferme, tout le monde est à son poste.

(Page 380)

Sur la passerelle c'est un spectacle qui n'a pas son pareil. Il tombe une pluie aveuglante.

(Page 273)

Tout à coup c'est un grand bruit.

Un énorme paquet de mer vient d'embarquer par tribord, enlevant le canot major à son poste.

(Page 278)

Un gigantesque paquet de mer par l'avant, écrasant d'un seul coup le rouffle. Une rafale accompagne le vent, le mât de misaine casse.

(Page 266)

Tout à coup un cri aigu retentit : Un homme à la mer !...

Après la tempête les passagers apparaissent sur le pont, manifestent leur satisfaction d'avoir échappé au danger.

(Page 384)

Il expliqua l'accident. Le grand mât s'était écroulé à un coup de roulis plus violent qu'avait porté une lame, entre toutes, formidable.

Une embarquation était engloutie, la porte du fumoir défoncée.

Lorsqu'une clameur se répercuta de babord à tribord

— Un homme à la mer !

Après la tempête les passagers apparaissent sur le pont.

Ils manifestent leur satisfaction d'avoir échappé au danger.

. . . . . .

Comme nous le disons plus haut, ceci n'est qu'un extrait. Il était indispensable de le mettre sous les yeux des lecteurs pour leur permettre d'apprécier ; car, dans un procès de cette nature, la question de fait domine le débat.

Donc, le tribunal juge que ces emprumts nombreux et « trop visibles » ne relèvent que de l'opinion.

C'est, à notre avis, faire trop bon marché du droit de propriété littéraire.

Evidemment le Dr Hacks a peut-être eu le tort de réclamer sinon la qualité de collaborateur, du moins les droits qui en découlent ; sa prétention, à cet égard, n'était point fondée en droit et, comme le tribunal l'indique, était en contradiction avec l'action en contrefaçon. Un contrefacteur n'est pas un collaborateur. Mais la demande pouvait être reçue comme une action en dommages-intérêts basée sur une faute commise par l'adversaire et tendant à la réparation du préjudice en résultant. Le Tribunal, d'ailleurs, l'admet.

Or la faute n'est pas discutable, elle est certaine.

En décrivant l'accident de machine et le typhon, en résumant les théories sur le mal de mer, le Dr Hacks avait fait œuvre d'auteur, c'est-à-dire de créateur. Cette création était sa propriété et, selon l'excellente définition de Pouillet, prendre cette œuvre, sans permission de l'auteur, et la faire tourner à son profit, constituait une contrefaçon.

M. Jules Bois, dans *le Courrier de Chine*, a bien pris des conceptions, des épisodes, des appréciations, des développements, des descriptions, des expressions et même des phrases qui appartenaient en propre au Dr Hacks, et il les a « fait tourner à son propre profit » en les insérant dans *le Vaisseau des Caresses* qu'il présentait au public comme étant entièrement sa création.

La jurisprudence, antérieurement, se montrait plus protectrice du droit de propriété intellectuelle. Voici deux exemples choisis à dessein à des dates très éloignées l'une de l'autre.

Le 12 mars 1827 le Tribunal correctionnel de la Seine jugeait qu'il y avait contrefaçon dans le fait d'insérer dans un *Manuel du Vétérinaire* une leçon *sur l'âge du cheval* appartenant à autrui.

M. Jules Bois n'a-t-il pas inséré dans *le Vaisseau des Caresses* la « leçon » du Dr Hacks sur le mal de mer ?

Le 9 février 1911 la 3e chambre du Tribunal civil de la Seine décidait que l'emprunt non autorisé de seize mesures d'une partition pour les intercaler dans une revue de café-concert cause un préjudice à l'auteur de ces seize mesures et à ceux qui ont acquis le droit de représentation de la partition.

L'épisode de l'accident de la machine est sorti exclusivement de l'imagination du Dr Hacks. Comme création intellectuelle, il valait bien seize mesures de musique ; or, il est incontestable que M. Jules Bois se l'est approprié.

Nous voulons espérer que cette décision du Tribunal de la Seine ne créera pas un précédent. La théorie qui s'en déduit naturellement serait très préjudiciable aux intérêts des écrivains et des artistes.

S'il suffit pour éviter d'être contrefacteur de ne pas produire une œuvre pouvant se confondre, *dans son ensemble*, avec l'œuvre copiée, les fabricants de manteaux d'arlequins ont la carrière libre. Ils construiront une donnée, facile à composer

et forcément puisée dans le fonds commun, puisque le nombre des sujets susceptibles de fournir l'armature générale d'un roman ou d'une pièce de théâtre sont aussi restreints que le cercle dans lequel, depuis toujours, tournent les actions humaine; puis, sur cette donnée, ils attacheront des épisodes, des développements pris dans les œuvres des voisins. Et ils ne seront pas contrefacteurs.

Ce serait la fin de la propriété littéraire ; ce serait donner beau jeu aux spécialistes qui, à l'étranger, démarquent outrageusement les œuvres françaises.

Le Tribunal, dans le procès actuel, n'a voulu voir que les squelettes; il a négligé ce qui les recouvrait. Ceci n'est pas admissible.

Certes, le squelette est la partie essentielle du corps; mais ce n'est pas lui seul qui crée la physionomie distincte des personnes.

Il en est de même des œuvres littéraires et artistiques. M. Jules Bois n'a pas pris le squelette de l'ouvrage du Dr Hacks, soit; mais incontestablement il a copié, moulé, certaines des formes dont ce squelette était recouvert; et, pour cela, l'auteur du *Courrier de Chine* était fondé à réclamer une réparation.

JOSÉ THÉRY.

LE VOYAGE IMAGINAIRE

—

Souvent, morose et seul, le soir en ma maison
Qui dépendait jadis d'un paisible ermitage,
Je m'enivre d'odeurs, de lumière et de sons,
Et je pars! ô voyages !

Et c'est vers l'Orient, et c'est vers le soleil
Qu'aussitôt je conduis mes pas imaginaires,
Car mon cœur n'est heureux qu'aux portiques vermeils
Des pays légendaires.

En mon essor fougueux, bientôt il m'apparaît
Que je suis, tour à tour, l'objet et son image,
Et que, sur les confins étranges de l'abstrait,
Je vogue en pleins nuages.

Je suis matière, esprit, mouvement et repos;
Et je passe des cris de la mer en démence
Au calme de l'azur, dans le céleste enclos
Où règne le silence.

Je suis l'aigle qui plane aux sphères du désir
Dans l'immensité bleue, et le requin vorace
Qui bondit, souverain, à travers le saphir
De la mer des sargasses.

Aux monts thessaliens, centaure bondissant
Ou fantastique engin, moderne automobile,
Je hennis dans les bois ou ronfle, en franchissant
La campagne et les villes !

Chasseur, fils de chasseur, la sagaie à la main,
J'ai forcé l'éléphant, l'autruche et l'antilope,
Et j'ai connu les bords des grands lacs africains
Avant la jeune Europe.

J'ai parcouru cent fois, lion, tous les déserts,
Et, baignant ma crinière aux flaques du mirage,
J'ai fait souvent trembler de terreur, l'univers,
En rugissant de rage !

Je suis l'exhalaison des dunes en tourment,
L'arôme des rosiers aux jardins du Bengale,
Le souffle de la jungle, et le fauve relent
Des forêts tropicales.

Soleil d'août, je mûris les coteaux odorants
De lavande et de thym, le cèdre qui secrète,
O Liban, ta résine, et je deviens l'encens
Au fond des cassolettes.

Dans la falaise rose, au seuil du Sahara,
J'ai vu, sphinx de granit allongé sur le sable,
Le pharaon creuser la tombe où l'on mura
Les dieux morts de la fable.

Plus d'un soir, incliné dans le ciel éclatant,
Croissant d'or, j'ai versé mes purs rayons sur Thèbes,
Où pour moi seul dansaient, sur le marbre, en chantant,
Des groupes nus d'éphèbes.

... Et quand je crois encore être le muezzin,
Sur le faîte aminci d'un minaret d'Asie,
Qui scande en sa ferveur le cantique divin
Dans l'aube cramoisie,

C'est déjà, sur mon front, l'angelus du matin
Qui, d'un timbre perfide, insinuant et grêle,
Me surprend en plein rêve, et brisant mon destin
Tout à coup privé d'ailes,

Me rappelle en ces lieux que je n'ai point quittés !..
O l'écho douloureux dans mon âme trahie
De ce froid angelus ! O ma captivité
Dans la vieille Abbaye !

R.-H. DE VANDELBOURG.

LES BÉRILLE

—

I

— Rose ! Léone ! Descendrez-vous enfin ?

Appuyée sur la rampe de l'escalier, dans le vestibule de la maison, Mme Bérille, la tête penchée en arrière, s'impatientait :

— Huit heures, monologua-t-elle, les mains sur la boule de verre taillée, et ces deux mâtines sont encore là-haut à se coiffer !.. Nous ne pourrons pas livrer aujourd'hui !

Elle cria, la voix courroucée :

— C'est insupportable ! Vos sœurs travaillent depuis longtemps !... Voyons ! Ne flânez pas. Marie-Louise va encore dire que je vous soutiens...

Le buste incliné, Mme Bérille priait :

— Allons, mes enfants, soyez raisonnables, dépêchez-vous, vous éviterez une scène.

Une voix flûtée, venue d'en haut, chanta :

Ne te fais pas d'bile
De mouss' ni d'chagrin.

Puis on entendit des rires étouffés, des cris, un bruit de porcelaines brisées, des miaulements plaintifs.

Mme Bérille s'emporta :

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez donc ? Vous avez juré de me faire damner aujourd'hui ?

— C'est la chatte, maman ! Elle accouche !

— Laissez-la tranquille, cette bête, elle n'a pas besoin de vous ! J'en ai assez, à la fin, de votre comédie !... Si vous ne descendez pas tout de suite, vous ne sortirez pas cet après-midi, tant pis pour vous !

Et Mme Bérille, les sourcils froncés dans son visage puéril, se redressa, les épaules secouées d'indignation : non, décidément, jamais ces deux-là ne se mettraient sérieusement à travailler !... Pourtant, à cet âge, les aînées étaient si raisonnables ! Elles n'avaient pas plus de seize et dix-sept ans quand

le père était mort, si brusquement, laissant tout son petit monde dans un tel désarroi !

« Que serions-nous devenues, mon Dieu, se murmurait Mme Bérille en traversant le vestibule, si Marie-Louise et Jenny avaient été aussi folles que ces petites pestes ! Heureusement, Céline ne boude pas au ménage, malgré ses apparences légères ! »

Poussant une porte entrebâillée, Mme Bérille lança :

— Et toi, Céline ? As-tu bientôt fini de préparer le déjeuner ?... Comment ? Elle n'est pas là?

La vieille dame entra dans la cuisine : sur le fourneau à gaz, le chocolat bouillait, sous la surveillance d'un chien jaune, gravement assis au milieu d'une table recouverte de toile cirée. Près de lui, un plateau chargé de tasses attendait. Sur un buffet strictement net et blanc, des roses s'épanouissaient sanglantes, dans un vase de porcelaine unie. Mme Bérille, un moment flattée par l'air heureux des choses, l'étincellement des cuivres, le verni des faïences, s'arrêta, enveloppant d'un regard ému l'humble décor que les vingt ans de Céline paraient de grâce accueillante. Où donc était la fée qui ensoleillait ainsi la vie dans ses moindres détails? Mme Bérille, soudain, remarqua la fenêtre ouverte... Elle soupira; comme s'il eût compris, le chien s'agita.

— Doré, mon petit, où est-elle donc, Céline ?

L'animal secoua sa grosse tête ronde, s'étira, sauta sur les dalles, vint poser son museau frais sur la main pendante de la vieille dame. La face consternée, elle continua :

— Elle est partie par là ?

Le chien parut approuver d'un grognement. Sa queue balaya le carrelage humide d'un lavage récent.

Mme Bérille se pencha sur la barre d'appui de la fenêtre, où grimpaient des fleurs de clématites, du chèvre-feuille. Derrière le rideau qui tamisait l'aveuglante lumière de juin, la mère se courba : son visage tout à coup se contracta, décelant plus d'accablement qu'il n'en reflétait tout à l'heure, sous les rires aigus de Léone et de Rose. Sa bouche esquissa un appel, ses yeux menacèrent : quelqu'un devait être dans le petit chemin creux qui passait sous la fenêtre, pour rejoindre la route à droite. Mme Bérille, se ravisant, se tourna vers le chien, en arrêt, lui aussi, au côté de sa maîtresse :

— Viens, Doré, laissons-la... C'est une vilaine fille !

Le griffon acquiesça, docile. Il suivit, la tête basse, le museau sur les talons de la pauvre femme. Il jappait doucement avec des mines de consolateur. Au milieu du vestibule, Mme Bérille s'arrêta, flattant l'animal :

— Mon pauvre Doré ! Qu'allons-nous devenir si Céline se sauve par la fenêtre ?

Le chien tourna la tête vers le chemin, grogna, impatient : d'un bond, il pouvait, lui aussi, franchir l'appui, rejoindre la coupable... Il semblait attendre un ordre, fixant sa vieille maîtresse d'un regard qui interrogeait.

— Tu ne pouvais donc pas nous prévenir ? Aboyer fort, mordre ? Car tu l'as vu, le vilain garçon que Céline a été retrouver ! Et tu n'as rien dit ?

Mme Bérille leva un doigt menaçant :

— Tu es bien avec lui, peut-être ?... Allez-vous-en, monsieur, vous êtes un traître... Vous laissez partir Céline... la meilleure de vos petites maîtresses...

L'animal, l'oreille basse, paraissait suivre ce discours en serviteur humilié. On entendait les cris de Rose qui devait « courser » un chien à travers la chambre, où la chatte, dans son lit peut-être, mettait bas. Léone chantait à tue-tête...

Mme Bérille demeurait immobile. Une grande lassitude voûta ses épaules, que la soixantaine avait laissées grasses et droites. A quoi bon lutter !

Jamais on ne sortirait de cette misère. Elle en avait assez depuis dix ans !... Depuis que son pauvre mari était mort, elle bûchait, sans autre résultat qu'une sourde rancune de la part de ses aînées : Marie-Louise et Jenny ne la rendaient-elle pas responsable du désordre de la maison, de la paresse des deux petites, dont les seize ans, là-haut, traversaient les murs de cris joyeux !

Pouvait-elle attacher Céline à la maison ou la suivre au marché ? Au fond, Marie-Louise enrageait de n'être pas mariée encore à vingt-six ans !... Parbleu ! Avec un pareil caractère, ce n'était pas étonnant ! Sa figure toujours renfrognée éloignait les garçons !... Et Jenny ne les attirait guère avec ses mines silencieuses, son air de n'être jamais là !... Mme Bérille se montait la tête, croyant percevoir, derrière une porte, un chuchotis de voix bavardes : les deux aînées devaient se

moquer de son impuissance, conspirer contre elle, tout en assemblant les capelines... Elle devinait Marie-Louise fourrageant avec fièvre dans les nœuds multicolores, la voix âpre de la jeune fille martelait ses oreilles : elle l'accusait de complaisance envers Céline, de partialité pour les petites !... Et Mme Bérille, un moment, ferma les yeux, imagina qu'un miracle avait donné un mari à chacune de ses filles... qu'elles s'étaient envolées, toutes les cinq, très loin de Saint-Maur... Elle demeurait toute seule dans la petite maison : sa vieille mère ne parlait plus guère, et les chiens n'affirmaient jamais que leur joie d'être là, chez eux : Fatma, l'ancienne, la mère de Doré, n'avait-elle pas connu le maître, et vu s'élever ces murs à l'abri desquels toute la famille était si heureuse jadis, quand elle avait son chef, celui qui avait tout prévu, les niches dans la cour, le carrelage gai de ce vestibule, les chambres claires là-haut! Il avait tout prévu, sauf la mort qui l'avait emporté trop tôt... La grande banque privée, dans laquelle M. Bérille était caissier principal,servait à sa veuve une petite pension qui lui aurait suffi pour vivre seule dans la maison égayée par les abois joyeux... La vieille maman impotente achèverait, paisible, son existence, en regardant, de sa fenêtre, circuler les gens de Saint-Maur, passer la Marne qui coulait là-bas, au delà du jardin...

— Hé bien, maman, tu rêves encore ce matin?

Une porte venait de s'ouvrir, et, sur le seuil, une jeune fille, sa natte brune dans le dos, le poing coiffé d'un bonnet de mousseline, riait en secouant Mme Bérille interloquée.

— Rentres-tu, voyons, au lieu de demeurer là, plantée en I dans le vestibule avec ton chien ? A quoi penses-tu ? Voilà près d'une heure que nous travaillons, Jenny et moi... Tandis que tout le monde flâne ou s'amuse dans la maison !

Marie-Louise poussait sa mère aux épaules.

— Et les petites, qu'est-ce qu'elles font là-haut ?

— Elles descendent !...

Se laissant entraîner par sa fille, Mme Bérille entrait dans une vaste salle, violemment éclairée par une large fenêtre. Sur une longue table recouverte de percale blanche, des capelines,des rubans aux teintes de fleurs s'amoncelaient avec des fils enchevêtrés. Des « champignons » se dressaient, coiffés de béguins enguirlandés de minuscules paquerettes, de muguets

en touffes. Ils jaillissaient fièrement du tohu-bohu de la table, semblant offrir la grâce de leur parure aux petites têtes blondes et brunes pour lesquelles un travail délicat avait coulissé des mousselines, chiffonné des nœuds, harmonisé des couleurs. Marie-Louise reprit sa place près de Jenny, qui cousait paisible, ses cheveux nattés comme ceux de sa sœur, et roulés en « pillottes » claires au-dessus de son front lisse. Derrière elle, dans une cage, deux tourterelles, amoureuses, roucoulaient. On les voyait se poursuivre, se rejoindre, se bécotter. De l'autre côté de la table, un singe, un capucin à figure friponne, regardait curieusement le couple, crispant ses petites mains noires aux parois de sa maison.

— Tes tourterelles te réclamaient, et ton singe s'ennuie, ricana Marie-Louise en remarquant l'œil attendri de Mme Bérille quand elle passa devant Mama.

— Moi, c'est le chocolat que je réclame, dit Jenny sans lever la tête.

— C'est vrai! Nous n'avons pas encore déjeuné !... A quoi pense Céline, ce matin? On ne l'entend pas dans la cuisine ? Tu ne l'as pas vue, maman ?

Marie-Louise interrogeait sa mère qui, sans répondre, s'assit, morne, à sa place habituelle près de la fenêtre. Son chien l'avait suivie ; elle l'attira sur ses genoux creusés en rond, chaussa de lunettes son nez court.

— Passe-moi tes nœuds, Marie-Louise, je vais commencer à garnir. Tu poseras les brides à mesure que je finirai chaque capeline.

La longue natte, sur les épaules soulevées de Marie-Louise ironique, ondula comme un serpent.

— Dépêche-toi de terminer ta douzaine, Jenny, tu aideras les petites à chichiter. Je voudrais livrer à Paris pour deux heures.

Marie-Louise, poussant du coude Jenny, soupira.

— Tu entends, dépêchons-nous... Courbons-nous bien... tirons l'aiguille encore plus vite, tandis que Rose et Léone s'amusent là-haut, et que Céline flâne au jardin sans doute.

— Que veux-tu? Quand tu le répéteras cent mille fois, ça ne changera rien, va !..

Jenny suçait son doigt, qu'elle venait de piquer au fil de fer d'une anémone.

— Fais attention de ne pas tacher ta mousseline, Jenny, remarqua Mme Bérille.

— Tu pourrais bien lui demander si elle ne s'est pas fait mal ! s'écria Marie-Louise. Tu aurais certainement caressé ton Doré, et tu te serais excusée auprès de ton singe, si tes ciseaux, une épingle, les avaient effleurés par mégarde !.. La peau de Jenny est autrement sensible que celle de tes sales bêtes, pourtant !.. Nous tenons une bien petite place dans tes préoccupations.. la santé de tes animaux, le souci de tes livraisons, voilà ce qui compte pour toi.

— Allons, Marie-Louise, ne rage pas...

— Tu crois qu'il n'y a pas de quoi se révolter, quand on voit ce qui se passe !... Encore ce matin, nous étions levées toutes les deux avant six heures, et à sept nous étions ici, à la tâche, notre chambre faite, grand'mère habillée, mise sur son fauteuil.

— Crois-tu que je me sois amusée, moi, pendant ce temps ? gémit Mme Bérille.

— Je ne te parle pas de toi, jeta Marie-Louise, mais de ces deux pimbêches de Rose et de Léone qui sont encore là-haut à se bichonner ! Et c'est tous les jours la même chose ! Comment veux-tu que nous ne soyons pas irritées, à la fin !

Marie-Louise, les yeux assombris de colère, jetait au travers de la table les nœuds bleus, blancs, roses, que Mme Bérille, consternée, rattrapait au vol.

— Ah ! c'est que Mesdemoiselles ne descendraient pas comme nous, en « pillottes », dit Jenny, narquoise... Mesdemoiselles ne se montrent qu'en beauté, parées, les cheveux ondés.

— Sur le pont, quoi !...

— C'est de leur âge, fit Mme Bérille, conciliante.

— Et du nôtre donc ! s'exclamèrent en chœur, indignées, Marie-Louise et Jenny.

— Au vôtre, on est tout de même plus raisonnable, voyons ! Vous êtes montées contre les petites.. Vous savez bien qu'elles vont très vite à chichiter... Elles auront tôt fait de regagner le temps perdu.

Marie-Louise fixa sa mère d'un air dur :

— Tu les soutiendras donc toujours contre nous !

— Oh ! depuis que papa est mort, personne ne nous défend plus !

— Mais je ne vous attaque pas !

Mme Bérille sentait gronder l'orage dans le silence de Jenny, cousant, fiévreuse. La voix de Marie-Louise était agressive. Enfin, elle pouvait bien demander un peu d'indulgence pour des enfants, insupportables, il est vrai, mais qui avaient l'excuse de la jeunesse !

— Des enfants ! jeta Marie-Louise, hors d'elle. Tu l'entends, Jenny, maman traite d'enfantillage leur extravagance ! Mais tu ne les regardes donc pas, tes petites, auxquelles il ne faut pas toucher, sous peine d'être crue mauvaise ou jalouse ! Elles ont déjà des faces peintes, maquillées comme des visages de grues !

— Marie-Louise ! Je t'en prie !

Mme Bérille implorait la jeune fille, dont la colère montait, s'excitant à chaque mot.

— Oui, je sais... elles se poudrent un peu trop... Elles ont tort... Je le leur défendrai, je te le promets ! Mais calme-toi, tu exagères !

— J'exagère ! fit Marie-Louise exaspérée. Mais va donc demander ce qu'on pense d'elles, à la poste, où elles retirent toutes les deux une volumineuse correspondance !

— Moi, je ne veux plus sortir avec elles, dit Jenny. Tout Saint-Maur se retourne quand nous passons ensemble. Je ne tiens pas à me faire remarquer ni à me compromettre !

— Mais et toi ! Quand tu te promènes avec Gaston Desvrilès !

Mme Bérille, à son tour, s'emportait :

— J'en ai assez, à la fin, moi aussi, de vous entendre toutes les deux m'accuser de je ne sais quel crime !.... De vous laisser trop libres peut-être ?

Le chien, sur les genoux de la brave dame, grogna, dérangé par les mouvements désordonnés des bras qui fourrageaient avec fureur dans les rubans amoncelés sur la table.

— Me compromettre !

— Trop libres !

— Il ne manquerait plus que cela, que tu nous tiennes à l'attache, quand tu n'es pas capable de gouverner tes petites... comme tu dis !

Les deux sœurs, associées dans une même rancune, accablaient Mme Bérille de reproches aigus qui la poignardaient,

injustement, lui semblait-il. De quoi donc était-elle responsable? N'avait elle pas été, du vivant de M. Bérille, une épouse irréprochable, féconde, gracieusement épanouie dans le bouquet de ses cinq filles?

Après l'écroulement qu'avait été la mort de M. Bérille, ne s'était-elle pas remise au travail : le ménage vivant largement n'avait aucune avance. Elle avait fait de son mieux, repris le métier de modes dont sa vieille mère, veuve aussi, l'avait élevée, puis dotée. Que lui reprochaient-elles donc, ses filles, qui se dressaient maintenant en adversaires, devant elle, désarmée, dolente, vaincue à l'avance?

— Et Céline, criait Jenny, piquée par la remarque de sa mère, crois-tu que c'est pour pêcher les goujons de la Marne qu'elle se promène avec Georges Perrier?

— Qui vient la cueillir en barque, au bas du jardin!

— Bah! un gamin ! Nous lui avons lavé ses culottes autrefois, voyons, pour lui éviter d'être grondé par son oncle, et ton pauvre père, lui-même, s'amusait des croquis naïfs du petit qui crayonnait partout déjà.....

Marie-Louise, ironique, interrompait sa mère :

— L'artiste qu'est Georges se révélait... Malheureusement, depuis qu'il est à l'école des Beaux-Arts, il ne dessine plus... mais plus du tout!...

— Enfin, fit Jenny, rouge et dressée sur sa chaise comme un petit coq en colère, Gaston aussi n'était qu'un gamin quand il est venu ici pour la première fois... papa le trouvait très gentil, aussi doux qu'une fille... et André l'appelait Mademoiselle Tonton... Je l'ai toujours défendu contre les bourrades de Céline...

Au nom d'André, une nuance de mélancolie était montée dans les jolis yeux bruns de Marie-Louise. Une haute silhouette s'était profilée sur l'écran d'un souvenir : M. Bérille l'avait bien aimé, ce grand gars qu'il appelait son fils intellectuel. Comme il aurait été fier de le voir maintenant : André Vignolat n'était-il pas le beau major, le colonial auréolé par la gloire des expéditions lointaines, celui qui révolutionnait tous les petits cœurs de Saint-Maur quand il revenait passer ses congés dans le logis voisin ! Les avait-on assez jalousées, toutes les cinq, parce qu'il était demeuré leur grand camarade, celui qui enjambait la haie, se mêlait à leurs jeux jadis, les

emmenait maintenant vagabonder à travers la campagne !

Jenny, ardente, continuait :

— Non, je n'admets pas que tu compares ce gamin, qui va avoir vingt ans et qui a des allures de fille vicieuse, à Gaston, qui fait honnêtement son chemin dans la carrière administrative ! Certes, Gaston m'a toujours préférée à toutes les petites amies que nous avons été pour lui...

— Mais je ne t'en fais pas reproche.

Mme Bérille essayait mollement d'arrêter le flot de paroles qui débordait des lèvres habituellement silencieuses de Jenny.

— Il ne m'a jamais offensée d'un mot, dans cette préférence, ni d'un geste équivoque....alors que j'ai surpris Georges, tiens, encore hier, tandis que tu étais à Paris, qui embrassait Céline sous la fenêtre de la cuisine...

— C'est vrai, poursuivit Marie-Louise. Céline se joue de toi en riant et tu n'y vois que du feu ! Si les petites sont inquiétantes avec leurs allures extravagantes, Céline l'est aussi et d'une autre façon... Du reste, j'ai sur Georges des « tuyaux » précis : les fenêtres de sa maison donnent sur la propriété d'un ami d'André... Je sais que Georges a une conduite scandaleuse, qu'il a dans Saint-Maur trois maîtresses, dont deux mariées... Elles ont chacune leur jour... Céline aura le sien sans doute...

— Cancans, potins, qui t'a rapporté toutes ses histoires ?

— Ecoute, maman, — et Marie-Louise regarda sa mère gravement, — c'est la dernière fois que je t'en parle. Tu te figures que j'invente, que je brode sur des racontars... Libre à toi de ne pas me croire : je te mets en garde contre une catastrophe dont nous serions toutes atteintes... Tu vis dans une perpétuelle inconscience, contemplant tes chiens, ton singe, ta tortue, toute la ménagerie de la maison... Tu ne regardes pas tes filles, tant pis pour toi !...

— Et pour nous, grommela Jenny entre ses dents.

— Le chocolat !....

La porte avait été poussée par une jolie fille en jupon court et chemisette de batiste légère. Les cheveux, crépelés en lourds bandeaux bruns, encadraient le visage un peu empourpré par la chaleur de la cuisine sans doute...

Au bout de son bras, sur un plateau, fumaient trois tasses

qu'elle déposa prestement devant ses sœurs ironiques et Mme Bérille maussade.

— D'où viens-tu, sans être habillée encore, quand il y a deux heures que tu es descendue pour faire ce chocolat qui cuisait seul dans la cuisine ?

Marie-Louise et Jenny, le nez dans leur tasse, mangeaient en hâte... Elles échangèrent un regard moqueur à l'adresse de Mme Bérille, dont la voix voulait être sévère.

Céline, sans répondre à sa mère, bouscula les chiens, entrés à sa suite : deux bassets, une levrette, un griffon, père de celui qui dormait en rond sur les genoux de Mme Bérille. Celle-ci, sa question posée, avalait, placide, son chocolat, résignée à ne pas insister sur l'emploi du temps de Céline..... A quoi bon ? Il ne fallait plus songer maintenant à les tenir. De la rigueur ferait peut-être fuir Céline tout de suite... En somme, elles avaient, toutes les cinq, un intérêt évident à demeurer sous le toit maternel.

Mme Bérille comptait, sans se l'avouer, sur leur bon sens pratique, plus que sur leur vertu, pour les préserver d'un écart qui les disqualifierait complètement. Dans la petite ville où leur enfance s'était écoulée, heureuse et considérée sous l'autorité de leur père, le respect dont jouissait M. Bérille rejaillissait encore sur ses filles, après dix ans.

... Et Mme Bérille reprit son ouvrage, dans un doux optimisme né peut-être du chocolat sucré à point... de la clarté qui embellissait les choses autour d'elle, du rayonnement de soleil qui accrochait des flèches d'or aux chevelures de ses trois aînées. Elle caressa Doré, qui grognait, agacé par Céline et par la levrette mignarde, que la jolie fille, taquine, s'amusait à lui présenter, frottant les deux museaux hostiles l'un contre l'autre.

— Sale bête, as tu bientôt fini de « groumer » ?

— Laisse-le tranquille, il ne te dit rien ! Dépêche-toi d'enlever les tasses... Si tu continues à traîner, le déjeuner ne sera pas prêt pour midi. As-tu songé à grand'mère avant d'apporter le chocolat ?

— Et toi, avant d'avaler le tien?... fit Céline malicieuse. Je lui ai monté deux œufs pondus ce matin... Elle est installée devant sa fenêtre et tricote des chaussettes que mademoiselle Rose lui a demandées, paraît-il.

— Pauvre vieille maman !... Elle ne fait guère de bruit, maintenant ! Son bâton qui frappe pour nous appeler, c'est tout ce que nous entendons d'elle, depuis que ses jambes sont paralysées.

Marie-Louise dressait haut les coques d'un minuscule bonnet.

— Elle doit s'ennuyer, tout de même, presque toujours seule !

— Mais non ! Quand je monte pour la coucher, elle me raconte tout ce qui s'est passé dans la journée... les visites que nous avons reçues... et qui ne sont pas venues la saluer... De sa fenêtre elle voit vivre tout Saint-Maur... Je dors, des fois, avant qu'elle ne se taise...

— Oh ! toi, Céline, tu as toujours été son « chouchou », à grand'mère ?... Il n'y a que toi qu'elle ait supportée dans sa chambre !

— Elle t'a toujours soutenue contre nous !

— Elle t'a laissé faire tout ce que tu voulais !

— Quand nous allions travailler à Paris avec maman, tu étais la maîtresse de la maison... puisque les petites étaient encore en pension.

— Allons ! Ne recommencez pas vos comparaisons, dit Mme Bérille empressée autour d'une immense capeline rose que, de sa cage, le singe semblait guigner... On dirait que vous avez toujours été d'éternelles sacrifiées... Il fallait bien que l'une de vous s'occupât de la maison, de la cuisine. Grand'mère a dressé Céline, qui s'en acquitte très bien, il faut être juste. Vous ne voudriez pas, ni l'une, ni l'autre, vous en charger !

— Marie-Louise !

— Le beau major !

Sur le seuil de la porte, Rose et Léone en peignoir flottant, les cheveux relevés haut sur le front, la nuque découverte, criaient en se poussant :

— Marie-Louise ! Il passe sur la route !.. Il est en uniforme !.. monte dans la chambre de grand'mère, tu le verras encore !

— Avez-vous fini, imbéciles ! et croyez-vous que je vais monter un étage pour voir un monsieur que je connais depuis quinze ans !

— Fais donc pas la maligne, Marie-Louise !.. On sait bien

que tu le gobes... et que tu grilles d'envie de grimper l'étage pour le voir dans son beau costume d'officier...

— Mais tu es bien trop orgueilleuse pour l'avouer!

— Et tu ne le verras pas, tandis que nous l'avons admiré tout à notre aise : il est vraiment très chic !..

—Au travail,mes enfants,je vous en prie,supplia Mme Bérille en désignant aux jeunes filles leur chaise derrière leur place encombrée.

— Je me trotte au marché, cria Céline, en emportant ses tasses.

Dans l'escalier,on l'entendit hurler après la meute qui l'avait suivie.

— Doré,mon chien, c'est toi le plus sage, va !

Mme Bérille flattait la bête de la voix et des mains. Marie-Louise s'impatientait :

— Encore !... Oh ! cette maison !

— Bon, voilà Marie-Louise qui commence! remarqua Rose, le nez sur une charlotte de mousseline qu'elle ruchait.

— Qui continue, grommela Mme Bérille.

— Quel homme résistera jamais dans cette salade de filles et de bêtes !...

— Si je rêvais d'avoir un fiancé, je ne l'amènerais pas ici.

Léone riait,secouant sa tête auréolée d'or roux.

— Il serait épouvanté tout de suite !

— Il y aurait de quoi... avec toutes vos sottises!

— Et dans une pareille ménagerie !.. cinq chiens, cinq filles !

— Assez, assez, fit Mme Bérille excédée. Depuis ce matin vous n'arrêtez pas ! Je suis fatiguée de vous entendre. On ne va pas tuer ces bêtes pour vous faire plaisir. Du reste,toi,Marie-Louise, tu trouverais d'autres raisons pour te plaindre. Tu as un bien triste caractère, ma pauvre enfant. Tu ne seras jamais heureuse !

Marie-Louise regarda un moment sa mère, dont le visage exprimait une évidente sincérité. Elle eut un mouvement violent pour riposter, puis, se ravisant, elle se tut, courba la tête, « coqueta » ses rubans,résignée...

Pourquoi, en effet, ressasser inlassablement les mêmes choses ? Une amertume l'envahissait, une angoisse l'étreignait quand elle se penchait sur l'avenir barré d'un mur noir contre

lequel ses sœurs elles-mêmes, malgré leurs illusions, iraient se briser...

Leur père, éducateur patient, et professeur d'énergie qui voulait ses filles saines et solides, avait encouragé et discipliné leurs instincts de mouvement, présidé aux ébats de leur force grandissante. Même après sa mort, ne les avait-on pas vues, toutes les cinq, pédaler à travers la campagne, en robe courte, à col marin, ou, canotières adroites, lutter de leurs jeunes muscles contre le courant de la Marne ? Des allures à ce point garçonnières déconcertaient la petite ville: tout Saint-Maur venait curieusement contempler « les Américaines »se jouant dans l'eau, quand elles prenaient leur bain.

Qui donc les viendrait chercher maintenant ?

Qui braverait l'hostilité que Marie-Louise percevait à toute occasion. Et qui oserait s'aventurer dans l'enfer de cette maison en désordre?... Des amants ? Oh ! oui, sans doute...

Dans la grande pièce illuminée de soleil, on n'entendait plus que le tic-tac du cartel, et le froissement des rubans entre les mains de Marie-Louise. Les tourterelles, lasses, dormaient, serrées l'une contre l'autre. Mama, accroupi dans sa cage, risquait un œil de temps en temps vers le chien jaune et la capeline rose.

Jenny souriait, calme. Marie-Louise, un moment, la regarda, envia sa belle sérénité. Elle savait bien que, derrière cette douceur souriante, il y avait un espoir, une image... Marie-Louise jalousait sa sœur pour sa confiance en ce Gaston qu'elle attendait, tranquille, certaine qu'il se chargerait de sa vie, dès qu'il serait en mesure de le faire... Sans en aviser personne, secrètement, ils avaient dû se promettre, et Jenny, paisiblement, laissait couler les jours...

Marie-Louise l'admirait. Elle aurait voulu croire en quelque chose, en quelqu'un...ressembler même à Céline, dont la joie exubérante la crispait !... Les seize ans de Rose, les dix-huit de Léone pouvaient attendre un miracle ! Mais ses vingt-six à elle ne lui laissaient au cœur qu'une amertume, qu'une angoisse grandissante. Qui donc viendrait, en sauveur, l'arracher d'ici, avant que se stérilisât sa jeunesse, sa vie qu'elle sentait violente, impérieuse, une vie qui affirmait ses droits, gonflait ses seins durs sur sa poitrine.... L'aiguille piquait des rubans, dressait des coques. Les nœuds s'entassaient devant la jeune fille.

Léone et Rose, face à face, échangeaient des sourires complices...

Mme Bérille levait vers le ciel des yeux mornes. Satisfaite du silence actif autour d'elle, elle rêvait vaguement au couple de perruches que la femme du boucher lui avait promis. Une toute petite cage, en vert pâle, suffirait pour le ménage, ces oiseaux ne se reproduisant guère sous nos climats. Mme Bérille regardait la place où pendrait bientôt la nouvelle maison... quand la capeline rose dégringola soudain, tirée par des mains invisibles...

— Mama !.. La sale bête ! Qui a lâché le singe ?

Les quatre sœurs, en tumulte, se levèrent. Rose et Léone se tordaient. Le capucin, à travers la salle, bondissait, la capeline précieusement serrée contre lui. Il était si comique avec sa face de vieux gosse espiègle que les deux aînées, malgré leur mauvaise humeur, se prirent à rire.

Mme Bérille, les bras levés, criait, impuissante :

— Mais rattrapez-le donc !.. Mama, vilaine bête, veux-tu venir ici !..

L'animal sautait des épaules de Marie-Louise sur le chignon de Rose. Effronté, il tirait la natte blonde de Jenny, se pendait à celle de Marie-Louise, comprimant toujours sur son ventre la capeline. Soudain il poussa un cri perçant, s'immobilisa sur le dos de Léone : le chien le tenait par la queue !..

Il y eut un silence tragique... Doré semblait triomphant... Marie-Louise, brusquement, empoigna Mama par la peau du cou, l'arracha aux crocs du griffon, puis le balança un moment devant la fenêtre. Elle allait le laisser aller, quand Mme Bérille, suppliante, s'interposa.

— Je t'en prie, Marie-Louise, ne le lâche pas... remets-le dans sa cage... Ne le lâche pas, il ne reviendrait plus !

— Le beau malheur !

Marie-Louise hésita. Au bout de son bras nu, l'animal se débattait toujours.

— André l'a si bien soigné, fit encore Mme Bérille, essayant d'attendrir sa fille.

— C'est vrai qu'il l'a guéri d'une bronchite, le beau major, dit Rose apitoyée..... Tu devrais t'en souvenir, Marie-Louise !..

La jeune fille haussa les épaules, puis, vivement, elle rejeta, au fond de sa cage, le singe terrifié.

Mme Bérille respira, rassurée. Elle ramassa la capeline qui avait glissé dans la lutte, tira le verrou sur Mama blotti dans la vieille couverture qui lui servait de lange, et se rassit de nouveau contre la fenêtre. Doré, piteux, réclamait une caresse, le museau sur son tablier. Elle le flatta de la main, le grondant à voix basse :

— Tu as été méchant, mon chien, tout à l'heure..... pourquoi as-tu mordu Mama ?

Doré, avec un grognement, sauta au creux des genoux accueillants. Il s'y carrait, à l'abri de tout, dans la tiédeur des jupes. C'était sa place à lui, rien qu'à lui : la levrette logeait dans le vestibule à cause de sa fragilité; les bassets accouplés, le griffon avaient leur maison de bois à l'entrée de l'allée qui conduisait, à travers un fouillis de fleurs, de légumes, d'herbes folles, à la Marne. En barque, de la rivière, on pouvait voir toute la vie de la maisonnée... les bêtes libres dans la verdure, les jolies filles rieuses, bruyantes, affairées. On pouvait les admirer, penchées sur les mousselines aux nuances tendres, les laines douces, les rubans. La lumière baisait les nuques blondes, brunes, caressait les chevelures. Rose, depuis un moment silencieuse, regardait le chignon de Léone sur lequel se jouait le soleil.

— Rose, le coulissage de ta douzaine n'est pas achevé ?.. Tu descends en retard et tu flânes encore !

— Ah! maman !... Tu n'as pas le sens de la beauté! Tu ne vois donc pas que j'admire les cheveux de Léone!... au soleil, ils semblent flamber ! Et pourtant à l'ombre ils sont presque bruns !...

— Travaille donc, au lieu de t'extasier... et puis ces bonnets de satin sont bien jolis aussi... et ils ont l'avantage de nous nourrir...

Sans répondre à Mme Bérille, Rose continuait :

— Tu devrais les passer au henné, Léone, ils auraient des reflets merveilleux.

— Céline doit m'en rapporter aujourd'hui, justement... Tu vois, j'y avais pensé avant toi... Je ne t'en parlais pas pour t'en faire la surprise!...

Sur la table, à côté de la jeune fille, une petite glace était posée, parmi les chiffons. Léone s'y mira, sourit à ses yeux

qui s'ouvraient immenses, et dorés aussi, avec des cils sombres et bouclés, dans un visage très poudrerizé.

— As-tu bientôt fini de t'admirer !

Marie-Louise ricanait :

— Ah ! Il ne faut pas grand'chose à celle-ci pour être heureuse ! Il lui suffit de se trouver belle !

— Dis donc, tout le monde ne l'est pas !

— Et c'est un rude capital que la beauté !

— Mis en valeur intelligemment, ce capital-là nous libérera de ce travail idiot... de cette besogne dans laquelle nous nous éreintons pour tout juste ne pas mourir de faim !... Ah ! le jour où je pourrai faire un pied de nez au chichitage, à la lessive, à toute la maison, ce jour-là... ce jour-là seulement, je me sentirai exister, vivre !!...

La voix âpre de Rose surprit étrangement Marie-Louise, qui regarda la petite, remarqua pour la première fois ses yeux de volonté, son front tenace.

— Vivre... Avoir sa place au soleil !...

— Nous l'aurons, Léone !

— Je l'espère bien !

— Voulez-vous vous taire, avec vos bêtises !... Je ne peux pas, tolérer... Rose !

Mme Bérille menaçait, du doigt les petites qui n'écoutaient pas et continuaient à émettre des sentences définitives, excitées par le regard curieux de leur aînée.

— Il faut bien se tirer d'affaire !

— Le succès excuse tout !

— Et la fin justifie les moyens !

— D'abord, tant qu'on ne te fera pas un petit, tu n'auras rien à nous dire, maman !

— Vous tairez-vous, ou je vais monter chez grand'mère !

— Passe-moi les brides !

— Garnis les béguins !

— Coulisse les charlottes !

— A toi les nœuds, Marie-Louise !

— Non, maman, ne touche pas à ce livre, il n'est pas écrit pour les jeunes filles !!

— C'est abominable !

— Tu ne vas pas te débaucher l'esprit à ton âge !... Je te

prêterai *Graziella* pour lire dans le train, tout à l'heure, c'est dans ta note...

Et Rose, autoritaire, attira près d'elle *le Journal d'une femme de chambre*, que Mme Bérille, machinalement, venait de feuilleter, le trouvant sous ses yeux.

— Et tu ne comprendrais pas, je t'assure, affirmait Léone.

— C'est effrayant !

— Voilà le résultat de ton indulgence !... Nous t'avons assez prévenue, Jenny et moi, qu'elles lisaient les pires choses !... Tu l'as voulu, ne te plains pas !...

— Ah ! vous vous mangez toutes entre vous !... Mais quand il s'agit de m'accabler, vous vous retrouvez toutes d'accord !...

— Assez ! Assez !...

— Un chœur, Léone ! fais la seconde partie... chante la première, Jenny ! à moi la basse !...

Les chiens, sans y avoir été invités, sautant du jardin par la fenêtre, entrèrent dans la danse, se mêlèrent au concert : ce fut une cacophonie générale dominée par le soprano de Jenny, plutôt fantaisiste... Les tourterelles, réveillées, roucoulèrent, par esprit d'imitation sans doute... Mama secouait sa cage de ses petites mains noires crispées aux barreaux.

La porte claqua : Mme Bérille s'enfuyait... traînant des rubans, et son chien jaune dans les bras...

II

— Son chien, hurla Marie-Louise. Ah ! Elle n'oublie pas de l'emmener, malgré son désarroi !... Et elle voudrait nous faire de la morale !... Assez, Claudine ! Tais-toi, Chicot !... finis, Musotte !... Et Fatma, qui hurle dehors !... Rose, on doit t'entendre de la Marne ! Assez ! assez !...

Neptune, Neptune...
Dieu des eaux,
Protège nos vaisseaux...

Léone et Jenny continuaient le chœur au milieu du vacarme. Rose, éperdument, reprenait :

Neptune...

— Assez ! Assez !

Marie-Louise se bouchait les oreilles.

Elles se turent enfin, apaisèrent les chiens. Léone tendit un

morceau de sucre au singe, qui le grignota en se frottant le ventre pour montrer à Musotte, qui le regardait, jalouse, combien c'était bon !

— Enfin c'est la dernière !...

Marie-Louise attirait une charlotte :

— Après celle-ci, je monte m'habiller, et je file... Je déjeunerai chez les Pajol, je suis abrutie depuis ce matin.

— Oh ! Tu ne vas pas nous faire croire que tu t'y amuses !

Léone haussait les épaules.

— Quelle dinde, cette Céleste !

— Et sa mère !... quelle Mme Cardinal !...

— Mme Cardinal et sa fille ?... mais oui... Tu ne le savais pas, Marie-Louise ? Quand elles étaient encore à Saint-Maur on ne les appelait que comme ça...

— Elles ont été baptisées du jour où l'on a su que Céleste, divorcée, entrait au Conservatoire.

— Avec l'espoir de briller un jour à la Comédie-Française !

Rose enchérit :

— Et d'y éclipser « la divine » !

— En attendant, malgré des leçons coûteuses, elle ne rayonne qu'en de vagues Folies...

— Elle n'a pas l'allure !

— Ni l'estomac !

— Elle est pourtant jolie !

— Sa mère, qui l'a été... la cocufie cependant !...

— Avec le beau Vineuse !

— Quelle famille !

— Le père, la mère, la fille... et l'amant de ces dames !...

— Rose ! Te tairas-tu ?

La petite, très calme, tout en piquant des nœuds de satin bleu sur un béguin de mousseline, reprenait :

— Bien sûr, qu'elle cocufie et le père Pajol et sa fille avec Vineuse !... Tu ne le savais pas ? Tiens, l'année dernière, les Pajol ne sont rentrés à Paris qu'en octobre... j'ai pincé la grosse mère Pajol avec le joli garçon à l'Ecu, au bord de la Marne !...

Léone continua :

— Ils dînaient en tête à tête sous un bosquet... Nous avons ri !... A travers le feuillage, dans la clarté d'une lampe, nous apercevions la vieille folle pâmée contre Vineuse qui lui pelot-

ait les nichons !... Et tu sais, il en avait plein les mains !

— Et les bras !

— Quel poids, mes aïeux !...

— Fichez-moi la paix ! Vous bavez tout le venin du pays !

Rose n'arrêtait pas, étalant avec complaisance les turpitudes u'elle avait surprises ou qu'elle inventait. Léone faisait cho-us, tandis que Jenny, muette, indifférente, achevait sa tâche.

— Et tu sais, le bel André lui-même n'a pas été insensible ux coquetteries de Céleste...

— Le deuil parait si bien sa beauté blonde !

— C'est vrai ! Elle a eu le toupet de se mettre en noir, à la mort de ce pauvre Lemaire, dont elle était divorcée depuis ongtemps !...

— Je suis sûre que les trois quarts du congé d'André ont été occupés par Céleste...

Rose froidement constatait :

— Il n'aime pas les vierges, le cher homme !...

— La preuve, c'est qu'il nous respecte rudement !

— Il lui faut donc des grues...

— Rose ! Si tu ne te tais pas, je te gifle !...

Marie-Louise foudroyait du regard la petite, qui ricanait en sourdine.

— Etes-vous assez rosses, toutes les deux, continua Marie-Louise, et pouvez-vous vous permettre de critiquer la vie des autres, quand vous êtes déjà truquées, maquillées comme des filles !... Admettons que je marche dans la boue près de ces femmes... Je sais, parbleu, me retrousser, et j'y gagne mes robes, vous le savez bien, en faisant celles de Céleste, tandis que je me demande comment vous trouverez l'argent qu'il vous faudra pour satisfaire aux besoins de luxe que vous avez déjà. Il est vrai que ce ne seront jamais les scrupules qui vous empêcheront d'arriver à ce que vous voulez !...

— Tu l'as dit, Marie-Louise !

Léone fixait sa sœur :

— Tu as tort de te fâcher... Nous avons toutes à tirer notre épingle du jeu... Nous n'allons pas nous abrutir ici jusque *ad vitam æternam*. Chacune de nous envisage l'avenir à sa façon. Rose et moi, nous marchons ensemble. Céline s'en sortira peut-être va, avec sa nature !... J'ai confiance... Elle est moins hur-

luberlu qu'elle ne paraît, et le petit Georges aura le sac à sa majorité... Quant à Jenny !...

— Jenny ne te demande pas ton opinion ! Fiche-moi la paix avec tes discours !...

Les « pillottes », sur le front lisse de la jeune fille, sautèrent. Après sa brève réplique, elle reprit son chichitage.

— Oui, un bouchon, vous deux!

Et Marie-Louise, son travail terminé, planta sa longue aiguille sur la table garnie de percale blanche, se pencha vers la fenêtre, où dansait la lumière triomphante. Elle tendit ses mains fines, abîmées de piqûres, vers le ciel sans nuage, d'un bleu intense, unique.

— S'en aller, s'en aller, murmura-t-elle, toute droite dans la clarté... s'en aller... fuir...

— Toute seule? fit la voix ironique de Rose.

— Et le beau major? Que penserait-il de ce lâchage?

— Encore? C'est une scie que vous me montez, décidément? André est avec moi ce qu'il est avec vous : un camarade! C'est un des rares qui aient continué à fréquenter la maison depuis la mort de papa, et vous êtes toutes plus chipies les unes que les autres à son égard !...

Il y eut des protestations énergiques; Marie-Louise ajouta :

— Quand il n'est pas là, naturellement !... Pourtant il n'oublie aucune de nous pendant ses séjours aux Colonies...

— Ça, c'est exact : nous avons toutes nos cadeaux, quand il rentre, constata Rose.

Oui, les petites étaient injustes envers lui, s'entêtait Marie-Louise, le visage animé. Elles ne voyaient en lui que le bel officier! Pourtant, faisait-il parade de son grade et de sa profession? S'exhibait-il tellement en uniforme?

— Puisque nous ne le voyons qu'en civil !... Par exception, ce matin, vous l'avez aperçu en tenue... Il devait y être obligé pour aller au ministère, puisqu'il rembarque bientôt.

Non, il était autre chose qu'un « galonné »... mais il n'affichait pas plus ses sentiments que ses broderies. On ne pouvait le juger qu'à ses actes : il n'avait jamais varié dans son attitude, depuis le jour où elle l'avait vu pour la première fois !

Marie-Louise songeait... Quinze ans déjà !... oui, il y avait quinze ans de cela... M. Bérille venait de faire construire

petite maison et la famille était en pleine installation, les nées étaient folles de joie, et regardaient curieusement le pa-illon voisin, qui semblait abandonné, avec ses fenêtres closes. es plantes sauvages, des roses, grimpaient au long des ailes e ce logis silencieux, qui avait dû être un moulin... Les pro-riétaires, disait-on, étaient en voyage... Un soir enfin, des ortes s'ouvrirent! Une femme en deuil, les cheveux grison-ants, apparut là, sur la terrasse, puis, près d'elle, un grand eune homme, tout en noir aussi, l'air douloureux, malgré l'é-ergie et la rudesse qui se lisaient déjà sur sa figure brune, où isaient des yeux ardents.

Elles étaient toutes dans le jardin; Mme Bérille, dans le alon, jouait une romance en sourdine, la grand'mère trico-ait. M. Bérille achevait un cigare sur la pelouse. Au ruit, il avait levé la tête. André, de l'autre côté de la haie, aluait. Alors le petit Gaston Desvrilès et Georges Perrier, deux outards qui sautaient avec les gamines, avaient reconnu le oisin : il les ramenait du lycée avant le deuil de son père. ls l'interpellèrent... M. Bérille souriait, accueillant... André njambait la haie, là, contre le chemin...

Rose n'était encore qu'une poupée trébuchante qu'on se epassait... elle avait grandi...

— Et le gars un peu sauvage, si brusque, si timide aussi, est devenu un homme... un inconnu dont on sait peu de chose, maintenant....

Marie-Louise, inconsciemment, venait de penser à demi voix.

— On sait toujours que c'est un chic type, affirma Rose.

— Puisqu'il fait toutes nos fantaisies quand il est en congé! Quel dommage qu'il ne puisse pas nous emmener aussi aux Colonies!...

— Voyons, Léone! Tu n'y penses pas! Ton teint s'abîme-rait là-bas!

La blonde Jenny, doucement, ironisait.

— Je le suivrais jusqu'au bout du monde! Avec lui on n'a jamais ni trop chaud, ni trop froid, ni faim, ni soif... Il pré-vient tous les désirs!

Léone feignait de s'emballer en jetant un coup d'œil sur Marie-Louise : la jeune fille semblait très absorbée par la pose d'une couronne de myosotis.

— C'est vrai ! Vive le major !... Un ban pour le major, je demande un ban !... Ouvrons le ban, Léone !

Rose battit des mains, Léone l'imita, Jenny frappa deux doigts l'un contre l'autre...

— Sottes ! Avez-vous fini !...

Marie-Louise était un peu rose : trop de souvenirs montaient à son cœur.

Ses sœurs consternées s'arrêtèrent. Rose, sur un ton boudeur, dit :

— Tu n'es jamais contente, Marie-Louise ! Tu nous traites de rosses quand nous nous moquons de ses airs mystérieux.

— Bien sûr... il joue au beau ténébreux, notre cher voisin : on ne sait rien de sa vie amoureuse. Il paraît toujours blaguer quand il parle des femmes.

— Léone a raison. Il affecte de les mépriser... et pourtant je l'ai entendu dire qu'il les adorait toutes... sauf nous, naturellement... Nous le trouvons très chic tout de même... nous l'applaudissons, tu nous fais taire !...

Et Rose, comique, feignit de pleurnicher, puis se mit à rire et lança :

— Veux-tu que je te dise, Marie-Louise, eh bien ! tu le gobes, le major... et sérieusement... Tu es chipée, — voilà... Et c'est le grand secret de polichinelle de ton cœur... la raison de ton humeur de dogue...

Marie-Louise, dédaignant de répondre, traversa la salle, se dirigeant vers la porte. Léone la retint par son peignoir.

— Marie-Louie, écoute encore !

Les admirables yeux de Léone se voilèrent d'une émotion soudaine ; elle attira sa sœur près d'elle, la regarda bien en face :

— Grande bête ! Tu ne vois donc pas clair en toi ?... C'est dans ton intérêt que nous te révélons tes propres sentiments !... Tu l'aimes, André, ne t'en défends pas, c'est tout naturel !... Mais comme tu es loin de la vérité, ma pauvre grande !... Tu es encore au temps où la jeune fille, drapée dans sa dignité, attendait qu'on la vînt chercher !... C'est fini, maintenant, cette manière-là ! Ce n'est plus le jeune homme qui fait la déclaration...

— Ah ! non alors !

— Rose, ne m'interromps pas... il faut que Marie-Louise

sache bien qu'elle n'est pas dans le mouvement... Les hommes sont trop sollicités. On leur tend des pièges... Les mères préparent leurs filles à ce jeu... Pas la nôtre ! Oh non ! Elle n'est pas non plus de son époque... Tu demeures froide, presque toujours repliée sur toi-même, ou tout au contraire prête à mordre... Alors, les hommes te regardent, interdits, sans comprendre... ils ne sont pas très forts, tu sais... Tu me regardes ahurie ?... Je ne te parle pourtant pas chinois !...

Et Léone, en riant, lâcha Marie-Louise.

— Hein, vous êtes cuites, toutes les deux ? Vous ne croyiez pas Léone capable d'une psychologie si profonde.

Rose feuilletait *le Journal d'une femme de chambre*, elle continua :

— Ah ! Nous n'en sommes plus à lire *Graziella*, nous !...

Une ombre passait sur le bleu céleste de ses yeux... la petite reprenait pourtant, la voix convaincante :

— Crois-moi, Marie-Louise, descends de ton piédestal. Rends-toi compte des besoins des hommes... des mâles, ma chérie, rien que des mâles. Apprends-les dans Paul Adam... vois défiler les amants de Clarisse...

— Tais-toi, tais-toi, Rose !... Vous me faites peur toutes les deux.

Les jeunes, devant la stupeur croissante de leur aînée, sourirent en se regardant. Rose murmura :

— Il faudra en aviser le bel André... Il n'y a qu'un moyen avec elle : quand on l'aura violée, elle dira merci... Et comme elle sera fidèle et aimante... le mariage viendra après... plus tard... Tout au bout...

— Mais quel genre de filles êtes-vous donc ?

Marie-Louise indignée, les bras croisés sur sa poitrine frémissante, contemplait ses jeunes sœurs, révélées dans leur vrai jour, déracinées de la famille, étrangères déjà à leur milieu. Jenny, ses clairs yeux arrondis de surprise, écoutait, les coudes sur la table. Les petites semblaient très fières de leur effet.

Soudain la porte s'ouvrit, la meute des chiens bondit dans la salle devant Céline, qui entrait, très rouge, le panama de travers, les yeux brillants, les lèvres écarlates. A son bras un filet débordait de légumes et de paquets, entassés pêle-

mêle. La queue d'un poisson fraternisait avec les radis roses et les aubergines violettes.

— Le henné de Léone ! La poudre de Rose ! La dentelle de Jenny ! Ton papier, Marie-Louise !.. Ouf !.. Je n'ai rien oublié... Vous pourriez me dire merci, au lieu de vous « zyeuter » là, avec des airs de génisse qui verrait passer un train !..

— Tu es une bonne fille, Céline !

Rose continuait à rire :

— Et tu pourras toujours nous taper quand nous serons riches !

— Comment donc !

Céline débarrassait un coin de la table, étalait ses emplettes, faisait le partage, annonçait les prix.

— Pour l'instant, c'est vous qui me devez dix-huit sous... et toute bonne fille que je sois, je ne peux pas vous en faire cadeau.

Rose allongea une pièce de un franc et, grande dame, refusa la monnnaie...

— Deux sous de rabiot !

— Avec ce que tu as « gratté » à maman sur le marché, ça te fait un voyage à Paris, hein ?

— Tu l'as dit.

— On ne le répétera pas, si tu veux, une minute, lâcher tes salades, ton maquereau qui empeste, et nous regarder bien en face...

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes toutes piquées ce matin ?

Céline interrogeait du regard Marie-Louise et Jenny. Toujours muettes, les deux aînées assistaient au spectacle que leurs jeunes sœurs leur donnaient, essayaient de deviner vers quels rôles précis s'orientaient ces destinées qui semblaient jumelles.

Les petites s'étaient rapprochées l'une de l'autre. Rose appuyait sa tête blonde sur l'épaule de Léone.

— Céline, tu es une bonne fille, sans malice... Tout à l'heure, Marie-Louise, qui a l'air de rêver maintenant, nous a demandé ce que nous étions... oui, toutes les deux, Léone et moi... Bien franchement, dis ce que tu penses de nous, toi !...

Céline éclata de rire :

— En voilà une question !... Dis donc, Marie-Louise, c'est pour savoir ce que Léone et Rose ont dans la peau que tu te creuses l'imagination? D'abord, moi, je vois qu'elles sont de jolies filles...

— Bravo !

— Ben oui, entre nous, nous pouvons l'avouer, maman nous a rudement bien fabriquées... et toutes !... Il y en a pour tous les goûts !...

— Pour tous les goûts ! La vérité sort de la bouche de l'innocence !

Satisfaite, Rose pirouetta sur ses talons, puérile tout à coup, esquissa un mouvement de cake-walk, que Léone doubla en fredonnant une « mattchich ». Renversés, leurs jeunes corps étaient pareillement offerts et désirables. Céline avait raison, il y en avait pour tous les goûts...

Leur joliesse, d'être différente, se faisait valoir, accentuée par la grâce des attitudes, l'éclair des yeux, le battement des cils.

Peintes et fardées, elles apparurent à Marie-Louise auréolées d'une lumière nouvelle, d'un charme mystérieux qui se révélait à elle tout à coup. Une féminité singulière parait le moindre de leurs gestes. Elles semblaient se mouvoir avec la joie de plaire de partout. Leur main caressait l'air, leur rire chantait. Tout en elles était harmonie. Charme discipliné ou prodigieuse attirance? Marie-Louise subissait l'enveloppement d'un rythme qu'elles créaient.

... Oui, peintes et fardées, elles semblaient ciselées par la main patiente d'un artiste. Une beauté perverse irradiait de leurs yeux flamboyant dans leurs faces poudrées. Le soleil et le ciel étaient en Rose, avec l'or clair de ses cheveux, le saphir de ses prunelles changeantes en le double trait de leurs cils noirs. Elle avait un corps de fillette où les seins se dessinaient à peine. Elle inquiétait, elle affolait, vierge femme aux gestes menus, énigme vivante.

Léone, dodue et pourtant mignonne, offrait la volupté par ses prunelles de noisette mûre où luisaient des points d'or. Elle avait un nez imprévu, d'une grâce impertinente. Une fossette se creusait à son menton, quand elle riait. Leur rire, à toutes les deux, montrait des dents solides et saines.

— Tu veux savoir, Marie-Louise ?

Rose, très animée, se penchait vers son aînée.

— Nous ne sommes encore que les novices...d'un culte dont nous voulons devenir les prêtresses,les modernes prêtresses...

— As-tu, fini, chochotte !...

Céline pinçait le bras de Rose,qui se dégageait.

— Et c'est toi qui te trompes, Marie-Louise, en demeurant inaccessible... dans ta tour d'ivoire !...

La petite secouait la tête. Elle semblait jeter de la lumière autour d'elle. Marie-Louise, docile et lasse, les regardait toutes les trois : Céline, Rose, Léone...

Elle comprenait enfin le sens de leur beauté, l'éternel piège tendu à l'homme, proie dévorante ou dévorée... Elle les regardait, sans voir Jenny ironique, souriante, heureuse, en route aussi, mais vers un autre chemin ! C'était vrai ! Rose était toute lumière et ciel. Dans les yeux de Léone, une flamme montait, la volupté illuminait son sourire. Céline semblait un fruit savoureux.

Marie-Louise, envieuse, oubliait qu'elle était belle aussi par l'épanouissement de son corps, de ses seins lourds. Troublée dans sa féminité, angoissée dans sa chair sans le savoir, une tristesse infinie noyait son âme. Le timbre de l'entrée, résonnant brusquement, la fit tressauter.

— Le major, dit Céline, je l'avais rencontré en revenant du marché ! Je vais ouvrir !

D'un bond, elle fut dans le vestibule.

— Mais nous ne pouvons pas nous montrer en « pillottes », tout de même!... cria Marie-Louise bouleversée...

— Par la fenêtre ! hop ! enjambe l'appui, indiqua Rose... Tu tourneras la maison, nous garderons André pendant que tu fileras dans ta chambre.

Marie Louise, suivie de Jenny, se précipita, mais une voix forte l'immobilisa dans la lumière glorieuse du soleil :

— Et pourquoi donc fuir comme une bande de moineaux effarouchés !...

Sur le seuil de la porte, André Vignolat souriait en leur tendant les mains.

III

L'enfance d'André entre son père et sa mère ennemis avait été pénible : Hector Vignolat, quand il épousa Mlle Rivals,

fille d'un percepteur des contributions à Saint-Maur, n'avait envisagé dans le mariage que la possession d'une adorable vierge. Henriette avait une grâce touchante, une beauté délicate de blonde au teint frais, des yeux célestes où montait sa petite âme de fleur, précieusement gardée à l'ombre du couvent. Elle avait grandi toute blanche parmi les sœurs coiffées d'ailes. Quand Hector Vignolat vint la demander, elle était depuis peu de temps dans la jolie maison que M. Rivals, veuf de bonne heure, s'était aménagée, au bord de la Marne, dans un antique moulin qu'il avait fait restaurer. Hector Vignolat, représentant d'une grande marque de Champagne, était un mâle puissant, impérieux, sensuel, habitué aux conquêtes rapides. Les fiançailles furent courtes, il sut les mener tambour battant, avec une bonne humeur toute ronde. Il avait une sympathie convaincante, et ne doutait pas qu'elle lui gagnât vite le cœur de la vierge toute tremblante qu'il emporta un soir, si blanche sous ses voiles.

Il s'étonna pourtant de la deviner angoissée, puis rétive. En se trouvant seule, dévêtue, contre la poitrine large, dans les bras de cet étranger, elle semblait ne plus reconnaître le fiancé de la veille, au bon rire. Une peur irraisonnée, instinctive, monta de tout son être au myosotis de ses yeux. Quand elle se sentit violée, saccagée, elle eut un cri de bête égorgée, un recul, une haine physiologique qui devait être définitive...

Épouvantée par le délire amoureux de son mari, dont les ardeurs meurtrissaient ses chairs délicates et son âme mystique, Henriette crut que tous les démons de l'enfer étaient en l'homme sauvagement animal. Indignée d'un libertinage de mots, de gestes, qui lui parurent hors de proportion avec ses devoirs d'épouse chrétienne, elle prit avis de son confesseur et ne fut plus, entre les mains violentes de celui qu'elle appelait tout bas son bourreau, qu'un être passif et morne, qui le regardait en juge autant qu'en victime!... Sevré de ses voluptés habituelles, mal préparé pour l'éducation d'une vierge, le beau Vignolat se lassa vite de ce rôle qui l'amoindrissait. Des femelles le reprirent, qui suffirent à ses fringales. Le rêve de la fiancée blonde, celui du gars musclé s'écroulèrent lamentablement. M. Rivals, cultivant ses roses, ne soupçonna rien du drame intime qui devait diviser à jamais le ménage, brouillé tout à fait à la naissance d'André : la jeune femme ne

fut plus qu'une mère, une mère farouche, prête à griffer si son mari s'était avisé de vouloir s'occuper du petit. Mais Hector Vignolat ne s'entêta pas. Amant déçu, père éloigné, il haussa les épaules, considéra simplement son mariage comme une aventure ratée, se sentit à nouveau libre sur les routes, où ses voyages le conduisaient, commis de l'amour et des vins mousseux. Il offrait l'un et l'autre avec une verve endiablée, traitant les affaires, troussant les filles, traquant sans vergogne tout le gibier féminin qui passait à portée de ses mains de faune toujours prêt à bondir sur une proie.

André grandit dans une atmosphère, maussade, quand elle n'était pas énervante, aux heures surtout où Hector Vignolat, cinq ou six fois l'an, passait à Saint-Maur constater les progrès du gamin. Etranges affinités des races et du sang : André, élevé hors de l'influence de ce père, dont il entendait parler avec un mépris croissant, avait un culte pour le bon colosse qui riait si fort en l'enlevant à bout de bras ; il se sentait en confiance près de lui, il rêvait du jour où le voyageur l'emporterait enfin, l'arracherait de la petite maison silencieuse, où sa jeunesse ardente étouffait, gênée par la tendresse inquiète de sa mère. Henriette Vignolat regardait son fils avec des yeux de juge. Que de fois André, à travers les réprimandes et les baisers qu'elle lui prodiguait sans méthode, avait senti une réticence : sa mère, soudain, s'éloignait de lui, le visage fermé.

A la mort du vieux père Rivals, à qui, par pudeur, elle avait masqué ses dissentiments conjugaux, elle ne dissimula plus, et résolut de trancher le lien qui la retenait officiellement encore à son mari.

Quand André fut informé que son père ne viendrait jamais plus à la maison, qu'il n'en avait plus le droit, quand il entendit qu'on appelait sa mère « M^me^ Rivals », une révolte terrible crispa ses poings, tandis que son cœur se gonflait dans sa poitrine. Une rancune montait en son âme d'enfant, contre la femme implacable qui le privait d'un père, sans raison, lui semblait-il.

Devant l'attitude de son fils, la pauvre mère s'effraya. Elle découvrit qu'un arrêt de justice était impuissant à rompre des liens, comme le sacrement de jadis et l'engagement officiel n'avaient pas fait s'unir des natures ennemies. Elle pleura,

vaincue, brisée, la conscience en désarroi, et ses larmes apaisèrent un peu l'enfant, en lui faisant comprendre que si sa mère l'aimait mal, elle l'aimait cependant, à sa manière.

La mort brusque d'Hector Vignolat, écrasé sous une auto amena une détente. André pleura librement. Sa mère respecta son chagrin. Elle voulut l'en distraire pourtant : elle sentait cette détresse profonde, incurable, angoissante aussi, car André devait percevoir le soulagement qu'elle éprouvait. Elle l'emmena à Bordeaux, où elle avait des parents. Elle espérait que le voyage ferait diversion. Elle ne se trompait pas. Ils passèrent un mois presque heureux sur les quais de la grande cité.

Les quais de Bordeaux furent pour André une révélation, la découverte de son tempérament, des désirs sourds et confus qui tourmentaient ses quinze ans inquiets. Un matin, il assistait à Pauillac à l'arrivée d'un grand transatlantique, ramenant des gens aux faces brûlées par le soleil des contrées exotiques : il comprit soudain le sens des élans qui le soulevaient parfois, anxieux, indécis, vers cette chose indéfinissable et qui était l'orientation de sa destinée impuissante encore, bégayante.

— « Je m'en irai moi aussi, là-bas, très loin, je m'en irai... »

Le visage fermé, toute sa volonté tendue vers des images nouvelles, André, près de sa mère, dans le vapeur qui les ramenait à Bordeaux, regardait, silencieux, le ciel, l'eau, l'espace, imaginait la vie merveilleuse, l'horizon large vers lequel ses bras se tendaient. Il était ivre de toute la jeunesse puissante et féconde qui se levait en lui, résolu aussi à se libérer du despotisme affectueux de Mme Rivals, à faire sa vie selon ses instincts, à s'abandonner à la force qui le poussait. Cette force, il la sentait venir du colosse qui reposait maintenant dans le petit coin de terre où il était né, où il avait grandi, aimé, souffert aussi.

André, au lendemain de son retour à Saint-Maur, alla s'incliner sur la tombe qu'il aimait à visiter seul, comme il aurait aimé, lui vivant, parler seul à seul avec son père, en homme. Sa décision était prise : il voulait fuir l'horizon étriqué de la petite ville prétentieuse. Il avait la haine de ses habitants embusqués derrière les rideaux pour épier les passants, espionner la fille coquette, jaser sur le dos des voisins. Il ne voulait

plus voir les rues droites, les villas échelonnées au long de la Marne, posées en dés à jouer sur les routes, des cages à bourgeois, des cages à serins, où la vie devait couler monotone et étouffante.

Déjà il avait échafaudé des projets d'avenir dans le train qui le ramenait avec sa mère inquiète : la pauvre femme sentait confusément qu'un danger la menaçait encore, tant le visage de son fils était fermé et pensif.

— Vois-tu, maman, avait-il dit, répondant à une question de Mme Rivals, je crois qu'il est temps, pour moi, de choisir une carrière ; j'aimerais à faire ma médecine, puis à partir aux Colonies...

Le coup avait été rude, mais elle se sentait lasse, vaincue... Toute la nature aventureuse d'Hector Vignolat revivait dans son fils... contre le petit, elle était désarmée : elle avait renié l'homme, l'enfant imposait sa volonté. Elle avait rêvé d'en faire un fonctionnaire, à l'abri de tous les tourments de la vie, un fonctionnaire comme l'avait été son père, près de qui elle s'était sentie si heureuse, enfant, puis jeune fille, dans la sérénité de la petite maison enguirlandée de roses, parée comme pour une fête perpétuelle.

... Elle avait rêvé une fin de vie qui ressemblât à l'aurore de la sienne, une fin de vie près de son fils, d'une bru qu'elle eût choisie et de petits-enfants qu'elle eût chéris ! Tout s'écroulait encore une fois !... Une immense tristesse l'envahit, qu'elle dissimula cette fois, sans force pour lutter contre la volonté d'André.

Le soir de leur retour, ils eurent, en entrant dans le jardin, une surprise. De l'autre côté de la haie qui bordait la propriété dans un fouillis de verdure, toute une bande de petites filles s'ébattait, bruyante.

Leurs noms lancés rebondissaient comme des balles sonores.

Ces vies bavardes, qui côtoieraient la sienne chaque jour, irritèrent André. L'une des gamines, trébuchant sur ses jambes nues, lui fit comprendre à quel point, en effet, elles allaient entrer dans son existence : son ballon, par-dessus la haie, vint tomber près du jeune homme arrêté sur la terrasse. De méchante humeur, il hésita, renvoya d'un coup de pied l'inoffensif jouet.

Un monsieur, le papa des petites filles, courtoisement le salua.

Plus tard, André ne sut jamais à quel sentiment il avait obéi en se laissant entraîner, de l'autre côté de la haie, par Gaston Desvrilès et Georges Perrier, deux gamins qui s'accrochaient à lui autrefois, et jouaient maintenant avec les robes blanches qui claquaient au vent sur les mollets découverts.

Mais l'adorable tableau que formait cette famille, ce père grave qui regardait s'ébattre ses enfants, cette mère aux yeux innocents, cette aïeule qui tricotait souriante, devait demeurer en sa mémoire à travers le temps, au delà de la distance!

Si la jeunesse d'André avait été pénible, son adolescence, la période d'études sérieuses, s'écoula sereine, variée, féconde : M. Bérille était devenu pour lui un guide sûr, un éducateur patient et doux. Le soir, au retour de sa maison de banque, il rejoignait le jeune homme dans la chambre du moulin que les roses n'épousaient plus avec tant d'ardeur... Il l'aidait dans ses devoirs, préparant le baccalauréat d'André comme celui d'un fils qui lui aurait été cher. Parfois il l'emmenait à travers la campagne, dans les nuits parfumées de l'été : sous les étoiles, il enseignait à André attentif le sens de la vie immense; il évoquait les mondes disparus, ceux qu'on pouvait imaginer aux flancs des planètes brillantes, dans le manteau du ciel. Il disait ce qui lui semblait la vraie formule du bonheur humain : être bon... André se haussait pour suivre et comprendre cette âme qui donnait sans compter, sans demander de reconnaissance! En se penchant plus près, plus près encore de ce cœur, il surprit la douleur, enfouie pourtant au plus profond de l'être... Il devina la plaie intime, si vieille déjà, la désillusion qu'avait dû éprouver M. Bérille devant la puérilité évidente de sa femme, son insignifiance. Il l'avait épousée, lui aussi, parce qu'elle était jolie, bien faite, élégante!... Oh! ce mirage de la beauté! avec quelle amertume M. Bérille le signalait à André, comme un péril guettant tous les jeunes hommes, aveuglés dans l'ardeur de leurs désirs, qu'ils prennent pour de l'amour! André, à l'écouter, songeait au désaccord qui avait séparé, jadis, son père et sa mère, attristé sa jeunesse : ni l'un ni l'autre n'avaient essayé de comprendre; ils s'étaient meurtris, le broyant, lui. M. Bérille, plus indulgent, s'était contenté de se donner tout entier à la tâche d'élever ses cinq filles

selon l'idéal qu'il n'avait pu atteindre, mais qu'il souhaitait pour les couples futurs.

A seize ans, Marie-Louise aimait la vie sainement, regardait les couples sans hypocrisie, envisageait sans fausse pudeur le moment où, pour elle aussi, viendrait l'heure d'être choisie...

Et tout à coup, ce fut la catastrophe, le trou d'ombre où les petites, toutes de lumière et de joie, allaient sombrer, assommées : on ramenait à Saint-Maur, un soir, M. Bérille foudroyé par une congestion cérébrale.

André, qui était alors à Bordeaux pour un séjour à l'Ecole de Médecine coloniale, accourait. Le cœur serré, il vint mettre un dernier baiser au front froid de celui qui avait été son père intellectuel.

M. Bérille allait reposer près de l'autre, dans le cimetière de la petite ville.

A Marie-Louise brûlante de fièvre et muette d'angoisse, à Jenny qui pleurait sans interruption, aux petites dont les larmes coulaient, devant tant de douleurs, André ne put que tendre les mains, impuissant à exprimer la peine qui l'étreignait lui aussi. Il songeait à la détresse, aux dangers, aux luttes, à tout ce que devraient vaincre ses mignonnes amies privées de leur guide, de leur protecteur, du chef aimé qui était l'âme de la famille... L'aïeule, que la mort épargnait pour frapper plus fort à côté, semblait gênée d'être là encore, inutile... Mme Bérille, effondrée, demeurait inerte, mesurant l'étendue du désastre qui la surprenait en pleine sécurité. Qu'allaient devenir ces êtres ?

La vie exigeante ne laissa pas à André le loisir de méditer longtemps sur la situation de ses voisines. Il dut retourner à Bordeaux, achever ses études, puis, son diplôme en poche, s'embarquer à Marseille pour la Guinée : une épidémie de fièvre jaune dégarnissait les cadres du corps d'occupation, surmenait les médecins débordés. Dans la lutte passionnante sur la terre hostile, il demeura solide, triompha de tout, du climat, de la fièvre, de la fatigue. L'épidémie enrayée, il demanda et obtint de suivre une mission qui s'enfonçait dans le Centre Africain.

Empoigné par cette vie nouvelle, plus près de la nature qu'il fallait combattre à tous moments, André pensait moins à ses petites amies de Saint-Maur, dont les tristes silhouettes,

habillées de noir, l'avaient longtemps poursuivi, aux heures de veille, dans le camp endormi ou dans sa case solitaire. Leur souvenir lui semblait une jolie page de jeunesse, des images dans un ciel fuyant. Il recevait d'elles, pourtant, par intervalles, des nouvelles : sa mère lui racontait le dernier méfait de Rose, perdue pendant huit jours et retrouvée pleurante dans une troupe de Romanichels... Mme Rivals s'attardait à décrire le désordre de la maison, laissée aux mains défaillantes de l'aïeule, aux caprices de Céline. André sentait chez sa mère, toujours sévère, une hostilité nouvelle contre ses jolies voisines, l'hostilité de la première heure que la noblesse de caractère de leur père avait en partie dissipée, mais qui renaissait pour les juger...

Autour de lui des êtres se séparaient, d'autres s'accouplaient sans formules. Des femelles suivaient leur mâle, des enfants poussaient drus et solides, sans état civil... Des bêtes se déchiraient, des hommes s'égorgeaient... La vie, quand même, jaillissait du sol fertile, de l'humus en travail. Cris, rires, larmes, malédictions, tout se confondait pour affirmer le règne de la force et la gloire de la vie apparemment détrônée par la mort, laquelle ne surgissait que pour recommencer le cycle avec ses larves triomphantes...

De l'autre côté des Océans, cinq filles, dans la petite ville, se débattaient contre les dures lois de l'existence! André, pris à la gorge, dans la bataille de tous les jours avec la nature entière, envisageait maintenant, avec une philosophie souriante, le problème qu'elles avaient à résoudre là-bas, chacune pour sa part, et selon son tempérament !

Mme Rivals avait tort de s'alarmer, la vie triomphe de tout !...

Après quatre ans de travail acharné, de lutte pacifique, de conquête prudente, la mission revint en France, rapportant une moisson précieuse de faits. L'auréole de la gloire avait bien été payée des os de quelques camarades malchanceux ! Ce fut pourtant un triomphe que le récit de leurs aventures, conté par l'un des leurs, au style palpitant, et qui parut dans une grande Revue littéraire. Félicité par le ministre, flatté par les chercheuses d'émoi qui rêvent de demi-dieux, André, grisé, se laissa aller vers cette joie nouvelle de l'adoration féminine. Il se rua aux plaisirs, comme à l'assaut de toutes les

jouissances. Dans une grande fringale de volupté, il eut des étreintes d'un jour, desserrant ses bras avec la même facilité dont il les nouait. Le Quartier Latin le revit même, bousculant les marchandes d'amour. La femme d'un auteur célèbre le chanta en odes admiratrices dans les colonnes d'un journal mondain. Les « midinettes », qui se plaisent aux effigies des journaux illustrés, s'éprirent de sa face brunie, de son profil énergique, de ses yeux ardents, pleins de vie. Un moment il rêva près d'une « Mimi Pinson » qu'il était le « Julien » de cette « Louise », qui mimait délicatement les danses apprises au Cours, le soir, après sa journée de travail... Mais un Russe emmena la petite débuter à l'Alhambra de Moscou... André fut dégoûté à tout jamais d'être poète...

Cependant la midinette friponne lui avait rappelé les cinq jolies filles qui cousaient des mousselines légères, chiffonnaient des rubans dans la grande salle dont la fenêtre ouvrait sur les verdures : le Paradou ! La Marne aux eaux vertes, ses ondines ! André eut un regret, puis un remords : dans la fièvre du retour, il les avait à peine aperçues, les petites camarades de son adolescence heureuse ! Un bref salut, un matin, avait été échangé, avant l'heure du train, avec les deux aînées et leur mère.

Elles se hâtaient, reportant à Paris du travail dans trois énormes sacs qu'elles tenaient avec précaution. André, tout gêné, n'avait pas osé regarder Marie-Louise si touchante dans sa robe sombre. Jenny si rose, si blonde lui avait souri, à la portière d'un wagon. M^me^ Bérille vieillie semblait indifférente.

André, pourtant, sur les instances de sa mère, n'avait pas renoué de camaraderie avec ses voisines ; et l'ivresse des baisers offerts l'avait emporté, roulé dans la grande vague de la volupté. Dégrisé et presque blasé par tant d'appels féminins, il s'attarda, engourdi dans le vieux logis, laissant les souvenirs monter à l'assaut autour de son cœur. Le visage pensif de M. Bérille se pencha vers lui, des mots tintèrent, graves, aux oreilles d'André. Puis des images surgirent. Sur la terrasse l'adolescent surgit derrière le bel officier. La haie était toujours là... Il l'enjamba, un soir que toute la famille était rentrée...

Elles l'accueillirent comme autrefois avec des cris, en se bousculant. Céline lui sauta au cou, franchement. Jenny lui

donnait en rougissant des nouvelles de Gaston Desvrilès, qui préparait un examen. Rose et Léone, hésitantes, le regardaient curieusement, un peu maniérées ; mais il avait les poches bourrées de bibelots exotiques...

Marie-Louise était d'une élégance un peu hautaine ; quelque amertume perçait le sourire de ses lèvres minces... Mais elle avait de jolis yeux tendres, sous le voile de tristesse et d'ironie qui les obscurcissait.

L'aïeule et la mère revirent André avec plaisir. Il redevint, dans la maison, le grand camarade, le frère aîné, le chevalier servant qu'il avait été autrefois près des gamines rieuses, et quand il dut, son congé terminé, partir à Madagascar, il eut une petite peine à se séparer de son cortège féminin.

Les adieux furent franchement affectueux : les sœurs s'engageaient à lui écrire, chacune à tour de rôle, l'histoire de la maison, sans savoir que Mme Rivals, bien que cloîtrée dans son vieux logis, l'avait commencée à son fils... l'histoire dont elle ne devait pas poursuivre longtemps le récit... Vaincue par la tristesse de la solitude, épuisée et morne, elle s'endormit un soir sans secousse, s'évadant de la vie, comme elle y était passée, sans bruit, effacée, sans mari, sans enfant...

Quand André revint, après un séjour de trois ans dans la grande île, il y avait longtemps déjà que sa mère était couchée dans la paix du sommeil près de son mari, réconciliée peut-être avec lui !

André se sentit seul, tout à fait seul, cette fois.

Il avait trente ans. Une détresse le prit. Machinalement, sans penser à rien, il retourna vers la maison voisine. La sienne, trop vide, lui semblait une tombe que la nature étouffait sous l'inextricable réseau de ses plantes à l'abandon, sauvagement vigoureuses.

Sans réfléchir davantage, André emmenait à travers la campagne les « jolies Américaines », attendant que le destin voulût bien le fixer définitivement sur le trouble qu'il sentait grandir en lui, dans la solitude du vieux logis où nulle jupe ne frissonnait.

IV

Sur le seuil de la porte, André riait de la confusion des jeunes filles : Marie-Louise et Jenny s'apprêtaient à franchir

la fenêtre, quand la voix du docteur les avait immobilisées, surprises.

— Hé bien! Défaites-les vos pillottes!... et vite, si vous voulez que je vous emmène à l'Ecu déjeuner!

André, en costume de toile blanche boutonné militairement, le costume dont on cherchait instinctivement les galons, feignait de ne pas s'apercevoir de la coquetterie des petites qui s'attardaient, les cheveux dénoués, appuyées l'une à l'autre pour se faire valoir.

— Si vous n'êtes pas habillées toutes les cinq dans une demi-heure au plus, je vous laisse...

Il n'avait pas achevé sa phrase que Léone et Rose, dans le vestibule, hurlaient :

— Maman, André est là, il nous emmène déjeuner à Champigny, descends, nous montons!

On entendit dans l'escalier une galopade, puis la voix dolente de Mme Bérille, qui demandait si l'ouvrage était terminé.

Le griffon jaune poussait, du museau et des pattes, la porte laissée entr'ouverte, se précipitait vers André en aboyant joyeusement.

— Ah, maman n'est pas loin, voilà Doré, remarqua Marie-Louise, machinalement, pour dire quelque chose, car elle ne savait plus comment passer devant André avec sa natte pendante, ses « pillottes » qui lui donnaient l'air ingénu d'une petite fille à la veille d'une distribution de prix!

Mme Bérille, une capeline sur son poing, entrait, tendait une main à André, jetait un regard anxieux vers la table où les charlottes, les béguins, s'alignaient sur les champignons bien rangés, témoignant que, malgré les rires, les cris, les disputes, les petits doigts agiles avaient bien travaillé. Un sourire illumina son visage renfrogné.

— Vous permettez, n'est-ce pas, que je les emmène encore une fois? C'est la dernière partie avant mon départ, fit André tandis que Mme Bérille commençait à emballer soigneusement, dans de grands sacs de papier-toile, les coiffures aux teintes de fleurs, le labeur des jolies filles bruyantes, perverses, douloureuses!...

— Oh! oui, et de grand cœur, encore! Depuis ce matin elles m'ahurissent de leurs cris! La chatte a fait ses petits,

pour la grande satisfaction de Léone et de Rose, qui n'en finissaient plus de descendre ! Quelqu'un a ouvert la porte de Mama, qui a tout saccagé ici... Depuis ce matin, c'est un vacarme infernal ! Elles sont folles ! On dirait, ma parole, que la tête leur tourne !

Céline entrait, un tablier de « barmaid » par-dessus sa robe relevée. Elle entendit le dernier mot de sa mère, sourit :

— Bien sûr, que la tête nous tourne, c'est tout naturel ! nous ne sommes ni empaillées, ni gelées, et notre jeunesse chante, remue, s'agite ! N'est-ce pas, monsieur André, on est « en vrai », nous !

Et Céline rayonnante, passait devant André pour aller rejoindre, près de la fenêtre, Jenny et Marie-Louise qu'elle devinait en détresse sous leurs pillottes.

— Tu as l'air idiote, Marie-Louise ! tu vas me faire pleurer ! Jenny, emmène-la donc, vous êtes ridicules toutes les deux !

André, près de Mme Bérille, surveillait du coin de l'œil le groupe des jeunes filles ; il s'amusait follement, à part soi, de la gêne évidente de Marie-Louise, qui tortillait, d'un geste nerveux, sa longue natte.

— Vous voyez, André, ce que vous faites, en tombant ainsi à la maison comme un bolide ! Voilà Marie-Louise changée en statue de la confusion ! Entre nous, elle a bien tort de s'émouvoir ! Elle n'est pas la première fille que vous surprenez en pillottes, et sans corset ! Hein ?

Prompte comme une flèche, le peignoir un peu étroit, sans doute, ramené sur ses jambes et sur sa poitrine, moulant sans qu'elle le sût son corps entier, dont on devinait les rondeurs souples sous la batiste légère, Marie-Louise passait devant André. Et le jeune homme songeait à Gribouille...

— Vous restez là, André, je monte...

Mme Bérille achevait de fermer le dernier sac.

— Oh ! Le temps de fumer un cigare, elles seront habillées. Je vais au jardin... Vous permettez, la maman ?

André, sans attendre la réponse, enjambait la barre d'appui de la fenêtre : c'était le chemin le plus court pour aller s'installer dans le « Paradou », comme les petites appelaient leur coin préféré. A l'angle de la propriété, entre une rangée d'arbustes poussés à la diable, et un vieux mur couvert de lierre

et de plantes grimpantes, elles avaient eu l'idée d'installer un treillage au-dessus d'un banc vermoulu. Des glycines y couraient, fermant ce retrait d'ombre, où André vint s'asseoir en allumant son cigare. Avec la fumée bleue il aspirait voluptueusement l'air léger qui le caressait à travers le feuillage parfumé.

De l'autre côté de la haie, son logis à lui dressait son pignon rongé par le temps, l'abandon ; il avait fait abattre les ailes, ces bras noirs qui se tendaient vers le ciel, et qui lui paraissaient lugubres dans leur immobilité. La maison pourtant en était amputée. Il en apercevait le balcon de bois, où quelques roses persistaient à monter en désordre, la terrasse d'où il avait vu pour la première fois, dans le jardin voisin, surgir les petites filles... les petites filles si follement gaies, le père grave, la mère rieuse, l'aïeule...

Comme tout cela était loin ! Comme elles avaient grandi, les poupées... l'infante mignonne qu'était Marie-Louise, le baby qu'on appelait Rose !...

Comme tout était transformé, évoluant selon les lois implacables ! La nature seule demeurait éternellement jeune, invariablement féconde !...

Mélancolique, André songeait qu'il allait, une fois encore, quitter ce décor familier, reprendre la route de la terre brûlante et lointaine où nulle voix harmonieuse ne chanterait pour lui, où nulle silhouette féminine n'égaierait son immense solitude : des femelles seules rôderaient autour de sa case ! Pourquoi avait-il gaspillé si follement son temps pendant ce dernier congé ? Pourquoi avait-il éparpillé ses désirs, gâché des heures avec cette grue de Céleste dont la peau blonde l'avait tenté ? Il allait repartir seul, sans avoir donné une solution à sa vie dont le vide, maintenant, l'épouvantait !

Les cris de Rose réclamant son cache-corset le tirèrent de sa rêverie. Derrière les rideaux des fenêtres entr'ouvertes, des ombres passaient, légères, d'une chambre à l'autre. Il les imagina toutes les cinq, à peine vêtues, courant, se bousculant. L'eau qu'il entendait jaillir lui fit voir Marie-Louise nue sous la douche, qu'il lui avait conseillée et qu'elle prenait régulièrement, chaque jour : son beau corps devait frissonner sous le baiser brutal et froid du jet cinglant. Il se la rappela, ondine pâle, aux cheveux de ténèbres qu'il s'amusait à dénouer sour-

noisement, à dénouer pour en voir le flot sombre autour d'elle la caresser !

Il recommença d'agiter dans l'ombre de sa conscience tous les problèmes qui s'y posaient sans qu'il eût osé, encore, leur trouver des solutions.

Il fallait pourtant se décider, essayer d'asseoir un bonheur à deux dans sa rude vie, choisir la femme qui présiderait à sa destinée, enfanterait, par lui, la race qui les continuerait.

Il revit son père, le bon colosse amoureux des belles filles aux chairs ardentes, le paria que sa mère avait chassé pourtant ! Sur quelle base solide établirait-il donc, lui, le bonheur, auquel tout son être aspirait ? Comment réaliser cet idéal humain dans le couple, cet idéal que M. Bérille, jadis, lui laissait entrevoir, quand il lui apprenait que l'homme et la femme, s'équivalant, se devaient compléter l'un par l'autre ?... Se compléter ! Oui ; c'était bien là la formule magique ? Oui, créer cette fusion des cœurs, des intelligences se rejoignant pour communier dans l'étreinte qui s'appelait alors l'amour... l'amour, vers lequel tendaient maintenant toutes les forces de son être équilibrées enfin, tandis que son esprit hésitant raisonnait le bonheur, qu'il voulait formidable.

Comment savoir... Comment se rendre compte qu'on ne se trompe pas... que l'amie, la camarade, l'Eve jolie dont on rêve sera bien la femme, l'amoureuse, l'épouse, l'associée de toute une vie ! Comment savoir si l'attirance qui vous jette vers elle n'est pas seulement le désir d'un sexe pour l'autre ! Quelle jeune fille peut affirmer qu'elle n'est pas dupe de son ignorance, que l'émoi qui la bouleverse près de son fiancé est bien l'amour, et non la curiosité de sa chair devant le premier mâle !

Quelle vierge oserait jamais tenter l'essai du Bonheur ?

Quelle vierge oserait ? songeait André, tandis que l'image de Marie-Louise croisant son peignoir pour lui dérober sa gorge nue passait et repassait devant ses yeux, dans son esprit...

Qui donc viendrait à lui, confiante, s'abandonnerait sans calcul ni arrière-pensée, parce qu'il valait d'être aimé, qu'il était honnête, sain, robuste, et qu'il n'avait pas besoin du gendarme pour assumer la responsabilité de son geste qui féconde ?

Comme il refermerait ses bras sur le trésor, la vierge qui se serait donnée *librement, consciente !*

André, en perpétuelle communion avec l'enfantement du sol et des races, en était arrivé à se sentir humilié, qu'il lui fallût, pour obtenir une épouse, affirmer devant d'autres hommes l'engagement qu'il prenait vis-à-vis d'elle et qui ne regardait qu'elle et lui, tout simplement. Le mariage lui semblait un manque de confiance à son égard, sa publicité le révoltait dans sa pudeur : les polissonneries entendues bien souvent sur le passage de la fiancée blanche l'avaient toujours choqué, profanant l'heure unique où la vierge s'abandonne, émue. — Il voulait tenir cette joie de celle qui le choisirait, lucide, libérée par son intelligence du préjugé social laissé aux foules moutonnières, faibles et veules, qui le choisirait... sûre de son amour à elle, de son amour assez fort pour le garder toute une vie sans avoir besoin de la loi !...

Comment Marie-Louise, pourtant intelligente, n'avait-elle pas pressenti ce qui se passait dans l'âme inquiète d'André, qui portait encore en lui le souvenir douloureux de son enfance broyée entre un père et une mère hostiles l'un à l'autre?

Elle était à l'heure où elle pouvait le prendre en se donnant. Elle n'ignorait rien de ses théories, élevées à la hauteur de principes dont il ne se départirait dans aucune circonstance. Elle savait qu'il admirait certaines unions librement consenties, ennoblies par le respect de la parole donnée et tenue, d'une moralité autrement édifiante que les mariages consacrés par la loi, quand elle prostitue officiellement une jeune fille à un vieillard, union abominable que l'Eglise même sanctifie d'un sacrement.

Elle savait tout cela, et elle demeurait muette, réservée, à l'écart, quand ses sœurs, sans retenue, bourdonnaient en essaim parfumé autour de lui !

Serait-elle habile simplement? se demandait André. Et, réservé, lui aussi, il attendait l'événement, le choc d'où la vérité jaillirait du cœur fermé de la jeune fille. Elle ne voyait peut-être en lui que le moyen de s'affranchir de la vie difficile, dans laquelle, toutes les cinq, elles se débattaient, décidées à tout pour en sortir. Il se sentait la proie sur laquelle l'une ou l'autre allait fondre. Rose et Léone, sous des apparences de se moquer, ne perdaient aucune occasion de lui fourrer sous le nez leurs cheveux odorants, leur gorge, tous les coins de peau qu'elles

pouvaient montrer. Elles étudiaient peut-être près de lui le rôle qu'elles allaient jouer dans la société.

Céline, avant d'avoir enjôlé ce petit Georges, ne réussissait-elle pas, lors de son dernier congé, à demeurer seule avec lui dans la maison, quand les aînées allaient à Paris avec la mère, et quand les petites étaient encore en pension ? Il avait dû éviter le tête-à-tête, fuir... car il se souciait peu de s'engager à cette jolie femelle qui n'aurait pas satisfait son âme, toute son âme d'amant.

Jenny seule n'avait jamais eu de coquetterie à son égard. Elle le considérait vraiment comme un camarade, un frère aîné à qui elle tendait des mains amicales, bien franchement. La jeune fille, évidemment, concentrait toute sa tendresse sur le petit ami d'enfance, qui n'avait jamais quitté Saint-Maur, un seul matin, sans venir la saluer d'un sourire, d'un bonjour affectueux.

Marie-Louise était donc bien la seule énigme qui restait à déchiffrer, l'âme à conquérir, la page blanche où il inscrirait son nom, si toutefois elle venait se placer sous ses doigts...

PAULINE VALMY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Une préface : Poésie. — Il y a une quinzaine d'années, quand le *Mercure* commençait sa Bibliothèque, un des poètes qui allaient être édités me demandait pourquoi je ne publiais pas, moi aussi, un recueil de poèmes. J'acceptai l'insinuation pour les environs de l'année 1910, et je n'y pensais plus (car la vie nous comble de multiples soucis) et n'y aurais peut-être jamais plus pensé, quand se présenta une occasion très favorable. J'ai toujours aimé que le hasard régisse visiblement ma destinée, et dans l'ordre littéraire, comme en d'autres, j'ai si peu eu à me plaindre de lui que je lui cède volontiers. Pourtant ce n'est pas sans appréhension que je livre aux amateurs de poésie un recueil aussi hétéroclite et d'âges si divers, quoique le titre, *Divertissements*, soit d'une extrême modestie. Je ne plaide pas la sincérité. J'ai été sincère, quand il m'a plu de l'être, et d'ailleurs la sincérité, qui est à peine une explication, n'est jamais une excuse. Si j'en avais besoin d'une, je n'irais pas la chercher si naïve et j'aime mieux avouer qu'en somme il faut prendre au sérieux un titre qui ne l'est guère aux yeux de la plupart des hommes.

La joie, la joie cachée, le contentement intérieur, est un sentiment sans lequel je ne saurais vivre avec plénitude et avec lequel, non plus, je ne saurais longtemps me plaire. La plupart des *Divertissements* représentent les heures où, avant de prendre congé d'un mutuel accord, ce sentiment s'exalta un instant. La vie est discontinue et ne se compose que d'instants reliés par l'inconscience ; la nature essentielle de chaque poésie change selon le caractère de ces instants où le poète a pu prendre conscience de lui-même. Les poésies de joie n'ont pas fleuri dans les jardins les plus heureux, ni les plus douloureuses dans les jardins les moins ensoleillés.

Il y a très peu, dans ce recueil, de poésies purement verbales, que domine le plaisir de régir le troupeau obligeant des mots, dont on sent bien que l'obéissance m'a découragé à mesure que je m'assurais de leur docilité excessive. Peut-être même trouvera-t-on que j'ai fini par concevoir le poème sous une forme trop dépouillée, mais cela était peut-être permis à l'auteur du *Livre des Litanies*, d'ailleurs rejeté d'un recueil, qu'il voulait représentatif d'une vie de sentiment plutôt encore que d'une vie d'art. C'est sans doute un malheur pour le poète quand il s'aperçoit enfin où il y a peut-être plus de poésie

dans un regard ou dans un contact de mains, qu'il ne saurait en créer avec la plus adroite et la plus périlleuse construction verbale. C'est un malheur, parce que cela coïncide avec le dépeuplement de la vie, au moment même où la faculté des miracles de l'écriture est sur le point de lui échapper aussi, et parce que c'est là un inéluctable sentiment de dissolution où il ne peut plus noter que d'inutiles rêves et de tristes intentions. Mais comme c'est un malheur qui met fin à toute poésie, on espère qu'on n'en trouvera pas ici de traces trop visibles.

Il peut être curieux d'apprendre comment aucun genre d'études des plus opposées, selon le commun jugement, à l'exercice de la poésie, n'a pas tué, dans l'auteur des *Divertissements*, la faculté de se livrer avec foi (avec la foi apollonienne) à ces jeux jugés incompatibles avec la raison. A vrai dire, je n'en sais rien. Seulement je sens que, si la vie me l'avait permis, je m'y serais bien davantage attaché. Les poèmes les plus beaux (le sentiment n'est pas assez original pour être faux, sont ceux que je n'ai pas écrits ou qui n'ont laissé dans mes papiers que des traces imparfaites de leur naissance. Je dis cela en particulier d'un poème sur les yeux que j'ai médité longtemps et pour lequel j'avais relevé la couleur et toutes les changeantes nuances des yeux d'une centaine de femmes ou de leurs portraits, et rapproché tous ces précieux regards de ceux des pierres de couleur, qui sont moins lucides. Que d'autres divagations ! j'ai rappelé celle-ci, par piété et par pitié envers moi-même et envers les yeux oubliés !

Temps perdu : c'est, à mon avis, ce qu'on pourrait dire de plus cruel et aussi de plus injuste à propos de ces *Divertissements* rêvés ou réalisés, car je n'ai pas bien la notion de l'utile, dont se targuent les hommes raisonnables, mais j'estime que l'on n'a jamais perdu le temps où l'on vécut sa vie (et laquelle donc vivrait-on ?). D'ailleurs si un seul être choisi a été ému par un seul de ces vers, je suis payé de ma peine, déjà bien compensée par mon plaisir, et les moralistes eux-mêmes doivent s'en montrer satisfaits.

Rien ne serait mieux à sa place, peut-être plus que ces réflexions trop personnelles, en tête d'un volume de vers, que des remarques, en apparence désintéressées, sur la versification française. Mais à l'heure présente il semble que la technique poétique soit devenue aussi personnelle que la poésie elle-même, qui ne l'est pas peu. Les poètes l'ont enfin compris, que les autres l'admettent ou non : ils doivent se fabriquer, ou avoir l'air de se fabriquer eux-mêmes, leur instrument. C'était, paraît-il, une coquetterie des vieux artisans d'avant les machines, de façonner leurs outils de leurs propres mains, pour leurs propres mains, au lieu de les recevoir tout faits de l'industrie indifférente. C'est plus que jamais la coutume parmi les poètes de ne se servir que d'un vers dont ils aient ordonné, à leur

mesure, le degré de flexibilité. Encore que je me sois plié çà et là à l'antique rigidité du vers romantique, ou plutôt parnassien, j'ai un faible pour le vers incertain né au temps de ma jeunesse, au nombre incertain, aux rimes incertaines. Certes, si la langue française était, comme la langue latine, toute en syllabes sonores, également, avec des temps forts ou faibles, soumises à la prononciation, le vers plein serait de tous les vers celui que je préférerais; j'ai essayé, en d'autres pages, de dire la beauté de sa plénitude; mais le phonétisme français contient trop de lettres muettes auxquelles une versification purement nombreuse accorde, verbalement, une vie et une sonorité factices et, pour un homme des en deçà de la Loire, déplaisantes. A vouloir faire entrer dans le nombre du vers toutes les syllabes exactement comptées pour des unités, on gasconne une langue née et formée en des bouches moins décisives et qui se plaisent aux demi-teintes musicales, ou bien, si l'on néglige celles qui vraiment sont mortes, on ne parvient à l'harmonie nombreuse qu'en se fiant au hasard des injonctions de l'écriture, de la mémoire visuelle ou de je ne sais quelle tradition, venue d'un temps de certitude phonétique qui ne trouve plus créance près de nos oreilles. L'autre méthode exige aussi des complicités et aussi des divinations, mais elle s'appuie du moins sur l'usage présent, et si elle demande au lecteur plus de pénétration, elle lui laisse aussi, en même temps qu'au poète, plus de liberté. C'est son principal mérite. Notre versification, dite classique, est basée sur le prononciation du XIVe siècle. On pouvait en cetemps-là, et peut-être encore un peu plus tard, écrire des vers parfaitement réguliers pour le nombre. Ronsard ne le pouvait plus, ni Racine, ni les autres, ni Verlaine. Aussi les laisses d'alexandrins ne sont-elles que des illusions, où qu'on les prenne, jadis ou naguère, et je ne fais pas de différence, sinon dans l'esprit et l'intention, entre les vers de Racine et ceux, par exemple, de M. Vielé-Griffin. Il me semble que j'ai montré cela, déjà, avec l'appui de preuves sensibles. Mais il fallait bien y faire allusion ici, non moins qu'aux métamorphoses de la rime, qui a enfin reconquis le droit à l'assonance. Le seul défaut de l'assonance des poètes contemporains est d'accepter comme assonance la rime pour l'œil des parnassiens, de ne pas tenir compte de la longueur des voyelles, mais peut-être sommes-nous mal préparés pour ces nuances qui, hormis en quelques cas trop frappants, sont mal fixées. Le provincialisme de quelques poètes fera naître des variétés dans l'homophonie, légitimes comme tout ce qui est un fait naturel.

Je n'insiste pas. Je ne veux que faire réfléchir un peu plus sur ces formes nouvelles d'une technique qui a toujours beaucoup d'ennemis et de laquelle je suis loin de prétendre qu'on trouvera plus loin des exemples dignes de mémoire. Mais, si c'est surtout pour moi-même,

c'est aussi pour quelques-uns et quelques-unes que je donne ce bal-
et : *Divertissements.*

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Ricciotto Canudo : *Les Libérés*, Fasquelle, 3.50. — André Beaunier : *L'Homme qui a perdu son moi*, Plon, 3. 50. — Jean de Qairielle : *L'Œuf de verre*, Méricant, 3.50. — Gabriel Arbouin : *La Bête blonde*, Ollendorff, 3.50. — Camille Audigier : *Appassionato*, Fasquelle, 3.50. — Marcel Frager : *Près des tombeaux d'amour*, Fasquelle, 3.50. — Charles d'Ollone : *La Victoire ailée*, Lemerre, 3 50. — Marguerite Lejeune : *La Première blessure*, Figuière, 3.50. — Roger Dombre : *Cousine Sans-Gêne*, A. Colin, 3.50. — Blanche Legrand : *Les Demoiselles du Noël fleuri*, Hachette, 3.50. — Maryan : *Maison hantée*. Hachette, 3. 50. — P. Doris : *Sur le sable*, Mathot, 3.50. — Juan Pelaez : *La Lignée des Castelbreuse*, Société Philotechnique, 3.50. — Dr P. Duplessis de Pouzilhac : *Les Vierges qui tuent*, A. Maloine, 3.50. — Paul Lacour : *Filles d'Eve*, Méricant 1. 50. — Henri Davignon : *L'Ardennaise*, Plon, 3.50. — Camille Flammarion : *Contes philosophiques*, « La Revue », 1 fr.

Les Libérés, par Ricciotto Canudo. « J'ajoute que mon expérience me porte de plus en plus à ne pas considérer toujours la folie comme une maladie ou comme un état maladif, mais parfois, comme *un état de santé débordante.* » Il s'agit, bien entendu, de l'expérience de l'auteur, qui n'est pas un aliéniste... mais un poète. Déjà, nous avions eu les *possédés* dont on avait peur en les temps d'ignorance ou de naïveté crédule, les *innocents*, qu'on respecte trop au fond des campagnes, les *illuminés*, qui entraînent les foules aux pires catastrophes ; il nous manquait les *libérés*, ceux qui peuvent imposer leur débordements... de santé aux autres mortels moins bien partagés qu'eux sous le rapport de l'exubérance physiologique. Pourtant il ne faut pas se dissimuler l'importance de plus en plus grande que vont prendre, à une époque d'alcoolisme et de névroses générales, les études sur le cerveau humain dégénéré ou régénéré et les théories les plus avancées doivent être sérieusement examinées, émaneraient-elles d'un cerveau de littérateur. Paul Adam, en écrivant la préface de cet ouvrage, en a prévu toutes les conséquences sociologiques. Moi je crois que tout ce que le cerveau des poètes peut concevoir peut être vécu et si les monstres de la plus ancienne des mythologies n'ont pas été avant leur invention, ils pourraient bien vivre après, se réaliser peu à peu dans les époques de sciences positives, se fabriquer morceau par morceau au fur et à mesure des nouveaux besoins de l'humanité, privée de dieux, d'au delà et de la précieuse faculté de la peur du ridicule. Un médecin aliéniste réunit donc dans une maison de santé (et jamais le mot santé ne sera mieux à sa place, puisqu'il s'agit de soigner des malades trop bien portants) des gens, hommes, femmes, qui ont entre eux d'involontaires communications sensorielles et obéissent à des influences majeures, c'est-à-dire ont

des chefs doués d'un sensorium plus puissant que ceux des autres hommes. La plus puissante, naturellement, de ces influences est la volonté (ou l'aberration) sexuelle. Or, il ne faut pas entendre ici par sexualité les tendances animales, il serait plus exact de dénommer ces possessions à distance de la cérébralité sensuelle. Une femme hystérique, placée secrètement au milieu de la section des hommes et dont la mort leur fut soigneusement dissimulée, influe cependant sur tous les organismes, passionnels ou non passionnels, qui l'entourent. Sa disparition n'empêche pas le ferment d'agir sur les corps ou sur les esprits. On pourrait même prétendre que son influence est encore plus grande lorsqu'elle a reconquis par son repos personnel une dignité qu'elle n'avait pas de son vivant. Ce médecin aliéniste a jusqu'à la fin de cette patiente employé comme dérivatif suprême la musique. Il déchaîne les harmonies de son orgue lorsqu'il veut réunir ses fous autour de lui. Il est chef d'orchestre et il cherche, je pense, le sublime accord parfait entre les différents rythmes de leurs passions, lesquelles, en se concentrant solitairement sur le même objet, leur deviennent encore plus nuisibles qu'aux autres individus déclarés normaux; il se contente de noter ses observations avec une certaine méthode qui ressemble un peu à la composition d'une symphonie par un musicien cherchant la modulation d'un cri d'oiseau à travers la plus effroyable tempête. Je m'attendais à le voir devenir fou, ce qui est le sort promis à tous les aliénistes (littérateurs ou pas); il se jette dans le crime pour échapper à l'emprise d'un fou, d'un autre chef, un de ces personnages doués d'un sensorium extraordinaire, celui qu'il appelle : *le géant de la sexualité*. Qu'en faut-il conclure? Je crois que la prudence des gens de science a l'horreur de la conclusion. En ma qualité d'ignorante, je me borne à louer sans réserve ce fabuleux cas de clinique d'où l'on peut extraire maintes pages de gracieuse poésie à l'usage des lectrices qui préfèrent les Sonates de Mozart à la douche, et j'ajouterai que mon expérience personnelle des fous me porterait de plus en plus à les traiter comme des gens raisonnables, c'est-à-dire à les mettre en prison dès qu'ils font le geste de nuire aux voisins... Mais je ne les empêcherais point de se nuire à eux-mêmes, ça jamais, j'ai bien trop le respect de l'individu ! Qu'ils se libèrent ! Qu'ils se libèrent !...

L'Homme qui a perdu son moi, par André Beaunier. Ceci est un fort beau livre qui est abîmé, à mon humble avis, par toute sa seconde partie formant un autre livre, peut-être nullement inférieur au premier. Je ne veux pas m'occuper de la théorie religieuse contenue dans l'œuvre, parce que cela ne me regarde pas. Il m'est égal que son auteur déclare « plus humaine et mieux adaptée à nos besoins une croyance très ancienne » qui tend de jour en jour à disparaître, mais je trouve un désaccord dans la construction de son monument

et je le regrette. L'homme qui perd son moi le joue au terrible jeu de l'absolu. Il a découvert le sirium et il permet qu'on applique sa découverte au soulagement de l'humanité avant d'être bien certain de toutes ses propriétés. Son professeur, vieux et fanatique, lui rappelle que la science pure cherche une vérité, non un remède. La jeune femme de l'inventeur est pour le remède, sinon pour le médecin, et elle contribue à rabaisser sa rivale, la science, dans l'esprit de son mari. Alors le professeur les sépare au nom de la Vérité ou du fanatisme et le pauvre inventeur sombre dans une solitude affreuse. Son amour blessé en pleine jeunesse l'empoisonnera, gangrènera son âme lentement. Le roman semblait finir là. Il recommence entre deux nouvelles femmes, une pénitente genre moyen âge et une danseuse, deux symboles un peu trop apparents de la mort et de la vie. Le savant meurt d'avoir voulu vivre en appelant la pénitente pour expier chrétiennement. Il est d'ailleurs achevé philosophiquement par le vieux professeur, arrivant là comme Satan pour cueillir une âme dont il ne veut pas voir s'échapper des vérités premières contraires à ses propres convictions. On supprimerait la danseuse et la pénitente qu'on arriverait à prouver les mêmes choses, c'est-à-dire l'antagonisme perpétuel de la Vérité et des Vérités.

L'Œuf de verre, par Jean de Quirielle. Très amusant récit des aventures d'un guillotiné... par persuasion, qui renaît dans les meilleures conditions possibles pour devenir un honnête homme. A son moi criminel on a substitué une âme douce qui réapprend la vie avec toute l'ingénuité de l'enfance. Malheureusement, une jeune fille ayant des goûts pervers, c'est-à-dire lisant souvent la Gazette des tribunaux, lui donne à entendre qu'elle aime en lui le fameux héros de la guillotine et il se tue, histoire de faire enfin justice. D'ingénieuses théories sur l'électricité nous amènent au dénouement sans aucune fatigue.

La Bête blonde, par Gabriel Arbouin. Non, il n'y pas d'adultère dans ce roman, mais on redoute à chaque instant quelque chose de pire. Ces deux frères aimant la même personne, ce père, trop vieux, assistant, impuissant, à ces querelles sournoises, et cette belle créature : *die blonde bestie*, qui se livre, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, platoniquement parce qu'on lui résiste au moment précis où cela se gâte, vous donnent cependant une impression de terrible sensualité. Comment l'aîné des frères ennemis pourra-t-il mener cette blonde... personne, au bien moral qu'il se propose? Je pense que le second livre de l'auteur nous l'apprendra. Il a vécu dans un pays fertile en drames et en comédies de toutes sortes. (Je le connais, ce pays, car c'est le mien). Les décors en sont ravissants si les habitants ont un peu des goûts de sauvages.

Appassionato, par Camille Audigier. Une belle dame court après des sensations violentes en des costumes de théâtre, et comme

elle a la passion... des planches malgré son dilettantisme, elle donne beaucoup de fêtes, dont elle est exclue parce que trop actrice. Elle rend amoureux un musicien qui n'a pas de génie, et elle l'abandonne à une jeune fille qui lui donne le génie en mourant d'amour pour l'infidèle. Un vieux violoniste italien se promène entre cour et jardin, tout à son art, type assez curieux de génie méconnu se contentant de sa joie d'improvisateur.

Près des tombeaux d'amour, par Marcel Frager. Dans Tunis, un *arbi* ose lever les yeux sur une jeune Française qui en oublie son fiancé, un officier d'ailleurs fort ordinaire. La passion, n'ayant pas de patrie, finit par dominer Hamidah, et ce fauve rampe devant la femme doublement ennemie qu'il convoite. L'ayant obtenue, il veut la plier aux usages de son pays, dont il a conservé les meilleures coutumes, entre autres : l'isolement du domaine nuptial. C'est alors que se réveillent, en Marie-Rose, la Parisienne, tous les vieux instincts de la civilisée. Elle mélite, compare, et son amour lui pèse comme un joug. Elle veut revenir aux coutumes de son pays, elle songe à trahir avec celui qu'elle avait trahi, le fiancé lieutenant. Alors il faut bien boire le poison, car le fauve s'est réveillé. Il laisse mourir Marie-Rose en récitant de beaux poèmes d'amour selon l'usage d'Orient, qui permet la mort au milieu des parfums du cantique des cantiques.

La Victoire ailée, par Charles d'Ollone. La Sorrenti, une chanteuse et une actrice célèbre, représente la Victoire pour le sculpteur Fradié, qui n'a jusqu'ici créé que de petites déesses. Il se prend au grand art lyrique et le vent de ses larges ailes l'enveloppe au point qu'il en oublie sa femme, une douce mélancolique, et son fils, un pauvre gamin malade. Il y a une scène de wagonnets descendant une colline en portant une statue vivante, d'ailleurs vouée à la destruction, que je n'aime guère, parce qu'elle est terriblement truquée; cependant elle amène un dénouement des plus moraux et il convient de l'applaudir.

La Première blessure, par Marguerite Lejeune. Touchante anecdote d'un amour défendu qui s'arrête au moment psychologique. (Les officiers de marine ont l'habitude de poser leur alliance passé *la ligne!*) Je ne ferai à cette hésitation sentimentale qu'un reproche : pourquoi les jeunes femmes auteurs de ce temps-ci abusent-elles du volume de vers publié par l'héroïne de leur roman? Est-ce que toutes les héroïnes de leurs romans doivent forcément se montrer des femmes de lettres? Ça devient monotone. Et quand on songe que tous les héros sont également de lettres, font de la grande critique ou du vulgaire journalisme, ça donne l'envie folle de savoir ce que font les autres, les exceptions, les lecteurs, quoi...

Cousine Sans-Gêne, par Roger Dombre. Une personne très

étourdie a le choix entre la misère dorée et l'opulence. Elle se balance et berce toute une honorable famille entre ces deux perspectives. Ayant refusé le million, on le lui rapporte en épousant une des cousines dans la gêne, et cela finit par une grande distribution de prix, de dot, de dons, de legs de toutes les grosseurs. Je pense que ces jeux charmants d'une imagination incapable de se rien refuser doivent rendre complètement enragées les filles pauvres, mais honnêtes, capables d'en suivre les caprices, au moins sur le papier.

Les Demoiselles du Noël-Fleuri, par Blanche Legrand. Je me défie, en général, des livres vertueux, c'est-à-dire destinés aux bibliothèques familiales, mais j'ai le bon goût de les lire et souvent je suis agréablement surprise. Il y a dans celui-ci de jolis détails d'intérieur, tout un drame pas trop appuyé et des caractères curieux. Mme Boitenva et une certaine domestique qui a toujours peur d'être compromise par les Messieurs sont d'inoubliables types.

Maison hantée, par Maryam. Hélas! Il n'y a pas de revenants. Je sais bien qu'on revient très à propos dans cette villa abandonnée pour la restaurer, l'embellir et y vivre... mais c'est si normalement...

Sur le sable, par P. Doris. C'est bâtir sur le sable que de rêver un avenir dans la politique, cependant un bon Breton s'efforce de concilier ses croyances avec le respect qu'on doit aux institutions. Un traître, qui est aussi un brave homme à sa manière, veut essayer du chantage et il échoue piteusement. Le plus apparent de cette histoire est que le cœur breton se prête difficilement aux intrigues en vue du bien ou du mal.

La Lignée des Castelreuse, par Juan Pelaez. Et pourquoi cette charmante Américaine épouse-t-elle ce dégénéré? Il est contraire aux mœurs américaines de se marier pour sa famille. On court sa chance pour soi, généralement. Enfin nous admettons que les Castelreuse sont une race pauvre... et qu'ils seront anoblis par... le malotru introduit dans leur lignée; seulement la sélection, si elle était vraiment bien faite chez les hommes, amènerait les perfections du produit comme chez les animaux. J'imagine que les princesses se sont surtout amoindries en se croisant avec des valets de pied. Il n'y a que les gens du peuple pour être vraiment tarés, malades et fous. Les juifs sont presque tous beaux et forts ; or, les juifs ne sont pas un peuple, ils sont une aristocratie.

Les Vierges qui tuent, par P. Duplessis de Pouzilhac. Un roman à thèse médicale où l'on voit un club de jeunes filles du meilleur monde dont les réunions ont pour but d'amoindrir la puissance de l'homme. On y affiche les lettres d'amour et on y fait le tableau comme à la chasse : tant de lièvres, tant de daims, tant de bécasses (si le mot bécasse peut être du sens masculin). Messieurs les

médecins modernes, bien modernes, soutiennent des thèses, mettons des théories bizarres, quoique sanguinaires !

Filles d'Eve, par Paul Lacour. Selon l'usage toute la gamme : la soubrette, la veuve joyeuse, la femme mariée, la jeune fille pudique... ne voulent pas d'enfant, etc.,etc... et le malheur d'un bon jeune homme tendre.

L'Ardennaise, par Henri Davignon. Des nouvelles remplies d'une psychologie pas trop compliquée, de parfum agréable. Cette vierge forte, gagnant la coupe de Spa au tennis, est une femme à la fois honnête et spirituelle.

Contes philosophiques, par Camille Flammarion. Un petit Voltaire de poche à l'usage des dames... qui sauraient lire Voltaire.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Collé : *Journal historique inédit pour les années 1761 et 1762, publié sur le manuscrit original et annoté* par Ad. van Bever, avec la collaboration de G. Boissy, 1 vol. in-8, 7.5o, « Mercure de France ». — Gabriel Mourey : *Le Village dans la Pinède, Mazargues*, 1 vol. in-18, 3.5o. « Mercure de France ». — *Les Petits Cahiers d'une Étrangère : Sonia et ses Amis*, 1 vol. in-18, 3.5o, Fasquelle. — Jules Boissière : *Propos d'un Intoxiqué*, 1 vol. in-18, 3.5o, Michaud. — Marius Boisson : *Anthologie Universelle des Baisers : I Asie*, 1 vol. in-8°, 10 fr. Daragon. — *Epigrammes françaises (XVI^e au XIX^e siècle) choisies et annotées* par Maurice Allem, 1 vol. in-18, 1.5o, Fayard. — *Epigrammes de Jean-Baptiste Rousseau, publiées sur les recueils manuscrits et les éditions du XVIII^e siècle et précédées d'un avant-propos* par un Bibliophile parisien, 1 vol. in-12, 4 fr., Sansot.

Charles Collé, auteur de poésies légères, qui ne sont pas de la poésie, et de quelques pièces de théâtre, comme *la Partie de chasse de Henri IV* et *la Vérité dans le Vin*, qui ne sont pas sans valeur, est surtout connu pour son *Journal Historique*. Lecteur du duc d'Orléans, petit-fils du Régent, il fut pendant plus de vingt ans « le collaborateur principal, sinon l'ordonnateur de spectacles que le duc organisait sur les petits théâtres du Roule et de Bagnolet ». Cette situation lui permit d'observer la société au milieu de laquelle il vivait : et ce sont ces impressions, ces récits, ces anecdotes qui constituent son journal. Des onze volumes manuscrits contenant l'œuvre de Collé, deux se trouvaient égarés, les années 1752-1753 et 1761-1762. C'est l'un de ces volumes, celui qui renferme les années 1761-1762, que MM. Van Bever et G. Boissy ont eu la bonne fortune de retrouver, bien fortuitement, dans le panier à bouquins d'un brocanteur de Compiègne, et qu'ils publient aujourd'hui, avec des notes et des images, sous ce titre : **Journal historique inédit**. Souhaitons que le hasard fasse encore retrouver l'autre volume, afin que l'on puisse nous donner dans son entier les mémoires de Collé.

Ce journal inédit, outre le détail des divertissements imaginés pour le duc d'Orléans et Marquise, sa maîtresse, contient de curieux

et souvent injustes jugements sur le théâtre et les auteurs de cette époque. Collé est un singulier critique, qui voit bien les défauts des dernières pièces de Voltaire, mais qui ne fait aucune difficulté de mettre Crébillon bien au-dessus de Racine (abstraction faite de la beauté de la versification de ce dernier). Cependant, dit-il, si Crébillon « eût versifié toutes ses pièces, comme l'est son *Catilina*, je préférerais son style à toute la pompe fleurie de celui de Racine, qui souvent met de la poésie où il ne faudrait que du naturel ».

Tout est invention, tout est création dans cet homme-là, écrit-il de Crébillon : « Ses caractères sont d'une force qui approche de celle de Corneille, si elle ne lui est pas égale. Rhadaminthe, Palamède, Atrée, quels hommes ! et quel nerf ! *Electre* a été traité par les tragiques grecs ; il n'a rien pris chez eux, il a tout trouvé en luy, et les a laissés bien loin derrière. Je ne comparerai pas son *Atrée* à celui de Sénèque. La comparaison serait choquante, pour Crébillon. » Il ajoute que *Rhadaminthe* et *Electre* ont ce caractère d'originalité qui fera passer ces pièces à la postérité la plus reculée. Et pourtant la postérité pas très lointaine que nous sommes ignore déjà ce Crébillon. Mais Collé vouait J.-J. Rousseau à l'oubli. Il ne parle qu'avec mépris de ce « philosophe charlatan » : « Tous ces prétendus philosophes et génies ne créent rien et ne travaillent que sur ce qui est fait. Ils n'ont point d'autre invention. Ce sont de beaux discoureurs, il faut l'avouer ; mais d'eux-mêmes ils ne produisent, et ne produiront jamais rien, parce qu'aucun d'eux n'a de génie. »

Il qualifie de rapsodie, de vieillerie tout ce que cet homme a fait : « Il n'a nul génie, nulle invention, nulle création. Ses écrits ne sont que des répétitions éternelles, un rabâchage de vieilles thèses qui ont été cent fois agitées, et où l'on ne trouve rien de neuf que quelques détails extravagants et des paradoxes qui font grincer des dents... On reviendra de ce cruel esprit-là. » Collé n'était pas seul à penser ainsi du citoyen de Genève ; les paradoxes de Rousseau, qui devaient plus tard être acceptés comme des vérités éternelles, n'étonnaient pas, ne déroutaient pas, mais agaçaient, en certains milieux cultivés.

La plupart des autres pages de ce journal sont consacrées au théâtre : elles nous donnent l'opinion du moment, à peu près comme actuellement les comptes-rendus des premières dans nos journaux. Collé s'intéresse beaucoup aussi à l'Académie ; il s'indigne de certaines élections, comme de celle de M. de la Condamine, qui n'est point un sujet académique : « Il n'a point de titres pour remplir une place à l'Académie Française . » Et l'on sourit, en lisant cette page qui pourrait être signée d'un de nos critiques d'aujourd'hui :

« Tranquillisez-vous, le système est changé ; ce n'est plus de personnes de mérite dont on veut actuellement composer l'Académie ;

au contraire : l'on cherche à donner des places aux sujets les plus médiocres, aux plus mauvais écrivains et même à ceux qui n'ont jamais écrit et qui ne peuvent pas écrire. Comment ne voyez-vous pas cela depuis bien des années ?... » Mais que dire du prédécesseur de la Condamine, de cet abbé de Vauréal, évêque de Rennes ? Tout le monde sait, écrit Collé, « qu'il a été le plus hardy et le plus insolent des hommes avec les femmes; que c'est par elles qu'il a fait son chemin ; et qu'à la Cour il en a eû autant qu'il a voulu. Son audace venait de ce qu'il passait pour le meilleur f...teur du clergé; et ce n'est pas là un petit éloge. » Je ne sais si l'épiscopat français a maintenu ces traditions et conservé cette réputation que semble envier Collé. Le Journal historique inédit contient encore d'autres amusantes anecdotes, et on y lira les petites pièces de circonstance que l'auteur écrivit pour la distraction du duc d'Orléans et que ce prince jouait lui-même, avec une grande perfection, nous dit Collé, qui nous prie de croire à la sincérité de ces éloges.

§

Dans ce livre : **Le Village dans la Pinède**, M. Gabriel Mourey célèbre *Mazargues*, sa petite patrie, avec une double émotion intellectuelle et sentimentale. C'est, en effet, en contemplant ces paysages de la Provence méditerranéenne qu'il a appris à aimer la lumière et à rêver de la « Grèce immortelle » ; mais, cette terre qui garde nos morts, écrit-il, j'ai bien le droit de l'appeler ma mère. Nous sommes, comme les arbres et les plantes, un produit du sol où nous sommes nés, et cet amour du sol natal, dont Maurice Barrès a fait une philosophie, M. Mourey en fait une douce religion, inspiratrice d'art. C'est la mort de ses proches qui a pour lui consacré ce sol où il n'a fait que naître et où, dit-il, nul de ceux dont je descends n'a vu le jour. Mais, telle une plante transportée en une terre étrangère favorable à son essence, il y a pris racines et y a fleuri. M. Mourey, après nous avoir peint les paysages de sa Provence adoptive, nous en décrit les types. Ils ont, dit-il « la sobriété de ces collines sèches, de ces broussailles, de ces pins qui croissent à même le roc. Leur cerveau a la simplicité élégante des lignes que profile sur l'azur du ciel le faîte de ces petits sommets qui bordent leur horizon. »

Les êtres s'accordent aux paysages, et il faut sans doute être né dans le Midi pour en saisir les nuances et les harmonies : un homme du Nord y est ébloui et ne voit que des taches violentes de couleur ; devant ces paysages « pauvres et secs », il songe aux vraies forêts et à leur mystère. Pourtant, dans ces vallons creux aux murs de roches blanches où poussent les plantes aromatiques dont l'air est embaumé, le poète évoque les vallées de la Grèce, et éprouve le frisson de la

vie antique. L'art et la littérature grecs retrouvent dans une atmosphère leur vraie signification. Mais voici que M. Mourey s'abandonne à ses souvenirs et recrée la vie même de son enfance. Voici, peints comme en un beau et pieux vitrail, les visages simples des êtres qu'il fréquenta et qu'il aima. Et ce livre de M. Gabriel Mourey est bien, comme il le dit lui-même, un ex-voto, taillé et gravé avec art et déposé sur l'autel de sa petite patrie, cette petite patrie dont Taine et Puvis de Chavanes nous avaient déjà laissé une image émue.

§

Sonia et ses amis forme le dernier tome de la trilogie des *Petits cahiers d'une étrangère*, que publie M. Emile Berr. On fera à ce dernier volume, aussi spirituel et d'un sens critique aussi sûr, le même accueil qu'au mystérieux *Journal de Sonia*. Il y a dans ce cahier de notes de bien curieuses observations sur nos mœurs qu'une étrangère seule pouvait bien voir. Ce n'est pas, certes, d'une grande profondeur de pensée, mais c'est assez inattendu pour nous faire réfléchir et nous faire sourire. En France, écrit Sonia, « un certain dérèglement de vie chez les jeunes gens n'est point pour scandaliser les familles, et j'ai vu de très bonnes mères souhaiter d'avoir pour gendre un homme qui eût un peu « vécu ». Le mot dérèglement appliqué à la vie normale des jeunes hommes nous amuse. On parle devant elle des maîtresses d'un ténor. « Je ne serai jamais une vraie Parisienne, avoue-t-elle. Il me faudrait apprendre trop de choses qui me sont indifférentes et qui, peut-être, ne me regardent pas. »

Je veux citer encore ce joli mot de Gaston Boissier, qui se plaignait que la « compagnie » appelait à elle trop de jeunes hommes : « Ce qui fait les académies vivantes, disait-il, ce sont les décès. »

§

M. Jean Ajalbert nous donne aujourd'hui le premier des deux volumes où l'on a décidé de rassembler les inédits de Jules Boissière ; sous ce titre : **Propos d'un intoxiqué**, paru jadis en une petite plaquette, épuisée, et que l'on trouvera en tête du volume, voici *Terre de fièvre*, un beau roman, hélas ! inachevé. Mais il faut louer les éditeurs de n'avoir pas utilisé les notes de l'écrivain pour continuer son livre. On lira encore le *Bonze Khou-Su* et le cahier de route où l'auteur nous révèle beaucoup de lui-même et de ses inquiétudes artistiques : cela, dit M. Ajalbert, nous empêchera d'accepter l'erreur naïvement propagée « que ce beau livre définitif : *Fumeurs d'opium*, a pu soudainement et isolément surgir, par le sortilège de la drogue ». D'ailleurs, les confessions du romancier nous prouvent que l'opium n'est pas un si terrible poison qu'on le dit, et qu'on peut en user avec modération comme du tabac. Mais pour

atteindre les sommets de l'hallucination, il faut une complète et dangereuse intoxication : alors, les images du cerveau vivent et s'éclairent fantastiquement, vivent comme en dehors de l'être, à la façon des rêves. Khou-Mi, le signataire des *Propos d'un intoxiqué*, fait cette confidence : « Nous resterons éternellement respectueux et tremblants (devant l'Idole) parce qu'un jour nous n'avons plus compris le sens des pages que, longtemps, nous avions cru penser et rédiger en pleine indépendance d'esprit, — et parce que, pâle de peur, nous nous sommes demandé dans la solitude de notre conscience : « Oui, j'ai bien écrit tout cela : — mais qui donc l'a dicté? » — On pourrait répondre : votre subconscient; car l'alcool ou l'opium ne peut développer en un être que les idées et les images, qui un jour, fût-ce subrepticement, y sont entrés.

§

M. Marius Boisson a entrepris, dans cette **Anthologie universelle des baisers**, de nous dire les nuances de tous les baisers dans les divers pays du monde et dans les diverses littératures. Le premier tome que je viens de lire, et qui étudie l'amour en *Asie*, est un document curieux où l'auteur a fait tenir le Cantique de Salomon, le Kama Soutra et l'Ananga-Ranga, ainsi que divers poèmes d'Asie. Mais l'ouvrage s'ouvre par un petit essai à la fois grave et humoristique sur le baiser, où M. Boisson a réuni de nombreuses citations de nos poètes, anciens et modernes. Lorsque paraîtra le tome annoncé sur l'amour en France, nous reparlerons plus amplement de cette étude aimable et de cette encyclopédie de l'amour, qui n'avait jamais été entreprise.

§

Précédé d'un essai sur l'épigramme par M. Maurice Allem, voici **Épigrammes françaises**, du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. C'est tout un chapitre de notre histoire littéraire qui se trouve ainsi écrit par les auteurs eux-mêmes. Ce travail, observe M. Allem, n'a pas la prétention d'être une œuvre d'érudition. On n'y trouvera pas toutes les épigrammes, et il est peut-être regrettable que le ton du volume ait empêché d'y faire entrer celles très libres, mais les meilleures, de Maynard, de Saint-Pavin et de J.-B. Rousseau. Mais ces dernières ont été publiées à part, et un bibliophile parisien vient, en effet, de recueillir pour notre amusement les **Épigrammes de J.-B. Rousseau**, en les séparant de celles qui lui ont été attribuées injustement. Après avoir parcouru ce volume de M. Allem, on remarque que l'épigramme, qui fut naguère si prospère aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, n'a produit que de médiocres fruits au XIX^e^. Pour la période romantique, M. Allem ne nous donne que deux pièces de V. Hugo qui sont plus grossières que spirituelles, quelques autres de Nestor Roque-

plan, une encore de Murger sur Buloz, très bien d'ailleurs, et cette morsure du cygne : les vers de Lamartine sur Nadaud : *Hier, un vaincu de Pharsale...* Mais c'est trop peu, et sans doute pourrait-on ajouter à ce dernier chapitre quelques épigrammes que M. Allem oublia de recueillir.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pietro Orsi : *Histoire de l'Italie moderne* (1750-1910). Traduction de Henri Bergmann. Armand Colin, 5 fr. — René Pinon : *L'Europe et la Jeune Turquie*. Perrin et Cie, 5 fr. — Paul Gaffarel et Marquis de Duranty : *La Peste de 1720 à Marseille et en France*. Perrin et Cie, 7 fr. 50. — Emile Perrier : *Un Primat de Pologne à Marseille en 1776-1777, Gabriel Podoski*. Aix-en-Provence, typographie et lithographie B. Niel, s. p. — Memento.

M. Henri Bergmann a donné une traduction française de l'**Histoire de l'Italie moderne**, de M. Pietro Orsi, livre où l'on trouve les qualités d'un bon exposé général. C'est pour cela que nous le signalons aux personnes désireuses, par ce temps de conquêtes tripolitaines, de se renseigner assez vite sur l'Italie, car il ne saurait s'agir ici d'entrer dans une critique des récents travaux plus détaillés inspirés par telle ou telle époque de l'Histoire italienne au XIXe siècle (1).

Le point de départ choisi par M. Orsi pour son Histoire moderne de l'Italie, 1750, semble pris un peu haut. L'Italie était alors ce qu'elle redevint pour un temps après 1815 : une simple « expression géographique », comme disait Metternich, le bon apôtre. La formation en Italie, après le traité de Vienne (1738) et celui d'Aix-la-Chapelle (1748), de deux états indépendants, le royaume de Naples et la duché de Parme, est un fait d'une valeur assez négative. Il marque l'établissement de l'influence espagnole (entre deux phases de l'influence autrichienne); et c'est à cause de faits de ce genre que l'Italie n'était guère plus qu'une « expression géographique ». Retenons-le cependant. Avec d'autres analogues, il put susciter, dès la fin du XVIIIe siècle, la protestation d'Alfieri, ce véritable précurseur du *Risorgimento*.

Sur cette période, capitale, du *Risorgimento*, qui succéda au régime de réaction imposé en 1815 après la chute de la domination napoléonienne, M. Orsi a groupé des renseignements dont la bibliographie très au courant, placée à la fin du volume, permet d'apprécier l'abondance. Depuis les premiers mouvements, marqués par la révolution de Naples en 1820, en passant par le grand soulèvement de 1848 utilisé depuis par le roi de Piémont assisté de Napoléon III,

(1) On trouvera une bonne bibliographie de ces récents travaux dans le Bulletin de la *Revue Historique* (novembre-décembre 1911), sous la signature de M. Georges Bourgin.

jusqu'à l'achèvement de l'unité italienne sous l'hégémonie de la maison de Savoie, ce grand drame politique est complètement exposé.

M. Orsi a rappelé avec sympathie le rôle de la France dans ce grand mouvement national. Toutefois, M. Bergmann, le traducteur, regrette que l'historien italien ait cru devoir indiquer des réserves au sujet de l'attitude de Napoléon III. Tout en voulant faire la guerre pour l'Italie, l'Empereur, croit M. Orsi, ne désirait pas l'unité italienne : la preuve, selon cet historien, en serait dans des ambitions bonapartistes sur la Toscane et sur Naples, ambitions qui auraient été réelles, et dont le but semblait être le rétablissement du double vicariat impérial du temps de Napoléon Ier, le prince Napoléon devant reprendre à peu près la succession d'Eugène de Beauharnais, et le prince Murat celle même de son aïeul. M. Bergmann, traducteur fidèle, mais historien indépendant, ne partage pas cette manière de voir. Cependant, l'on a pu relever, dans des documents récemment publiés sur Crispi, certains indices d'intrigues « murattiennes ». On sait d'autre part que les prétentions de la famille Murat sur le trône de Naples furent désavouées, en 1861, par le gouvernement de l'Empereur. Que conclure? Peut-être l'Empereur eut-il, en effet, des vues dynastiques, mais sans y persister. Quoi qu'il en soit, il semble qu'on soit assez disposé, dans l'Italie actuelle, à prêter au souverain français des vues intéressées; l'ouvrage de M. Orsi à fait recette à cet égard. Cela expliquerait que l'on ait proscrit, des fêtes du cinquantenaire de 1859, le souvenir du libérateur. Proscription habile : ainsi l'on liquidait lestement le passé, et l'on restait bien avec le gouvernement républicain.

En finissant la précédente note bibliographique sur une allusion à l'habileté de l'Italie contemporaine, nous sommes tout naturellement amené à inscrire en tête de la suivante le titre du récent ouvrage de M. René Pinon. **L'Europe et la Jeune Turquie**. Dans cette Europe, il y a l'Italie, qui vient de faire le coup de Tripoli, s'il est permis de dire. Toutefois, M. René Pinon, qui use volontiers du post-scriptum pour mettre au point ses consultations de politique internationale, données un peu au jour le jour, aurait besoin, ici, d'en ajouter un, et considérable, en ce qui concerne l'agression italienne. Son livre était achevé quand elle s'est produite, et nous ne trouvons pas, d'ailleurs, que l'auteur la prévoie. La position de l'Italie dans la question d'Orient est résumée en une page (p. 232) où le nom de Tripoli n'est pas écrit. Il est juste d'ajouter que, pour ce qui est du contre-coup balkanique de l'affaire (M. Pinon ne sort à peu près pas des Balkans, où il prend généralement son point de vue pour noter « les aspects nouveaux de la question d'Orient »), l'auteur a, çà et là, et notamment au paragraphe V de son chapitre VI, pressenti, d'une manière que les faits ont justifiée, la rivalité austro-italienne.

M. Pinon pourrait donc, en un nouveau « Post-scriptum », donner les dernières précisions sur cette rivalité qui, depuis l'expédition en Tripolitaine et les pointes poussées par l'Italie sur les côtes de la Turquie d'Europe, est un des nouveaux aspects de la question d'Orient. Laissons-le se mettre au point pour saisir cette arrière-perspective, et voyons quelques-unes de celles qu'il a déjà découvertes.

Ce spectacle, qui, dans l'ouvrage de M. Pinon, est suffisamment net, se résume rapidement à peu près de la sorte : Dès le lendemain de la révolution jeune-turque, les conséquences se produisent; l'Autriche annexe la Bosnie-Herzégovine, d'où une crise européenne, l'émotion du monde slave, l'exaspération de l'opinion russe, l'opposition du cabinet de Saint-Pétersbourg, la résistance téméraire de la Serbie et du Montenegro, le rêche nationalisme des Jeunes-Turcs, sans oublier, au fond de tout cela, la rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre, affirmée une fois de plus en cette occasion. Passant aux détails, ou, pour employer une autre image, aux pièces spéciales de la grande mécanique politique qui se meut vaille que vaille dans l'Orient, nous voyons : l'Albanie, à l'avenir de laquelle est lié, selon M. Pinon, celui même de la Jeune Turquie; la Serbie et la Bulgarie, vieilles connaissances; enfin le Montenegro, tout fier d'être devenu un royaume, lui aussi, et la Roumanie, très en progrès. Ces pièces locales, qui fonctionnent de plus en plus rondement, chacune pour son compte, seraient bien aimables de fonctionner d'accord. Cela, estime M. Pinon, résoudrait la question balkanique, tant du côté de la Turquie, « boutée » à peu près hors d'Europe, que du côté de l'Europe, consignée à l'entrée de la Péninsule.

Mais l'expédition de Tripolitaine, avons-nous dit, apporterait le sujet d'un « post-scriptum » singulier, où, nous le craignons, tout serait de nouveau changé, où nous aurions : une Turquie constitutionnelle plus ou moins incapable, aussi « homme malade » que la Turquie hamidienne et sur laquelle l'on ne peut davantage faire fonds ; une Italie qui, ayant une fois poussé ses bateaux dans les Syrtes, est exposée à devoir les pousser dans certaines eaux européennes de la Turquie ; une Autriche de plus en plus méfiante ; un Montenegro qui fait l'enfant terrible... M. René Pinon a de la besogne. Il l'aime, cette besogne, et nous, nous aimons à l'y voir.

§

L'ouvrage définitif de MM. Paul Gaffarel et de Duranty sur **la Peste de 1720 à Marseille et en France**, tome volumineux de 600 pages, présente surtout, dans son soin du détail, un intérêt local. Cet événement a cependant donné aux auteurs l'occasion d'apporter de nombreux renseignements sur l'administration de Marseille et de la Provence au début du XVIII^e^ siècle. Cette mono-

graphie d'une province et d'une grande ville françaises en temps de calamité publique montre d'autant plus l'organisation sociale de ce temps qu'elle la fait voir à l'œuvre, dans une lutte suprême contre la mort.

La peste fut apportée à Marseille, de Seyde, en Syrie, le 25 mai 1720, par le *Grand Saint-Antoine*, capitaine Chataud. Dans une ville aussi malpropre que l'était alors Marseille, où la peste se trouvait déjà peut-être à l'état latent, le fléau éclata et se développa avec une violence terrifiante. On dut enlever jusqu'à mille cadavres par jour. On n'a jamais su le nombre exact des morts. L'estimation de 50.000, adoptée par Cardin Le Bret, intendant de Provence, est certainement au-dessous de la vérité. La charogne humaine foisonna tellement, qu'elle faillit rester en permanence sur la place publique, faute de bras, ou de courage, pour l'enlever. Le chevalier Nicolas Roze fit, au moment où tout vacillait, au moment où la vie avait le recul suprême, le geste décisif qui arrêta le macabre envahissement presque définitif. Comme les fossoyeurs s'écartaient, épouvantés, il s'avança en pleine infection, saisit un cadavre par la jambe, et le jeta dans la fosse. On reprit courage. Le dévouement de Roze est égal à celui, plus célèbre, de Belzunce. Nous n'avons plus idée, aujourd'hui (à moins d'aller en Mandchourie) de ces soudains charniers de l'épidémie, où la civilisation venait s'empêtrer, sans pouvoir en sortir. La peste s'étendit à une partie du midi de la France. Mais les horreurs de Marseille furent telles qu'elles ont fait oublier le reste. Elles atteignirent, en leur genre, à la perfection classique. On dit : la peste d'Athènes, la peste de Marseille. Les historiens de cette dernière n'ont évidemment pas la hautaine vigueur de Thucydide ; mais quelles braves gens de documentistes ; comme ils sont appliqués, comme ils restituent le détail local !

Puisque nous sommes à Marseille, disons quelques mots d'un curieux personnage, Gabriel Podoski, primat de Pologne, qui vint s'échouer dans la cité phocéenne en 1776, après avoir joué dans son pays un rôle assez considérable, durant la période qui aboutit au premier partage de la Pologne. C'est M. Emile Perrier qui, sous ce titre : **Un Primat de Pologne à Marseille en 1776-1777**, a publié l'intéressante étude où la figure, bien oubliée, mais, disons-nous, curieuse, du prélat polonais est évoquée. D'abord attaché au cabinet du ministre d'Auguste III, le comte de Bruhl, et finalement ministre de Stanislas Poniatowski, Podoski fut mêlé à toutes les intrigues où se consomma la ruine du malheureux royaume. On ne peut pas dire que certains efforts de sa part pour ramener, après la mort d'Auguste III, un prince de la maison de Saxe sur le trône des Jagellons aient été contraires aux véritables intérêts de son pays ; mais il semble avoir surtout songé, d'un bout à l'autre de

la carrière, à sa fortune personnelle. Aussi finit-il par s'entendre avec le triste Stanislas Poniatowski, dont il reçut la dignité d'archevêque-primat. Forcé, par une cabale, de quitter la Pologne, le soin de sa santé délabrée de prélat mondain et viveur l'amena, après diverses pérégrinations, dans le midi de la France, à Marseille. Il y mourut au bout d'un an, parmi d'assez basses tribulations, qui ne relèvent pas cette figure de prélat intrigant et débauché, importante, cependant, quoique assez tristement, par le rôle qui fut le sien sous les règnes d'Auguste III et de Stanislas Poniatowski. M. Emile Perrier a malheureusement assez sommairement traité la partie polonaise de cette carrière, réservant toutes ses recherches à la période marseillaise. Il ne lui faut pas moins savoir un véritable gré de nous avoir donné cette biographie, qui manquait, et qui forme un excellent point de départ pour quelque travail plus étendu.

Memento. — *Revue des Etudes historiques* (septembre-octobre 1911). P. Fromageot : « Une cousine du Grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg », *suite* (M. P. Fromageot développe particulièrement l'étude de la période allemande de la duchesse. Nous n'en sommes encore qu'à l'affaire du mariage. Si cela continue sur cette échelle, nous aurons d'assez copieux renseignements sur la politique du Grand Roi en Allemagne) ; P. Marmottan : « La Grande-duchesse Elisa et Mme de Genlis (1811-1812), d'après une correspondance et des documents inédits », *fin*. (Cette correspondance, dont nous avons signalé récemment le caractère anecdotique et mondain, s'achève sur un véritable traité de l'étiquette.) Comptes-rendus critiques.

La Révolution Française (14 septembre 1911). A. Aulard : « La Centralisation napoléonienne : les préfets » (*suite*) ; Charles Schmidt : « Le Roi n'a pas besoin de savants » ; H. Labroue : « Les évêques Torné et Pontard et la société populaire de Périgueux » ; « Notes de lecture : Un incident de la journée du 9 thermidor » ; L. Grosjean : « Lettres du Conventionnel Gillet. » — *Id.* (14 octobre 1911). Pierre Renouvier : « L'édit du 22 juin 1787 et la loi du 22 décembre 1789. » (L'édit concerne les Assemblées provinciales ; la loi se rapporte à l'organisation administrative de la France) ; A. Aulard : « La Centralisation napoléonienne : Les Préfets » (*suite et fin*) ; A. Blossier : « Une contestation entre le duc d'Orléans et la ville de Honfleur, à propos des droits de coutume, prévôté et travers de Seine (1768-1790) ; L. Kont : « Un ouvrage hongrois sur la Révolution française » ; L. Grosjean : « Lettre du conventionnel Gillet » (*suite*).

Revue du Midi (15 octobre 1911). Jean Saint-Martin : « Les Derniers représentants de Rome à Avignon et dans le Comtat-Venaissin, Giovio, archevêque d'Avignon. » Etude sérieusement documentée. L'auteur a travaillé dans les archives du Vatican.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Gustave Le Bon : *Les Opinions et les croyances*, 1 vol. in-18, 3.5o, Flammarion. — Benedetto Croce : *Philosophie de la Pratique*, 1 vol. in-8, 7.5o, Alcan. — B. Jacob : *Lettres d'un philosophe*, précédées de « Souvenirs » par C. Bouglé, 1 vol. in-18, 3.5o, E. Cornely. — Emerson : *Société et Solitude*, 1 vol. in-18, 3.5o, A. Colin. — Péladan : *La Science de l'Amour*, 1 vol. in-12, 3.5o, A. Messein. — Memento.

C'est toujours une bonne fortune pour les amateurs de pensée originale que l'apparition d'un livre de M. G. Le Bon. Je ne dirai pas que M. Le Bon est, en philosophie, un solitaire ou un sauvage ; car il réunit autour de lui, dans sa « Bibliothèque de Philosophie scientifique », une imposante équipe de savants et de penseurs. Mais M. Le Bon est à coup sûr un indépendant. Il est aussi un combatif. Il philosophe un peu à coups de marteau ; les malveillants diraient : à coups de boutoir. Il est rare qu'il ne heurte pas quelque idole ou ne bouscule quelque pontife. — A vrai dire, les adversaires auxquels il s'en prend sont toujours un peu les mêmes. Ce sont l'intellectualisme et l'éducationisme universitaires ; l'idéalisme humanitaire ; le socialisme raisonneur, professoral et phraseur, bref, toute cette idéologie rationaliste, démocratique et sociale qui semble être devenue, depuis une quinzaine d'années, le fond de la pensée officielle française. A cette idéologie M. G. Le Bon oppose sa psychologie à lui ; une psychologie incisive, réaliste, un peu crue, un peu brutale ; ce dont il faut lui savoir gré, ne fût-ce que par besoin de réaction contre les fadeurs d'un idéalisme de manuel scolaire ou de réunion publique.

S'il est un sujet qui permettait à M. Le Bon de donner carrière à sa verve antirationaliste, c'est bien celui qu'il vient d'aborder dans son livre : **Les Opinions et les croyances**. Il y a deux façons de considérer le problème de la croyance. Pour les intellectualistes, la croyance est, ou du moins devrait être et sera de plus en plus dans l'avenir, affaire de raison et de raisonnement. Il y a eu sans doute dans le passé et il existe encore aujourd'hui nombre d'opinions et de croyances irraisonnées, déraisonnables ou même franchement absurdes. Ces opinions sont ce qu'on appelle des préjugés. Mais, pour nombreuses et puissantes qu'elles soient, ces croyances sont destinées à disparaître. La raison en dehors de laquelle elles se sont formées les détruira. La raison sera un jour la maîtresse du monde. Ce jour-là, la croyance aura fait son temps. Croyance et connaissance ne seront plus deux genres distincts, rivaux et ennemis. On ne croira plus que pour des motifs rationnels. La connaissance aura résorbé la croyance. — Selon les anti-intellectualistes, croyance et connaissance sont et resteront deux genres irréductibles. Allons plus loin. Si l'un doit se subordonner à l'autre, c'est la connaissance

qui devra reconnaître sa dépendance à l'égard de la croyance. Car, à la base de toute affirmation doctrinale, en matière philosophique et souvent même en matière scientifique, il entre des éléments extrarationnels qui font, en partie, de cette affirmation un objet de croyance et non de connaissance. En bon anti-intellectualiste qu'il est, M. Le Bon insiste sur les différences irréductibles qui séparent la croyance et la connaissance : différences de nature, d'origine ; rôle différent dans la vie de l'humanité. « La connaissance constitue un élément essentiel de la civilisation : le grand facteur de ses progrès matériels. La croyance oriente les pensées et par conséquent la conduite. L'origine inconsciente et par suite involontaire des croyances les rend très fortes. Religieuses, politiques ou sociales, elles ont toujours joué un rôle prépondérant dans l'histoire. » M. Le Bon affirme la pérennité de la croyance en face de la connaissance. — Bien plus, la croyance intervient sans cesse dans le cycle de la connaissance. « Dégagée de plus en plus de la croyance, la science en demeure cependant très imprégnée. Elle lui est soumise dans tous les sujets mal connus, les mystères de la vie ou de l'origine des espèces par exemple. Les théories qu'on y accepte sont de simples articles de foi n'ayant pour eux que l'autorité des maîtres qui les formulent. » — La croyance engendre dans la science même des illusions que les progrès de l'expérience et de l'observation ne feront vraisemblablement jamais disparaître ; car le progrès ne fait que reculer la limite du mystère. Non content d'établir cette vérité par des considérations psychologiques du plus haut intérêt, l'auteur l'illustre par une série d'exemples choisis avec une certaine rosserie parmi les plus désobligeants pour quelques savants contemporains qui se trouvent convaincus d'une crédulité puérile, et cela dans des questions relevant de leur spécialité.

Comment expliquer que des esprits supérieurs, habitués à des méthodes scientifiques rigoureuses, puissent accepter, soit en religion, soit en politique, soit même en sciences, des opinions qui, devant la raison, ne supportent pas l'examen ? Cela tient à la coexistence dans l'esprit humain de plusieurs logiques irréductibles. M. Le Bon n'en reconnaît pas moins de cinq : 1° logique biologique ; 2° logique affective ; 3° logique collective ; 4° logique mystique ; 5° logique rationnelle. Ici encore, M. Le Bon s'oppose à l'idéologie rationaliste. Tandis que le rationalisme est une philosophie essentiellement unitaire, qui admet une logique unique et souveraine régissant toutes les opérations de l'activité mentale, M. Le Bon professe, en logique, un pluralisme décidé. Peut-être même allonge-t-il un peu arbitrairement la liste des logiques qui se partagent l'esprit humain. On pourrait se demander par exemple si la logique mystique ne pourrait pas rentrer dans la logique affective. On pourrait surtout discuter sur l'existence

de la logique biologique. En effet, cette logique est, d'après M. Le Bon, une activité vitale inconsciente qui agit dans l'animal, dans l'insecte et jusque dans l'amibe. N'est-ce pas là étendre à l'excès le mot: logique? On entend par logique, dans la langue courante et dans un sens très général, un système de représentations qui s'enchaînent suivant des rapports définis. En ce sens, on peut parler d'une logique affective, d'une logique mystique; car ces logiques établissent des rapports définis entre des représentations mentales. Mais n'est-ce pas abuser des mots que d'appeler du nom de logique les opérations vitales qui président à l'entretien des êtres et à la création de leurs formes? — Sans compter que le concept de cette logique biologique reste assez indécis chez M. Le Bon. A de certains moments, l'auteur appelle cette logique une « finalité inconsciente »; il déclare expressément que la nature de cette logique n'est pas purement mécanique et il signale à ce propos l'insuffisance du mécanisme cartésien; et, d'un autre endroit, il admet que « les génies de la finalité inconsciente » sont sans doute de simples nécessités sélectionnées et fixées par le temps. — D'ailleurs, il n'importe. L'essentiel de la pensée de M. Le Bon, je veux dire l'idée de la pluralité des logiques qui se partagent l'esprit, reste juste et est grosse de conséquences.

Ces conséquences touchent non seulement à la philosophie et à la science, mais à la morale et à l'éducation.

Il y a, en effet un rapport étroit entre ces trois choses : le rationalisme, le moralisme et l'éducationisme. Le rationalisme, c'est-à-dire la foi dans la valeur théorique des idées de la raison; le moralisme, c'est-à-dire la foi dans l'efficacité pratique de ces mêmes idées; l'éducationisme, c'est-à-dire la foi dans le pouvoir de l'éducation, sont trois thèses solidaires et inséparables. Posez la première, vous posez du même coup les deux autres. Ces trois thèses doctrinales sont les trois maîtresses pièces de l'idéologie démocratique. La démocratie en effet se réclame de la raison; elle aspire, comme la raison, à l'unité dont la forme politique est l'égalité; elle est moraliste en diable et croit à la vertu des idéaux abstraits, enfin elle est éducationniste à outrance. Rien n'est plus égalitaire que l'éducationnisme qui, s'il ne va pas jusqu'à admettre l'égalité native des intelligences, admet du moins que l'éducation tend à égaliser ces dernières. Cette conception s'oppose aux théories ethniques et physiologiques qui posent des différences et des inégalités originelles et irréductibles entre les races et les individus et qui, par suite, sont essentiellement aristocratiques. — M. Le Bon a bien vu le lien logique qui unit rationalisme et éducationnisme. Sa théorie antiintellectualiste de la croyance le conduit à nier la valeur de l'éducation rationaliste. L'éducation, selon lui, n'est pas l'art d'inculquer des idéaux abstraits. Elle est, suivant une formule qu'il a développée dans sa *Psychologie de*

éducation, « l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient ». Et pour obtenir ce résultat, l'enseignement par la parole et par le livre peut fort peu de chose.

L'idée de la pluralité des logiques humaines et du faible rôle que joue en nous la logique rationnelle apparaît comme l'idée centrale de la psychologie de M. Le Bon et comme l'argument le plus fort contre les prétentions de l'intellectualisme.

§

M. Benedetto Croce n'admettrait pas la logique affective de M. Le Bon. En effet, dans sa **Philosophie de la Pratique**, il supprime, un peu arbitrairement selon nous, la catégorie psychologique du sentiment et n'admet que deux modes d'activité de l'esprit : l'activité théorique ou intellectuelle et l'activité pratique ou volitive. Peut-être n'est-ce là qu'une question d'étiquette ; car M. B. Croce fait rentrer dans les « volitions » les émotions et les sentiments. Toutefois, même ainsi entendue, la suppression du sentiment comme catégorie psychologique distincte paraît contestable. M. Croce n'admet en effet que des volitions ayant des buts utilitaires ou des buts éthiques. Or il y a en nous des besoins sentimentaux absolument distincts des besoins utilitaires et des besoins éthiques et qui peuvent même être en opposition avec eux. Ces besoins sentimentaux ne sont pas forcément tournés vers l'action, vers la vie extérieure ; ils constituent une vie intérieure et profonde qui n'est pas forcément subordonnée à des fins économiques ou éthiques. Il est à remarquer que les hommes doués d'une sensibilité profonde et qui ont par suite une vie intérieure intense sont rarement des actifs et des volontaires. Exemples : un Benjamin Constant, un Amiel.

Non seulement la vie sentimentale a sa nature propre ; mais elle agit puissamment sur les autres formes de la vie psychique. On a soutenu cette thèse (1) que toutes les doctrines et croyances philosophiques, religieuses, politiques, satisfont au fond des sentiments ; que ce sont les sentiments qui provoquent les idées et non les idées qui provoquent les sentiments. Cette thèse nous paraît plus juste que celle de M. B. Croce, qui fait décidément trop bon marché du sentiment.

§

Si quelqu'un était capable de rendre sympathique le rationalisme universitaire si durement traité par M. G. Le Bon, c'était ce penseur aussi vigoureux que délicat, discret et nuancé, dont une amitié fidèle à sa mémoire vient de faire revivre la figure en un recueil de

(1) Voir le curieux livre de M. J. Benda : *Mon premier testament*, dont il a été rendu compte dans le *Mercure* du 1er juillet 1911.

lettres posthumes publiées sous ce titre : **Lettres d'un philosophe**, et précédées d'une éloquente préface sous forme de *Souvenirs*. — Rationaliste, Jacob l'était. Il apercevait certes mieux que personne les points faibles du rationalisme et il les signalait tout le premier avec une loyauté parfaite. Il n'en persistait pas moins dans sa foi philosophique par un parti-pris où entrait une sorte de générosité intellectuelle et d'amour du risque à la Guyau. — Moraliste, il l'était aussi, et des plus fins, quoique « laïque ». En lui nul dogmatisme déplaisant ; nul esprit homaisien. (Voir la charmante lettre sur Renan réactionnaire.) — Pour connaître la doctrine de Jacob, il faut lire son beau livre : *Devoirs*. Ces « Lettres » nous montrent un Jacob plus intime, agitant avec quelques amis d'élite les questions qui lui tenaient le plus au cœur et jetant au courant de la plume, dans ce style limpide qui était le sien, quantité de vues ingénieuses ou profondes et d'intéressantes appréciations sur les problèmes philosophiques à l'ordre du jour et sur tout le mouvement politique et social de ces dernières années. — Ceux qui ont connu Jacob ne liront pas sans émotion ces pages où revit un instant pour eux une noble intelligence... Et ils sauront gré à M. Bouglé d'avoir écrit ces « Souvenirs » où ils retrouveront çà et là quelques-uns des leurs...

La philosophie emersonienne relèverait, ce semble, de la « logique mystique ». — Mystique, Emerson l'est sans conteste. Mais il est aussi un pragmatiste avant la lettre. On peut s'approvisionner dans son livre : **Société et Solitude** de ces vérités bienfaisantes, toniques et roboratives que recommandait William James. C'est ainsi que, selon Emerson, nous faisons partie « d'un merveilleux système astronomique existant en dernière analyse par des causes morales et pour des fins morales ». — Il en faut une santé, tout de même, pour proférer sans sourciller de pareilles affirmations !

§

On pourrait aussi rattacher à la « Logique mystique » la **Science de l'Amour** de M. Péladan.

Ici, c'est de mysticisme sexuel qu'il s'agit. L'idéaliste impénitent qui subsiste dans le Sâr assagi reprend sa théorie favorite de l'androgynisme initial et final de l'espèce humaine. — J'aime, pour sa saveur antique, sa précision pittoresque et son ingéniosité hellénique, ce vieux mythe où se joue, dans le *Symposion* de Platon, la verve d'Aristophane, ce mythe selon lequel il y aurait eu à l'origine un troisième sexe, l'Androgyne. Par la suite, pour une faute commise, Zeus aurait dédoublé l'Androgyne, d'un il aurait fait deux, « comme on coupe les œufs avec un cheveu pour les

saler » ou encore « comme on sépare une sole en deux ». Chacun de nous ne serait donc qu'une moitié d'androgyne qui rechercherait passionnément sa moitié perdue ! Cette métaphysique de l'amour en vaut une autre. Et puisque les métaphysiques sont affaire de fantaisie, les imaginations les plus claires et les plus riantes, telles que celles qu'enfanta le génie grec, sont peut-être les meilleures. — Quoi qu'il en soit, M. Péladan a édifié sur la base du vieux mythe platonicien une érotique ingénieuse qui tend, dit-il, à un « accord du désir avec la vertu ». Il faut lire le très beau chapitre intitulé : « Philosophie de la Volupté ». La volupté n'est pas, selon M. Péladan, un piège tendu à l'individu par le génie de l'espèce. A ne considérer que l'individu, elle est de tout point excellente et recommandable pour ses effets physiologiques et psychiques. » Un point réclame notre examen : le rôle évaporateur du plaisir, son caractère de débrideur des plaies, de cicatriseur des blessures, et, pour employer une forme basse, de soupape de sûreté. La volupté représente la résolution de tous les accords de la personnalité : c'est un vomitorium où s'engouffrent et se perdent les flots des autres passions !.... L'insatisfaction de la plupart de nos désirs détermine de véritables congestions de la volonté, très mauvaises conseillères, génératrices d'obstination, de cruauté, de scélératesse. Quel autre refuge pour l'homme qui se heurte aux contradictions violentes ou persistantes, que le domaine de la sensation amoureuse? Elle agit au plus haut point comme confirmatrice de la personnalité. » Cet éloge de la volupté est d'un sage, tout comme l'éloge de la Folie d'Erasme. On pourra réserver pour les heures sereines de la vie amoureuse la philosophie aimablement idéaliste et voluptueuse de M. Péladan; et à d'autres moments, aux heures moroses, aux heures de dépit amoureux ou simplement de lassitude sentimentale, on se complaira aux érotologies pessimistes et misogynes, à la Schopenhauer. — Il ne faut pas être exclusif en philosophie. Il est bon d'avoir des métaphysiques de rechange. Il en faut pour toutes les couleurs du temps ; pour tous les aspects de la vie et tous les caprices de la destinée.

Memento. — Signalons, sur le problème de la personnalité, deux excellentes études. L'une, *la Dissociation d'une personnalité*, par Morton Prince (1 vol. in-8,7,50, Alcan) est une monographie extrêmement documentée sur le « cas de Miss Beauchamp ». — L'auteur y retrace le développement des personnalités qui prirent naissance par suite de la désintégration du moi normal ; il montre les relations réciproques de ces personnalités ainsi que leur relation avec le moi normal, et enfin, en donnant un compte rendu détaillé de la vie quotidienne de ces personnalités, il cherche à montrer quelle était leur conduite par rapport à leur entourage et dans quelle mesure une personnalité désintégrée peut ou ne peut pas s'adapter aux circonstances de la vie. — L'autre, *la Dépersonnalisation*,

par MM. L. Dugas et F. Montier (1 vol. in-16, 2.50, Alcan), est également une monographie sur une maladie de la personnalité : la « perte du moi », le doute sur soi et sur ses propres états. — Dans une brochure intitulée *l'Individualité et la destinee* (Alcan), M. J. Pérès pose le problème métaphysique de la survivance, des métamorphoses et des palingénésies de la personnalité. Il passe en revue les diverses formes de persistance de l'individualité ; persistance physique par l'hérédité ; persistance idéale dans le souvenir des personnes qui nous ont aimés ; persistance par les actes et par les œuvres, par la collaboration au progrès humain. Ce progrès, M. Pérès le concevrait volontiers, avec Renouvier, sous la forme d'un Retour éternel à travers les cycles duquel se poursuivrait le perfectionnement indéfini des individualités. — Dans un livre sur *l'Expérience mystique et l'activité subconsciente* (1 vol. in-12, Perrin, 3.50), M. J. Pacheu aborde le problème non moins mystérieux de la communication de la conscience personnelle avec Dieu. L'auteur fait une large part aux théories qui expliquent les états mystiques par des suggestions de l'activité subconsciente. Mais il admet, avec James, que cette explication psychologique n'exclut pas l'hypothèse d'une intervention de Dieu qui communiquerait avec nous par l'intermédiaire de l'inconscient.

Les questions relatives à la philosophie des sciences, et notamment le problème des rapports de la philosophie avec les sciences de la nature, semblent attirer beaucoup en ce moment l'attention des philosophes. — Il nous semble que, dans ce dernier problème, il faut partir d'une distinction capitale. Si, par philosophie, on entend une métaphysique quelconque, transcendante ou immanente, peu importe, on doit maintenir avec force le principe de la séparation des genres. D'une part, la métaphysique ne peut plus être la mère des sciences. Et, d'autre part, les sciences auraient tort de s'ériger en métaphysique. Le scientisme, l'homaisisme scientiste, c'est précisément la science s'érigeant en philosophie, c'est-à-dire affichant la prétention de nous livrer le secret des choses. Jamais un véritable savant n'aura cette prétention... Donc, maintenons les deux genres rigoureusement séparés. — C'est précisément la thèse que défend Schopenhauer dans l'important fragment des *Parerga* intitulé : *Philosophie et Science de la nature*, traduit par M. Dietrich, qui vient de paraître en un volume à 2.50 de la maison Alcan et qui est le sixième de la série entreprise par ce traducteur consciencieux qui a bien mérité de ceux, de plus en plus nombreux parmi nous, qui communient en Saint Schopenhauer.

Si, maintenant, on entend par philosophie les vues générales sur les sciences, les généralités scientifiques, les hypothèses directrices, alors il importe peu que l'on place ces généralités au début ou à la fin ou au cours même de la recherche — à la condition expresse que ces généralités ne deviennent jamais des dogmes métaphysiques ou même scientifiques, qu'elles restent des interprétations, des symbolismes, toujours provisoires, toujours révisables, toujours subordonnés à l'expérience qui les suggère et qui finalement les confirme ou les condamne. C'est là, à peu près, l'idée que se fait M. Ostwald des rapports de la philosophie et des sciences. Dans son tout récent livre : *Esquisse d'une philosophie des sciences* (Alcan, 2.50), il exprime cette idée que les généralités scientifiques peuvent inter-

venir soit au début, soit à la fin de la recherche; mais il y a avantage à ne pas les perdre de vue au cours même de cette recherche. « Le mieux, dit-il, c'est, dans l'œuvre imprimée, comme dans l'exposé oral, de faire ressortir les généralités dans la mesure où les faits particuliers que l'on avance le réclament et le justifient. »

C'est cette même marche que M. Max Winter semble suivre, c'est ce même souci de l'expérience qu'il semble témoigner dans son remarquable livre sur *la Méthode dans la philosophie des mathématiques* (Alcan, 2.50). — M. Winter écarte avec raison des mathématiques les discussions métaphysiques et logistiques et les théories de la connaissance qui, dit-il spirituellement, « ne sont que trop souvent des théories de l'ignorance ». Il adopte, en mathématiques, la seule méthode capable aujourd'hui de donner satisfaction aux exigences de la pensée scientifique : la méthode historico-critique, que Mach a employée avec succès dans ses travaux sur les principes de la mécanique. On pourrait ajouter que cette méthode est aussi celle que M. Poincaré a suivie dans ses travaux sur la philosophie des mathématiques.

Le même esprit expérimental, analytique et critique inspire les différentes monographies qui composent le nouveau volume (Deuxième série) que la librairie Alcan vient de publier sur *la Méthode dans les Sciences* (3.50). Cette série a un caractère plus technique que la précédente, qu'elle complétera heureusement. Ces diverses techniques scientifiques, mises au point par des spécialistes éminents, ne peuvent manquer de rendre aux étudiants et aux savants eux-mêmes de signalés services.

Je dois me borner à un simple accusé de réception de quelques volumes qui relèveraient autant de la rubrique littérature que de la rubrique philosophie. De M. Carlos Reyles : *la Mort du Cygne* (B. Grasset). Le Cygne, si je ne me trompe, c'est l'Idéal. La mort du Cygne, c'est la mort de l'Idéal. C'est la fuite éperdue des idéalismes devant la Force. Telle est l'idée dominante de ce recueil d'Essais philosophiques au cours desquels MM. J. de Gaultier, Remy de Gourmont, Le Dantec, etc., sont, un peu pêle-mêle, invoqués en témoignage.

Voici enfin, de M. J. Benda, un ouvrage intitulé *Dialogues d'Eleuthère*, qui contient de fines analyses psychologiques et métaphysiques sur l'amour, le mouvement et l'arrêt (Bergson), etc.; et aussi de curieuses notations sur l'âme juive, avec sa hantise de l'Infini, de l'Indéterminé (Spinoza, Bergson).

GEORGES PALANTE.

PSYCHOLOGIE

Havelock Ellis : *L'Impulsion Sexuelle* (édit. française, revue et augmentée par l'auteur, trad. A. Van Gennep), Mercure de France, in-8, 5 fr. — Dr Vaschide : *Le Sommeil et les Rêves*, in-12, Flammarion, 3 fr. 50. — J. Rogues de Fursac : *L'Avarice*, Essai de Psychologie morbide, Alcan, in-16, 2 fr. 50. — Dr Evariste Michel : *Chateaubriand*, Interprétation médico-psychologique de son caractère, Perrin et Cie, in-16, 2 fr. 50. — J. Segond : *Cournot et la Psychologie Vitaliste*, Alcan, in-16, 2 fr. 50. — Memento.

Sous ce titre, **l'Impulsion Sexuelle**, le troisième volume des

Etudes de Psychologie sexuelle d'Havelock Ellis réunit trois études distinctes. La première analyse l'impulsion sexuelle ; la seconde s'occupe des rapports de l'amour et de la douleur ; la troisième a trait à l'impulsion sexuelle chez les femmes.

Après avoir montré que les faits sont nombreux qui contredisent la théorie assimilant l'impulsion sexuelle, a un besoin d'évacuation, thèse soutenue notamment par Féré, Havelock Ellis dissocie également l'impulsion sexuelle de son but indirect, la reproduction : « une femme peut désirer un enfant sans désirer un amant. » (La réciproque est également vraie : une femme peut désirer un amant sans désirer un enfant.) Il adoptera donc une théorie, assez semblable à celle de Moll, dont il reconnaît la justesse de vue, avec un désintéressement et une impartialité scientifiques qui méritent d'être cités :

Je ne prétends pas que ma conception du processus soit nouvelle et originale. Depuis que j'ai commencé mes recherches, il y a déjà quelques années, plusieurs savants, surtout en Allemagne, lui ont ôté tout caractère de nouveauté qu'autrement il pourrait posséder, tandis qu'en même temps ils m'ont aidé à atteindre des conclusions plus précises. Pour moi, c'est là une source de satisfaction. J'aurais regretté d'en rester à un point de vue particulier et individuel, en une matière si fondamentale, et je suis heureux que les conclusions où j'ai abouti soient les mêmes où conduisent les opinions scientifiques et intelligentes d'autrui.

Toutefois, tandis que Moll distingue, comme on sait, le besoin de *contrectation*, « instinct d'approcher, de toucher et d'embrasser une personne, généralement du sexe opposé », et le besoin de *détumescence*, pouvant exister indépendamment, primaire, celui-ci, l'autre demeurant secondaire, l'auteur américain a considéré la contrectation comme un incident, très important, mais non fondamental. Il reproche à Moll d'avoir négligé ce qu'il appelle le « procès de *tumescence* », et décompose l'impulsion sexuelle en « procès de tumescence » et « procès de détumescence », le procès de tumescence désignant la période de courtisation destinée à amener la seconde phase, le procès de détumescence, où l'appareil sexuel se détend « au milieu d'une excitation sexuelle intense, suivie d'un soulagement organique profond », la contrectation pouvant faire partie de l'un ou l'autre processus, dont la reproduction demeure le but indirect.

C'est également dans l'examen des phénomènes de la cour chez les animaux, qui lui ont déjà permis d'édifier sa théorie de la tumescence, que Havelock Ellis trouve l'origine des relations spéciales entre l'amour et la douleur, allant jusqu'aux déformations pathologiques du sadisme et du masochisme. Il les étudie dans les sociétés humaines primitives, puis dans les sociétés civilisées où le flirt a remplacé le combat primitif, et en conclut que normalement

des états émotionnels étrangers, qui peuvent être associés au flirt, sortent rarement de « l'état latent », bien qu'en raison de leur action stimulante le malaise et même la douleur puissent être favorablement accueillis. Ce n'est qu'anormalement que ces éléments prennent une importance excessive, lorsque, dans l'organisme souffrant d'une insuffisance fonctionnelle quelconque, l'impulsion sexuelle, faible en elle-même, ne se renforce que grâce à ces stimulants.

Dans ce chapitre, l'auteur nous montre déjà la différenciation qui, du point de vue affectif, sépare les entiments du couple normal en deux groupes opposés : « l'un du côté masculin, qui se réjouit de déployer de la force, et qui souvent inflige de la douleur ou un simulacre de douleur ; l'autre, du côté féminin, qui aime à se soumettre à cette force et qui même trouve plaisir dans une légère douleur, ou dans l'idée de la douleur, si cette douleur est associée avec des expériences d'amour ». Avec l'étude de l'impulsion sexuelle chez les femmes, cette différenciation s'accentue encore, car nous voyons alors que si chez l'homme l'impulsion sexuelle varie peu pendant la période adulte, elle présente de profondes modifications, non seulement de femme à femme, mais encore chez la même femme, à des époques différentes de sa vie. La périodicité sexuelle, étudiée par Havelack Ellis dans son premier volume, joue également ici un rôle considérable chez la femme, alors qu'il demeure à peu près nul chez l'homme.

L'influence de ces phénomènes de la vie sexuelle sur notre activité mentale, leur importance sociale, telles qu'elles résultent des nombreuses observations exposées ici, sont si considérables qu'on s'étonne de voir encore nombre de moralistes et de sociologues ignorer l'une et mèconnaître l'autre, se condamnant ainsi à de visibles erreurs, à des discussions purement académiques, à des efforts déviés de leur but. Au rebours des travaux de ces gens, un livre comme celui-ci contribue à préciser ces problèmes fondamentaux, et mettre au point des questions de ce genre équivaut souvent à les résoudre.

§

Le livre posthume du Dr Vaschide, **le Sommeil et les Rêves**, complète l'ensemble des travaux fort nombreux, que, de son vivant, l'auteur, avait fait paraître sur la question, seul, ou avec la collaboration de MM. H. Piéron, Cl. Vurpas et R. Meunier. Résolument hostile à tout essai de théorie, il considère les diverses hypothèses, émises jusqu'ici, insuffisantes, ne résistant pas à la critique, et leur préfère la moindre donnée précise et expérimentale. Ce sont donc celles-ci qu'il s'est efforcé d'accumuler dans de nombreuses séries d'expériences portant surtout sur ce qu'il appelle « l'atten-

tion pendant le sommeil » ou le sommeil attentif. Sa croyance à la persistance de l'attention pendant le sommeil se fonde sur la faculté qu'ont certains sujets de pouvoir se réveiller à une heure fixée d'avance. L'attention rend-elle seule compte de ce phénomène, ainsi que le croyait Vaschide, ou ne serait-il pas plus légitime de le considérer comme assez complexe, et relevant davantage d'une dynamique mentale, particulière, peu étudiée, mécanisme servant chez certains sujets, même à l'état de veille, à l'appréciation de la durée, sans que précisément l'attention intervienne directement? Il n'est pas rare en effet de rencontrer chez quelques personnes une notion du temps assez précise, pour que, interrogées à brûle-pourpoint, elles puissent immédiatement vous donner une évaluation relativement exacte de l'heure. L'auteur ne s'est même pas posé la question. De même, il ne se préoccupe pas des contradictions que lui fournissent les chiffres de ses expériences. A propos des « *caractères physiques* de l'attention pendant le sommeil », il écrira : «... à quelque heure que les observations eussent été prises, nous avons noté une accélération du cœur pendant le sommeil attentif » alors qu'en se reportant aux tableaux l'on trouve :

TABLEAU XIV

SUJETS

Heure à laquelle le pouls a été pris.	Nombre de pulsations	
	Somm. norm.	Somm. attent.
Minuit.....	72	70
1 heure du matin.....	71	69

Soit un ralentissement, au lieu de cette accélération, prétendue constante.

Quant aux rêves, le Dr Vaschide leur a consacré une importante partie de cet ouvrage, analysant longuement les travaux et les théories de Maury, Hervey de Saint-Denis, Freud, Mourly Vold, consacrant à la psychologie du rêve une véritable revue générale de la question, et terminant par un exposé de ses idées personnelles, où il insiste surtout sur le rôle joué par la mémoire dans le phénomène, et sur le caractère émotif du rêve.

§

L'Avarice a fourni à M. J. Rogues de Fursac la matière d'une élégante monographie. Comme nous avions déjà eu l'occasion de le constater nous-même, à l'occasion de la passion amoureuse (G. Danville, *Psychologie de l'Amour*, Alcan), les littérateurs ont recueilli,

en matière de psychologie des sentiments, d'excellentes observations, des descriptions détaillées et fidèles, que l'on ne saurait négliger. C'est ainsi que l'auteur se réfère constamment à La Bruyère, à Molière, à Balzac, et retrouve dans ses propres constatations, les traits de caractère, et les personnages mêmes décrits par ces maîtres, notamment cette curieuse Nanette du père Grandet. M.-J. Rogues de Fursac fait de l'avarice une déformation morbide de l' « instinct d'épargne ». Dans une très originale introduction, il nous montre, en effet, la « loi d'épargne » présidant dès l'origine au fonctionnement de la cellule qui retient dans son protoplasma des matériaux de réserve dont elle disposera ultérieurement, puis se manifestant dans les organismes, sous la forme de constitution de réserves, graine des tissus cellullaires, substances hydrocarbonées des tubercules et des rhizomes, et enfin, se séparant des fonctions physiologiques proprement dites, s'individualisant, elle devient le caractère de certaines espèces, végétales ou animales.

Chez l'homme le développement intellectuel intervient pour modifier l'instinct, et c'est ainsi qu'à un état psycho-pathologique particulier, bien que complexe et « affectant toutes les sphères de l'activité mentale » correspondra cette anomalie de l'instinct d'épargne qu'est l'avarice. Toutefois, l'influence du milieu est ici très grande et l'examen des facteurs sociaux et ethniques montrera qu'en France, par exemple, l'avare se rencontre plus fréquemment qu'en Amérique où il est presque inconnu. « Dès l'enfance, le Français apprend de ses parents que, quand il a deux sous, il doit en mettre un de côté, et du maître d'école qu'il doit économiser pour la mutualité scolaire et la caisse d'épargne. » L'instinct d'épargne est ainsi, chez lui, développé par un entraînement intensif, qui en fait « une proie toute désignée pour l'avarice ». En Amérique, au contraire, dit un auteur, « l'économie s'appelle mesquinerie ». De cette part considérable des conditions extérieures dans la genèse de l'avarice, M. J. Rogues de Fursac conclut que « si l'avare ne guérit pas de sa passion, l'humanité guérira peut-être de l'avarice ».

§

Le Dr Evariste Michel montre **Chateaubriand** lourdement influencé par une hérédité morbide, à laquelle il doit certaines bizarreries de caractère, certaines étrangetés de conduite, une recherche dans ses amours, ce qui est de règle en pareil cas, de personnes également névropathes. Malgré cela, il a dû, selon cet auteur, d'échapper à la folie qui le menaçait, par ce moyen qu'il indiquait à Mme de Duras : « Ne vous livrez pas à vos folles tristesses, travaillez; votre tête vous laissera en repos. » Il serait facile d'objecter que si la folie avait été réellement en marche, le travail fût devenu impuis-

sant à l'arrêter, pour cette raison que le malade eût été rapidement incapable de travailler. On pourrait donc plutôt invoquer le changement de milieu et de vie, le voyage en Amérique, qui l'a peut-être préservé de la triste fin de sa sœur Lucile.

§

Continuellement coupé de références et de citations, le volume de de M. J. Segond sur **Cournot et la Psychologie vitaliste** est assez fatigant à lire. Cependant, cette revue de la partie la plus vieillie et la moins fondée des théories psychologiques du commencement du XIXe siècle— car bien que le dernier livre de Cournot date de 1875, il n'y est fait état que de l'« enseignement philosophique qu'il a reçu dans sa jeunesse » — ne laisse pas que d'être intéressante. Elle montre en effet de quelle source vraiment peu limpide découlent certaines conceptions de Ravaisson et de Bergson lui-même. Une même erreur d'interprétation se retrouve à la base de leurs communes théories : l'apparent contraste entre le déterminisme du monde inorganique et la prétendue indétermination du monde organisé, de la vie.

§

Memento. — Fernand Divoire : *Metchnikoff philosophe* (Falque), 1 fr. 25. — Avec beaucoup d'âpreté et de lyrisme, l'auteur critique les conceptions matérialistes de Metchnikoff, auxquelles il déclare préférer l'idée religieuse, même si elle n'est qu'hypothèse.

Dr Roberto Assagioli : *Il Subcosciente* (Bibliotheca Filosofica, Florence). — Brève étude du subsconscient, pourvu d'une bibliographie très complète qui n'oublie aucun des travaux les plus récents sur la question.

Journal de Psychologie (Alcan, 8e année). Dans les nos 4 et 5, M. Ramon Turro continue son importante étude sur la *Psychophysiologie de la Faim*, et s'occupe de l'*Expérience trophique*. De M. G. Dromard : *le Délire d'Interprétation*, où il montre les étroits rapports qui unissent dans un même sujet la vie affective et la vie intellectuelle.

Archives de Psychologie (Kundig, Genève). Dans le no 41, M. D. Katzaroff publie un important travail, qu'il intitule *Contribution à l'étude de la Récognition*, et que complète une note de M. Ed. Claparède : *Récognition et Moïité*. D'après cette théorie de Katzaroff et Claparède, le sentiment de « moïité » ou plus simplement de *familier*, qu'il faut distinguer des sentiments voisins, comme celui de *l'habituel*, auquel s'est lié un objet, lors de ses apparitions antérieures dans la conscience d'un sujet, serait le facteur efficace de la récognition : l'objet étant reconnu dès qu'il évoquerait ce sentiment de moïité.

Bulletin de l'Institut général psychologique (14, rue de Condé). Au sommaire du no 2, 11e année, l'a exposé du *Plan d'un Manuel d'interpolation* par M. Henri Galbrun : *Activité et repos chez les animaux marins*, ensemble de très intéressantes observations faites à l'Aquarium de Naples par M. Oswaldo Polimanti.

La Revue Psychologique (Misch et Thron, Bruxelles) continue à se

pécialiser dans l'étude des questions de pédagogie, sous la compétente irection de Mlle le Dr Ioteyko.

GASTON DANVILLE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Loeb ; *La Fécondation chimique* (Parthénogenèse artificielle), traduit de l'allemand par Anna Drzewina, édition française revue et augmentée par l'auteur, Mercure de France, 5 fr. — A. Drzewina : *Influence de la privation d'oxygène sur les animaux inférieurs*, Comptes rendus de la Société de biologie, mai 1911, Comptes rendus de l'Académie des sciences, novembre 1911.

En 1899, le célèbre physiologiste Jacques Loeb a réussi à déterminer, par un traitement chimique, le développement des œufs vierges de certains animaux inférieurs. Cette découverte fit sensation dans le monde entier ; n'allait-elle pas montrer que l'intervention du mâle dans les phénomènes de reproduction n'est pas nécessaire?

Cependant, les expériences de Loeb n'étaient pas absolument nouvelles : déjà la nature en avait réalisé de semblables. Bien avant qu'on ait reconnu le rôle véritable du spermatozoïde dans la fécondation, Réaumur, Bonnet et plusieurs autres auteurs du XVIIIe siècle avaient signalé ce fait que les Pucerons peuvent mettre au monde des jeunes sans s'être accouplés. On a désigné sous le nom de *parthénogenèse* le développement à partir des œufs vierges, et on en a signalé des cas chez les Papillons et les Abeilles. Les observations de Dzierzon sur la parthénogenèse chez les Abeilles ont suscité beaucoup d'intérêt. Dzierzon a émis l'opinion que les Abeilles mâles, les faux Bourdons, naissent d'œufs vierges, tandis que les ouvrières et les reines naissent d'œufs fécondés. Il a montré que la reine ne s'accouple qu'une fois dans sa vie et cela non pas dans la ruche, mais dans les airs, lors du vol nuptial. Le sperme est conservé après l'accouplement dans une vésicule, le réceptacle séminal de la femelle, et l'œuf avant d'être pondu passe devant l'ouverture de ce réceptacle. Si la reine pond dans une cellule d'ouvrière, un peu de sperme sort du réceptacle séminal et vient féconder l'œuf au moment où celui-ci passe devant l'orifice du conduit déférent du réceptacle, mais lorsqu'elle pond dans une cellule plus spacieuse de faux Bourdon, l'œuf n'est pas fécondé. Les éleveurs de Vers à soie ont souvent soutenu que les Bombyx du Mûrier peuvent se reproduire par des œufs vierges, et en 1886 Tichomirow a trouvé des procédés ingénieux pour augmenter le pourcentage des œufs de Bombyx susceptibles de se développer sans avoir été fécondés ; il les plongeait deux minutes dans de l'acide sulfurique concentré, après quoi il les lavait soigneusement ; ou bien il les frottait énergiquement avec une brosse.

C'est là une première tentative de parthénogenèse artificielle, mais Tichomirow ne faisait qu'aider la nature. Loeb a eu une ambition

plus haute : devenir maître des phénomènes de la vie, et en particulier de ceux du développement. Il s'est demandé s'il ne serait pas possible d'obtenir des larves en traitant par une eau de mer modifiée les œufs non fécondés de certaines espèces animales qui ne présentent pas dans la nature le phénomène de parthénogenèse. Il s'est alors servi des œufs des Oursins, animaux à carapace calcaire, toute couverte de piquants, et c'est ainsi qu'il a fait la découverte retentissante dont j'ai parlé tout à l'heure.

Il n'est pas de pays où l'on se soit plus passionné pour le problème de la fécondation artificielle qu'en France. Aussitôt après la publication des premières recherches de Loeb, Giard a attiré sur elles l'attention des biologistes, et plusieurs savants français, en particulier Delage et Bataillon, ont obtenu des résultats remarquables dans cette voie ; de son côté, Loeb n'a cessé de poursuivre, avec patience et méthode, ses recherches ; il est arrivé à une analyse admirable des phénomènes chimiques qui se passent dans l'œuf au moment de la fécondation ; il a réussi à imiter dans tous ses détails l'action du spermatozoïde.

Aussi la publication du livre, **la Fécondation chimique**, dont l'édition française vient de paraître, marquera une date importante dans l'histoire de la biologie ; c'est la première tentative sérieuse pour transporter les problèmes biologiques du domaine de la morphologie dans celui de la chimie. J. Loeb, tout en exposant systématiquement l'ensemble des recherches qu'il a faites ou inspirées au sujet de la parthénogenèse artificielle, émet une foule d'idées originales et suggestives touchant aux grands problèmes de la vie. Grâce à la traduction faite, avec autant de soin que de talent, par Mme Anna Drzewina, ces idées vont pouvoir pénétrer en France, et y exercer une excellente influence.

On sait aujourd'hui, dit Loeb, que le spermatozoïde exerce sur l'œuf trois sortes d'actions : il le sauve de la mort, il active son développement, il lui transmet les caractères paternels. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'influence activante du spermatozoïde ou des agents chimiques qu'on peut substituer à celui-ci. Un fait essentiel se dégage de cette longue et minutieuse étude : l'activation de l'œuf résulte d'une modification de sa couche périphérique, modification qui peut aboutir à la formation d'une membrane autour de l'œuf.

A ce sujet, Loeb a émis une idée qui s'est montrée des plus fécondes. Cette modification de la surface de l'œuf ne serait autre chose qu'un phénomène de *cytolyse*. On désigne habituellement sous ce terme la mort de la cellule par gonflement et dissolution. Dans l'eau distillée, n'importe quelle cellule subit la cytolyse, c'est-à-

dire se gonfle, puis se dissout. Un globule du sang dans du sérum d'une autre espèce animale se gonfle et se dissout également.

Ainsi, d'après Loeb, il y aurait une relation entre la fécondation, qu'on a toujours considérée comme un phénomène de vie, et la cytolyse, qui est un phénomène de mort. On voit combien le problème s'élargit et prend un intérêt philosophique.

Il faut chercher dans la structure de l'œuf l'explication du fait que la fécondation débute par une cytolyse. On se représente la matière vivante comme formée de petits globules protégés chacun par une mince couche de graisse. Cette structure serait très accusée dans les œufs, surtout à leur périphérie, où les globules de matière vivante se trouvent ainsi protégés contre les influences du milieu extérieur. Les écrans de substance grasse expliqueraient l'état de la vie ralentie (latente) des œufs vierges. Pour qu'il y ait passage à la vie active, et développement, il est indispensable qu'il y ait attaque, dissolution, au moins partielle, de la matière grasse isolante.

Or, un certain nombre de substances chimiques sont capables de produire cette dissolution ; ce sont les agents de la cytolyse, c'est-à-dire, en outre de substances spéciales telles que la digitaline, les dissolvants des graisses (benzine, éther, alcool) et les acides, et encore les alcalis et l'eau distillée. Après traitement ménagé par ces substances, l'eau peut arriver au contact des grains de matière vivante qui l'absorbent, se gonflent, se liquéfient plus ou moins. Avec le retour de l'eau au sein de l'œuf, les phénomènes chimiques qui caractérisent la vie prennent une intensité nouvelle ; il y a mise en liberté de substances diverses ; les unes seront utilisées par l'organisme pour son développement, les autres menacent de tuer l'œuf, alors que le développement, incité par les agents de la cytolyse, commence déjà.

Toutes les fois qu'il y a cytolyse, dissolution de la matière vivante, il y a décharge de poisons. Dans notre tube digestif, pendant la digestion des viandes, il se forme des poisons, qui pénètrent dans le sang et nous tueraient, si le foie ne venait à les détruire. Dans l'œuf, au début de la fécondation artificielle, par les agents de la cytolyse, ou naturelle, par le spermatozoïde, il se forme des poisons ; mais le spermatozoïde apporte avec lui de quoi les détruire.

A la suite de la fécondation artificielle, très souvent l'œuf meurt empoisonné. Il s'agit donc de sauver l'œuf de la mort, et ceci encore il est possible de le faire par un traitement chimique. Loeb a employé deux procédés : ou bien il accélère les oxydations, ce qui détruit les poisons, ou bien il les ralentit : la vie aussi se trouve ralentie un certain nombre d'heures et les poisons ont le temps de s'éliminer.

On peut sauver l'œuf de la mort en le privant momentanément

d'oxygène; on sera étonné, car un traitement semblable infligé à un organisme supérieur le tuerait instantanément. Dans le livre de Loeb, il y a des considérations des plus intéressantes sur le rôle de l'oxygène dans les phénomènes de la vie. Sans oxygène, pas de développement, pas de croissance, mais la vie peut se poursuivre un temps plus ou moins long et bénéficier de cet arrêt.

Le livre de Loeb a inspiré à sa traductrice Anna Drzewina toute une série de jolies expériences relativement à **l'Influence de la privation de l'oxygène sur les animaux inférieurs.** Un des procédés les plus commodes pour supprimer les oxydations est l'emploi du cyanure de potassium, qui, comme on sait, est un poison violent pour les Vertébrés et l'Homme, êtres qui ne peuvent supporter, même quelques instants, la privation d'oxygène. Or, Anna Drzewina a constaté que des animaux inférieurs, tels que les Anémones de mer, des Vers, des Mollusques, peuvent vivre assez longtemps dans de l'eau de mer contenant une dose relativement forte de cyanure. La vie des animaux marins littoraux est menacée constamment par le soleil, car une lumière vive tue les organismes inférieurs en accélérant trop leurs combustions vitales, c'est-à-dire leurs oxydations. On connaît le rôle bactéricide de la lumière ; là où le soleil pénètre, les microbes, agents de nos maladies, sont tués et le médecin ne pénètre pas. Or, Anna Drzewina a trouvé un moyen ingénieux de sauver les animaux inférieurs de la mort par le soleil ; celui-ci tue parce qu'il accélère les oxydations, s'est-elle dit ; eh bien, je vais empêcher la mort en inhibant celles-ci au moyen du cyanure de potassium ; elle a réussi ; il y a donc des organismes qu'on peut sauver de la mort, en les traitant par un poison foudroyant pour nous. Ceci vient porter une atteinte nouvelle à nos préjugés anthropomorphiques : nous pensons trop souvent que tous les animaux se comportent comme nous-mêmes dans toutes les circonstances. Il y a plus : la privation d'oxygène pendant quelques heures a permis à Anna Drzewina de transformer rapidement et définitivement la forme de certains animaux : une Méduse à 6 bras a pu être transformée en une Méduse à 12 bras. Ce fait est intéressant, car il montre que la forme d'un être varie avec les modifications de l'état chimique de la matière vivante.

On verra par ces exemples combien le livre de Loeb renferme d'idées fécondes. L'auteur ne reste pas d'ailleurs confiné dans le domaine de l'embryogénie, il passe souvent dans ceux de la psychologie comparée, de la pathologie, etc. A un certain moment, il montre comment ses expériences viennent se rattacher à celles de Pasteur ; à un autre, il parle de la question de l'hérédité et du mendélisme ; en terminant, il attire longuement l'attention sur les causes de la mort naturelle et la prolongation de la vie, rappelant ainsi les célèbres travaux de Metchnikoff.

En France, on s'imagine souvent que la parthénogenèse artificielle consiste dans la création de la vie, alors qu'elle n'en est que l'activation. Les biologistes n'ont pas encore réussi à créer la vie, et cependant, dit Loeb, « l'idée de préparer artificiellement de la substance vivante nous séduit aujourd'hui tout autant que les alchimistes de jadis ». Nous avons toutefois un avantage considérable sur ceux-ci : « pour arriver au but nous avons mieux que des désirs et des espoirs, nous avons notre conception du caractère chimique des phénomènes de la vie. » Cette conception est développée dans le livre que vient d'éditer le *Mercure*. Loeb proteste contre ceux qui recherchent l'origine des êtres vivants dans des imitations grossières des formes organiques au moyen de précipités inorganiques. Il faut chercher d'un autre côté, arriver à fabriquer les ferments qui activent la substance vivante. Loeb pense qu'un jour viendra où on pourra créer celle-ci de toutes pièces.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Le Tour de France, t. V, Octave Beauchamp, 25, rue de Saint-Quentin, 30 fr. — R. Hénard : *La rue Saint Honoré, de la Révolution à nos jours*, Emile Paul, 5 fr. — Ed. Beaurepaire : *Le IIIe arrondissement à vol d'Histoire*, Champion, 1 fr. 50 — Capitaine Cornet : *Au Tchad*, Plon, 4 fr. — Vicomte E.-M. de Vogué : *Les Routes*, Bloud, 3 fr. 50. — Memento.

Le nouveau volume du **Tour de France**, que dirige M. Octave Beauchamp, s'ouvre avec l'article très important et documenté qu'il consacre lui-même aux fouilles, découvertes et à l'histoire du Mont-Auxois, — où les travaux de la *Société des sciences historiques de Semur* ont définitivement identifié l'*Alésia* des *Commentaires* de César, qui fut le dernier rempart de l'indépendance gauloise. — On écrirait un bien curieux opuscule sur les débats auxquels donna lieu cette question, car le site d'Alésia, selon les idées et les intérêts du moment, a été placé à des endroits très divers (1). Sa situation sans doute était connue d'une façon à peu près certaine depuis le XVIIe siècle. A l'époque moderne, Napoléon III, qui se piquait d'archéologie, et avait publié sur *Jules César* un ouvrage à couverture verte que l'on rencontre encore de temps à autre sur le quai, fit faire de 1861 à 1865 des fouilles qui aboutirent principalement à la découverte des travaux de circonvallation exécutés par les Romains (2). Mais à l'époque, critiquer les travaux de l'Empereur sur

(1) Cf. De la Croix : *Alesia*. Extrait *des Mém. de la Société d'Emulation du Doubs*, 1856. — Quicherat : *L'Alesia de Cesar rendue à la Franche-Comté*, 1857 ; *Conclusion pour Alaise*, 1858. — Rossignol : *Alise*, étude sur une campagne de Jules César. Dijon, 1856. — F. Prévost : *Recherches sur le blocus d'Alesia*. Mém. en faveur d'Alise ; Paris et Montpellier, 1858, etc...

(2) « Lesol a non seulement livré des débris d'armes en bronze et d'un travail tout

Alésia, c'était encore faire pièce à l'Empire. Les fouilles méthodiques furent enfin reprises en 1905 et nous devons dire qu'elles ont donné d'appréciables résultats. — La vieille Alise « semble avoir été pour les Gaulois, dit M. Beauchamp, sinon le berceau de leur race, comme le veut Diodore de Sicile, du moins leur métropole religieuse ». Cela explique l'âpreté avec laquelle ils la défendirent.

C'était une cité fortifiée, formidable pour l'époque, — une cité à la fois religieuse, commerciale et stratégique; pour les voyageurs un gîte d'étape, sur la route de la mer du Nord à la Méditerranée; pour ses citoyens un centre de commerce et d'industrie. Les marchands des caravanes y venaient échanger leur pacotille contre les produits de l'industrie locale; autour des temples et sanctuaires se groupaient des échoppes de bijoutiers, les ateliers des étameurs et des argenteurs sur bronze; les magasins d'où sortaient des harnais de cavalerie et des parures guerrières. — Ce fut la cité que les Gaulois, vaincus sur les bords de l'Ouche par César qu'ils avaient cru culbuter à Gergovie, entreprirent de défendre. — M. Beauchamp ne raconte pas, après tant d'historiens qui l'ont présenté, le siège d'Alésia. Il n'a voulu donner qu'une causerie et se contente de préciser certains détails. Incidemment il indique ce qu'il faut penser de la légende recueillie par les *Histoires de France populaires* — celle de Duruy la propagea même avec une illustration à l'appui— qui montrent Vercingetorix (1) venant à cheval jeter ses armes au pied du tribunal de César et se mettre à sa merci (2). Les textes indiquent qu'il fut livré par ses propres troupes. — Ceux qui s'interessent ensuite à l'art de la guerre au temps des Romains n'ont qu'à visiter au musée de Saint-Germain la salle qui est consacrée à leurs travaux de siège. Ils y trouveront tout ce qui concerne les retranchements d'Alésia, —qui d'ailleurs survécut aux tueries de l'an 52 et devint bientôt une cité gallo-romaine florissante. — Des invasions terrifiantes et successives de peuplades barbares la ravagèrent ensuite, et son souvenir même aurait disparu si l'on n'y trouvait, dès le haut Moyen-

gaulois, tels que bouts d'épée, de lance, haches, anneaux, etc., mais on a retrouvé les traces du fosse de circonvallation et des ouvrages que le grand capitaine romain avait fait exécuter. Ce qui est plus significatif, on a recueilli à Alise divers morceaux de fer oxydés et ayant l'aspect de longs clous garnis d'un crochet, lesquels peuvent être les hameçons de fer dont César dit s'être servi au siège de la ville. — Enfin les fouilles ont amené la découverte de creusets et d'objets en argent plaqué, c'est-à-dire de ces monuments de l'industrie que Pline signale comme ayant été particuliers à Alesia. — Ces découvertes, jointes à celle d'une monnaie en plomb qui porte en abrégé le nom du pays d'Alise (*pagus Alisiensis*), ne permettent donc plus, comme on l'avait récemment proposé, de transporter Alesia-Alaise, en Franche-Comté ». (Cf. *Moniteur de la Côte d'Or*.)

(1) On peut remarquer que les historiens n'ont pu se mettre d'accord pour nous dire si Vercingétorix était un nom propre ou un titre de commandement. Les deux opinions ont été également soutenues.

(2) C'est d'ailleurs le récit de Plutarque (*Vie de César*, 27). Cf. Fustel de Coulanges, *la Gaule Romaine* (*Hist. des Institutions politiques*), p. 63, note.

âge la légende d'une petite fille, sainte Reine, qui y fut martyrisée et décapitée. Sa tête, en tombant, se trouva faire jaillir une source miraculeuse, et, après le triomphe de l'Eglise, *Alise-Sainte-Reine*, du nom de la jeune martyre, devint un des lieux de pèlerinage les plus réputés de l'Est de la France. On avait entouré le bourg médiéval d'une enceinte fortifiée dont aujourd'hui encore on peut retrouver le tracé, sinon des restes importants, et au XVII^e^ siècle, où la foi fut vive, la cité entière était composée de marchands et d'hôteliers qui ne vivaient que de l'affluence des pèlerins. Du XVI^e^ siècle à la fin du XVIII^e^, on constate qu'ils y vint de 60 à 70. 000 personnes. Aussi en 1666 y éleva-t-on un hôpital pour secourir les pauvres et les malades, mais en dehors de l'enceinte fortifiée. Cet hôpital, qui a subsisté et occupe une partie importante de la colline, possède d'ailleurs des archives et des collections précieuses. — Quant au compte-rendu et aux résultats des fouilles entreprises au Mont-Auxois, ils sont ici simplement indiqués. On les trouvera dans les publications spéciales. M. Beauchamp se borne à donner quelques photographies des monuments exhumés, la plupart se rapportant à la période gallo-romaine, et des indications succinctes. La ville, de cette époque et au Moyen-âge, semble avoir surtout occupé la partie orientale du plateau; un couvent, les constructions et jardins de l'hôpital s'étendaient à l'Ouest (1). — Mais j'ajoute qu'on voit toujours représenter à Alésia le *Mystère de Sainte Reine*, dont le cortège pittoresque se déroule dans les rues de cet antique village. — Le travail de M. Beauchamp comporte des gravures, des planches et plans nombreux qui contribuent à en rendre la lecture intéressante. Le très beau volume du *Tour de France* où il est inséré comporte encore, avec d'excellentes illustrations, des travaux divers, mais dont nous ne pouvons donner qu'une énumération : *Colmar et ses environs*, par M. Paul Acker; *En Aunis*, par Ardouin-Dumazet; *les Fontaines de Paris*, par Emile Sedeyn; *En Tarentaise*, par Maurice Paillon; *le Cirque du Lys* et *le Port d'Or* (Pyrénées), par Henry Spont; *la Vallée Noire* (La Châtre, Neuvy-Saint-Sépulcre, le château d'Ars, Nohant), par Jacques des Gachons; *la Vieille ville de Pontoise*, etc.

§

M. Robert Hénard a complété par un deuxième volume sa monographie de la **rue Saint-Honoré**, — travail intéressant, établi avec soin et qu'illustrent des plans parcellaires donnant les transformations de la rue et surtout de ses abords. C'est de l'histoire

(1) Aux dernières nouvelles, le commandant Esperandieu vient de remettre au jour une notable étendue des fortifications gauloises d'Alésia, édifiées avec le même soin que celles de Bourges, et la voie qui donnait accès dans *l'oppidum* du côté de l'Est. Cf. *le Tour du Monde*, 4 nov. 1911.

anecdotique, jour par jour, en prenant pour centre une des voies les plus fréquentées du vieux Paris. — La rue Saint-Honoré, en effet, avait autrefois une importance qu'augmentait encore le voisinage du Louvre et du Palais-Royal. Avec la fin de Louis XVI, elle avait vu l'orgie révolutionnaire, le triomphe scandaleux des clubs et du bonnet rouge, les charrettes de condamnés s'acheminant vers la guillotine ; plus tard, le carnaval du Directoire, le Consulat et l'attentat de la rue Saint-Nicaise ; les fastes et les triomphes du Premier Empire ; le retour des Bourbons avec le falot Louis XVIII ; le règne éphémère de Charles X et les journées sanglantes de 1830. Ce furent ensuite les émeutes qui marquèrent la fin de Louis-Philippe ; la deuxième République et les tueries de Juin, la restauration de l'Empire et la débâcle de 1870. — Mais la création de la rue de Rivoli, — une de ces voies odieusement rectilignes qui sont de nos jours l'admiration de tous les imbéciles — avait enlevé à la vieille rue Saint-Honoré une grande partie de son animation ; l'ancienne « croisée de Paris », — les rues Saint-Jacques et Saint-Denis, coupées par la rue Saint-Honoré rejoignant la rue Saint-Antoine à travers le quartier des Halles — se trouvait doublée par des voies plus larges. L'agrandissement de la place du Palais-Royal, le dégagement du Théâtre-Français, l'aplanissement de la butte aux Moulins et de la butte Saint-Roch ; le dégagement du quartier des Halles, plus tard le prolongement de la rue des Pyramides et l'ouverture de l'avenue de l'Opéra achevèrent de modifier sa physionomie historique, tant qu'aujourd'hui, les courants de foule déplacés, il faut un réel effort d'imagination pour retrouver sa physionomie d'autrefois. — Le travail de M. R. Hénard sera surtout précieux à ce point de vue. Il donne volontiers, du reste, des détails curieux et des anecdotes, — sur l'ancienne église de l'Oratoire ; Saint-Roch ; la collégiale Saint-Honoré ; le logis de Robespierre chez le menuisier Duplay ; le 10 août ; les funérailles de Louis XVIII, etc... Enfin nous savons que si le Paris révolutionnaire était retombé presque « à l'état sauvage », le papier-monnaie, création mirifique du temps, avait fini par y être tellement déprécié que sous le Directoire « un louis d'or valait 18.000 francs en assignats. Un « billet de cent francs pouvait traîner à terre, affirme Mercier dans son « *Nouveau Paris;* personne ne voulait se donner la peine de le ramasser ». — De fait, les collectionneurs, aujourd'hui encore, n'attachent aucune importance à ces paperasses, et je me souviens parfaitement avoir vu des feuilles d'assignats, dont un épicier avait acheté tout un ballot, et dans lesquels il enveloppait tout au plus de la chandelle.

§

M. Edmond Beaurepaire a publié et fait tirer à part une conférence

faite à la mairie du IIIe arrondissement : **le IIIe arrondissement à vol d'histoire**, qui apporte des indications précieuses sur un des quartiers les plus anciens et les plus intéressants de la capitale. Les gravures malheureusement en sont médiocres et surtout mal tirées. Mais on y trouvera des détails curieux sur l'hôtel Saint-Paul et le palais des Tournelles ; l'hôtel Barbette et l'assassinat du duc Louis d'Orléans ; la rue des Archives ; la chapelle des Enfants Rouges ; l'hôtel de Montmorency ; la place Royale ; Sainte-Catherine du Val des Ecoliers ; la chapelle Saint-Julien des Ménétriers ; la rue Quincampoix, qui eut son heure de célébrité sous Louis XV avec le système de Law, et n'est plus guère qu'un clapier de filles publiques ; enfin sur l'enclos du Temple, dont la tour où fut enfermé Louis XVI fut abattue en 1811, et remplacée par un marché à la triperie qui vient lui-même de disparaître. — C'est une excellente contribution à l'histoire du vieux Paris.

Le livre du capitaine Cornet, **Au Tchad**, *Trois ans chez les Sanoussites, les Ouaddaiens et les Kirdis*, nous conduit au voisinage des territoires qu'une magnifique « combination » de politique coloniale vient justement de faire passer à l'Allemagne. M. le capitaine Cornet, détaché dans un poste du Kanem, au nord du Tchad, ce lac mystérieux de l'Afrique centrale, qui ne sera plus bientôt, très probablement, qu'une flaque boueuse, raconte son séjour dans le pays, ses expéditions au Ouaddaï, chez les Senoussites du Bornou, et avec des aventures, des épisodes multiples, ses démêlés avec les peuplades nègres. Au retour il prit par l'Oubanghi, le Congo, Brazzaville et enfin regagna la côte par le chemin de fer de l'Etat indépendant. — Son récit est attachant et pittoresque. Mais il est bien forcé de dire le peu de valeur de ces pays qui nous coûtent si cher : « Le centre africain est un marécage durant six mois, un désert pendant le reste de l'année. » — Parmi les populations, un type curieux est celui des Saras-Djingés, dont les femmes portent un « plateau », — une sorte d'écuelle passée dans la lèvre inférieure, et un « bobéchon » plus petit dans celle du haut. Cela fait en somme des castagnettes, — « charmant cadeau pour faire à un enfant ! » Mais où diable va se nicher la coquetterie ?

Une amicale et indulgente causerie de M. le Comte d'Haussonville précède le dernier volume de M. E. M. de Vogüé, **les Routes**, — recueil d'articles qui nous mènent de Stamboul à Karnak et Eléphantine, parmi les architectures géantes des vieux Temples Egyptiens ; ensuite en Russie ; aux meetings de la crise vinicole, dans le Midi de la France ; aux essais d'aéroplanes qui enthousiasmèrent les populations dans la plaine de Reims. Il y a aussi des portraits d'hommes d'Etat, d'hommes de Lettres, de généraux et de diplomates ; des choses sur le jubilé de Tolstoï ; la correspondance de Taine ; les

defunts Albert Sorel et Ferdinand Brunetière, et même sur le général de Galliffet. — Paix à ses cendres.

Memento. — A signaler une très curieuse note de M. L. Maeterlinck sur l'*Auwet* ou le Guet, prise d'arme burlesque, qui se célébrait autrefois à Gand et durait trois jours, avec cortège, mangeailles, beuveries, tapage de clairons et de la grosse cloche Roland sonnant au Beffroi. Il y avait naturellement des batteries, et certains restaient sur le carreau. Mais des édits, défendirent le jet « de chats crevés et autres charognes ; de la boue, des ordures et matières fécales » (*sic*). — Le pèlerinage annuel d'Hauthem donnait lieu à des désordres analogues, dont les « marches » encore en usage de Gerpines, de Laneffe, de Jumet, et la *Marche de la Pucelette de Wasme* conservent le souvenir. (Extrait de *la Belgique artistique et littéraire.*) — M. l'abbé Jean Gaston publie encore une feuille de *Nouveaux détails sur le couvent des Bénédictines anglaises du Champ de l'Alouette.* — Dans *le Moyen Age*, je suis très heureux de signaler un important travail de M. L. Mirot sur le *Procès du soiteux d'Orgemont* ; — dans la *Correspondance historique et archéologique* : la *Vie conjugale au XVe siècle*, par M. M. Lacombe ; un *Inventaire des Papiers de Charles d'Orléans*, par M. Pierre Champion ; — dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand* : des notes sur le *Nouveau Campanile du Beffroi*, par M. V. van der Haeghen, et une très curieuse étude de M. A. Heins sur *Gand souterrain, les caves et cryptes de la ville*, avec de nombreux dessins, photographies et le plan général de distribution (nos 4 à 5, 1911) ; — enfin on peut mentionner le *Répertoire d'art et d'archéologie* (dépouillement des périodiques français et étrangers) publication trimestrielle. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde*, on trouvera le voyage de *Trieste à Corfou, parmi les nationalités rivales*, de M. B. de Jandin ; *les Progrès de l'Afrique occidentale française*, par Louis Sonolet ; *Villes mortes de l'Amérique centrale*, par le Cte Maurice de Périgny ; *Voyage dans le Salzkammergut* (Autriche), par le Cte J. du Plessis de de Grenédan ; *l'Ascension du Mont Ararat*, par Louis Seylaz ; *Excursions et chasses en Abyssinie* par Georges Rémond ; *En Birmanie*, par le commandant Pilate. — Parmi les dernières publications : — *En flânant de Messine à Cadix*, M. Favard, 3.50 — Ch. Barret : *la Perle du Maghreb*, Alger, Imp. Algérienne, 3.50. — Martial Doul : *Le Pays de Salammbô*, Fontemoing, 3.50. — Louis Bertrand : *Le Livre de la Méditerranée*, B. Grasset, 3.50. — Guides Guieben : *Les Lacs de la Haute Italie*, A. Goldschmidt, 4 fr. — Anonyme : *Autobiographie de Stanley*, Plon, 2 vol., 7 fr. — Capitaine Azan : *Souvenirs de Casablanca*, Hachette, 15 fr. — Maurice Honoré : *L'Amérique du Sud*, R. Roger, 3.50. — J. de Bonn : *La Lumière de Sicile*, Perrin, 3.50. — G. Clemenceau : *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud*, Hachette, 3.50. — Duc d'Orléans : *Chasses et chasseurs arctiques*, Plon, 4 fr. — A. Dauzat : *Mers et montagnes d'Italie*, Fasquelle, 3.50. — F. Sartiaux : *Villes mortes d'Asie Mineure*, Hachette, 4 fr. — A. Buchon : *L'Eubée, les Iles Ioniennes et les Cyclades*, Emile Paul, 7.50. — R. Hénard : *Sous le ciel Vénitien*, Lavaur, 10 fr. — Y. de Romain : *Les Dieux éternels*, Sansot, 3.50. — G. Ducrocq : *La Blessure mal fermée*, Plon, 3.50. — M. Lami : *Vers les Cimes*, Michaud, 3.50. — A.

Cholin: *Croquis Algériens et Tunisiens*, G.Ficker, 2.50.— Abbé Moreux : *L'Assaut du pôle Sud*, Jouve, 1. 50. — Capitaine Grasset : *A travers la Chouia* Hachette, 4 fr. — Jules Huret : *De Buenos-Ayres au Grand Chac*, Fasquelle , 3.50. — F. Kummer : *Au pays du Soleil-Levant*. M. Rivière, 0.75. — Jann Karmor : *Escales d'Orient*, Sansot, 3 fr. — G. M. Vassal : *Mes trois ans d'Annam*, Hachette, 4 fr.— Jacques Danguy : *En Russie*, Ollendorf, 3.50. — Dr A. Maller : *Etats-Unis et Canada* Gœmaere, à Bruxelles, 3 fr. — G. Cain : *Environs de Paris*, Flammarion, 5 fr. — F. Grandgérard : *Le bon vieux temps. Hist. de Mercy-sur-Saône*, Champion, 3 fr. — V. Nodet : *L'Eglise de Brou*, Laurens, 2 fr. — A. Boisset : *La Cath. de Bourges* ib. — F. Uzereau : *Andegaviana* (14e série), 4 fr. — E. Servières, *Dresde*, Laurens, 4 fr. — Lucien Bégude : *La Cathédrale de Lyon*, Laurens, 2 fr.— Alfred Roux : *le Château d'Anet*, ib. Ch. H. Besnard : *le Mont Saint-Michel*, ib.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Th. Flournoy : *Esprits et Médiums*. in-8 raisin, Kündig, Genève.— G.-A. Mann: *la Pensée nouvelle ou l'Art de supprimer la pauvreté, la maladie et les insuccès*, in-8, chez l'Auteur, 15, rue du Louvre. — Léon Kendal : *le Magnétisme personnel*, in-12, H. Daragon.— Sédir : *le Fakirisme hindou et les Yogas*, 2e éd., très augmentée, in-8. Chacornac. — Grillot de Givry : *le Christ et la Patrie*, in-12, ibid. — *Congrès international de Psychologie expérimentale* (1910), compte rendu des travaux par H. Durville fils, in-8 raisin, Hector et Henri Durville. — Le Goarant de Tromelin : *Nouvelles recherches sur le Fluide humain*, broch. in-8 raisin, idem. — Dr Gaston Durville : *le Sommeil provoqué et les causes qui les déterminent*, in-8 raisin, idem. — Orsier (J.) : *Henri Cornélis Agrippa*, in-8 raisin, Chacornac. — Memento.

M. Flournoy, professeur à la Faculté des sciences de Genève, est l'un des esprits les plus consciencieux et les plus pénétrants qui aient étudié les faits spirites. Il admet, en général, la réalité de ces faits, mais il rejette la théorie spirite, non comme absolument fausse, mais comme très peu probable. Il estime, avec juste raison, que la plupart des phénomènes spirites s'expliquent facilement et sans résidu par des processus inhérents aux médiums eux-mêmes et à leur entourage ». « Même les *matérialisations* (supposées admises) n'impliquent point forcément une intervention de l'au-delà ; car l'analyse de leur contenu psychologique les ramène à n'être que des créations du médium, des élaborations ou produits de son imagination subconsciente. »

« Quant aux accidents supranormaux qui se mêlent si souvent aux phénomènes médiumniques, et que le spiritisme interprète comme impliquant la participation d'intelligences extra-terrestres,— dans la mesure où ils sont vraiment supranormaux et ne se ramènent pas à des erreurs d'observation, etc., ils dénotent à la vérité tout un domaine de forces ou de lois encore mystérieuses, mais où rien ne prouve réellement jusqu'ici que les désincarnés aient une part quelconque. Il

serait évidemment téméraire de prétendre en exclure *a priori* la possibilité ; ce sera à l'avenir de tirer les choses au clair. Mais, comme il y a nombre de cas où les faits supranormaux (télépathie, clairvoyance, télécinésie, etc.) se comportent visiblement comme relevant non point des défunts, mais des facultés spontanées et naturelles des vivants dans certains états spéciaux de leur personnalité, il est logique de supposer — provisoirement du moins et jusqu'à preuve du contraire — qu'il en est de même dans les autres circonstances plus obscures ».

Telle est la thèse soutenue et longuement expliquée et commentée par M. Flournoy dans **Esprits et Médiums**. Ce livre est un recueil — ainsi que l'indique le sous-titre — de *Mélanges de Métapsychique et de Psychologie*. Il est divisé en deux parties. La première est le compte rendu d'une enquête faite parmi les spirites de Genève sur les médiums et les phénomènes de médiumnité. La seconde est composée d'articles divers sans lien bien défini, mais ayant trait tous aux sciences psychiques et connexes. Elle contient une remarquable analyse de la *Psychologie subliminale* de W. H. Myers et de bonnes études sur le cas d'Eusapia Palladino, les Esprits trompeurs et les Esprits bienfaisants, les Phénomènes physiques supranormaux, l'Identité des Esprits, le Spiritisme et le Spiritualisme, la Théosophie, etc.

M. Th. Flournoy a adopté, dans l'étude de ces questions, l'attitude *critique*, la seule qui convienne d'ailleurs et qui consiste à examiner « les données de fait et les interprétations proposées, en s'efforçant en chaque cas de discerner et de peser le pour et le contre des diverses possibilités ».

Je ferai à M. Flournoy un petit reproche : c'est d'avoir, à la suite de M. Charles Richet, employé le terme de *métapsychique*, dont la création ne s'imposait pas et que rien ne justifie.

Ce mot, qui signifie étymologiquement qui *vient après* la psychique ou les sciences psychiques, a précisément pour objet l'étude des phénomènes qui relèvent de ces dernières sciences. Il est donc inutile et c'est de plus un contre-sens. Il serait même inutile, dans le cas où M. Richet aurait voulu désigner par ce mot les phénomènes qui impliquent ou semblent impliquer l'intervention de l'Au-delà, c'est-à-dire les phénomènes spirites proprement dits.

§

Dans **la Pensée Nouvelle**, M. G.-A. Mann fait une application des principes posés et étudiés dans *le Développement de la Volonté*, dont j'ai parlé dans une précédente chronique.

« Chacun est et sera ce que dans son cœur il pense être », dit M. Mann, après Jésus. La pensée est la grande force créatrice. Tout dépend d'elle. Par elle on peut vaincre la maladie ; par elle on peut

supprimer la pauvreté. Substituez aux idées de découragement, de peur, de chagrin, de douleur les idées de courage, de vigueur, de gaîté et de joie et votre santé s'améliorera. Pareillement vous supprimerez la pauvreté et vous acquerrez le bien-être, si vous vous mettez dans les conditions nécessaires pour réussir.

Le succès dépend, dit M. Mann, de trois éléments : la confiance dans la réussite, l'oubli de soi, la création de l'idée. On ne peut, bien entendu, réussir que si, se basant sur l'expérience acquise, on a préalablement bien pesé le pour et le contre et déterminé avec précision le but à atteindre. Il faut, en outre, *canaliser* la pensée vers ce but.

L'homme orgueilleux échoue souvent parce qu'il pense trop à ses propres avantages, sur lesquels il s'illusionne. L'oubli de soi est une condition de succès.

L'ouvrage de M. Mann est un livre *sain* dans toute l'acception du mot. J'en dirai autant du **Magnétisme personnel**, par Léon Kendal. Ce dernier ouvrage traite le même sujet que celui de M. Mann et poursuit le même but. J'en détache ces deux pensées profondes :

« Un penseur absolument pur ne peut avoir de maladies. »

« La force créatrice de l'Univers est dans chacun qui pense justement. »

Aucun de ces deux ouvrages ne serait suffisant pour l'homme qui voudrait poursuivre assez loin son développement intégral. Il devrait avoir recours aux Hindous, qui sont les maîtres en ces matières.

Leurs méthodes dénotent des connaissances physiologiques et psychologiques très profondes et très étendues, inconnues en Occident. Pour qu'elles fussent, pour nous, d'une réelle utilité pratique, elles devraient être modifiées et adaptées à nos manières de vivre et de penser et débarrassées de maints exercices qui sont inutiles ou dangereux.

C'est aussi l'avis de M. Sédir, qui a écrit, sur les divers systèmes de Yogas ou d'entraînement, un très bon résumé, quoiqu'un peu trop sec. Il l'a intitulé : **Le Fakirisme hindou et les Yogas**. Il y a surtout parlé des systèmes de Patandjali et de Sankaratcharya, qui offrent de nombreux points communs. Ce sont aussi apparemment les meilleurs.

§

M. Grillot de Givry n'est pas un libre-penseur — car il est catholique pratiquant — mais un penseur libre : ce qui est très rare chez ses coreligionnaires. Il fait montre par là de beaucoup de courage. A ce titre, il m'intéresse vivement. Il m'intéresse aussi, parce que c'est un modeste, un sincère et — ce qui ne gâte rien — un bon écrivain.

M. Grillot de Givry oppose **le Christ et la Patrie**. Jamais celui-là n'a parlé de celle-ci. Jamais le Christ n'a fait de différence

entre les nations et les peuples, mais il a dit à tous les hommes, sans distinction de races ni de couleurs, de s'aimer. Il a condamné par là toutes les barrières politiques, sociales, voire religieuses, qui ont été établies entre les hommes et les parquent en troupeaux séparés et qui s'opposent par suite à la réalisation de la Fraternité humaine. M. Grillot de Givry en conclut très logiquement qu'un bon chrétien ne peut être un bon patriote et un bon nationaliste et réciproquement.

Il fait observer qu'au moyen âge il n'y avait pas *d'étrangers* parmi les catholiques.

Aujourd'hui, il en est tout autrement. Les catholiques de chaque nation sont des étrangers, voire parfois des ennemis, pour les catholiques des autres nations. On n'admettrait pas, au vingtième siècle, qu'un Italien, comme Pierre Lombard, devienne évêque de Paris, ou qu'un Allemand, comme Albert le Grand, professe dans une chaire de la Sorbonne.

Le « bel idéal d'unité cosmopolite » n'existe plus, « même à l'état de souvenir ». Le mot de *chrétienté* n'a plus de sens aujourd'hui.

La formation des « âmes nationales » coïncide avec la chute de l'Eglise. L'Europe se scinde en peuples, en nations ennemies. Chaque jour les séparations se font plus nettes s'accentuent. Les langues nationales se forment et se substituent peu à peu, partout, à la langue universelle, le latin.

En vérité, l'idée de patrie est une idée de recul par rapport à l'idée chrétienne.

M. Grillot de Givry retrace à grands traits l'histoire de l'Europe et, en particulier, celle de la France, en opposant le christianisme universel aux patries et aux nationalités, qui ne peuvent subsister et se maintenir que par les guerres et l'état onéreux de la paix armée. Ses conclusions sont que « l'antimilitarisme doit être chrétien » et que « c'est par l'Eglise que doit être réalisée l'œuvre définitive de la suppression des frontières, des armées et de la guerre ».

Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont M. de Givry comprend l'histoire. Je l'approuve néanmoins sur beaucoup de points, quoique je ne partage pas son enthousiasme pour l'Eglise. Je ne crois pas qu'elle puisse supprimer les guerres et rapprocher les peuples. Elle ne l'a pas fait, alors qu'elle était toute puissante, comment le pourrait-elle maintenant? C'est la science, et la science seule, qui réalisera la paix et l'unité humaines.

Elle a fait plus en cinquante ans, pour le rapprochement des peuples que vingt-cinq siècles de bouddhisme et dix-neuf de christianisme.

§

M. Henri Durville publie le *Compte rendu des travaux* du Con-

grès international de Psychologie expérimentale, qui s'est réuni l'an dernier à Paris, du 15 au 20 novembre, et les communications qui y furent faites. Nous citerons entr'autres celles de Gaston Durville, de Pillet, de Mangin, de Darget, de Lefranc, de Boirac, de Duchâtel, du Dr Encausse, d'Albert Jounet, de Lancelin, etc. Les communications ont trait à diverses questions d'hypnotisme, de magnétisme, de somnambulisme, de spiritisme, de lucidité, de photographie magnétique, de psychométrie, etc. Nombre d'entre elles sont très intéressantes et dénotent un effort sérieux pour arriver à la solution scientifique de ces divers problèmes.

Le volume débute par la description de nombreux appareils de contrôle et d'expérimentation qui ont été exposés au Congrès. Certains de ces appareils sont connus, tels que le magnétomètre de Fortin, le galvanomètre de Puyfontaine, les appareils de Crookes et les biomètres de Louis Lucas et du Dr. Baraduc ; d'autres sont nouveaux. Ce sont le cinésimètre de Guillaume de Fontenay, le sthénomètre de Mme Agache Schlœmer et celui de Millery, destiné à la pratique et aux recherches du spiritisme.

— Sous le titre de **Nouvelles recherches sur le Fluide humain ou force biolique**, M. Le Goarant de Tromelin a édité, à part, le mémoire qu'il a présenté à ce Congrès.

Les appareils de M. de Tromelin peuvent être construits par tout le monde et sans aucun frais. Ils tournent, paraît-il, avec une très grande rapidité. Il suffit de se placer « debout ou assis, en face de la table supportant ces appareils » et sans la toucher ni du corps ni des mains. Le mouvement de rotation serait dû à la force magnétique ou *biolique*, produite « par les organes pulmonaires » et s'échappant au dehors.

Dans le même ordre de recherches, je signalerai la thèse que vient de soutenir, à la Faculté de médecine de Montpellier, le Dr Gaston Durville sur **le Sommeil provoqué et les causes qui le déterminent**. Le Dr Durville expose d'abord les divers procédés d'hypnotisation connus et montre que les actions hypnotiques et la suggestion ne suffisent pas à expliquer tous les phénomènes du sommeil provoqué. Un autre agent intervient : c'est le fluide des magnétiseurs.

L'existence de cet agent serait prouvée par les expériences de Favre sur le *bacillus subtilis* et le cresson alénois et celles de l'auteur sur la même plante et le bacille d'Eberth. Il résulte, en effet, de ces expériences que l'action des mains retarde le développement des cultures de bacilles et accélère au contraire la croissance du cresson. L'action de la main droite serait plus forte que celle de la gauche. L'inverse se produirait avec les gauchers.

Ces expériences très intéressantes devraient être vérifiées.

§

Le vrai nom de l'auteur de *la Philosophie occulte* serait Henri Cornélis. « *Agrippa* serait, ainsi que *Nettesheim*, un simple surnom », déclare son nouveau biographe. M. Joseph Orsier. « Les comptes de finances de Metz entre 1517 et 1520, au temps où Agrippa était aux gages de cette ville, mentionne : *à Maître Hanry Cornélis dict Agrippa.* »

Agrippa fut « un *esprit* inventif, génial même, plein de vivacité et d'audace », mais « un *caractère* faible, inconsistant, déréglé ». Ce désaccord fondamental entre son esprit et son caractère explique sans doute son attitude à l'égard des puissants. « Obséquieux envers les grands, dit M. Orsier, il est pourtant frondeur et rebelle à toute discipline, et malgré ses protestations d'indépendance, il se plaît à rechercher les faveurs. »

Sa vie fut pleine d'aventures. Il ne resta jamais longtemps dans les divers emplois ou situations qu'il occupa successivement. On le vit tour à tour « militaire, humaniste, théologien, jurisconsulte, médecin, alchimiste ».

L'histoire de la vie et de l'œuvre d'**Henri Cornélis Agrippa** est un véritable roman. M. Orsier nous la restitue d'après sa correspondance avec ses amis et les personnages de son temps. D'importants extraits de cette correspondance, traduits et annotés par l'auteur, forment la deuxième partie du volume.

§

Memento. — Le manque d'espace m'oblige à une simple mention des ouvrages et opuscules suivants : Irmin Sylvan : *Le Monde des Esprits. Pneumatologie traditionnelle et scientifique*, in-12 (H. Daragon) ; — L. M. Thémanlys : *Miroir Philosophique*, broch. in-12 (Chacornac) — Z.-H. Y. ingénieur : *Magnétisme et Spiritisme. Concordance*, in-12 (Chacornac) ; — H. Durville : *Manifestations du Fantôme des Vivants* ; *Pour combattre les maladies du larynx, de la gorge et du nez ; Pour combattre le Diabète*, 3 broch. in-18 (Librairie du Magnétisme). — Albert d'Angers : *Magnétisme et guérisons*, à l'usage des malades et des jeunes magnétiseurs, broch. in-18. (Idem.)

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Nouvelle Revue française : M. H. Franck : les historiens et les meilleurs évocateurs du passé. — *La Revue du temps présent :* les antiquités menacées en Egypte ; M. A. Gayet appelle à l'aide. — *La Revue de Paris :* sur le désastre de « la Liberté ». — *Les Marches de l'Est :* contre « le goût du vice », *La Renaissance contemporaine*, sur la « responsabilité morale », M. Paul Bourget pour la vertu, et trois mots de réponse. — *Le Beffroi :* un poème de M. R. Maran. — Memento.

La mort de Henry Houssaye inspire à M. Henry Franck d'heureuses remarques sur nos historiens actuels « dont le caractère principal

est d'appartenir à l'Académie Française ». (**La nouvelle Revue française**, 1er novembre.)

Au lendemain de la mort de Michelet, qui écrivit l'histoire de la France parce qu'il aimait ce pays, et de Taine qui construisit l'histoire de la Révolution Française, parce qu'il avait horreur de la Commune, les historiens ont formé deux écoles. Il y a eu l'école universitaire, qui a prétendu fonder l'histoire scientifique ; c'est à savoir une histoire qui, dédaignant les formes humaines et singulières (Louis XIV, Napoléon) que revêtent le plus souvent les grands événements dans la vie d'une nation, s'efforce d'atteindre, sous ces éclatantes apparences, la réalité, qui est, selon les uns, une fatale évolution économique, selon les autres, l'évolution, également naturelle, des institutions religieuses et des institutions juridiques. Et, d'autre part, il y a l'école académique, dont les tenants s'efforcent simplement d'écrire assez de récits de batailles, assez de « portraits » de monarques, de ministres et de généraux pour être un jour admis à l'Académie Française. — J'avoue ma préférence pour la première école; si ses prétentions sont déplaisantes, ses livres sont nourrissants pour l'esprit.

Qui ne donnerait raison à M. H. Franck? Et n'a-t-il pas encore raison d'écrire:

S'il s'agit de petits personnages et de petits événements, je nie qu'il soit utile d'en noter et ainsi d'en prolonger l'existence ; — s'il s'agit au contraire de grands hommes et de grands événements, je doute qu'un historien puisse parler des premiers, s'il n'est pas leur pair, et qu'il puisse faire revivre les seconds, s'il n'est pas un grand lyrique. Ce n'est pas Frédéric Masson, c'est Balzac, c'est Hugo, c'est Stendhal, c'est Tolstoï, c'est Henri Heine — le Heine du *Tambour Legrand* — que je consulte sur Napoléon. Et c'est à Hugo encore ou à Stendhal que je demande le récit de Waterloo. Il est vrai que, aux qualités lyriques, à la puissance de faire revivre, certains hommes joignent le sérieux, l'impartialité, le goût de la vérité solide. Ce sont les grands, les vrais historiens, nés pour raconter les grandes époques. Thucydide peut parler de Périclès ; tous deux ont contribué à former la raison de l'homme. Et le génie de Tacite égale et peut embrasser la complexe grandeur de l'Empire Romain. Mais le portrait de Richelieu par Gabriel Hanotaux ! celui de Jeanne d'Arc par Henri Martin ! La plupart des livres d'histoire sont de mauvaises herbes qui poussent sur des tombeaux célèbres : les autres ressemblent à ces prétentieux monuments qu'on édifie, dans les cimetières de campagne, aux notables de l'endroit. Ils ne prolongent pas le souvenir du défunt dans la mémoire du village, mais ils l'empêchent de bénéficier de la tranquillité de la mort.

§

A deux reprises déjà, nous avons fait état des appels de M. Albert Gayet en faveur des fouilles qu'il a entreprises et continue, en Egypte, avec un véritable héroïsme. Cette fois, le savant jette, de la tribune que lui offre **La Revue du Temps présent** (2 novembre), ce cri de détresse : « *Dans dix ans il ne restera plus rien de l'Egypte des Pharaons.* » Ce sera l'œuvre des ingénieurs. Ils feront une

Egypte fertile par des travaux de barrage et un vaste système d'irrigation. Ils ont commencé.

Tous les grands monuments qui ont survécu jusqu'à nos jours, temples de Thèbes — aujourd'hui Louxor — et le reste de la Thébaïde, Denderah, Esneh, Edfou, minés par les infiltrations depuis la création du barrage, menacent déjà ruine. Le Service des Antiquités est absorbé entièrement par le souci de les consolider. Les temples de Nubie sont inondés : on parle de les protéger par des parapets ; piteuse défense contre une force aussi redoutable. Là n'est pas encore le pire danger. Pour arroser ces plaines de sable, en faire des champs fertiles, il faut les irriguer ; à la surélévation du barrage, formant ce réservoir, correspond l'établissement de deux grandes artères de dérivation, deux grands canaux qui suivront, l'un la base de la chaine arabique; l'autre, celle de la chaine libyque, et couleront parallèlement au Nil. Des canaux secondaires les mettront en communication avec ceux déjà existants, à la limite des terres cultivables. Et toute la région intermédiaire sera arrosée pareillement. Or, cette plaine de désert, c'est là, toujours et partout, que les cités antiques établirent leurs nécropoles. C'est les immenses cimetières de Drah-abou-l-Négah, de Gournah, de l'Assassif, à Thèbes ; ceux de Panopolis, d'Athribis, de Ptolémaïs, de Lycopolis, d'Antinoë; de toutes les villes, de toutes les bourgades de l'Egypte entière : c'est la destruction de millions de tombeaux. Pour s'enrichir, l'Egypte arabe anéantit celle des Pharaons, se fait tueuse de millions de morts ; sous une autre forme, les jours sont revenus de l'invasion des barbares. De l'or ! La cupidité innée de l'oriental s'associe à celle du spéculateur européen.

Dans dix ans, le régime des canaux sera établi : les solitudes seront transformées en champs de blé, de coton ou de cannes à sucre. Dans dix ans, des millions de momies seront décomposées par l'humidité, qui aura pénétré ces sables, que jamais l'eau n'humecta, depuis toujours. Dans dix ans, les sarcophages seront pourris, les bronzes verdegrisés, les amulettes corrodées. Les cartonnages, les portraits à la cire, les vêtements, tout sera perdu à jamais. Il ne restera que quelques menus bijoux, quelques anneaux oxydés, quelques poteries dont les peintures seront effacées. Ces sépultures, où des siècles de vénération avaient sanctifié le culte des morts, réduites à l'état de fumier, deviendront l'engrais de moissons abondantes, qui rendront au *fellah* un intérêt de 15 o/o et même davantage, tant les créateurs de ce champ l'auront transformé en gisement d'or.

Laissera-t-on, en France, ce vandalisme s'accomplir sans même tenter de sauver quelques reliques ? J'ai dit un jour, dans une étude que je consacrais à la diffusion du culte isiaque, à son initiation surtout, que « chacun de nous peut être certain de compter un isiaque, parmi ses ancêtres ». Cette assertion, je la répète en face du désastre imminent. Oui, laisserons-nous anéantir notre patrimoine spiritualiste, sans tenter, tout au moins, d'en sauver quelques reliques ?

M. Gayet nous montre les égyptologues anglais bien pourvus de l'argent indispensable à leur œuvre de sauvetage, et il nous expose

les aides dérisoires qu'il a obtenues du gouvernement français ou de nos sociétés académiques.

Voici quinze ans, termine M. Albert Gayet, — que seul, avec « un budget » de cinq cents francs, qu'on m'avait remis en me disant : « Faites des fouilles », j'ai obtenu la concession d'Antinoë. J'en suis resté détenteur, j'y ai travaillé chaque année, malgré tout ce qu'on a pu faire pour m'entraver, pour m'arrêter en route. C'est un coin reconquis de haute lutte, où j'ai replanté la bannière de Champollion. Je me suis dévoué à sa défense. Depuis, un groupe de ces esprits d'élite, dont je parlais tout à l'heure, s'est formé, en voyant les résultats auxquels je parvenais. Il m'a donné le patronage moral qui, aujourd'hui, m'empêche de désespérer de l'initiative française. En quinze ans, j'ai fait mes preuves, au grand désespoir de mes ennemis. Tout est encore à trouver ; ce que j'ai fait ne représente pas la centième partie de ce qui reste à faire. Qu'on réponde à mon appel, qu'on s'organise, qu'on crée un Fonds d'Exploration de l'Egypte. Qu'on assure le sauvetage d'Antinoë, qu'on élargisse le cadre, qu'on étende l'œuvre au salut d'autres nécropoles antiques, qu'on arrache à la destruction prochaine le plus de reliques qu'on pourra.

§

Un collaborateur anonyme de **la Revue de Paris** (1er novembre), officier de marine, raconte comme il apprit, à Londres, « la mort de la *Liberté* ». Venu à Toulon, à la nouvelle de la catastrophe, il note sur son journal cette conversation qu'il a eue avec un de ses camarades sur les causes possibles du désastre. « L'indécision n'existe dans l'esprit d'aucun homme du métier », déclare l'interlocuteur de l'écrivain, quant à la cause de la destruction du cuirassé. L'entretien continue en ces termes :

Mais ce secret est celui de Polichinelle. Et nous savons tous, peu ou prou, ce que les témoins convoqués par la commission d'enquête ont apporté à cette commission.

— Eh bien ?...

— Eh bien, voici la substance d'une déposition confirmée par plusieurs autres, toutes, incontestablement, sincères ; le matin de la catastrophe, au petit jour, c'est-à-dire assez peu de temps avant l'incendie, deux hommes inconnus ont été aperçus, d'un bâtiment voisin, pas loin de *la Liberté*, et regagnant à la nage un canot inconnu qui les emporta on ne sait où.

— C'est un roman, voyons !

— Qui sait ?

— Ou, si ce n'est pas un roman, c'est le plus simple des faits-divers : vos deux hommes étaient deux indigènes quelconques, qui prenaient un bain de mer.

— A quatre heures et demie du matin, l'eau est très froide.

— Enfin, quoi ! vous n'allez pas prétendre que ces deux baigneurs soient, n'importe comment, les auteurs de l'explosion ?

— Mon Dieu...

Il hésite encore, puis, prenant un parti :

— Mon cher, je n'en sais rien !... Je ne sais rien ! je ne prétends rien! Mais, tout de même, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Vous vous souvenez de *l'Iéna*. Ai-je hésité, à cette époque? ai-je cherché midi à quatorze heures ? A vous-même, chez vous, le soir du malheur, je criai: « Les poudres blanches! ce sont les poudres blanches ! les vieilles poudres, les poudres radoubées, les poudres à bande verte ! Adigard (1) l'avait prédit : « combustion spontanée, et détonation par suite. » Aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?...

— Aujourd'hui je ne dis rien ! je n'ose rien dire ! La situation n'est plus la même. Nos poudres sont toujours des poudres blanches, les mêmes poudres blanches, soit ! mais ce sont, en immense majorité, des poudres neuves... Et je vous garantis que nos officiers canonniers ne s'en plaignaient plus. Au contraire ! La sécurité était grande, très grande, en escadre. Et l'explosion de lundi passé nous a d'autant plus ébranlés, tous.

— Diable ! mais alors, le moral des équipages ?...

Mon camarade se lève sans répondre.

Le collaborateur de *la Revue de Paris* veut croire, pourtant, que le moral des équipages demeure intact, après ces catastrophes meurtrières.

§

« Nous n'avons plus le goût du vice » est le titre d'un excellent article de M. André du Fresnois : **Les Marches de l'Est** (15 octobre).

La littérature d'aujourd'hui, celle qui se formera sous nos yeux et qui tend à s'imposer, n'a plus le goût du vice...

... Cette rage de peindre des émotions auxquelles on ne participe pas, c'était encore une forme de perversité.

On ne la découvre plus guère chez les jeunes auteurs. Ils ont fait justice de cette fausse conception de leur rôle. On en voit fort peu qui se croient tenus de vivre une autre vie que le commun des hommes, de rester comme en marge de la vie, et pour qui la littérature soit une manière de privilège fatal, une manie sacrée.

M. du Fresnois a infiniment raison. Il l'a moins, quand (même avec la réserve respectueuse d'un vrai lettré) il incrimine Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Zola. Et quant à Maurice Barrès, si l'on aime *Colette Baudoche*, on peut préférer encore *le Jardin de Bérénice*. Un « type » du prix de des Esseintes est inestimable, quoi qu'en ait dit la critique. Une « fille Elisa », une Germinie Lacerteux, si humaines et si misérables, devaient être décrites.

Un grand nombre de critiques, — écrit M. du Fresnois, — ont noté ces tendances de la nouvelle littérature, car il est impossible de ne pas les voir. Mais quelques-uns ont conçu des craintes : n'allons-nous pas à un affaiblissement de l'art, les écrivains ne vont-ils pas se cantonner dans une honnête

(1) Le commandant de *l'Iéna*.

platitude? Craintes chimériques. Ce n'est point parce qu'il aura le cerveau bien fait et le cœur bien placé qu'un écrivain deviendra fade et plat, s'il a du talent ; et s'il n'en a point... S'il n'en a point, il pourra du moins demeurer un citoyen fort utile, tandis qu'un mauvais disciple de Baudelaire ne saurait être d'aucun emploi.

Souhaitons, avec notre confrère, qu'un auteur assez fortuné pour croire, à trente ans, que tout est pour le mieux ici-bas et que la vertu est universelle, produise l'équivalent chaste des *Liaisons dangereuses*, par exemple. D'autres censeurs (moins avertis évidemment que M. du Fresnois) prêchent le même sermon. M. Sylvain Bonmariage (dans **La Renaissance contemporaine**, 10 octobre) le fait de la meilleure foi du monde. Il traite de la « responsabilité morale », avec un sérieux dont on serait tenté de douter, quand il en appelle au témoignage de M. Paul Bourget.

Quoi, M. Paul Bourget, professeur de vertu? ce repenti d'hier, le confesseur indulgent des pécheresses du « grand monde », l'excitateur d'adultère, le tapissier de cabinets de toilettes et des « garçonnières » ?

Cet auteur s'est adressé à un clan de lectrices désœuvrées qui ont bien pu imiter le corset noir, les fautes et les scrupules pour rire, de ses héroïnes ennuyées et ennuyeuses. Il a, certes, perverti une société qui le lui demandait. Elle et lui, et son œuvre, ont vieilli. Les voilà blets, royalistes ou impérialistes, exemplaires. Grand bien leur fasse! Mais qu'un critique jeune ressuscite cette voix exténuée d'avoir fait « psst ! psst ! » dans le clair-obscur des cinq à sept où forniquaient, en psychologie majeure, des poupées sans cœur et des pantins sans cervelle, — ah! je ne serai pas le seul à la faire trouver roide!

M. Sylvain Bonmariage, dans sa bonne volonté à prouver que, de Gœthe à George Sand, en passant par Stendhal, les plus grands écrivains ont causé des perditions individuelles, a négligé l'autre face de la question.

On peut la résumer en quelques mots : tous les lecteurs de Plutarque, sapristi ! ne sont pas devenus des héros, ni les fidèles de l'Evangile ne répandent une authentique odeur de sainteté!

Beaumarchais, qui eut à se défendre d'être un auteur immoral, et dont le génie demeure adorablement jeune, a écrit, contemplant son époque très semblable à la nôtre :

« L'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs. »

Que les prudents écrivent des palinodies où les enfants se feront désormais par l'oreille, les poussins sans couvée, et la Morale en phrases plates et sages !

La vie est le grand livre éternel. Il faut de bons yeux pour le lire, un cerveau robuste pour le comprendre, un cœur ardent, passionné,

—et très candide, je l'affirme très haut !—pour recevoir cette inspiration nourricière et y puiser le suc d'une bonne œuvre de lettres!

D'un côté il y a les anonymes devanciers et les gris caudataires d'un René Bazin ; de l'autre côté, Balzac dresse l'éblouissante montagne de son œuvre.

§

Le Beffroi (août-septembre-octobre) publie des poèmes de M. René Maran, dont voici l'un :

Toi qui gardes, songeur, dans ton rêve muré,
Une oreille, docile, hélas ! aux lois du nombre,
Personne ne pourra t'empêcher de pleurer
De n'avoir pu sauter au delà de ton ombre,

Déjà, l'automne, au loin, en brumes, va mourir,
Et le vent pluvieux, et la rumeur qu'il laisse,
Pleurent sur le tombeau fermé du souvenir
L'écho de ta douleur et de ta morbidesse...

Mais bien que soit pesant ton front, et que tes yeux
Ne voient le monde entier qu'au travers de toi-même,
Sur tout ce qui semblait se tendre vers le mieux,
Ne jette pas en vain l'ombre de l'anathème.

Et comprends la beauté du bonheur qui s'enfuit,
Les cloches de l'automne et les fruits que tu cueilles,
Afin de respirer, dans le vent et la nuit,
Ta jeunese qui tombe au tournoiement des feuilles.

Memento. — *La Revue critique des Idées et des Livres* consacre au cardinal de Richelieu son numéro du 25 octobre.

La Revue Catholique et Royaliste (20 octobre), en deuil du général Charette, continue par un chapitre sur « la Liberté des cultes » l'étude du R. P. dom J.-M. Besse : « L'Eglise et les Libertés. » — M. A. Léger : « L'Œuvre littéraire de Michel-Ange ».

La Revue hebdomadaire (28 octobre). — C^te Paul Renard : « L'Ecole polytechnique et l'Université. » — M^lle J. d'Orliac : « Le Jardin des autres. »

Le Divan (novembre) publie de raffinés : « Petits poèmes », de M. Tristian Derème : « Le Culte de Goethe », par M. J. March. — « Alphonse Allais », par M. Louis Thomas.

L'Effort (1^er octobre) commence une nouvelle série, sous l'égide idéale d'Eugène Carrière. Y lire : « La Gardeuse de Chèvres », par M. H. Bachelin. « L'Homme de goût », par M. G. Thiesson.

Miscellanées (novembre). — Vers de MM. H. Chassin, H. Bordry, G. Pusset, M. Simart, R. Doucet, H. Valienne, G. Deulin et de M^me S. Bloch.

Le Correspondant (25 octobre). — Bossuet, par M. Pierre Didier. — La suite des souvenirs du sculpteur A. Le Véel.

Revue d'Europe et d'Amérique (1^er novembre). — M. Paul Adam : « Les Latins des Deux mondes. » — M. Jean de Bonnefon : « Les Attentats contre Paris. » — « Propos sur la dentelle », par M. E. Dousset.

Revue des Pyrénées (3e trimestre). — « Antiquaires d'autrefois », par M. Ad. Coster.

La Nouvelle Revue (1er novembre). — *** : « La Marine et la Question des Poudres. »

Revue bleue (28 octobre). — M. Paul Flat : « Le Théâtre et la morale. » — XXX : Lettres du Maroc. — M. D. Mennier : « Un ménage de Poètes au XVIIe siècle : le comte et la comtesse de Bussy. »

La Revue de Paris (1er novembre). — La suite des souvenirs de M. Ernest Lavisse. — M. J. Normand : « Maupassant et *Masotte*. »

Le Spectateur (novembre). — « Deux modes de savoir », par M. J. Ribera. — « L'Argument des identiques », par M. J. Paulhan.

La Revue (1er novembre). — « Michelet et Béranger », lettres inédites. — Fin de l'étude de M. J. Finot : « Les Sciences contre la Femme. »

Le Feu (1er novembre). — « Films », par M. E. Sicart. — « Chants corses », par M. Ch. Giovoni.

La Revue des Français (25 octobre). — « L'Education des adolescents au XXe siècle », par M. P. de Coubertin. — M. A. de Tarde : « Jérôme et Jean Tharaud. » — « La Toussaint en Annam », par M. Marcel Pionnier.

Le Pays lorrain et le pays messin (20 octobre). — « Les Cahiers du capitaine Daurie, mémoires sur la Révolution de 1848 à Nancy », publiés par M. J. Baudry.

La Grande Revue (25 octobre). — M. Johan Bogor : « Une cabane et un cœur ». — « André Gide », par M. Jacques Rivière. — « Le Mari nouveau », par Mme Aurel. — « Paradoxe de la gloire », par M. Yves Scantrel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un centenaire (*Bibliographie de la France*, 100e année, 17 novembre 1911). — Une lettre d'Antiphilos (*Dépêche parlementaire*, 4 novembre). — L'atelier de Forain (*L'Intransigeant*, 17 novembre).

La **Bibliographie de la France**, qui rend tant de services dans le monde du livre, éditeurs, libraires, auteurs et amateurs, vient d'entrer dans sa 101e année, puisque son premier numéro a paru le 1er novembre 1811. Elle succédait au *Journal général de l'Imprimerie et de la librairie* de Pillet (dont elle a conservé le titre, qui s'ajoute à son titre officiel), lequel lui-même faisait suite aux *Annales typographiques*, de Roux, et au *Catalogue hebdomadaire*, de Despilly. Antérieurement, ce rôle d'annoncier des livres nouveaux fut tenu régulièrement par la *Clef de cabinet des Princes*, devenue le *Journal de Verdun* (1704-1776). Enfin la première bibliographie périodique fut fondée en 1643 par un carme, le P. Jacob : *Bibliographia Parisina*, puis *Gallica*, 1643-1654. A cette publication succéda la *Bibliographie française et latine*, 1778, de François Colletet, moins connue encore que la précédente, et un *Almanach bibliographique* annoncé par le libraire Hugnier en 1707 et dont on ne sait s'il a paru.

De toutes ces publications, seule la *Bibliographie de la France*, née d'un décret de Napoléon, a eu une existence parfaitement régulière et donne des renseignements assez complets pour qu'on en doive négliger les trois rares lacunes. On peut y étudier, grâce à des tables, le mouvement de la production littéraire brute depuis un siècle. Le présent numéro de la *Bibliographie* en donne un tableau récapitulatif fort curieux à examiner. Le nombre des livres de toute nature a passé de 5.442 en 1812 à 12.615 en 1910, mais il s'en faut, et de beaucoup, que ce mouvement ascendant ait été régulier. Le chiffre de 1910 est à peu de chose près celui de 1856 et il est largement dépassé par celui de 1858. Il atteignit son maximum en 1889 : 14.849, et les années où il dépassa l'étiage de 14.000 sont : 1875, 1879, 1891, 1898, 1899. Le chiffre de 1910 a même été dépassé, et la plupart du temps, très largement, 28 fois depuis 1858. Quant aux estampes leur production serait dans une décadence profonde. Le chiffre de 1910 : 534 estampes, est dépassé par celui de 1813 : 568 estampes, et comparativement à celui de 1858, 3.600 estampes, il est voisin du néant. Au contraire la musique a augmenté prodigieusement, de 231 à 5.767, sa production, d'ailleurs, étant stationnaire depuis 1883 et en régression depuis 1894, sauf quelques années de sursaut. Enfin le nombre des publications périodiques, qui a doublé, en 1882, passant de 486 à 860, n'a atteint un chiffre notablement plus élevé qu'en 1908 et en 1910. Le chiffre de 1909 n'était que de 735. Les années où il a dépassé 900 sont 1887, 1892, 1898, 1899, 1900, 1903, 1904, 1908, 1910. Le premier chiffre donné par les statistiques étant celui de 1858, 601 périodiques, on voit que la progression en ce genre a été fort discontinue.

De toute cette statistique, il y aurait peut-être des conclusions à tirer, mais elles seraient fort incertaines, comme toutes celle qu'inspire la statistique.

§

Beaucoup de personnes doutent de l'existence réelle du satyre Antiphilos. Comment expliquer alors la lettre qu'il a écrite à M. Robert Télin, qui l'a communiquée à **la Dépêche Parlementaire**? La voici. Elle est d'un ton plaintif et enjoué, pleine de bon sens :

Cap d'Ail, 1er novembre.

Monsieur, mon ami, permettez-moi d'emprunter, vos colonnes — bien qu'elles ne soient pas aussi doriques que celles de mon pays d'origine — afin de protester contre une détestable habitude des journaux contemporains. En effet, la presse, depuis quelque dix ans, a pris coutume de désigner sous le nom de « satyres » toute sorte d'individus malpropres ou sinistres. Je me demande en vérité pourquoi?

Qu'est-ce que les Sylvains et les faunes de la Hellade ancienne peuvent

bien avoir de commun avec les assassins qui accomplissent leurs forfaits sur les terres de France ou d'ailleurs ?

Aujourd'hui, lorsqu'une brute sanguinaire perpètre quelque crime inouï, lorsqu'un épouvantable névrosé étrangle, puis découpe en morceaux une fillette ou un petit garçon, les quotidiens reproduisent, avec des masses de détails, la scène du meurtre, sous ce titre inique non moins qu'insultant pour mes semblables : « Encore un satyre ! »

Où donc MM. les journalistes ont-ils découvert que nous avions des mœurs louches d'invertis et des férocités de cannibales ! En tous cas, pas dans les archives de notre histoire que les meilleurs poètes grecs et latins ont tenue à jour fidèlement, à l'époque où notre race était encore florissante. C'est sans doute à l'abandon presque total des études classiques que l'on doit les cruelles hérésies dont nous sommes victimes. Certes, au dix-huitième siècle, nul ne se serait avisé de qualifier de satyre un gredin du calibre de Soleilland. En attendant, je compte sur cette lettre et la publicité mondiale de *la Dépêche Parlementaire* pour détruire l'odieuse légende créée à notre dommage.

Apprenez donc, puisque vous paraissez n'en rien savoir, que les honnêtes chèvre-pieds qui, aux jours de ma jeunesse, rôdaient dans les roseaux des berges fluviales et dormaient aux creux des chênes, avaient l'âme rêveuse et non point méchante. Ils passaient de longues heures à souffler dans la flûte à sept trous et à remplir l'air de musique agreste. Aux blancheurs de la lune, ils dansaient en rond sur le tapis des clairières ou contemplaient leur image camuse dans le miroir mobile des fontaines. En automne, couronnés de pampres, ils allaient se coucher dans les vignes, au flanc des coteaux, sous les traits de feu que Phébus-Apollon darde de l'empyrée, et là, ils se gorgeaient de grappes mûres.

Parfois, ils partageaient leur couche de feuillage avec quelque brune bacchante ou quelque nymphe à la chair nacrée. Il est vrai que le marivaudage qui précède, dans vos cités modernes, le mystère sacré de l'amour, était inconnu à mes semblables. Ils avaient coutume de saisir dans leur bras velus et d'emporter aux creux des fourrés protecteurs les naïades qu'ils surprenaient sans voile, à l'heure du bain. Mais ce n'était point pour leur tordre le cou et les dépecer comme une pièce de bétail, au contraire. La nymphe captive du satyre ne subissait que le juste tribut d'hommages dus à la beauté.

Aussi la race des chèvre-pieds était-elle honorée des peuples antiques. On lui dressait des autels et les travailleurs de la terre lui rendaient un culte assidu afin de se la rendre propice. Il en est d'entre nous qui furent illustres à l'égal des rois de l'Olympe, tel le dieu Pan et le fécond Priape, protecteur des jardins maraîchers.

Quelle ressemblance, encore une fois, existe-t-il entre ces honnêtes incarnations de la vie rustique, ces poètes de la nature et de l'amour, et les hideux apaches que vous leur assimilez ?

Je vous affirme que si jamais un faune frappé de folie avait égorgé une nymphe, nous l'aurions banni avec horreur de nos jeux familiers en disant :

Qu'est-ce donc que ce satyre qui se conduit comme un homme ? »

Bien souvent je me suis lamenté d'être demeuré seul au monde, alors que mes semblables ont disparu depuis vingt siècles. Mais aujourd'hui je suis heureux d'avoir assez longtemps survécu à ma race pour protester contre la mauvaise réputation qu'on cherche à lui faire...

§

M. Maurice Verne nous a donné dans *l'Intransigeant* un curieux croquis de Forain dans son atelier d'aqua-fortiste.

Dans le somptueux hôtel de M. Forain, l'atelier est la pièce d'un ouvrier. Les choses y sont agressives et étrangères. Il semble qu'elles veulent vous dire : « Tu n'es ici qu'un oisif : il faut partir. »

Vous ne trouverez dans cet atelier que deux mauvais fauteuils, et c'est tout le luxe ; ils tiennent un petit espace libre au milieu du tohu-bohu. Il y a des échafaudages de cartons pleins de croquis. Si quelqu'un les agitait, il y aurait de quoi tout enfouir ici sous un déluge de paperasses précieuses.

Des pots où sont fichés des pinceaux en gerbes reposent sur les planches à dessins balafrées par les plumes trop trempées d'encre de Chine.

Dans un angle de la pièce, sous l'inévitable galerie des ateliers d'artiste est installée l'*imprimerie*.

C'est là que M. Forain produit ses eaux-fortes. Les plaques de cuivre rouge brillent sourdement. Et puis c'est toute une officine ; des flacons d'acide, des pots de pâte noire, d'autres vases enfermant des onguents mystérieux, et encore d'autres fioles emplies de liquides troubles et violents... Dans la demi-ombre, tout cela est un peu étrange. Il y a aussi l'odeur indéfinissable qui monte tangible, comme une vapeur empoisonnée...

Forain va, dans ce désordre, fiévreux, avec un pas un peu traînard. Des lunettes d'argent chaussent son nez ; on pense à Chardin ; ses yeux luisent aigus derrière les verres.

« Oui, nous fûmes toujours de bons amis avec Huysmans... On s'était connu à vingt-deux ans... Vingt-deux ans... Ah ! c'est loin... C'était l'époque de sa manière réaliste... le temps des soirées de Médan... Dans nos conversations, on mangeait du bourgeois... Vous avez vu le portrait de Huysmans à la fleur de l'âge... Tenez, voici l'écrivain peu de temps avant sa mort.

Forain a tiré d'un carton une planche gravée : Ainsi voilà l'*autre* Huysmans, celui qui va mourir ; « on dirait un vieux Coligny », a dit quelqu'un. C'est vrai. La souffrance a touché les traits, l'ovale a fondu, prolongé par la barbiche en pointe ; le regard a perdu sa confiance. L'homme a plus que jamais l'air d'être entre deux gendarmes.

Le peintre n'a rien dit, mais je sais qu'il s'est fait le promoteur d'une petite réunion annuelle où se réunissent quelques-uns qui furent les fidèles de Huysmans... Est-ce l'inquiétude ou la souffrance qui a mené Huysmans à la foi ? Mais Forain m'a dit, tout à l'heure : « La foi ne vient pas à celui qui la désire... la foi vient comme ça, tout d'un coup. »

J'ai suivi l'artiste ; nous sommes montés à l'étage sur la galerie. Dans l'ombre, on devine encore des fioles. Forain me fait un peu l'effet d'un al-

chimiste ; mais oui, ne remue-t-il pas des éléments obscurs, n'en fait-il pas jaillir, victorieux, de la lumière et de la vie ?

Forain a donné l'électricité ; il me montre à présent sa série d'eaux-fortes sacrées ; voici les phases de la Passion, voici le spectacle toujours étonnant de l'*enfant prodigue*... C'est une suite douloureuse où tout est mouvement et frissons humains. Jamais le côté anthropomorphe de la divinité chrétienne n'a été si tragiquement rendu. Ah ! si Huysmans, le terrible satiriste de l'art catholique du quartier Saint-Sulpice, avait vu cela !

...Nous sommes redescendus. Forain va achever une de ces toiles âpres et pieuses où il reproduit des scènes de tribunal.

Il me tend le miroir qui donne l'éloignement. La grosse lentille est enchâssée dans une armature de métal ; on dirait une sorte d'ostensoir. J'ai regardé au travers : le tableau devient comme une grosse hostie éclatante : c'est très curieux...

Sur cette toile, l'accusée est une femme qui se penche, anxieuse, sur son petit enfant ; elle est si fragile, si vaincue. Au-dessus d'elle, l'avocat général vitupère. C'est terrible et angoissant, la station de cette malheureuse pour qui toutes les stations de la vie ne doivent être que des étapes de calvaire. Et la peinture fait songer à des Goyas sombres de Madrid. J'ai poussé un cri :

« Mais c'est la Vierge... N'est-ce pas, vous avez voulu cela... C'est la conclusion de vos planches sacrées... Toute douleur est divine... Oui, c'est la Vierge penchée sur l'enfant qui souffrira. »

Les yeux de Forain luisent derrière les lunettes. Il sourit : « Je ne sais pas... Je ne sais pas. »

On sait que Forain a suivi exactement la même voie que Huysmans, allant comme son ami d'un réalisme hargneux à un mysticisme agressif, tous deux heureusement incapables d'accepter la vie avec simplicité et doués pourtant de quelle candeur ! Toujours les filles et puis toujours la Vierge ! Cette eau-forte de Forain, qui devient une « grosse hostie éclatante », si on la regarde au travers d'une « sorte d'ostensoir », me rappelle le petit tableau qu'il avait donné à Huysmans et que Huysmans montrait en le commentant d'un mot : « Il ne montera pas ! » Il n'était besoin d'aucun appareil magique pour percevoir le dégoût qui l'avait inspiré.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *David Copperfield*, pièce en 5 actes, de M. Max Maurey, d'après Charles Dickens (8 novembre). — Théatre des Arts : *Le Pain*, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux, de M. Henri Ghéon (8 novembre). — Une anecdote de Monselet sur Nestor Roqueplan.

M. Max Maurey a tiré de **David Copperfield** une pièce qu'on peut voir avec grand intérêt. Certes, on est loin d'y trouver tout le roman de Dickens, et quand on l'a lu, les cinq actes de M. Max Mau-

rey paraissent un peu sommaires. Mais il était de toute impossibilité de transporter à la scène, dans sa totalité, l'histoire de David Copperfield telle que nous l'a contée Dickens. M. Max Maurey s'en est tenu à l'enfance du héros, qui offre, en effet, la matière la plus théâtrale. Il a de plus emprunté des personnages à la seconde partie du roman pour les placer dans son action. Il a même un peu modifié l'aspect, — je dis l'aspect, non le caractère, qui reste entier, — de ces personnages. Enfin, il a également emprunté quelques personnages et quelques scènes à d'autres romans de Dickens. Mais telle quelle, sa pièce présente bien un ensemble complet, et la touchante, l'adorable, l'inoubliable figure du cher petit David s'y trouve bien restituée, comme s'y trouvent bien présentés les caractères tantôt sympathiques, tantôt antipathiques, de tous les personnages qui l'entourent. Je pense bien qu'on ira voir, pendant de nombreux soirs, *David Copperfield* et applaudir la merveilleuse façon dont M. Antoine nous le présente. C'est un beau spectacle, où l'on goûte la joie d'être ému, sans ridicule, devant les misères d'un enfant sans défense. Il est deux sortes d'êtres qui ne devraient jamais être malheureux : les enfants et les animaux. Les premiers, parce qu'ils ont toute la vie devant eux pour souffrir et que c'est bien le moins qu'on ait ici-bas une dizaine d'années de tranquillité. Les seconds, parce qu'ils sont sans voix pour se plaindre, pour protester, parce qu'ils sont sous notre absolue dépendance. Souffrir est bon pour nous autres hommes qui pouvons nous défendre, rendre les coups, qui avons l'imagination pour nous consoler, pour trouver du bonheur dans nos peines, et qui, d'ailleurs, si nous souffrons, faisons souffrir aussi. Et même — on se moquera de moi, peut-être? — je placerai dans cette sorte de bonheur qui devrait leur être assuré, les animaux avant les enfants. C'est que les enfants sont bien rarement les bons petits êtres qu'on se plaît à dire. La plupart méchants, cruels, sournois, stupides ou moqueurs devant un conseil de bonté, les voilà bien plutôt dans leur réalité. En un mot, bien des futurs hommes et c'est tout dire. Sans doute, ils sont faibles, et c'est à cet égard surtout qu'ils ont le droit qu'on ne les rende pas malheureux. Pourtant, combien sont forts, combien ont une capacité de résistance dans leur entêtement, dans leur mutisme, dans leur incompréhension. Les animaux, au contraire, n'ont que des qualités, que les années, chez eux, ne font qu'accroître, renforcer. Un geste affectueux à leur égard et ils se donnent tout entiers, et pour toujours. Dans cette horrible vie humaine, ils sont toute la douceur de la résignation, toute la beauté de la bonté qui se dévoue. Ceux-là ne se sont jamais sentis troublés devant le regard d'un animal qui riront de moi pour ce que j'écris ici. On parle de l'infériorité des bêtes, de notre supériorité sur elles. Belle supériorité, faite de force, de contrainte! Je l'avoue : pour

ma part, elle ne m'enorgueillit pas. Je n'ai pas le culte de la force, ni plus guère celui de l'intelligence. Une seule chose est arrivée à compter pour moi, c'est la bonté, la faculté de sentir, la pitié qui agit. Toute la rhétorique de la vie ne m'en impose pas. Je ne vois en nous, devant des animaux, que des animaux d'un autre genre, des animaux arrivés, voilà tout. Mais ceux que nous avons laissés en arrière ont aussi leur domaine, où nous ne pénétrons peut-être pas complètement. Je le sens souvent, quand se pose sur moi le regard d'une bête. Quelle mystérieuse force d'expression, que de choses dans ces yeux d'une si pure lumière, et comme j'oserais peu me flatter de les comprendre toutes.

On a rarement à se plaindre de l'interprétation des pièces de l'Odéon. Cette fois-ci encore, pour *David Copperfield*, elle est excellente. Une enfant, Mlle Mona Gondré, dans le rôle du petit David, a été parfaite. Quant à M. Vilbert, dans le rôle du brave bonhomme qu'est M. Micawber, il fait vraiment plaisir à voir. Comme M. Antoine a eu raison de l'inviter à venir jouer à l'Odéon, comme il a deviné juste. Pittoresque, couleur, vrai comique, le jeu le plus franc et la bonhomie la plus naturelle, M. Vilbert montre en tout cela un autre talent que bon nombre de nos célèbres vedettes.

J'ai des scrupules à ne pas dire que du bien du dernier spectacle du Théâtre des Arts. Je suis en effet plein d'estime pour l'œuvre qu'il a entreprise, de nous donner des pièces vraiment littéraires, de s'adresser à de vrais écrivains, sans mettre au premier plan aucune considération d'intérêt matériel. Il faut bien reconnaître pourtant que la pure littérature ne suffit pas au théâtre et que la rêverie d'un poète nous y touche difficilement, si elle n'y demeure qu'une rêverie. Le même morceau qu'on lit paraît plus long si on l'écoute, et le théâtre demande des raccourcis dont le livre peut au besoin se passer. Il s'agit moins, au théâtre, de faire de belles phrases que de parler juste, et d'être lyrique que d'être vrai. Ce n'est pas que je veuille dire que la pièce de M. Henri Ghéon, **le Pain**, qu'il intitule une tragédie populaire, ne soit pas vraie dans son idée. Elle est au contraire, dans ce sens, extrêmement juste. Mais M. Ghéon a trop écouté son démon poétique. Il s'est laissé aller, par endroits, à quelques développements un peu marqués. Il y a notamment une scène où son héros, le boulanger altruiste Pierre Franc, en pétrissant sa pâte, chante à la gloire du pain un monologue qui n'est pas loin de n'être que de la déclamation. L'intérêt, l'émotion réelle ressentis par ailleurs tombent aussitôt devant l'ennui de ces longueurs, et l'on s'étonne que l'écrivain, qui est aussi un critique, n'ait pas senti cela. Mais qu'on ne croie pas à une œuvre sans intérêt. Bien au contraire. C'est une vision d'artiste et de poète plus qu'une œuvre de théâtre, mais cela aussi a son prix. Un peu écourté çà et là, *le Pain*

serait une belle œuvre symbolique, où l'émotion de la vérité ne manque pas, cruelle, au contraire, et douloureuse. M. Ghéon est un poète sans être un utopiste. On pourrait l'appeler, dans *le Pain*, un lyrique de la réalité.

Le Pain a fourni au Théâtre des Arts une nouvelle occasion d'une belle mise-en-scène. La pièce de M. Ghéon comporte des foules et ces mouvements sont fort bien réglés. On a l'impression de la réalité même. Mme Rosny-Derys aussi a joué de façon très juste et très pénétrante.

Cette chronique est un peu courte. Elle est surtout bien grave, peut-être. On a ses jours comme cela. Pour m'en excuser, voici une anecdocte que racontait Monselet. C'est dire qu'elle n'est pas neuve. Mais on l'a peut-être oubliée et elle est amusante. Elle remonte à l'époque où Nestor Roqueplan était directeur des Variétés. Un matin, le vaudevilliste Boulé vint lui lire une pièce. Roqueplan se résigna et prit sur son canapé la pose qui lui était habituelle. Boulé bégayait assez fortement. A peine eut-il commencé sa lecture, que Roqueplan murmura, à travers la fumée de son cigare :

— Tiens ! un bègue ! C'est assez original.

Boulé ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre, et continua sa lecture. Au bout de quelques instants, Roqueplan murmura de nouveau :

— Ah ! ah ! Deux bègues !... Très bien !

Boulé n'entendait rien, toujours plus ardent à sa lecture. Quand il eut fini, Roqueplan lui dit :

— Savez-vous que c'est une idée fort originale d'avoir fait bégayer tous vos personnages ?

— Mais il ne bé... bé... gayent pas, répliqua Boulé fort décontenancé. C'est... moi seul... qui... qui... bégaye !

A ces mots, Roqueplan se levant et s'adressant à Boulé abasourdi :

— Du moment que vos personnages ne bégayent pas, je refuse votre pièce.

MAURICE BOISSARD.

ART MODERNE

8e Salon annuel de la Gravure en couleurs. — La Gravure originale en noir. — L'Exposition de la Gravure sur bois. — 3e Exposition de la Société des Peintres et Graveurs de Paris. — Exposition Paul Renaudot. — Exposition Paul Madelin. — Exposition Sacha Guitry. — Exposition d'œuvres de Picart le Doux, Ottmann, Asselin, Doucet et Wilde (Galerie Marseille et Vildrac). — Exposition internationale de l'art chrétien moderne.

Ce mois de novembre a été fécond en expositions de gravure. Chez Georges Petit, le Salon de la gravure originale en couleur, chez Allard la gravure originale en noir, au Cercle de la librairie, les graveurs sur bois. Trois expositions qui, ensemble, ne fournissent pas un

aspect complet de l'art de la gravure à notre époque. Quelles qu'en soient les raisons à nous inconnues, fussent-elles excellentes, impérieuses, primordiales, les absences et les abstentions sont regrettables. Encore que sous l'impulsion de J.-F. Raffaelli, le Salon de la **gravure originale en couleur** prenne tous les ans plus d'ampleur, il apparaît qu'il gagnerait à la présence de Louis Legrand, de Lepère, de Paillard, de Lunois qui, eux-mêmes, ne perdraient rien à voisiner avec tel grand confrère et tel débutant doué. L'exposition de la gravure sur bois eût bénéficié si P. E. Colin y eût paru.

Faire de ces expositions un rendez-vous général, ce serait aider à la diffusion du goût renaissant de la belle gravure parmi les amateurs d'art; mais force nous est de nous borner à signaler ce qu'il y a d'intéressant parmi ce qu'on nous présente.

L'art parfait de Raffaelli s'affirme à la gravure originale en couleur, par des quais de Seine, par un chiffonnier méditatif d'une note absolument juste et par un prestigieux Boulevard des Italiens. M. Luigi Loir montre des Paris du soir à l'asphalte miroitante, aux reverbères embués. M. Richard Ranft est très divers, d'une grâce vraie et très souple. M. Luigini donne du relief et de l'accent à ses paysages. M. Gilsoul n'envoie qu'une planche mais, puissante, des maisons hollandaises près d'un spacieux canal. M. Detouche rapporte d'Espagne une image de foi, sûre et fervente. Parmi de plus jeunes artistes notons M. Bucci, un Italien doué d'une vision synthétique, d'une exécution extrêmement agile, cursive, mais très expressive. Mme Ethel Mars japonaise : citons encore M. Korochansky.

A l'exposition de la **gravure en noir** de bonnes pages de MM. Le Meilleur, Prouvé, Michel Cazin, Dehérain, sans oublier les études serrées de M. Friant.

A la **gravure sur bois**, beaucoup d'insignifiances, des travaux de reproduction parmi lesquels interviennent pour sauver la face deux petites pages séduisantes de Huard, tirées d'une illustration de *la Comédie Humaine*, envoi trop restreint, et une dizaine d'épreuves de Pierre Vibert; cet artiste accroche là des exemples excellents de camaïeu, formule qu'il a rénovée. On y voit de forts chevaux de travail, des arborescences délicates mais solidement architecturées, des portraits puissants appuyés et creusés avec une conscience et aussi un relief de primitif, notamment une évocation de Bœcklin et un portrait de Remy de Gourmont.

§

Les **Peintres et Graveurs de Paris**, unis par un enthousiasme commun pour la grande ville rivalisent de franchise et d'habileté pour fixer chacun quelques-unes des apparences infiniment va-

riées qu'elle fait chatoyer devant nos yeux. Un bel éclectisme les régit, et une grande élasticité dans le choix des motifs, on ne les accusera pas de littéralité. Ne les blâmons point, car on est toujours heureux de rencontrer des toiles de M. Caro-Delvaille et à toute exposition même s'il envoie aux Peintres et Graveurs de Paris, des *Thés dans un parc* sans doute parisiens, des portraits de Parisiennes, et des études de plage, heureusement dénommées Parisiennes devant la mer; d'ailleurs de très excellente peinture. Plus directement amoureux de Paris, M. Biessy, bon peintre du crépuscule, a noté (Carnavalet les conservera) les aspects de la grande crue de 1910. Dans cet ordre de notations qui uniront à l'intérêt de l'œuvre peinte celui du document, M. Chenard-Huché a un excellent boulevard de Clichy en 1888, qui semble déjà lointain, s'il est très vivant. M. Frank Boggs de son beau métier issu de celui de Jongkind fixe des coins de Paris, des architectures solides avec des reliefs justes. M. Louis Gillot saisit surtout le mouvement des choses, le flou de l'atmosphère, ses nuages courent, ses eaux clapotent, tous ses plans s'empressent; c'est du Paris féerique et fiévreux. Une avenue du Bois de Boulogne de Paillard contient toute la joie d'une journée de soleil sur Paris. Abel Truchet évoque Montmartre dans son désordre de fête et les empressements de ses badauds, avec cet art qu'il a de silhouetter les ensembles, d'en fixer la masse confuse et de lui communiquer une vie définie et détaillée. Une demi-douzaine de dessins rehaussés de Louis Legrand font jaillir des bars et des promenoirs parisiens des quidams inquiétants analysés de façon pénétrante et vus comme d'une façon scientifique par un entomologiste attentif. Et encore trois pages de Lepic, excellentes, et des Béjot, Fougerousse, Vauthrin.

§

Au salon d'Automne, aux Indépendants, le coin de M. **Renaudot** est toujours charmant, car il a de l'habileté, un grand goût d'arrangement, un joli sentiment de la vie féminine; ses modèles sont fins et traduits avec finesse; mais peut-être a-t-il accroché aux murs de la salle Druet beaucoup d'études de féminéité intéressantes, mais un peu trop parallèles. Cette uniformité est d'ailleurs variée par de bons paysages.

M. **Paul Madeline** affirme chez Georges Petit par la présence de soixante-dix toiles toute l'étendue de son effort tenace, volontaire, ardent. Il a des dons excellents de paysagiste; il excelle à saisir les reliefs, les différences, les harmonies fluettes et changeantes des jardins lointains et les cimes frissonnantes de forêts à l'horizon. Un grand amour des clartés solaires et des heures très colorées uniformise quelques parties de son exposition. Le faire de M. Madeline est très séduisant, ses densités bien observées, mais on le voudrait par-

fois plus sec, plus âpre et même plus rugueux; son don de faire voir et de bien mettre en page est incontestable.

M. Sacha Guitry a exposé chez Bernheim des dessins que tout Paris est venu voir, pour y chercher une expansion dans un art différent d'un humour déjà justement célèbre. Il n'y a point eu de déception. Certains dessins de M. Sacha Guitry font lointainement penser à Jossot, d'autres à Capiello, par des synthèses brusques et de suggestives ellipses, mais surtout on y retrouve la rondeur intrépide et le flegme de paradoxeur que M. Sacha Guitry a énoncés comme siens dans les autres branches de l'art.

§

Chez Marseille et Vildrac une petite exposition très harmonieuse réunit Picart le Doux, Ottmann, Asselin, Doucet et le sculpteur Wilde. De Picart le Doux à côté de beaux paysages de Touraine, un peu simplifiés, de très gracieuses et solides études de femmes, une couseuse d'un mouvement très vrai, une petite fille assise, en robe bleue, qui est un très beau morceau de peinture, vraie, simple, expressive. Un paysage d'Ottmann démontre une tendance inutile et passagère vers le cubisme, mais une étude de femme saisie dans un geste familier est franche, large et d'une vérité émouvante. M. Doucet compose fortement; quelques gaucheries déparent un effort très sérieux. M. Asselin a fait surgir d'un décor étroit de véritables Cybèles vaquant aux travaux des champs ; c'est très large et très sculptural. Un effort plus libre vers l'harmonie générale de la toile permettrait de louer ce peintre, sans restrictions. L'art de M. Wilde a de l'ampleur et de la noblesse. On ne saurait trop insister sur l'impression d'art libre et sincère qui émane de cette petite exposition de jeunes artistes.

§

L'Exposition internationale de l'art chrétien moderne, décevrait quelque peu le visiteur qui aurait eu en son titre une confiance excessive. Ce n'est point que l'Italie, la Russie, l'Allemagne et même la Hollande n'y fournissent quelques allusions à leur art religieux; mais la Suisse et la Belgique, y sont seules assez largement représentées à côté de la France. Même pour ces pays plus largement consultés, l'Exposition n'est pas très complète. Il eût même été aisé, semble-t-il, d'augmenter notablement les sélections qui nous sont présentées. Le choix des œuvres toutes fraîches, comme celui des œuvres d'un passé récent, y apparaît assez arbitraire. Plus que de tout autre groupement cette exposition évoque l'impression d'une belle collection particulière, librement réunie non point, tout à fait au hasard, mais en suivant, autant que la fortune le permet et l'occasion et les circonstances, quelques préférences raisonnées.

Une exposition d'art religieux pose toujours à nouveau le petit

problème connu : existe-t-il encore dans l'art un sentiment religieux, avec le corollaire obligé de l'exaltation du sentiment religieux des époques anciennes opposées à notre pauvre période sceptique, dénuée, sans direction ? On ne voit point actuellement que les élites croyantes favorisent beaucoup leurs artistes ; elles sont prêtes plutôt à écraser tout constructeur d'églises nouvelles sous les pierres de Notre-Dame ou sous un monceau de photographies des beaux ensembles et des magnifiques détails des vieilles églises. En fait, l'expression d'art religieux a besoin, pour être jugée canonique, suffisante, éloquente et émue, d'un certain recul. On comprend que, pour obtenir le suffrage des critiques d'un côté et des publics fervents de l'autre, l'art religieux a besoin, théoriquement, d'humilité devant les sujets, de simplicité, de sévérité. Dans la pratique, le contraire arrive, c'est un art de coquetterie élégante qui obtient la faveur courante, à moins que ce ne soient des imitations presque complètes des anciens modèles, admirables ou médiocres. Sans rappeler les vitupérations violentes d'Huysmans contre l'art le plus volontairement familier aux ecclésiastiques de son temps, on peut dire que les chercheurs du Beau religieux ne trouvent pas toujours chez leurs coreligionnaires tout l'assentiment qu'ils eussent souhaité.

D'autre part bien des peintres qui ont au cours de leur œuvre exécuté quelques tableaux religieux, plutôt par enthousiasme vis-à-vis d'un sujet que par esprit de piété, ne se souciaient peut-être pas du patronage de la Société de Saint-Jean qui a organisé cette exposition, conçue d'ailleurs sur un plan assez large puisqu'on y voit figurer, dans la rétrospective, des artistes comme Carrière dont la liberté d'esprit n'a recherché dans la légende du divin que ce qu'elle pouvait lui fournir d'humanité.

Telle quelle, cette exposition permet de revoir quelques belles œuvres rares comme cette Piéta de Puvis de Chavannes, si curieuse d'être tout inspirée de Delacroix, de chercher à être si profondément dramatique par les contrastes détaillés des physionomies. On admirera une Annonciation de M. Besnard infiniment légère et fine, avec l'envol gracieux de son ange dans un crépuscule d'Ile de France, et le modernisme gracieux de la petite figure de femme à qui incombe de représenter la vierge. Les eaux-fortes de M. Forain sont de premier ordre ; le rapprochement qui fut fait entre sa ligne et celle des dessins de Rembrandt y apparaît très juste ; les moyens modernes de son art et son observation de réaliste satyrique apparaissent dans la présentation d'ouvriers à la fois respectueux, étonnés et goguenards, dans le soudart qui ligotte un Christ.

Ce sont de fort belles impressions, mais non des actes de foi. Les actes de foi, de foi bien lisible, naïve, obstinée, sont parfois moins heureux et je ne crois pas que les peintures infiniment consciencieuses

mais si moyennes, dévouées mais lourdes, de M. Burnand vaillent soit la peinture d'Henry Cros, *Vierge à l'Enfant*, soit *l'Ange* de Dalou exécutés au cours d'un état d'âme infiniment plus profane.

Il y a là de très bons tableaux, tel un Christ orageux, émouvant, tribunitien, sorte de statue vivante et mobile de Jésus, par M. Georges Desvallières, une très belle peinture (fragment de la décoration de la chapelle de Sainte-Croix du Vésinet) par M. Maurice Denis; cet artiste, toujours intéressant, mais parfois discutable, a trouvé là dans l'élégance de ses fonds, dans l'allégresse décorative de ses enfants de chœur, une belle harmonie, et on sent vraiment de la ferveur sourdre du moindre détail de cette belle page. M. Camille Lefèvre a sculpté une fort belle Madone qui pourrait être un très bon buste d'Italienne. Parmi les sections étrangères, les deux toiles les plus curieuses émanent de M. Auguste Donnay, qui, dans une note émue et simple, aussi contemporaine que pouvait l'être Breughel en son temps, mais sensible aussi à l'influence de Corot, peint simplement des scènes évangéliques. M. Smits a des peintures profondes, d'un beau style, d'un art serré. Une Madone de Boleslas Biégas ressemble curieusement, par le style de sa beauté et les lignes de sa physionomie, à la Joconde, et son beau Saint-Jean-Baptiste laisse aussi arriver aux regards, mais très atténué, un rappel de l'art du Vinci, ce qui ne détruit point l'intérêt de cette forte peinture.

L'art décoratif religieux fournit au moins une œuvre curieuse, un fragment de grille de M. Richard Desvallières, simple, noble, avec des figures d'un style elliptique, médiéval et tout de même personnel. Les ciboires sont assez nombreux. Lalique en a construit, Lelièvre aussi d'autres, sans ajouter beaucoup de variété aux modèles existants.

La section Belge a dressé tout entière une chapelle sur laquelle l'attention a été appelée spécialement par le catalogue, car c'est un effort, sur lequel pourtant il vaut mieux ne pas insister. Des photographies d'une église (Saint-Maurice de Bécon), dues à M. Julien Barbier, démontrent des préoccupations nouvelles de faire à la fois large et familier; c'est plutôt qu'une église une maison du Seigneur, aux porches accueillants, au grandissement harmonieux des murailles, jusqu'à un toit simple Mais on ne pourrait bien juger que devant l'œuvre même. En tout cas, ce n'est point quelconque.

On ne pouvait peut-être pas faire mieux en l'occurrence. Pourtant, avec ses quelques toiles, ses nombreux objets d'orfèvrerie et de broderie, ses sculptures en général de moyenne valeur, son apport étranger secondaire, l'Exposition n'offre pas un grand caractère de beauté qui la puisse rendre captivante à l'ensemble des amateurs d'art. Malgré quelques belles œuvres, elle demeure d'un intérêt spécial.

GUSTAVE KAHN.

ART ANCIEN

Georges Perrot : *Histoire de l'art dans l'antiquité, tome IX, la Grèce Archaïque* (Hachette, 703 pages in-4°, 22 planches et 367 gravures, 30 fr.). — Elie Faure : *Histoire de l'art : L'art médiéval* (Fleury, 337 p. in-8, illustré.). — Jacques Mesnil : *L'Art au Nord et au Sud des Alpes à l'époque de la Renaissance* (G. Van Oest, 132 p. in-4°, 60 planches h. texte, 15 fr.) — Franz Hellens : *Gérard Terborch* (G. Van Oest, 134 p. in-16, 32 ill. h. texte, 3.50). — Collection des classiques de l'Art : *Rubens* (Hachette, xxxv-523 p. gr. in-8°, 551 grav.). — Pierre-Paul Plan : *Jacques Callot*, fascicules II et III (G. Van Oest, chaque fascicule 20 p. gr. in-4, 20 pl. h. texte, 50 fr.).

Le récent volume de la magistrale **Histoire de l'art dans l'antiquité**, publiée par la maison Hachette, est consacré par M. Georges Perrot à la glyptique, à la numismatique, à la peinture et à la céramique dans la Grèce archaïque. Ce qui donne à cette dernière partie une importance particulière vient de ce que c'est surtout par les vases peints que nous pouvons nous faire une idée de ce que devait être la peinture elle-même, dont les plus pures réalisations ont été détruites.

Par eux-mêmes et à eux seuls, écrit M. Georges Perrot, les textes littéraires demeureraient obscurs et très insuffisants ; mais ils s'éclairent quand on les rapproche de certains monuments qui, sans ressortir à la peinture proprement dite, relèvent d'elle par toute la façon et tout l'esprit de leur décor. Contemporains des tableaux qui ont fait la gloire des maîtres, ces monuments en réfléchissaient, avec leur physionomie et leur style, les figures et les groupes. Nous faisons surtout ici allusion aux vases peints, auxquels il faut joindre, comme les produits d'une même technique, les plaques funéraires ou votives d'argile, celles qui étaient décorées de figures, et les sarcophages en terre cuite du genre de ceux que la nécropole de Clazomène a fournis aux musées de l'Europe. Les graveurs en pierres fines, ceux qui exécutaient les coins des monnaies et les modeleurs qui façonnaient les figurines de terre cuite s'inspiraient des ouvrages des sculpteurs de leurs temps ; ils leur empruntaient des types et suivaient à distance le mouvement et les progrès de la statuaire. Il en était à peu près de même des décorateurs attachés aux ateliers qui fournissaient la poterie de luxe, les vases ornés de figures peintes sur l'argile.

Ainsi firent plus tard en effet les décorateurs de Faenza, de Gubbio et de Deruta ; ainsi firent chez nous les Pénicaud et Léonard Limosin pour leurs émaux. C'est donc sur les vases peints ou les plaques de terre cuite qu'il faut chercher le reflet de ce qu'était l'art des Boularchos, des Eumarès, des Polygnote et des Zeuxis. La palette des peintres de vases ne comprenait que trois couleurs : le noir, le blanc et le rouge ; c'étaient sans doute les seules qui résistaient parfaitement à la cuisson. Ces moyens restreints suffirent aux potiers de Daphnae et de Naucratis, de Rhodes et des Cyclades. M. J. Perrot passe en revue leurs méthodes de travail et leurs productions, il étudie les vases ioniens trouvés en Italie, puis il passe à la céramique

corinthienne, en détermine les caractères particuliers et appuie ses déductions de nombreux exemples.

Si M. Georges Perrot, dans son important ouvrage, fait surtout preuve d'une remarquable érudition, M. Elie Faure s'embarrasse moins de documentation détaillée. Il se plaît aux généralisations, et derrière l'image peinte ou sculptée il cherche à entrevoir l'homme. Son **Histoire de l'art médiéval** est moins une histoire des œuvres qu'une histoire des esprits qui les ont conçue. C'est d'une manière synthétique que M. Elie Faure nous montre l'évolution de l'art dans l'Inde, en Chine, au Japon, à Byzance : sa critique est moins d'un observateur trop attentif aux particularités que d'un philosophe. L'art byzantin le conduit naturellement au gothique et voici ce qu'il écrit de la cathédrale :

Chaque fois que nous évoquons l'esprit d'un peuple, le nom de l'homme qui le représente le plus évidemment à son heure la plus décisive nous vient aux lèvres. Beethoven nous apporte l'Allemagne, Shakespeare l'Angleterre, Dante ou Michel-Ange l'Italie, Cervantès l'Espagne, Rubens la Flandre, Rembrandt les Pays-Bas. Quand nous pensons à La France nous hésitons. Michelet n'a pas su gouverner ses sens et son cœur. Il manque à Hugo la noblesse. Il manque à ceux qui nous racontèrent le mieux, à La Fontaine, à Molière, à Rabelais, cette sorte de passion mystique qui héroïse l'âme humaine et fait qu'en un seul homme et en un seul moment elle peut concentrer en elle et résumer toutes les puissances de vie qui à ce moment-là définissent à nos yeux l'orientation de la destinée et du monde. Eh bien ! la cathédrale a tout ce que nous aimons dans Hugo ou Michelet, tout ce que nous retrouvons de nous en Rabelais, Molière ou La Fontaine, mais elle soulève cela par ses voûtes et ses tours dans un tel emportement lyrique qu'elle fait monter la foule française jusqu'aux pressentiments suprêmes que les plus grands de nos artistes n'ont presque jamais atteints.

Le héros français, c'est la cathédrale.

Ces généralisations audacieuses et pourtant tout à fait justes n'empêchent pas M. Elie Faure de montrer sa pleine connaissance du sujet ; mais il a laissé aux illustrations nombreuses et parfaitement choisies le soin de servir d'exemples. M. Jacques Mesnil, dans son livre sur *l'Art au Nord et au Sud des Alpes à l'époque de la Renaissance*, s'est efforcé, de son côté, non point de faire uniquement œuvre de critique et d'historien, mais d'expliquer comment l'influence des artistes du Nord, prépondérante au xv^e^ siècle, fut remplacée dans la suite par celle des Italiens. Obligé cependant d'appuyer sa théorie sur les faits, il est amené à les examiner de très près. Il analyse le mélange d'influences qui se font sentir déjà dans l'œuvre des frères Limbourg ; il indique le crédit dont jouissaient au xv^e^ siècle, en Italie même, les artistes néerlandais, tel que le duc François Sforza envoya son peintre Zanetto Bugatto se perfectionner dans l'atelier de Roger van der Weyden. Et ceci est l'occasion

pour M. Jacques Mesnil d'étudier après, M. Malaguzzi Valéri, le mystérieux peintre milanais dont on ne connaît jusqu'ici aucune œuvre certaine. M. J. Mesnil prétend que c'est à tort qu'on a voulu attribuer à Zanetto Bugatto le triptyque des Sforza du musée de Bruxelles, et qu'à l'heure actuelle on ne peut encore préciser quel est, parmi les élèves de Van der Weyden, l'auteur de cette peinture. Puis il montre comment le sens de la composition, le génie de conter, la facture large commandée par l'habitude de la fresque allaient permettre aux Italiens de l'emporter au XVI^e^ siècle sur le réalisme minutieux des néerlandais et comment celui-ci doit attendre la décadence italienne du siècle suivant pour connaître, avec les Terborch, les Vermeer de Delft, les Pieter de Hooch et les Metsu, une nouvelle période de floraison.

Gérard Terborch le vieux était encore de la bande des italianisants, mais c'est à l'observation directe et à la tradition nationale que revient son fils. M. Franz Hellens vient de lui consacrer un des volumes de la collection des *Grands artistes des Pays-Bas*, et il passe en revue, avec une sympathie et une admiration très compréhensives, la vie et l'œuvre du peintre hollandais. On sait que **Gérard Terborch,** le jeune, était né à Zwolle en 1617. Sa première œuvre, signée *la Consultation*, est datée de 1635. C'est l'année où l'artiste part pour l'Angleterre. En 1648, il peint la célèbre réunion de portraits de *la Ratification du traité de Münster*, et il suit en Espagne le comte de Penaranda. Il n'y rencontre pas Velazquez, alors en Italie, mais il brosse de son côté des portraits de Philippe IV. Cependant Terborch n'était pas fait, comme un Rubens, pour la vie de cour. S'il aime l'élégance, c'est dans l'intimité. Il retourne donc à Zwolle, puis une fois marié il se fixe à Deventer. M. Franz Hellens a consacré un excellent chapitre aux portraits de Terborch, mais quel que soit leur mérite, et il est grand, c'est néanmoins dans ses scènes d'intérieur que l'artiste s'est le plus complètement exprimé. Cette manière est en germe dans *la Consultation;* elle s'épanouit entièrement dans un chef-d'œuvre comme *le Concert*, du musée de Berlin.

Au début, Terborch, encore inquiet, cherche sa palette; il force un peu sa nature et son coloris, et l'on en trouve des traces dans le tableau du Louvre, un *Officier offrant de l'argent à une jeune femme*. Mais par tempérament il incline aux gris; il assourdit les rouges, au lieu de les laisser dans leur pureté vive, comme fera Metsu; il aime les harmonies argentées et c'est dans cette gamme de prédilection que seront exécutées ses meilleures peintures : *la Femme de dos*, de Dresde, répétée avec d'autres personnages dans *la Recommandation paternelle* de Berlin, *la Letttre d'amour* de Munich, *la Toilette* de l'ancienne collection Kann, *la Leçon de musique* et *le*

Concert du Louvre, ainsi que *le Concert* de Berlin avec, au premier plan, une jeune brune de dos, en corsage à basques rose saumon et robe blanche. Là comme dans *la Femme* de Dresde, Terborch montre son goût des riches étoffes, soie ou satin, aux plis brillants dont les reflets l'amènent à des tonalités claires d'argent. Bien que la signature T. Burg figure sur deux des tableaux du Louvre, il semble qu'on doive définitivement renoncer au nom de Terburgh, pour celui de Terborch : c'est en effet celui qu'on trouve sur *la Consultation*, sur *le Concert* de la collection Six, sur la peinture de Dresde, *Une dame se lavant les mains;* c'est celui qu'a adopté M. Franz Hellens. Il a donné aussi à l'artiste *les Maraudeurs*, attribués par le catalogue du Louvre à Jean le Ducq; par contre, ne faudrait-il pas voir dans *la Femme épluchant une pomme*, de Vienne, généralement donné à Terborch, une œuvre de Metsu? Mais ne la connaissant que par des reproductions, ce n'est qu'avec prudence que j'émets ici pareille hypothèse.

Au XVIIe siècle la vieille famille néerlandaise s'était du reste depuis longtemps partagée en deux branches distinctes. Tandis que les Hollandais revenaient à l'observation attentive de leurs ancêtres, à une facture lente et nourrie, et que la virtuosité n'apparaît guère dans l'école qu'avec des peintres de formation Anversoise tels que Hals ou Brouwer, les Flamands adoptent une manière plus expéditive et plus légère. Quelques-uns d'entre eux ambitionnent d'égaler en de grandes compositions les Italiens, et c'est un italianisant Otto Vaenius, qui est l'initiateur du magnifique **Rubens**. Je n'entreprendrai pas, à propos de la reproduction de son œuvre complet, qui vient d'être donnée dans la collection des *Maîtres de l'Art*, de retracer la carrière du grand maître flamand, ni de le suivre en sa vie de cour et d'ambassades. Une étude précise et fort documentée donne à ce sujet tous les renseignements désirables, dans le nouvel ouvrage publié. Mais l'intérêt dominant est de pouvoir suivre toute la série des œuvres de l'artiste, en feuilletant les reproductions. Rien ne montre mieux ses qualités, sinon les peintures elles-mêmes. Ces illustrations sont du reste de travail soigné et d'un format qui ne fait pas trop perdre aux originaux. Elles permettent de suivre, à côté des peintures connues des Musées, celles moins accessibles des collections particulières.

Sans parler des grandes toiles, on s'arrête volontiers aux portraits d'Isabelle Brandt ou d'Hélène Fourment. Avec celui du Louvre, le portrait de la collection Weber, de Hambourg, paraît dans les meilleurs. La légèreté du métier en est particulièrement admirable. Chose notable, la plupart des œuvres de choix de Rubens sont peintes sur bois. Cette matière lisse convient admirablement à sa facture rapide. Les fonds, comme dans le merveilleux tableau du Louvre, sont bros-

sés dans un jus transparent qui donne tout à la fois une souplesse étonnante aux formes et un mystère singulier à l'effet. Partout ce ton du fond réapparaît créant ainsi naturellement une harmonie dorée, et, dans les chairs ou les lumières seules, l'empâtement discret s'affirme. Cette maîtrise de métier transparaît même dans les reproductions, et ce nouveau livre sur Rubens aidera à le faire plus entièrement connaître.

Jacques Callot, sur lequel M. Pierre-Paul Plan vient de publier une étude excellemment mise au point, est né vers 1592, de Jean Callot et Renée Brunehault. Il eut pour premier maître Claude Henriet, dont le fils Israël fit le voyage traditionnel d'Italie; Jacques Callot le retrouve à Rome, où il était de son côté venu à la suite du comte de Tornielle, et il y connut le peintre Claude Deruet et le graveur Thomassin. De là Callot regagna Florence, où il fréquenta l'atelier du graveur Giulio Parigi; il quitta le burin pour l'eau-forte.

Et, ajoute M. P.-P. Plan, comme il est gêné par le vernis mou dont ses confrères couvraient leur cuivre et sur lequel ils promenaient leur pointe ou leur échoppe avant de faire mordre à l'acide, comme il constate que les finesses s'émoussent à ce travail, que le trait s'écrase et s'empâte, il a l'idée de remplacer ce vernis mou par le vernis dur des luthiers. L'expérience lui prouva que l'idée était bonne : son trait ferme et interrompu plongera désormais dans la stupéfaction les graveurs contemporains qui ne peuvent qu'admirer sans comprendre la surprenante réalisation des plans, la possession des valeurs, la sûreté de couleur des lointains. Car, tandis que nous subissons l'enchantement de l'anecdote joyeusement racontée par l'artiste, de la composition, du mouvement et du groupement des personnages représentés, les professionnels songent d'abord au métier, et, aux deux points de vue, Callot est un magicien. Abraham Bosse, qui le connut plus tard à Paris, nous dit : « J'ay sceu par feu monsieur Callot qu'on lui envoyoit son verny tout fait d'Italie et qu'il s'y fait par les menuisiers, qui s'en servent pour vernir leurs bois : ils le nomment *Vernice grosso da lignaioly* ; il m'en avoit donné dont je me suis servi longtemps. »

Les Caprices, suite d'estampes sans lien précis entre elles, pages d'album et croquis, vont être le premier fruit de la découverte. Callot y travailla plusieurs années en silence avant de les publier. Les pièces, au nombre de cinquante, représentent gueux, bossus, pantalons, paysans, gentilshommes, soldats, tous personnages que la rue, la campagne florentine, les tréteaux ont fait défiler sous les yeux amusés du Lorrain. L'auteur dit modestement qu'elles sont destinées aux enfants qui apprennent à dessiner et, à cet effet, plusieurs d'entre elles offrent deux images de la même figure, l'une simplement au trait, l'autre ombrée. Le prétexte était excellent pour permettre au graveur d'essayer lui-même sa virtuosité. Les fonds — et c'est le principal mérite de cette œuvre — sont enrichis avec une prodigalité de détails minuscules qui est la véritable signature de Callot.

Les Caprices parurent en 1617 ; *la Tentation de saint Antoine*,

puis *la Foire de Florence*, menèrent leur auteur à la célébrité. Mais en 1621, après la mort de Cosme II, Callot vit sa pension supprimée et il revint en Lorraine; il sera cependant longtemps avant d'oublier l'Italie et c'est à Nancy qu'il grave et signe du nom de *Jacopo Callot* les suites des *Balli* et des *Capitani de' Baroni*. M. Plan place vers 1624 *les Quatre paysages ;* c'est aussi l'époque du *Jeu de Boules* et de la gravure fameuse des *Supplices ;* puis viennent les planches du *Siège de Bréda*, du *Siège de la Rochelle*, les *Deux grandes vues de Paris*, et *les Misères de la guerre*. Marié en 1628, Callot mourut jeune, dès l'année 1635, mais son œuvre gravé est considérable et les centaines de dessins qu'on conserve au Louvre, à Florence, à Nancy suffisent à assurer sa gloire. M. P.-P. Plan a fait suivre son étude d'un catalogue raisonné très détaillé ; l'on y trouvera les renseignements les plus précieux et les plus précis. Quant aux nombreuses pièces reproduites en fac-similé, elles l'ont été avec un soin rare, et pareille publication fait à l'éditeur le plus grand honneur.

Memento. — Dans *l'Art flamand et hollandais*, M. Bredius signale une œuvre de jeunesse de Wouwermans au musée de Bruxelles, et M. Vogelsang résume les études de M. Weisbach sur l'Impressionnisme chez les maîtres anciens, tels que Tintoret, le Greco et Velazquez. Dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, M. Henri Clouzot parle des *Emaillistes français sous Louis XIV*; M. Pierre de Nolhac étudie les *Bronzes du parterre d'eau de Versailles*, et M. R. R. M. Sée commente la vie et l'œuvre du pastelliste anglais *George Chinnery*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Grégoire Le Roy : *La Couronne des Soirs* (Edition du Masque, Bruxelles). — M. Pierre Broodcorens : *La Mer* (Editions de la Belgique artistique et littéraire). — M. Emile M. Piers : *Un hiver aux Lofoden* (idem). — Christine : *Au fil des jours* (Rossel, édit.). — Mme Maria Biermé : *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment* (Edit. de la Belgique artistique et littéraire). — Les Revues. — Un Festival Beethoven.

M. Grégoire Le Roy est un de nos rares poètes de race et de tempérament. Ses vers sont de la véritable poésie et non des jeux de rimes ou d'assonances. Il écrit parce qu'il a quelque chose à dire et non pour la vanité de se voir imprimer. Je donnerais la plupart des recueils de vers publiés récemment en Belgique pour *la Couronne des Soirs*, le récent volume du poète à qui nous devions déjà l'admirable *Chanson du Pauvre*, si bien intitulée. *La Couronne des Soirs* est un livre mélancolique dans lequel M. Le Roy exprime, en des vers à la fois très denses et très simples, magistralement frappés, la préoccupation de la mort et l'angoisse du néant, non point qu'il redoute le trépas même, mais parce que, comme les Grecs et les beaux païens d'autrefois, il a le culte de la vie. Comme Achille dans l'*Odyssée*, aux

Champs Elysées il aurait la nostalgie de la terre, et préférerait, simple cultivateur, servir un homme pauvre, qui n'aurait qu'un petit bien, que de régner sur tous les morts. Cependant, à certains moments, la mort lui apparaît comme la consolation du vieillard esseulé qui redouterait de survivre aux objets de ses tendresses :

Mais elle, un jour, devient l'amie,
Quand les autres amis sont morts,
Quand les enfants et leurs petits
Ont émigré vers d'autres ports ;

Quand déjà les yeux s'obscurcissent,
Que les mains tremblent pauvrement ;
Quand toute la maison s'attriste
D'être déserte dans le vent ;

Quand nos pas marchent avec peine,
De ci, de là, mais jamais loin ;
Que sans savoir où ils nous mènent,
Ils vont de l'un à l'autre coin ;

Alors la mort aux doigts de laine,
Aux pieds de feutre, aux yeux de nuit,
La mort qui ne fait pas de bruit
Pour ne pas réveiller les peines,

La mort qui clôt volets et portes,
Pour abolir dans la maison
Pleine encor de tendresses mortes
Le jour qui monte à l'horizon ;

Celle au front jadis détesté
Sera l'amie et la servante,
Fidèle, attentive et savante,
Que nous aimons à nos côtés.

Il y a certes du souffle, du tempérament aussi, du vrai lyrisme, en dépit de quelque grandiloquence, dans *la Mer*, de M. Pierre Broodcorens, et parmi nos nouveaux venus rimailleurs pâlots et guindés, ce poète représente une exception très honorable. En véritable Flamand il a le goût de la couleur et il réalise ses rêves de peintre en d'opulentes sonorités verbales qui se ressentent peut-être un tantinet de la manière de Verhaeren, mais où abondent déjà des trouvailles bien personnelles.

M^me^ Christine (ou plutôt M. Paul André) vient de réunir en volume les chroniques qu'elle donne toutes les semaines au *Soir*, un de nos quotidiens les plus littéraires. L'art de la chronique exige un tact, un doigté, une verve, une élégance, une bonne grâce tout particuliers. Maint de nos prosateurs ambitieux qui affectent de dédaigner le journalisme serait incapable de trousser un fait divers et à plus

forte raison de rédiger une chronique. M. Paul André est non seulement l'auteur de quelques fort jolis volumes de contes et d'une couple de romans intéressants, voire d'une bonne pièce de théâtre, mais sa plume facile, alerte, badine et pittoresque excelle aussi dans la chronique. Aussi le recueil de ses articles, qu'il intitule *Au Fil des Jours*, méritait-il les honneurs du livre, et on les relit comme d'humoristiques documents de la vie bruxelloise ; telles pages sont même du meilleur « essayisme ».

Des livres dans tous les genres ! Les plus dépourvus de prétentions littéraires ne sont pas les moins intéressants ; bien au contraire. C'est, par exemple, le cas pour le récit d'*Un hiver aux Lofoden*, par M. Emile E. Piers. Rien de plus instructif et de plus édifiant que ce que le voyageur nous conte de la vie et des mœurs de ces pauvres pêcheurs des régions boréales. Ils ont beau être logés misérablement et malproprement, vivre à plusieurs dans des taudis dont l'atmosphère suffoquerait les plus indigents des habitants de nos ruelles populeuses, ces ouvriers sont des intellectuels, et tel jeune pêcheur visité par M. Piers possédait quelques volumes parmi lesquels *les Revenants*, d'Ibsen, et un recueil de contes simples et poétiques de son pays de Lofoden, « un livre fraîchement édité et dont, une semaine auparavant, plus de six cents pêcheurs de là-bas n'avaient pas hésité à faire l'acquisition au prix de 2 fr. 50 prélevés sur leur maigre solde ». Trouvez-moi pareil goût des belles lectures chez nos ouvriers et même chez nos bourgeois ! Ce même jeune pêcheur propose à son visiteur de faire une partie d'échecs. M. Piers ayant avoué son ignorance de ce jeu savant s'il en fut, son interlocuteur lui dit ; « Et vos hommes ? — Eux aussi », déclara M. Piers, sans doute un peu humilié pour les nôtres, et il ajouta : « Nos hommes ne s'initient point à ces jeux intellectuels : il n'y en a pas deux qui sachent lire ! » Hélas !...

Mme Maria Biermé a consacré un volume édité avec le plus grand luxe à ce qu'elle appelle *les Artistes de la pensée et du sentiment*, livre admiratif jusqu'à la ferveur, où l'on regrette toutefois de voir la sympathique « autoresse » confondre dans le même culte de grands artistes comme Meunier, Mellery ou Laermans avec des créateurs très contestables ou du moins d'une signification plutôt inférieure.

Je viens de recevoir un nouveau livre de M. Louis Delattre, *le Parfum des Buis*. Ne l'ayant pas encore lu entièrement, j'en parlerai dans ma prochaine lettre.

De bons articles à lire dans nos revues ; dans *le Thyrse* d'octobre, notamment, une polémique très courtoise et très instructive entre MM. Delattre et Rosy, le premier rompant une lance en faveur de la littérature d'imagination, le second réclamant la littérature un peu plus idéiste et contestant la valeur de quantité de conteurs wallons

pour qui le délicieux auteur du *Carnet d'un médecin de Village* se serait montré trop indulgent dans une conférence qu'il fit cet été, à l'Exposition de Charleroi ; dans ce même numéro du *Thyrse* un bon article de M. Hallut, sur Weber, dont le Théâtre de la Monnaie va reprendre *Obéron ;* — dans *la Société Nouvelle :* un article de M. Clément Besseleers sur *la Morale sans base, morale sans sanction ;* un autre de M. Stackelberg sur le désordre social, enfin des chroniques d'art ou de littérature signées Ulric ou Eggermont ; — dans *la Revue de Belgique* du 1er novembre, un article très intéressant de M. Charles Chassé sur l'acteur *Garrick et la France ;* — dans *la Belgique Artistique et Littéraire ;* un article de M. Albert Counson sur *les Origines de la Belgique moderne :* des vers de M. François Léonard ; la chronique humoristique de M. Morisseaux ; dans *le Guide Musical* des 29 octobre et 5 novembre, une remarquable étude de M. Gauthier-Villars sur *l'Esthétique musicale de Georges Bizet ;* — dans *Durendal*, une étude de M. Arnold Goffin sur *l'Art et les Lettres Belges ;* — dans *la Vie intellectuelle*, une substantielle étude de M. Fabrice Polderman sur *la Nuit* d'Ivan Gilkios, des articles de MM. Van Kalken, Rency et Jean de Bère.

Signalons quelques périodiques nouveaux : *la Licorne,* cahiers de grand luxe consacrés à la littérature rare, imprimés par la maison Buschmann d'Anvers ; *l'Hygiène du Foyer*, hebdomadaire, où une part très large sera faite à la littérature et qui comptera parmi ses collaborateurs MM. Delattre, Dumont Wilden, Arthur De Rudder, Paul André, George Rency ; enfin *le Rat mort*, amusante petite « feuille de chou anti-neurasthénique » où se dépensera, en pasquinades et en dessins satiriques, la verve frondeuse des élèves de notre Académie Royale des Beaux-Arts.

En fait de livres d'art, reçu aussi un volume de très jolis EX LIBRIS composés par M. Armand Rels, avec une intéressante introduction due à M. Mathias Robert.

La saison musicale s'annonce comme devant être fort brillante. L'excellent *capellmeister* Lohse, devenu le chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, dirigera aussi un Festival Beethoven, dont le premier concert a été admirable.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Otto und Erna Grautoff : *Die lyrische Bewegung im gegenwaertigen Frankreich ;* Iena, E. Diederichs, M. 4.50. — René Schickele : *Meine Freundin Lo ;* Berlin, Paul Cassirer, M. 3. — Memento.

Die lyrische Bewegung. — Parmi les nombreuses anthologies de poètes français écloses en Allemagne durant ces dernières années, celle-ci est certainement l'une des meilleures. Ce n'est pas

cependant qu'il faille approuver en tous points le choix fait par M. et Mme Grautoff. S'ils ont recueilli, dans leur ouvrage, dédié « à nos amis français », les pièces les plus caractéristiques de Jean Moréas, de MM. Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Stuart Merrill, Francis Jammes, Fernand Gregh, André Gide, Paul Fort, de Mme de Noailles, de Mlle Elsa Kœberlé, etc., ils y ont joint aussi des spécimens d'auteurs encore obscurs et dont la principale originalité consiste en ceci qu'ils imitent les défauts de leurs aînés. Avant de faire connaître à ses compatriotes une littérature étrangère, il faudrait, nous semble-t-il, attendre ce travail de tassement qui est l'œuvre du temps, et qui sépare les poètes de talent des simples démarqueurs. Ces réserves faites, il convient de louer pleinement et les versions très « adéquates » exécutées avec infiniment de goût par Otto et Erna Grautoff et la présentation générale du volume, qui en fait un véritable ouvrage de bibliothèque.

L'introduction de 54 pages qui précède le choix revêt la forme d'un traité de poésie française. Les auteurs s'y sont appliqués surtout à exposer les théories de la toute jeune école. Par d'abondantes citations, ils allègent un texte un peu ardu, où l'abus des noms propres ne laisse pas sans dérouter quelque peu le lecteur. Mais on essayerait en vain d'empêcher un Allemand de faire étalage d'érudition. Laissons-lui alors les erreurs de perspective qui lui font accoler les talents les plus dissemblables et superposer des formules que toute une génération sépare.

Voulez-vous un exemple? Après avoir cité un passage de M. Jean Royer, M. Grautoff écrit :

Le poète Albert Mockel s'est exprimé d'une façon très semblable au sujet des devoirs et des fins du poète et de son rapport avec le monde : «... L'harmonie demeure au fond de nous cachée et comme sommeillante et n'affirme point sa présence sinon lorsqu'en face des formes décisivement ordonnées elle se révèle en se reconnaissant. Car rien ne nous touche d'absolument étranger, rien ne possède pour nous d'éloquence, s'il ne trouve en nous-mêmes son écho véridique ; et, ainsi que pour la physique supérieure, tous les phénomènes ne sont peut-être que des modalités de l'unique énergie, l'objectif serait un mode ignoré de notre âme, tout le possible encore obscur qu'elle contient et où elle se découvre par sa trace, comme le rythme dans l'harmonie, comme le temps à travers sa mesure d'espace ». Baudelaire déjà, dans ses remarques à Poe et son testament poétique, avait ouvert cette voie à la poésie que les plus jeunes lyriques, dont quelques-uns ont formulé leurs théories, comme Léon Deubel, Adrien Mithouard, Maurice de Narsay, Vielé-Griffin, désignent aujourd'hui encore comme la plus féconde d'évolution.

N'insistons point, mais soulignons la parfaite maîtrise des traducteurs quands ils mettent en vers allemands des pièces diverse-

ment difficiles comme les *Stances* de Moréas ou des sonnets de Francis Jammes. Il nous plaît de retrouver dans ce recueil allemand des Ballades françaises de M. Paul Fort.

Le Mouvement lyrique dans la France contemporaine contient en appendice quelques indications biographiques et bibliographiques. Les auteurs eussent pu compléter leurs données s'ils avaient consulté l'ouvrage de G. Casella et E. Gaubert, *la Nouvelle Littérature 1895-1905*. Des dates qu'ils ignorent s'y trouvent indiquées et l'appareil d'érudition dont ils ont voulu armer leur travail eût gagné en solidité par l'adjonction de quelques détails.

§

Meine Freundin Lo. — M. René Schickele interrompt la besogne assez vile qu'il poursuit dans la *Strassburger Neue Zeitung* pour publier une nouvelle naguère parue fragmentairement dans le *Neues Elsass*. Ce jeune écrivain, sur qui l'on avait fondé jadis les plus solides espérances, semble se plaire à déconcerter ceux qui eussent attaché le plus grand prix à son succès. Ce n'est pas certes que l'imagination lui fasse défaut, mais il s'efforce de gâcher par des œuvres hâtives les aptitudes véritables dont la nature a été prodigue à son égard. Excellent prosateur, ayant le goût du style allemand, il livre cependant au public des œuvres inachevées, où l'on devine bien les intentions, mais dont l'exécution, il faut bien le dire, paraît fort médiocre.

Le joli sujet pour un étranger, que d'étudier la petite parisienne, mi-actrice, mi-courtisane, volage et infidèle par tempérament, mais si bonne fille au fond ! On prend plaisir à ses coups de tête, comme si l'on était au spectacle, pourvu, bien entendu, que le cœur ne soit pas pris. Elle est un petit animal bien vivant, amusant à observer dans ses moindres gestes, qui ne sont jamais ceux d'une poupée. M. Schickele a bien vu qu'il y avait là la matière d'un beau livre. Au lieu de l'écrire, il s'est contenté d'en donner des fragments.

Le héros de M. Schickele est évidemment fort occupé. Il écrit des articles pour des revues allemandes, adresse des communications par téléphone aux journaux politiques et trouve encore le temps de faire la fête à Montmartre quatre jours de la semaine. Il enlève à son ami Variot une comédienne du Grand Guignol, qui répond au nom monosyllabique de Lo, non point parce qu'il en a très envie (c'est si fatigant d'écrire pour les journaux d'outre-Rhin), mais simplement parce que, étant la maîtresse de Variot depuis quelques semaines, le moment est venu pour elle de changer d'amant. Ils vont donc s'installer tous deux au Bas-Meudon, dans une villa meublée avec jardin. Il paraît que l'on est fort bien rétribué dans les journaux politiques allemands, pour pourvoir ainsi, après avoir vécu dans une

modeste chambre d'hôtel, pouvoir s'offrir du jour au lendemain le luxe d'une installation somptueuse, d'où l'on peut même (détail à noter) téléphoner à l'étranger.

Evidemment, le téléphone fonctionne mal à Paris, moins bien dans la banlieue, et les appareils sont beaucoup plus confortables en Allemagne. Nous n'avions pas attendu, pour le savoir, que M. Schickele nous l'apprît. Quelques jolies descriptions des bords de la Seine, trop hâtives du reste pour que l'on y prenne plaisir, interrompent de temps en temps les récriminations du correspondant de journal, embarrassé d'une compagnie féminine. Ce sera bien autre chose, quand les anciens amants de Lo deviendront les hôtes assidus de la villa. Plus tard, un député se mêlera à cette petite fête et, dans ce récit incohérent, voilà, pour l'écrivain, de nouveaux prétextes à dénigrer nos institutions. Il serait vain de poursuivre. Dans ce récit, où tout est déformé et étriqué, où, malgré l'effort de comprendre notre vie, l'étranger reparaît sans cesse, on devine un sentiment qui essaierait en vain de se cacher sous les artifices poétiques : la rancune du paria.

§

Memento. — La luxueuse *Zeitschrift für Bücherfreunde* publie dans deux fascicules (n° 7 et n° 8) des documents inédits sur les *Dernières années de la vie de Casanova*, dus à la plume de M. Gustave Gugitz de Vienne. L'auteur a découvert, dans la bibliothèque du Musée royal de Prague, la correspondance échangée entre le comte Max de Lamberg, le spirituel auteur des *Mémoires d'un Mondain*, et un écrivain allemand de Bohême, nommé Opitz et habitant Czaslau. Avec une pédanterie dont nous ne saurions regretter aujourd'hui les excès, Opitz mettait au propre toute sa correspondance et copiait non seulement toutes les lettres qu'il écrivait, mais encore toutes celles qui lui étaient adressées. Le 30 juin 1785, Lamberg lui mandait :

« Un homme célèbre est célébré M. Casanova de Saint-Gall. Vous remettra, mon cher ami, la carte de Visite dont il s'est chargé pour Mme d'Opitz et pour Vous. La Connoissance de cet homme aimable et rare fera époque dans Votre vie. Faites lui politesse et amitié. *Quod ipsi facies in mei memoriam faciatis.* Portés Vous bien, écrivés moi et si Vous pouvés l'adresser a quelque honnête homme à Carlsbad n'y manqués pas. Je vous embrasse. Tout à vous, Max Lamberg. »

Une carte de visite gravée en rouge, qui accompagnait ce billet, portait le distique :

En passant par ici j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Des relations très suivies et fort cordiales s'établirent entre les trois hommes, qui durèrent jusqu'à la mort de Lamberg, en 1792. La correspondance entre Opiz et Casanova se poursuivit jusqu'au 17 février 1794. Elle comprend 36 lettres de l'un et 33 lettres de l'autre, toutes en français. Le bibliothécaire de Dux reçut en tout 460 lettres de Lamberg, dont 172 sont

conservées à Dux. Que vaut cette correspondance? M. Gugitz ne nous en donne que quelques extraits dont quelques-uns sont relatifs à la publication des *Mémoires* de l'aventurier vénitien qui cherchait vainement un éditeur.

Que seraient devenus les célèbres *Mémoires* s'ils avaient été publiés en pleine Révolution et ne devons-nous pas nous féliciter de ce qu'ils aient dormi pendant un demi-siècle dans l'officine Brockhaus de Leipzig?

Süddeutsche Monatshefte (novembre) poursuivent la publication des *Souvenirs d'enfance* de M. Fritz Mauthner. La seconde partie donne le reflet des événements de 1866 dans l'imagination d'un jeune écolier de Prague. L'arrivée des Prussiens après Sadowa est racontée de façon assez pittoresque, mais des intérêts pédagogiques dominent chez le futur auteur de *la Psychologie du langage*. — Le professeur Quidde se demande, dans la même revue, s'il n'y aurait pas lieu d'adopter un format uniforme pour tous les imprimés d'ordre scientifique publiés par les institutions et les sociétés savantes.

Dans la *Deutsche Rundschau* (novembre), le baron von der Goltz, général-feldmaréchal en retraite, présente cette société qui porte le titre de *Jung Deutschland* et qui doit embrasser tous les groupements de la jeunesse allemande adonnés à la gymnastique et aux sports. On sait le bruit qu'a fait dans l'opinion d'outre-Rhin ce syndicat d'un nouveau genre auquel Guillaume II a accordé son haut patronage et qui est surtout destiné à contrebalancer l'influence des sociétés créées par les socialistes. — M. Ernest Gagliardini fait paraître dans le même périodique une étude sur « Jules II, créateur des Etats de l'Eglise ». M. Albert Leitzmann étudie les rapports entre Beethoven et Thérèse Malfatti à l'appui de documents inédits dont il en reproduit quelques-uns.

M. Louis Pastor a communiqué à *Hochland* (novembre) un fragment d'un ouvrage sur Max de Gagern, relatif au premier séjour que fit ce diplomate à Paris en 1829. Max de Gagern était le frère de Henri de Gagern, qui fut président de l'Assemblée nationale de Francfort. Il appartenait à la carrière et fut tour à tour au service des Pays-Bas, du Nassau et de l'Autriche. Arrivé à Paris comme jeune homme de dix-neuf ans, Gagern se mêle bientôt à la haute société, par l'entremise de son protecteur, le conseiller de la légation de Hollande Fabricius qui était en même temps chargé d'affaires de Nassau. Il rapporte de curieuses observations sur les rapports entre la Hollande et la France et sur la « nationalité hollandaise » par comparaison avec la « nationalité allemande ». Introduit aux « dîners encyclopédiques », il y fait la connaissance de tout ce qui avait alors un nom dans les lettres. Le jeune homme suivit à la Sorbonne les cours de Guizot, de Cousin, de Villemain et son protecteur pousse ses bontés jusqu'à lui faire obtenir une audience de Charle X. — Dans un article intitulé « Esprit allemand et esprit français », un auteur anonyme a collectionné quelques passages de Taine relatifs à l'Allemagne et il en déduit que le grand historien, tout en variant ses opinions, ignora toujours l'Allemagne.

Dans une revue spéciale intitulée *Sexual-Probleme*, qui se publie à Francfort (octobre), M. Eugène Wilhelm, ancien juge, publie une longue étude comparative sur la législation française et allemande en matière de

mœurs. Il arrive à la conclusion que, quoi qu'on en ait dit, la moralité en France n'est pas inférieure à celle de l'Allemagne. La liberté des mœurs, loin d'engendrer la corruption, a empêché les Français de tomber dans l'hypocrisie qui est généralement le travers des nations germaniques. « Les idées plus libres, en matière sexuelle, écrit l'auteur, n'ont produit en France aucune espèce de relâchement de la vie de famille, celle-ci présente une intimité et une sécurité qui ne sont point inférieures à la vie de famille allemande, tout au contraire! On peut même prétendre que le rôle de la mère de famille est plus considérable et plus important qu'en Allemagne, que les rapports entre la mère et l'enfant (peut-être précisément à cause du petit nombre de ceux-ci) sont particulièrement tendres et plus intimes et s'affermissent encore au cours des années. La femme française vit à son foyer et s'occupe de son ménage beaucoup plus que la femme allemande. La vie à la brasserie et au cercle, si pernicieuse à l'unité de famille, est beaucoup moins développée en France qu'en Allemagne et en tous les cas la femme française y prend à peine part. Les filles de la bourgeoisie sont mieux surveillées qu'en Allemagne. Le flirtage et les relations sociales indépendantes entre jeunes filles et jeunes gens sont plus restreintes. A vrai dire, les jeunes gens, dans les conversations qu'ils tiennent entre eux, n'éprouvent aucune retenue à parler des choses sexuelles, ce dont il ne faudrait pas conclure que les Allemands sont moins chastes, mais seulement plus dissimulés. » M. Wilhelm ajoute encore que l'usage pernicieux de la boisson est beaucoup moins répandu en France, dans les classes bourgeoises.

Il nous plaît particulièrement de trouver ces intéressantes constatations dans une revue allemande.

M. Théodor Reik consacre dans *Pan* (1er et 16 novembre) deux articles à la vie intime de Gustave Flaubert. Le premier s'intitule « les Impulsions de jeunesse de Flaubert », le second « Flaubert amoureux ». Les papiers posthumes de l'auteur de *Madame Bovary* ainsi que sa correspondance ont servi de matériaux à d'intéressantes déductions psychologiques. M. Alfred Kerr a quitté la direction de cette très vivante petite revue.

HENRI ALBERT.

LETTRES AMÉRICAINES

William Schuyler : *Mona Lisa*, 1 dollar ; New-York, Thomas Y. Crowell Company. — William Lyon Phelps : *Essays on Russian Novelists*, 1 dollar 50 cents ; New-York, The Macmillan Company. — Charles Edward Stowe et Lyman Beecher Stowe : *Harriet Beecher Stowe*, 1 dollar 50 cents. ; Boston, Houghton Mifflin Company. — Ruth Putnam : *William the Silent*, 1 dollar 25 cents ; New-York, G. P. Putnam's Sons, — Memento.

Mona Lisa or The Quest of the Woman Soul parut à New-York en septembre, presque au même moment où disparaissait du Louvre le fameux portrait. Ce livre a déjà été réédité plusieurs fois, et, quoique ce soit une belle œuvre littéraire, je crois cependant pouvoir dire que l'auteur aussi bien que l'éditeur se rendent parfaitement compte que ce succès de librairie ne leur revient pas entièrement. Le nom indiqué sur la première page, comme étant

celui de l'auteur, est Guglielmo Scala, pseudonyme qui cache la véritable personnalité de M. William Schuyler, vice-proviseur du Lycée de Saint-Louis, aux Etats-Unis, auteur de diverses chansons et de quelques volumes. L'écrivain a tissé, en un roman fin et délicat les épisodes fameux de la vie du grand Leonardo de Vinci et une large place est accordée aux événements légendaires qui entourent le célèbre tableau. Il serait peut-être intéressant pour un éditeur parisien de donner une traduction de ce petit volume, surtout si la « Gioconda » reste encore quelques mois introuvable.

Il est toujours intéressant pour les cercles intellectuels d'un pays de lire un jugement sur leur littérature, exprimé par un critique étranger, intelligent et érudit. Le cas se présente avec le petit volume intitulé **Essays on Russian Novelists**, dû à la plume du Dr William Lyon Phelps, professeur de Littérature anglaise à l'Université de Yale. Il est évident, dès les premières lignes, que ce livre fut écrit dans un esprit tout à fait amical, car ainsi débute la Préface : « La fiction russe est semblable à la musique allemande, la meilleure au monde » ; et l'auteur continue : « C'est dans l'espoir de persuader aux lecteurs américains et anglais de substituer, dans les heures de loisir, les romans de premier ordre à ceux d'ordre inférieur, que j'ai écrit ce livre. » Le volume commence par une étude générale sur *le Caractère Russe dépeint dans le roman*, étude pleine d'observations fines et d'idées neuves. On nous y déclare que les « célèbres cinq, dont la place prépondérante dans la littérature universelle est absolument indiscutable, sont : Poushkin, Gogol, Turgueniev, Dostoievski et Tolstoï, quoique quelques écrivains modernes, tels que Gorki, Artsybachev, Andreiev et autres, méritent en ce moment une considérable attention ». Encore : « Toute la gloire de la littérature anglaise repose dans ses poésies ; la gloire de la littérature russe est dans ses fictions en prose. » De Turgueniev, il déclare ceci : « Chez lui, l'art littéraire russe a atteint son apogée, de même que l'art du roman moderne. Il est non seulement le plus grand maître de la prose que la Russie ait jamais produit, mais il est encore le seul Russe qui ait montré un réel génie de la construction. Il est probable que jamais, dans aucune langue, des romans n'ont montré la beauté impeccable de forme et de construction atteinte par Turgueniev dans ses œuvres. » Le professeur Phelps semble citer, tout en l'approuvant, cette question du romancier anglais George Moore : « Turgueniev n'est-il pas le plus grand artiste depuis les temps antiques ? » et lui-même déclare, d'une manière générale, que les romanciers russes sont « les plus grands réalistes que l'histoire du roman ait jamais connus ». Il termine ce volume des plus intéressants par ces mots : « En considérant les romanciers russes à l'heure actuelle, et les possibilités de l'avenir, Andreiev semble être

l'homme le plus digne d'attention ; il est l'artiste le mieux doué de tous. »

Mais il est impossible de terminer cette courte notice, sans dire un mot de *la Liste des Publications* de ces neuf auteurs, liste de valeur, qui remplit environ 40 pages à la fin du volume. Les livres de chacun de ces écrivains sont donnés par ordre chronologique, et comprennent, en dehors des romans en prose, tous leurs livres, poésies et drames importants. Le professeur Phelps déclare qu'une table semblable « n'existe nulle part ailleurs ». Elle est l'œuvre de M. Andrew Keogh, un des bibliothécaires de l'Université de Yale.

Le fils et le petit-fils de Mme Beecher-Stowe viennent de publier **The Story of her Life**, à propos du centenaire de sa naissance, qui a été célébré cette année aux États-Unis. Le chapitre le plus intéressant du livre est celui où on donne l'histoire du fameux roman à thèse : « La Case de l'oncle Tom. » Voici l'origine du livre. L'agitation populaire dans le Nord de l'Union contre l'esclavage atteignit son apogée entre 1850 et 1860. Vers la fin de la première date, Mme Stowe reçut de sa belle-sœur, qui était très lancée dans le mouvement abolitioniste, une lettre dans laquelle elle disait : « Oh ! Hattie ! si j'avais une plume comme la tienne, j'écrirais quelque chose qui ferait sentir à toute cette nation l'abomination qu'est l'esclavage. » Une des filles de Mme Stowe raconte que sa mère lisait à haute voix cette lettre devant toute la famille et qu'en arrivant à ce passage elle bondit de sa chaise, froissant la feuille dans sa main, et s'écria solennellement : « Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! Si je vis assez longtemps, j'écrirai quelque chose. » Dans le mois de décembre de cette même année, elle écrit dans une lettre à un de ses parents : « Dis à Katy que tant que Bébé dort à côté de moi pendant la nuit, je ne puis pas le lendemain faire grand'chose avec ma plume, mais je ferai cependant un de ces jours ce qu'elle me demande. J'écrirai sur ce sujet, si mon existence se prolonge suffisamment. » La scène de la mort de l'Oncle Tom, le plus dramatique peut-être et incontestablement le plus tendre épisode du livre, lui est venu à l'esprit un dimanche au temple pendant l'Office. Les larmes aux yeux, elle rentre à la hâte chez elle, monte dans sa chambre, ferme la porte à clef, et écrit fiévreusement le récit. Le même soir elle lisait le chapitre à son mari et à ses enfants, tous en larmes. Quand le roman fut enfin terminé, personne dans l'entourage de l'auteur ne soupçonnait le succès colossal qui l'attendait. « J'espère », disait le bon professeur Stowe, « qu'il te rapportera au moins assez pour t'acheter une nouvelle robe de soie. » Et avant la mort de Mme Stowe son livre fut vendu par millions et dans toutes les langues principales du globe.

L'apparition du nouveau volume **William the Silent**, dans la série des *Heroes of the Nations*, me suggère une réflexion sur la

fréquence des femmes auteurs de romans, que l'on rencontre dans le monde des lettres anglo-américaines, mais par contre sur la rareté de trouver un nom féminin dans les écrits ou volumes d'ordre plus sérieux, tel qu'en histoire, par exemple, où une réelle intellectualité est nécessaire. Dans le *Autumn Book Number* du 22 octobre, du *Book Review*, du *Times* de New-York, je trouve une liste de mille livres qui paraissent cette saison en Amérique. On y sépare en deux sections les romanciers hommes et les romanciers femmes. Il y a cinquante écrivains hommes et quatre-vingt-dix écrivains femmes. Par contre, dans la section « Histoire » pas un nom de femme n'y figure. Dans le « Tauchnitz Edition », qui se compose en grande partie de romans et nouvelles, un tiers des auteurs sont femmes. Mais dans la collection des *Heroes of the Nations* (45 volumes), je n'ai remarqué que le nom de trois femmes, et encore, ma vieille camarade d'Université, Miss Ruth Putnam, voit-elle son nom paraître à deux reprises dans cette courte liste, premièrement comme auteur d'un volume consacré à Charles le Téméraire, et en second lieu elle signe l'ouvrage dont il est question plus haut, ouvrage très bien écrit et démontrant une érudition remarquable, sur le célèbre héros de Hollande, Guillaume de Nassau, Prince d'Orange. Miss Putman est une autorité sur ce qui a été écrit sur l'histoire de la Hollande, et elle n'en est pas à son premier ouvrage sur Guillaume le Taciturne, car en 1895 elle publia un important travail en deux volumes intitulé : *Memoir of William of Orange*, qui fut des mieux accueillis par d'éminents critiques d'histoire. L'œuvre actuelle est entièrement différente, et l'auteur en la préparant a eu l'avantage de certaines informations, de nouveaux faits, de fraîches anecdotes, qu'elle ne possédait pas en 1895.

Miss Putnam fait dans sa Préface cette très intéressante déclaration : « J'aurais désiré changer le titre de ce volume ayant en vain cherché dans les anecdotes contemporaines à justifier ce mot de « Taciturne » en tant qu'appliqué à cet homme. En réalité, le Prince en fut qualifié par ses ennemis politiques et ses critiques d'une époque ultérieure, qui s'en servirent plutôt dans un but diffamatoire. Ses amis ne l'aurait jamais admis. » Elle examine aussi l'assertion faite à diverses reprises d'après laquelle Guillaume le Taciturne ressemblerait, selon les uns à Cromwell, selon les autres à Washington, Lincoln ou Coligny. Se référant à ceci, Miss Putnam dit : « Avec le premier il a en vérité très peu de choses en commun. En ce qui concerne les trois autres, on doit admettre que le Prince d'Orange était au point de vue moral au-dessous d'eux. Il est peut-être exact que c'est avec Lincoln que Guillaume a le plus de ressemblance. Le point commun qui pourrait exister entre Guillaume d'Orange et George Washington repose plutôt sur le fait que tous deux se soulevèrent

contre des souverains étrangers, mais en dehors de ceci les deux hommes n'ont aucune similarité de caractère. » Et son dernier mot sur son héros est que « la Hollande a eu raison de l'appeler Pater Patriæ ».

Une certaine obscurité et quelques contradictions naissent autour de l'origine du chant national des Etats-Unis et de son auteur, exactement comme c'est le cas pour *la Marseillaise* et Rouget de Lisle. The *Star Spangled Banner* fut écriten 1814 par Francis Scott Key, procureur de la Républque à Washington, et, comme Rouget de Lisle, c'est à peu près son seul titre à la célébrité. Un de ses descendants, également à Washington, M. Key Smith, vient de publier un petit volume où il donne beaucoup de détails intéressants sur son aïeul et sa poésie qui l'a rendu célèbre.

M. George Hempl, professeur de littérature allemande à l'Université Stanford, Californie, vient de publier une brochure : *Early Etruscan Inscriptions*. Les inscriptions dont il y est question se trouvent dans le *Corpus* de Fabretti, l'antiquaire italien du XVIIe siècle.

Memento. — Le Dr Edward Emerson, fils du philosophe, m'écrit à propos de ma notice sur les Journaux de son père, qui parut dans le *Mercure* du 1er Juin :

« Le Professeur Regis Michaud, de l'Université de Princeton, l'a également noté dans la Revue Bleue. Les volumes V et VI seront publiés cet automne, conduisant le Journal à travers l'année 1844. Il est encore impossible de dire exactement combien il y aura de volumes, car les journaux varient sensiblement de dimension ainsi que dans la quantité écrite sur chaque page et ce qui est déjà imprimé dans les Essais ou Poèmes. Je suis à peu près certain cependant qu'il y aura en tout dix volumes. »

Dans le *Mercure* du 1er juin, j'ai donné une liste des meilleurs périodiques littéraires des Etats-Unis. J'aurais pu y joindre *The Reader*, un mensuel, publié à New-York par les Putnams sous la direction d'une femme de lettres, Mlle Jeannette L. Gilder, très connue en Amérique pour ses critiques littéraires et ses informations sur le monde des lettres ; *The Idler*, une petite revue mensuelle, dirigée par M. Robert Shores, également de New-York, est une manifestation curieuse et assez originale de l'activité intellectuelle de la métropole américaine, et *The Independent*, revue hebdomadaire paraissant dans la même ville, qui a une excellente section littéraire sous la direction d'un critique aux vues très larges, M. Edwin Slosson.

M. Brival-Gaillard, du *Journal des Parents*, à Paris, vient d'écrire une petite pièce, « Chagrins d'Humour », où le rôle principal est tenu par « Mark Twain ». De temps en temps, M. Brival-Gaillard fait un petit faux pas dans son spirituel lever de rideau, quand, par exemple, il dit que le célèbre américain « fume toujours la pipe ». Il est vrai que Mark Twain fumait continuellement, mais des cigares, et ceux de prix élevés.

Dans *la Nation* de New-York, numéro du 19 octobre, M. Suart P. Sherman signe une notice des plus spirituelles, écrite dans un ton plein

d'humour et d'ironie, sur *The Life of a Laureate*, c'est-à-dire le Tory autobiography d'Alfred Austin.

THÉODORE STANTON.

LETTRES SCANDINAVES

Strindberg et le Prix Nobel. — Editions à bon marché. — Henning Berger : *Drömlandet*, Bonnier, Stockholm. — Sven Lidman : *Köpmän och krigare*, Bonnier, Stockholm. — Sigfrid Siwertz : *Visdomständerna, Malarpirater*, Bonnier, Sthlm. — K. G. Ossian-Nilsson : *Prästgarden*. Bonnier, Sthlm. — Johan Nordling : *Quasi una fantasia*, C. E. Fritze, Sthlm. — Marika Stjernstedt : *Landshöfdingens dotter*, Bonnier, Sthlm.

On s'obstine à trouver étrange, dans les milieux littéraires aussi bien que dans les autres, que le **prix Nobel** de littérature ne trouve pas enfin le chemin de Strindberg. Il est vrai que le vieux maître — du reste bien moins vieux que la plupart des déjà couronnés — n'a rien produit de tout à fait remarquable ces temps derniers; pareille considération ne peut cependant point arrêter un jury qui est allé déterrer un Mommsen, un Paul Heyse. On prétend maintenant que la vraie raison pourquoi l'Académie Suédoise persiste à écarter la candidature de Strindberg est celle-ci : Strindberg devient trop riche ! Ne vient-il pas de vendre le droit de publication de ses œuvres complètes — une centaine de volumes — au prix fabuleux d'un quart de million de francs ! Et puis ses admirateurs, scandinaves et étrangers, ne sont-ils pas en train de recueillir des fonds considérables qui seront offerts au vieil auteur — en fiche de consolation du Prix qu'il n'aura pas ! Dans ces conditions, on comprend fort bien que l'Académie ait pu trouver qu'il existe des misères plus criantes, des besoins plus pressants, et l'on a pensé à Maurice Maeterlinck, le poète du *Trésor des humbles*...

A part la question d'argent, tout le monde trouvera excellent ce dernier choix. Enfin un lauréat en pleine maturité de talent et qui vient de donner au monde une œuvre, *l'Oiseau bleu*, inspirée du plus pur idéalisme. Une enquête récente, faite parmi les critiques français, désignait du reste très clairement cet auteur franco-belge aux suffrages de l'Académie suédoise. Cette fois-ci l'opinion française a été non seulement consultée mais écoutée; qu'elle continue à s'exprimer, et il y a des chances pour qu'elle soit assez souvent suivie.

Au dernier moment, les Allemands ont tenté une diversion. On donna à Stockholm une pièce d'un auteur autrichien, Karl Schönherr, qui vint assister en personne à la première représentation. Immédiatement on put lire dans les journaux allemands que Schönherr était désigné pour le Prix Nobel, et cette nouvelle fut télégraphiquement transmise à la presse suédoise, qui avale avidement tout ce qui vient de Berlin. Tout ceci ne fut évidemment qu'une belle réclame pour le nommé Schönherr, car si c'en est une de recevoir le

Prix Nobel, c'en est une autre tout aussi précieuse que de ne pas le recevoir...

§

Si Strindberg ne produit plus pour le moment que des articles de journaux de valeur très discutable, son grand antagoniste Heidenstam ne donne pas signe de vie du tout. Il est vrai qu'il a le droit de se reposer un peu après avoir mené à bonne fin son œuvre considérable : *les Suédois et leurs chefs*. — Par contre, nous lirons cet hiver un livre signé du troisième grand nom littéraire de la Suède : Selma Lagerlœf. Ce livre, qu'on annonce, mais qui n'a pas encore paru, s'intitule *la Maison de Liliencrona* et nous ramène au Vermland de la « Légende de Gœsta Berling », l'œuvre de début et en même temps le premier grand succès de la célèbre romancière. On raconte à propos du livre annoncé que les éditeurs du monde entier se sont précipités pour s'assurer le droit de publication du chef-d'œuvre escompté ; seuls les éditeurs français non seulement ne se sont pas dérangés, mais ont répondu aux offres faites qu'ils seraient tout à fait disposés... à prendre connaissance d'une traduction éventuelle ! Evidemment ces principes sont très louables, mais sont-ils commerciaux? Lorsqu'on voit les traductions allemandes envahir le monde, on se demande si les éditeurs français ne feraient pas une meilleure affaire en accueillant avec moins de méfiance la production étrangère.

§

Depuis un certain temps on entendait assurer dans la presse suédoise que la littérature nationale allait être submergée sous le flot croissant des traductions à bon marché. N'a-t-on pas eu l'idée subversive d'offrir au grand public de petits volumes fort coquets au prix dérisoire de 25 öre (environ 35 centimes) ? Ces volumes, paraissant une fois par semaine, sont vendus par 50 et 60 mille exemplaires, ce qui est énorme dans un pays de 5 millions d'habitants. Malheureusement la qualité n'équivaut guère à la quantité : ce sont pour la plupart des romans américains, où de jeunes yankees, par quelque coup audacieux, deviennent millionnaires et épousent la plus jolie fille de la contrée... D'auteurs français, je n'en ai découvert que deux : Alexandre Dumas père et Marcel Prévost !

§

Ce succès des romans d'aventures n'a guère influencé les écrivains suédois. Le *roman* proprement dit n'a jamais été leur fait ; on chercherait vainement dans toute la littérature suédoise un seul chef-d'œuvre de ce genre, construit selon les règles strictes de l'art. L'inspiration suédoise est essentiellement lyrique ; la mode n'étant guère pour le moment au *vers*, on fait des œuvres lyriques en prose.

L'aîné de la jeune génération littéraire, M. Henning Berger, vient d'achever sa grande trilogie **Drömlandet** (le Pays des rêves). Ce pays rêvé, c'était, du moins il y a quelque vingt ans, pour les Suédois impatients de faire fortune, la libre et accueillante Amérique du Nord. Une fois émigré, ayant vu sombrer ses plus belles illusions, la nostalgie le saisissait : le pays rêvé devenait fatalement le pays natal. Les deux volumes antérieurs de la trilogie sont consacrés à ces deux phases successives ; dans la troisième partie, intitulée *Fata morgana*, nous retrouvons le héros de retour dans sa ville natale, Stockholm. C'est une œuvre éminemment caractéristique de la manière de M. Berger. Ce ne sont que couleurs, détails finement observés, hallucinations rendues avec une intensité de style incomparable. Il ne se passe pour ainsi dire rien, dans ce gros volume de 464 pages, qu'on aurait pu tout aussi bien intituler « Divagations d'un buveur de whisky ». Et cependant le lecteur est fasciné malgré lui ; ce triste héros devient sympathique à force de sincérité.

M. Sven Lidman continue lui aussi une « biographie » à laquelle il a déjà consacré deux gros volumes. Il nous raconte le contact des rejetons d'une vieille famille noble avec la vie moderne, la vie des *affaires*. Le mariage d'un jeune Silfverstaahl avec la fille d'un banquier juif constitue la trame du troisième volume : *Köpmän och krigare* (Marchands et guerriers). L'intérêt de cet ouvrage touffu réside principalement dans la psychologie du financier israélite, donnée avec beaucoup de vigueur. Cependant on sent parfois percer une admiration presque naïve de ces grands brasseurs d'affaires pour qui le monde n'est qu'une bourse de valeurs plus ou moins hypothétiques. On s'étonne un peu de voir feu Isaac de Camondo et Joe Pulitzer donner un lustre international aux réunions financières de Stockholm. Mais il est vrai, le Stockholm de nos jours, c'est presque Berlin... et l'on sourit discrètement en entendant le brave Camondo parler pathétiquement de « nos frères combattant dans la détresse ». M. Lidman, qui fut lieutenant et sportsman, se rappelle sans doute son ancien métier en ramenant à coups de cravache dans le sentier de la vertu la jeune femme de son héros ; ou bien cette solution brutale provient elle tout simplement du fait d'avoir trop lu Nietzsche ? En tout cas ces coups de cravache vont sans aucun doute mettre l'auteur au ban de tous les clans féministes scandinaves.

Le « Théâtre dramatique » de Stockholm — une « Comédie suédoise » qui ne donne qu'exceptionnellement des pièces d'auteurs suédois — vient cependant de jouer **Visdomständerna** (*les Dents de sagesse*), drame en 5 actes de Sigfrid Siwertz. Cette œuvre — drame social d'inspiration ibsénienne — l'Ibsen des *Soutiens de la Société*, — n'est pas encore l'œuvre définitive qu'on attend de ce jeune auteur plein de talent. Le héros de la pièce, Einar Ekeblad,

architecte comme son père qui vient de mourir, apprend, au moment même de son premier succès, — l'achèvement de sa première grande œuvre, une église, — que la fortune dont il vient d'hériter n'a été ramassée qu'à force de malfaçons, de truquages, d'escroqueries. Sa résolution est vite prise : il consacrera son héritage à redresser les injustices commises, il *remboursera*. Pour commencer, il construira tout un quartier de maisons ouvrières, de vrais foyers d'air et de lumière. Les ouvriers, eux, ne comprennent guère ou du moins ne respectent pas ces beaux sentiments : au moment décisif, où la fortune d'Ekeblad se trouve tout entière engagée dans l'entreprise, ils font une grève de solidarité qui déclanche la ruine. Le jeune Ekeblad comprend enfin qu'il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions ; il faut, selon l'expression de l'auteur, savoir être « les coquins du bon Dieu », il faut combattre le mal avec des armes moins simples que le sacrifice de soi-même. Ce sens moral paraît un peu facile.

Du même auteur, un adorable petit roman d'aventures : **Mâlarpirater** (*Pirates du lac Mâlar*). Trois jeunes gens, profitant d'un naufrage qui les fait passer pour morts, s'emparent d'un petit yacht bien approvisionné, et vivent quelques belles semaines d'été une véritable vie de vikings, parmi les îlots du lac enchanteur. La psychologie des petits pirates est donnée avec beaucoup de finesse, et quel charme se dégage de ces frais paysages marins !

Nous avons parlé récemment de l'auteur de la *Forêt des barbares*, déjà célèbre à l'étranger, traduit en russe et âprement discuté partout. M. K.-G. Ossian-Nilson nous offre cette fois-ci un petit hors-d'œuvre, un conte de Noël, **Prästgarden** (*le Presbytère*). C'est la vie au presbytère suédois — plus précisément en Scanie — d'il y a quelque cinquante ans. Le récit ou plutôt la description fourmille de traits pittoresques ; c'est une œuvre agréable à lire, mais sans grande portée.

Quel sort exceptionnel que celui qui est réservé au livre de M. Johan Nordling portant le titre : **Quasi una fantasia** ! Avant de paraître il fut traduit en six langues ! Quel coup d'audace ! L'auteur, qui dirige la grande revue féminine *Idun* — la *Femina* suédoise — connaît le cœur humain et sait que, par ces temps de concurrence acharnée, il faut frapper de grands coups pour se faire entendre. Sachons-lui gré d'avoir su nous donner, en outre d'une leçon de réclame, quelques pages attrayantes de la vie de Beethoven. Les admirateurs du *maître* liront avec émotion le récit de cette aventure amoureuse d'où est né *Quasi una fantasia*. Le milieu est rendu avec une exactitude suffisante, le style est sobre et poétique à la fois. Nul doute que cet ouvrage ne trouve des lecteurs partout, justifiant ainsi la grande confiance de son auteur.

Nous avons réservé pour la fin ce qui nous paraît être le meilleur livre de l'année — jusqu'ici du moins — : **Landshöfdingens dotter** (*la Fille du préfet*), par Mme Marika Stjernstedt. C'est encore le troisième volume d'une série — décidément tout le monde en Suède veut faire ses Rougon-Macquart ! Mme Stjernstedt connaît son métier : elle écrit de véritables *romans*. Elle sait décrire un milieu, situer un caractère et même nouer une intrigue. Il paraît du reste qu'elle a un peu de sang étranger dans les veines; cela expliquerait pourquoi elle sait ce que les auteurs suédois ne savent généralement pas. Cela dit, arrivons au livre.

La fille du préfet n'est pas *une* mais *deux :* la fille légitime, la fille naturelle. Celle-ci élevée dans la pauvreté, à l'aide d'une pension mensuelle de 50 francs, l'autre dans un milieu d'élégance et de richesse. Les deux sœurs, de même âge et de beauté égale, se seraient sans doute ressemblées comme deux gouttes d'eau, si elles avaient reçu la même éducation. Cependant Daniela, fruit d'une liaison libre, est plus passionnée; sa sœur Elvine, rêveuse, sentimentale. Au moment de la mort du père, Elvine apprend l'existence de l'autre, elle se promet de redresser le tort commis envers l'enfant abandonné. Hélas! c'est trop tard, le caractère de Daniela est déjà formé : elle succombera à la première tentation. Sa misère antérieure fera d'elle la proie facile du premier venu. N'ayant pas réussi à séduire le jeune homme sincère et dévoué qui l'aime, elle se jette dans les bras d'un officier dépravé et endetté. Or, c'est précisément sur cet individu que l'innocente Elvine a jeté son dévolu : l'attraction des contraires. Devant la chance d'un mariage riche, l'aimé des deux sœurs n'hésite pas : il sacrifie celle qui s'était donnée. Daniela, le cœur brisé, part pour Paris, en compagnie d'un bon vivant. Elvine, ayant appris la trahison de son fiancé, rompt avec celui-ci, et, à la fin du livre, nous la voyons mettre sa main dans celle du brave jeune homme qui ne s'était pas laissé séduire par l'autre. Certainement, cette intrigue peut paraître artificielle, ce chassé-croisé des amoureux trop arrangé. Quoi qu'il en soit, l'évolution parallèle de ces deux caractères de jeunes filles est rendue avec bonheur, je suis tenté de dire avec *maîtrise*.

La Fille du prefet est à mon avis le meilleur livre de Mme Stjernstedt et nous attendons avec impatience le volume qui nous dira ce que fut l'existence de Daniela.

FRITIOF PALMÉR.

LA VIE ANECDOTIQUE

La bibliothèque de Fez. — Chefs d'Etat. — Léo Rouanet. — « Le Passant ». — Le « Kub ». — Une lettre de M. Paupe.

Depuis qu'il est question du Maroc, je lis avec avec attention les

récits de ceux qui y sont allés, j'interroge ceux qui en reviennent dans l'espoir de trouver des renseignements touchant **la Bibliothèque de Fez**. Personne n'en parle. Eugène Montfort a passé son été chez les Maures, mais à cause de la chaleur, il n'a pas été jusqu'à Fez.

En explorer la bibliothèque eût été cependant une entreprise digne de celui qui vient de mettre le latin au premier rang parmi les préoccupations des Français.

Si l'on en croit l'orientaliste hollandais, Thomas Erpenius, qui vivait au XVIIe siècle, la bibliothèque de Fez renfermerait en entier un grand nombre d'ouvrages antiques que nous ne possédons qu'incomplets. Je pense, après tout, qu'il s'agirait de versions arabes.

Un orientaliste du XVIe siècle, François Clénard, de Louvain, aurait eu l'occasion de visiter la bibliothèque de Fez. Il est question de cela dans ses *Epistolae de Rebus Muhemedicis,* lettre au savant Latomus, datée de Fez, le 9 avril 1540.

« Il y a bien ici quelques bibliothèques où les chrétiens peuvent entrer à une condition, celle d'être lapidés. Mais mon goût pour la science ne put jamais aller si loin, j'aime mieux revoir Latomus. Le roi m'avait permis d'emporter quelques livres de ces bibliothèques : mais j'ai peine à me fier aux rois, surtout à ceux de ce pays, où j'ai appris ce que c'était que la foi punique. »

§

Chef d'Etats. — Je me suis trouvé sur le passage du roi de Serbie, mais je l'ai mal vu et de trop loin. Le premier chef d'État qu'il m'ait été donné de voir, c'était le président Grévy. J'étais alors un tout petit enfant, et nous habitions en face de l'Elysée. Je me souviens du jour où le président quitta le Palais. Je jouais sur le balcon et, toute la journée, il y eut des allées et venues de landaus qui partaient pleins de colis, de paniers, de ballots enveloppés dans des draps de lit.

Son successeur, le président Carnot, me parut bien plus beau, mais je ne me le rappelle qu'à travers les caricatures qu'on en a faites.

J'ai rencontré le prince de Monaco dans sa principauté ou bien à Paris. Il se promène souvent seul avec une serviette bourrée de papiers sous le bras. J'ai vu Félix Faure, à Cannes. Il saluait en se tournant entièrement du côté où s'adressait son salut. A Cannes encore, où j'étais au collège, comme les élèves s'intéressaient aux régates, on nous menait parfois, le jeudi ou le dimanche, du côté du port ; le prince de Galles y commandait la manœuvre sur son yacht à voiles : *le Britannia*. Le vieux prince héritier avait toujours l'air ennuyé. Je trouvai bien meilleure mine au roi d'Angleterre, Edouard VII, quand je le vis à Paris, en voiture, à côté du président de la République.

Il y a onze ans, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir l'empereur allemand, et chaque fois sous un uniforme différent. Sa ressemblance avec le ténor Piccaluga, qui chanta dans *Miss Helyett*, m'a toujours frappé.

A Honnef, sur les bords du Rhin, j'ai parfois parlé avec la vieille reine Sophie de Suède et Norvège. On la poussait dans une petite voiture. C'est là que je vis aussi le roi Oscar, qui vint passer quelques jours auprès de la reine. On donna une fête pendant laquelle il fit, en plein air, un discours qui fut très goûté. Tout le monde riait et le roi avec tout le monde; mais je ne savais pas assez d'allemand pour comprendre ce qui se disait. J'ai vu le prince-régent de Bavière, à Munich, petit vieillard sémillant que deux rois fous ont empêché de régner. M. Loubet ressemble un peu à ce prince-régent, mais il ne marche pas en dansant et sourit davantage. M. Fallières, que j'ai l'occasion de voir souvent dans les salons de peinture, m'a toujours semblé plein de bonne humeur et ce qu'il trouve à dire aux artistes qu'on lui présente et dont les œuvres, j'imagine, lui importent peu, est souvent spirituel et toujours plein d'à propos.

§

Léo Rouanet vient de mourir dans la force de l'âge. Ceux qui l'ont connu se souviendront toujours de son humeur parfaite et enjouée, de sa science et de son goût. Il avait consacré sa vie à l'étude des lettres espagnoles et portugaises. On lui doit la traduction des *Drames religieux de Calderon*, plusieurs éditions et traductions de pièces espagnoles du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, un volume de *Chansons populaires espagnoles* traduites en regard du texte, une *bibliographie critique du théâtre espagnol* en collaboration avec M. Alfred Morel-Fatio. Léo Rouanet, qui aimait les arts, goûtait grandement les œuvres du sculpteur Aristide Maillol, dont quelques tapisseries tissées avec de la laine envoyée par la reine de Roumanie, Carmen Sylva, et teintes avec des couleurs extraites de certains végétaux par l'artiste même, ornaient sa maison. Ayant su que ses amis : MM. Elémir Bourges et Armand Point, languissaient de ne pouvoir lire les propos de Michel-Ange sur l'Art, rapportés par le Portugais Francisco de Hollanda, Léo Rouanet, afin de satisfaire cette curiosité légitime, traduisit aussitôt les *Quatre dialogues sur la peinture*, et cette traduction, avec l'introduction qui la précède, forme, à mon sens, un chef-d'œuvre.

Tout récemment encore, Léo Rouanet publiait un ouvrage surprenant, traduit en collaboration avec Marcel Lami qu'il est allé rejoindre au delà de la vie : *Les Mémoires du Capitan Alonso de Contreras lequel de marmiton se fit commandeur de Malte*. Ce récit véridique est bien un des ouvrages les plus curieux qui soient, pour la bizarrerie de la trame autant que pour l'énergie du style.

§

André Blandin et Louis Piérard viennent de créer à Bruxelles le journal fantaisiste qui manquait au pays de Tyl l'Espiègle. Ils l'ont appelé **le Passant**. L'humour s'y mêle au lyrisme, les caricatures y alternent avec les dessins sérieux. C'est une tentative nouvelle et *le Passant* ne rappelle aucun journal de France, ni, je pense, d'aucun pays.

« Le café où nous nous réunissons, m'écrit un des rédacteurs, c'est dans les galeries Saint-Hubert, le *Hulskamp*. Là, Grégoire Le Roy, le vieil ami de Maeterlinck, est, avec le peintre Navez, la terreur du garçon; ils illustrent en une heure deux tables de marbre d'une foule de dessins et de chiffres que le malheureux boufiat doit frotter longuement après leur départ. Horace Van Offel et le poète catholique Georges Ramaekers s'y chamaillent sur la question bilingue. Stuart Merrill, quand il est à Bruxelles, vient y siroter un schiedam perlé, l'épais curaçao blanc; à moins que ce ne soit le jaune advocaat ou le dantzig pailleté d'or. La carte des spirits est sur toutes les tables et l'on n'a qu'à choisir... »

Le Passant publie un *grand roman byzantin inédit par Poladan*. On m'a affirmé qu'il était dû à la collaboration d'André Blandin et de Théo Varlet.

§

De nos jours, on plaisante facilement sur les œuvres d'art quand elles sont nouvelles. Cela dispense de les comprendre. Aujourd'hui, on se moque des cubistes, hier on se moquait du grand peintre Henri Matisse. Lui-même donnerait dans ce travers moderne : il se moque, dit-on, du cubisme ; c'est lui qui a trouvé ce nom. Quel ne fut pas son dépit, cet été, en arrivant à Collioures, où il passe la belle saison, de lire sur la maison le mot « Kub », en lettres énormes ! L'extérieur de l'un des murs de sa maison est loué à une entreprise de publicité qui y affiche la réclame d'un produit alimentaire à la mode. On venait de jouer ainsi au maître des couleurs puissantes et suaves un tour qui lui a gâté ses vacances.

§

J'ai reçu la lettre suivante :

Puisque vous parlez du concours ouvert par *l'Excelsior* sur « le meilleur roman français », voulez-vous me permettre de vous rappeler la réponse de M. Pierre Mille, publiée dans le numéro du 7 avril?

« Le plus beau roman français ? En ma qualité de conteur, je me dois de déclarer que c'est *la Chartreuse de Parme*. Si, en effet, vous voulez y regarder d'un peu près, vous ne tarderez pas à découvrir que *la Chartreuse de Parme* n'est qu'une suite de nouvelles mises bout à bout : *Water-*

boo, Ferrante et la Duchesse de San Severina, le Sermon, etc. Et comme ça ne l'empêche pas d'être un chef-d'œuvre ! »

Il est dans la destinée de Stendhal de n'avoir qu'une voix dans ces sortes de concours; mais cette voix unique est à retenir. En 1840, ce fut celle de Balzac auprès de laquelle l'opinion de M. Pierre Mille est un assez bon voisinage, n'est-ce pas?

Votre, etc...

AD. PAUPE.

Je n'ai rappelé l'enquête d'*Excelsior* que pour en extraire ce qu'elle contenait relativement à des auteurs vivants.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

CURIOSITÉ

Les tares et les attraits de Paris. — Reprise des grandes ventes. — Collection du comte d'Assay : meubles, tableaux, tapisseries. — Collection Parisset : meubles, tableaux, tapisseries. — Les bijoux d'Abd-ul-Hamid et les ventes prochaines.

A ses amoureux, à ses passionnés, à ceux qui ne peuvent se passer de lui, Paris présente des tares sérieuses. Son ciel d'automne et d'hiver, souvent sombre et bas, étreint l'âme de tristesse ; la pluie, fine et tenace, ironique et froide, énerve ; la boue exaspère ; le bruit et la cohue de la rue rendent fou. Mais Paris possède des monuments qui nous transportent avec délices aux époques disparues, des paysages artificiels qui nous ravissent, des quais où l'on aime à flâner, quand le moindre soleil brille, des musées qui exaltent notre sens de la beauté, des bibliothèques où notre goût de l'érudition se complaît comme le poisson dans l'eau, des théâtres où le cœur s'émeut et où l'esprit s'amuse, quelques rares salons qui conservent l'élégance et le bon ton.

Est-ce tout ? Non point! Aux attraits de Paris il faut ajouter l'Hôtel des Ventes où, en certaines saisons, défilent les meubles exquis de nos meilleurs ébénistes d'autrefois, où paraissent en météores ces ravissantes estampes du XVIe siècle, où s'exposent pour quelques instants les œuvres des maîtres anciens et modernes, où se déplient, rapides mirages, ces superbes et magnifiques tapisseries tissées jadis avec zèle et patience aux Gobelins, à Beauvais, dans les Flandres.

Ce serait une joie de voir, de contempler, d'admirer, d'aimer toutes ces choses anciennes dans un local où l'on pourrait respirer à l'aise, regarder en y voyant clair, marcher sans être bousculé. Quand l'odieux Hôtel Drouot sera-t-il remplacé par un immeuble mieux adapté à nos exigences légitimes? Tous les ans nous espérons qu'il y aura quelque chose de changé dans ce sens, et tous les ans nous sommes déçus. Retournons donc dans cette turne et ne prêtons attention qu'aux objets anciens qui y passent et nous enchantent.

Au fait, les grandes ventes ont repris. Lundi, 20 novembre, ce

furent les ventes Assay et Parissot ; puis vinrent les ventes du Sultan Abd-ul-Hamid, de la comtesse Xaintrailles, du comte de Penha-Longa, etc.

La collection du **Comte d'Assay** comprenait surtout des meubles, quelques tableaux de qualité, et quelques tapisseries. Elle fut dispersée par M. Baudoin, assisté de MM. Mannheim, Sortais, Féral. Les tableaux donnèrent lieu à des enchères intéressantes. *Portrait de femme*, par Le Moyne, estimé 15.000 fr., fut adjugé 18.600 fr. à M. Lion, un *Portrait de gentilhomme* à M. Hertz pour 6.100 fr.; unautre *Portrait de jeune homme*, du même peintre, à M. Sortais pour 6.000 francs.

Dans les meubles, M. Brodart paya 5.100 fr. une petite commode époque Louis XV, marqueterie à fleurs, garnie de bronzes, et M. Fabre 17.720 fr. dix chaises et deux fauteuils époque Louis XV recouverts de tapisserie au point. L'expert demandait 7.000 fr. de ce mobilier. C'est dire combien les enchères furent chaudes.

Deux tapisseries des Flandres, paysage animé d'oiseaux, firent 12 et 13.000 fr. et échurent à M. Williamson.

L'intérêt de la **Collection Parissot**, dispersée par Me Lair-Dubreil, résidait surtout dans des tapisseries de la manufacture royale de Beauvais faisant partie de *la Tenture des Chinois* exécutée pour la première fois en 1743 sous la direction de Nicolas Besnier et J.-B. Oudry, d'après des esquisses de Boucher. *Le Repas Chinois* et *la Danse* (1re et 3e pièces) montèrent à 142.000 fr. et *le Prince en voyage* à 32.500 fr. Une tapisserie flamande, à personnages du temps de Louis XII, fut adjugée 26. 000 francs.

Quelques toiles se trouvaient dans cette collection, dont trois œuvres charmantes dues à Tiepolo. M. Trotti, sur demande de 10.000 fr. et contre MM. Paulme et Grosse, offrit 12. 000 de celle qui représentait *Persée délivrant Andromède*.

Je parlerai dans mon prochain article de la vente des fameux bijoux du Sultan Abd-ul-Hamid. Cette vente a naturellement fait sensation. Commencée le 27 novembre, elle ne prendra fin que le 11 décembre.

Les objets furent présentés à l'admiration des visiteurs dans trois expositions, dont une « privée » pour les tout à fait privilégiés. Elle eut le lieu le vendredi 24 novembre, chez G. Petit. Il me fut permis d'y assister. Des diamants, des perles, des émeraudes. Peu ou point d'art, mais une féerie, un éblouissement de luxe, de richesse et de magnificence ! Cette vente est confiée à M. Lair-Dubreil et à l'expert Robert Linzeler.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Emile Mauchamp : *La Sorcellerie au Maroc;* Œuvre posthume, précédée d'une étude documentaire, par Jules Bois ; Dorbon, aîné. 7 »

Histoire

Henri Berr : *La Synthèse en Histoire;* Alcan. 5 »

Paul de Casteras : *Révolutionnaires et terroristes du départem. de l'Ariège;* Champion. » »

E. d'Hauterive : *Journal d'Emigration du comte d'Espinchal;* Perrin. » »

Général de Piépape : *Histoire des princes de Condé au XVIII^e siècle;* Plon. 7 50

G. Lenotre : *Les Noyades de Nantes;* Perrin. 3 50

C. de Freycinet : *Souvenirs, 1848-1878;* Delagrave. 7 50

Lié-Sou : *Tseu-Hsi, impératrice des Boxers;* Ed. d'art et de littér. 2 50

Princesse Louise de Saxe : *Histoire de ma vie;* Juven. 3 50

Le Père Robin : *Dans les Prisons de l'Ennemi :* Constantinople. Boet. » »

Paul Vuibert : *Les Boy Scouts;* Vuibert. » »

H.-Charles Woods : *La Turquie et ses voisins;* Guilmoto. 5 »

Littérature

Marcel Coulon : *Témoignages;* Deuxième série ; « Mercure de France ». 3 50

Abel Faure : *La Crise du Français et la Réforme universitaire;* Stock. 1 »

Lafcadio Hearn : *La Lumière vient de l'Orient;* Essai de psychologie Japonaise, trad. par Marc Logé ; « Mercure de France ». 3 50

Emile Magne : *Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet;* « Mercure de France ». 3 50

Léon Séché : *Les Amitiés de Lamartine :* « Mercure de France ». 3 50

Stéphane Servant : *Fragments d'œuvre;* Cahiers du Centre. 1 50

A. Tedeschi : *Ossian, l'Homère du Nord de la France;* Milano, Tip. Sociale. » »

Louis Thomas : *Vingt Portraits;* Messein. 3 50

Musique

Albert Nortal : *La Condamnation de Mignon;* Falque. 3 50

G. Servières : *Emmanuel Chabrier;* Alcan. 2 50

Georges Soulié : *La Musique en Chine;* Leroux. » »

Philosophie

L. Dugas : *L'éducation du Caractère;* Alcan. 5 »

Poésie

G. Basset d'Auriac : *Le Sablier d'or;* Grasset. 3 50

Lya Berger : *Les Effigies ;* Soc. Française d'Impr. et de Libr. 3 50

J. Birault : *Poèmes Epiques ;* « La Poétique ». » »

Antonine Coullet : *L'Envolée;* « Mercure de France ». 3 50

R. Genty : *Les Ames légères;* Jouve. 2 50

J.-R.-G. : *Les Chants du Cygne ;* Lemerre. 3 50

Robert Lestrange : *Le Miroir enchanté;* Figuière. 3 50

Cécile Périn : *Variations du cœur pensif;* Sansot. 3 50

Pierre-Jean Jouve : *Les Aéroplanes;* Figuière. 2 »

Gaston Pulings : *Le Pèlerinage intérieur ;* Bruxelles, Dickinson. » »

Jean Rencuard : *Au Fil de la Route;* Lemerre. 3 50

Edmond Rocher : *Les Aspects Divins;* Figuière. » »

Henri Rouger : *Les Visions du Chemin;* Lemerre. 3 50

Arsène Vermenouze : *Dernières Veillées ;* « Revue des Poètes ». » »

Gustave Zidler : *Pour retrouver l'Enfant ;* Jouve. » »

Henri de Ziegler : *L'Aube;* Genève, Atar. » »

Publications d'art

Maria Biermé : *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment;* « Belgique artistique » ; Bruxelles. » »

André Rouveyre : *Mort de l'Amour ;* album de 40 pages ; « Mercure de France ». 10 »

Questions militaires

Colonel Ch. Blanchot : *Mémoires; L'intervention française au Mexique;* Ern. Nourry, 3 vol. 22 50

Baron de Castelnau : *Lettres. 1728-1793;* publiées par le baron de Blay de Gaix; Champion. 3 50

Roman

Pierre de Barneville : *Le Sabot de Vénus;* Grasset 3.50

S. Bodeve : *Son mari;* Grasset. 3 50

R. Canudo : *Les Libérés, mémoires d'un aliéniste;* Fasquelle. 3 50

Guy Chantepleure : *La Passagère;* Lafitte. 3 50

Louis Courthion : *Le Jeune-Suisse;* Neuchâtel, Attinger. 3 50

Henry Dagues : *Le Roman d'un Naïf;* Bar-le-Duc; Impr. Comte-Jaquet. » »

Max Daireaux : *Timon et Zozo;* Calmann-Lévy. 3 50

Capitaine Danrit : *Robinsons sous-marins;* Flammarion. » 95

Henri Datin : *Le Bigame;* Messein. 3 50

Neel Doff : *Jours de famine et de détresse;* Fasquelle. 3 50

J. Dupleix : *Printemps sacré;* Champion. » »

Dominique Durandy : *La Mare ensoleillée;* Grasset. 3 50

A. Erlande : *Il Giorgione;* Grasset. 3 50

Georges Harmann : *La dette de Jettchen Gebert;* trad. de l'allemand par T. de Wyzewa; Hachette. » »

Ch.-Henry Hirsch : *L'Amour en Herbe;* Fasquelle. 3 50

Pierre Jalabert : *Au Cœur des Vignes;* Grasset. 3 50

Marguerite Lejeune : *La Première blessure;* Figuière. 3 50

Camille Marbo : *Celle qui défiait l'amour;* Fayard. 1 50

Louis Mercier : *Hélène Sorbiers;* Calmann-Lévy. 3 50

A.-T. Quiller-Couch : *L'Ile au poison;* Lafitte. 3 50

Noëlle Roger : *De l'un à l'autre Amour;* Perrin. 3 50

Clara Viebig : *Village de Femmes;* Trad. d'Agnès Lebeau; Cornély. » »

P. Vigné d'Octon : *Les Impossibles Amours;* Jouve. 3 50

Sciences

Camille Flammarion : *Mémoires biographiques et philosophiques d'un Astronome;* Flammarion. 4 »

Dr A.-M. Legrand : *La Longévité à travers les âges;* Flammarion. 3 50

Docteur Terwagne : *Portez-vous bien!* Notions élémentaires d'hygiène popul. et rationnelle; Giard et Brière. 2 »

Sociologie

Ferdinand Brunetière : *Lettres de combat;* Perrin. 3 50

Christian Cherfils : *Système de politique positive;* Giard et Brière. 12 »

F. Dubief : *La Question du vagabondage;* Fasquelle. 3 50

G. Guy-Grand : *La Philosophie syndicaliste:* Grasset. 2 »

G. Guy-Grand : *La Philosophie nationaliste;* Grasset. 2 »

J. Loutchisky : *L'Etat des classes agricoles en France à la veille de la Révolution;* Champion. » »

Madeleine Pelletier : *L'Emancipation sexuelle de la femme;* Giard et Brière. 1 »

Capitaine Pierre-Félix : *Après le traité Franco-Allemand. Et Maintenant?* Grasset. 1 »

A. Sève : *Notions d'enseignement pacifiste;* Giard et Brière. 1 »

Théâtre

Henry Bordeaux : *La Vie au Théâtre,* II; Plon. 3 50

Maurice Bouchor : *Mystères païens;* Flammarion. 3 50

Robert de Machiels et Auguste Villeroy : *Par Pitié;* comédie en un acte; Merville. 1 »

Joachim Rolland : *La Tragédie française au XVIe s. Les Juifves;* Sansot. 4 »

Voyages

Gabriel Faure : *Heures d'Italie;* Fasquelle. 3 50

Louis Sonolet : *L'Afrique Occidentale française;* Hachette. 4 »

ÉCHOS

Mort de Constantin Christomanos. — A propos de Coventry Patmore. — Une lettre de M. Ardengo Soffici. — Aux détenteurs de lettres ou d'inedits d'Arthur Rimbaud. — La maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand. — Trouvailles d'érudits. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort de Constantin Christomanos. — On nous apprend la mort, à Athènes, de Constantin Christomanos, dont la mémoire est quelque peu liée pour nous à celle d'Elisabeth d'Autriche. Il était tout jeune et étudiant la philosophie à l'Université de Vienne, lorsqu'en 1891, sur la recommandation du ministre de Grèce en Autriche, on le vint chercher pour l'attacher à la personne de l'Impératrice. Il fut d'abord chargé d'enseigner le grec moderne à la Souveraine, que celle-ci se croyait obligée de connaître, ayant fait de l'*Achilléon* à Corfou sa résidence favorite ; mais il ne tarda pas à devenir un peu son secrétaire particulier et beaucoup son lecteur de français. Il garda de son auguste élève une image poétique que, plus tard, il s'efforça pieusement de faire revivre dans un volume publié en allemand, voici douze ans, et qui parut peu après, en traduction française, ici même, sous le titre : *Elisabeth de Bavière, Impératrice d'Autriche*. Il laisse, pour ceux qui le connurent, le souvenir d'un esprit distingué, séduit par les littératures les plus diverses, réunissant dans une même dilection Théocrite et Ibsen, Homère et Maeterlinck. Outre quelques feuilletons littéraires à la *Neue Freie Presse*, il publia, toujours en allemand, *Das Achillesschloss auf Corfou* (Vienne, 1896), *Orphische Lieder* (Vienne 1898) et *Die graue Frau* (Vienne, 1898). M. Remy de Gourmont possède de ce dernier ouvrage une version française, inédite, pour laquelle l'auteur, cependant très instruit en notre langue, a traduit le titre allemand par cette amphibologie amusante : *la Femme grise*.

Ce fut Gabriel Syveton qu'il chargea de translater en français son *Elisabeth de Bavière*, mais, parce que, au dire de l'auteur, « ce Monsieur écrivait comme un journaliste », une autre personne fut priée de revoir le travail définitivement. L'explication en est que, sincère admirateur de notre littérature, et familier avec les productions de nos auteurs les plus en vue, il caressait le rêve que sa traduction fût écrite « par quelqu'un comme monsieur Fontainas ».

Maurice Barrès fit pour cette édition une préface, fort émue, d'autant plus émue qu'il ne pouvait oublier que, comme le lui raconta Christomanos, « l'Impératrice daignait se plaire » aux petits romans de Barrès, dont Christomanos lui donnait lecture. Puissent ne point passer sous les yeux de Maurice Barrès ces lignes qui lui enlèveraient cruellement une illusion jolie, si jolie qu'il nous en coûte fort de la détruire. Christomanos ne connut les œuvres de l'auteur du *Jardin de Bérénice* qu'en 1896, par un ami grand admirateur de Barrès, et, en 1896, Christomanos n'était plus auprès de l'Impératrice. D'ailleurs *Elisabeth de Bavière*, bien que portant le sous-titre : *Notes de journal*, fut écrit plus tard, après l'attentat de Luccheni, et le caractère de « journal », sous lequel l'ouvrage se présente, ne fut qu'un procédé de composition. L'ouvrage fut interdit dans toute la monarchie austro-hongroise, et son auteur dut retourner dans sa

patrie. C'est alors qu'il créa, à Athènes, le Théâtre de la Nouvelle-Scène, par quoi l'art dramatique grec, rénové, reçut une impulsion nouvelle.

Constantin Christomanos apportait le plus grand soin à la présentation typographique de ses ouvrages. Une simple coquille avait le pouvoir de troubler sa paix et même de le porter à troubler celle des autres. C'est ainsi que le Directeur du *Mercure de France*, peu de temps après la publication d'*Elisabeth de Bavière*, eut le désagrément d'être réveillé en pleine nuit, à deux heures du matin, par l'apport d'un télégramme express, expédié d'Athènes avec réponse payée (coût 5 francs), qui lui signalait une correction à faire au cas d'une réimpression.

Christomanos, entre autres qualités, avait pour lui de plaire aux femmes, en dépit, ou peut-être à cause, d'une gibbosité prononcée dont parfois il tirait vanité. Rarement il manquait de prier quiconque se proposait d'écrire sur lui de signaler que, s'il était bossu, il le devait à sa nourrice qui, par maladresse, le laissa choir un jour sur un « escalier de marbre ».

Il envisagea la mort avec la sérénité admirable de Jean Moréas. Comme un rédacteur de *la Tribuna* lui demandait, au début de cette année, quels pouvaient être ses projets : « Mourir ! » répondit-il froidement.

§

A propos de Coventry Patmore.

Mon cher Vallette,

Je reçois, de M. Valéry Larbaud la lettre suivante, qu'il me prie de mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure*. Voulez-vous avoir l'obligeance de l'insérer ?

16 novembre 1911.

Cher monsieur Davray,

Je vous remercie de la façon aimable dont vous avez parlé de mon étude sur Coventry Patmore (nos de septembre et d'octobre de la *Nouvelle Revue Française*) dans votre chronique du 1er novembre. Cette appréciation, venant d'un érudit tel que vous, qui avez tant fait et faites tant pour répandre en France le goût des lettres anglaises, m'est infiniment précieuse.

Mais j'ai été surpris de la sévérité des critiques que vous adressez aux traductions des poésies de C. Patmore, par M. Paul Claudel, que mon étude accompagnait. Je ne puis, dans une lettre, discuter ces critiques, mais je tiens à opposer au jugement défavorable que vous portez sur ces traductions le jugement favorable de M. Francis J. Patmore, fils du poète et poète lui-même, qui m'écrit :

Some of the translations of his [C. P.'s] *Odes have also caught his style and expression, a by no means easy task.*

Voulez-vous avoir l'obligeance de faire insérer ma lettre dans le prochain numéro du *Mercure* ? (Ne faut-il pas qu'on entende les deux parties ?)

L'approbation de Mr Francis J. Patmore est évidemment très flatteuse, mais elle eût gagné à être appuyée sur des textes, — à l'exemple de nos critiques, — et n'aurait-il pas mieux valu aussi qu'à défaut du portrait et de la signature légalisée qui accompagnent en général ce genre d'attestations, M. F.-J. Patmore nous fournît les titres qui l'autorisent à formuler avec compétence un pareil jugement ?

Je remercie M. Valéry Larbaud de son aimable communication — et de ses excessifs compliments — et je suis heureux de constater que la traduction de M. Paul Claudel a satisfait du moins *un* lecteur.

Votre très dévoué,

HENRY-D. DAVRAY.

§

Une lettre de M. Ardengo Soffici.

Florence, 21 novembre 1911.

Cher Monsieur,

Tandis que je ne saurais trouver assez de mots pour louer l'extrême finesse de la note que M. Guillaume Apollinaire a publiée sur les Futuristes dans le *Mercure* du 15 novembre, je désirerais, si vous le permettez, en rectifier légèrement le point qui concerne mes présents rapports avec eux. Votre aimable collaborateur dit qu'après l'échange de coups « tout le monde se réconcilia au poste » où, devant le commissaire, M. Boccioni et moi nous nous serions témoigné de notre estime réciproque. Or, la vérité est que si, malgré ses procédés « arriéristes », je n'ai pas d'aversion ni d'antipathie personnelle pour M. Boccioni, aucune réconciliation proprement dite n'a jamais eu lieu entre nous, et — surtout — que mon opinion sur sa peinture et la peinture de ses amis a toujours été et reste exactement celle que j'exprimai dans l'article qui me valut l'attaque-réclame des futuristes.

En vous remerciant d'avance de l'hospitalité que vous accordez à ces lignes, je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations empressées.

ARDENGO SOFFICI.

§

Aux détenteurs de lettres ou d'inédits d'Arthur Rimbaud. — M. Paterne Berrichon (Dufour-Rimbaud, 18, avenue de la Frillière, Paris) serait reconnaissant aux personnes qui possèdent des lettres ou des inédits de Rimbaud de vouloir bien les lui signaler et se mettre en rapport avec lui.

§

La maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand.

Cher monsieur Vallette,

Aujourd'hui 19 novembre, jour anniversaire de la mort de notre cher Nicolas Poussin, je suis particulièrement heureux de vous demander l'hospitalité, pour une cause qui est tout entière attachée aux arts de la France.

Je viens de visiter, rue du Cardinal-Lemoine, au numéro 49, la maison qu'avait construite le distingué architecte Boffrand pour le compte de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis XIV ; et je suis aussi émerveillé par la beauté extérieure de cette habitation que peiné de voir en quel état d'abandon et en quel oubli elle semble tombée.

Charles Lebrun est incontestablement, malgré la haine que l'on peut à bon droit professer pour les académiques, un des beaux génies de notre pays ; il fut à la fois le grandiose décorateur du siècle de Louis le Grand et le plus abondant créateur. Ami et élève du Poussin, comme il se faisait gloire de le reconnaître, afin de réparer l'injustice dont avait souffert un artiste de haute vision, Lebrun a non seulement orné de son infatigable invention les palais, les églises, les hôtels du XVIIe, mais il a dirigé et mené dans le bon chemin la manufacture des Gobelins, les jardins et les palais de Versailles, de Sceaux, de Marly, bref il s'est montré universel. Fon-

dateur de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole française de Rome, il a prouvé, tant par ses œuvres que par ses initiatives, les ressources innombrables dont l'avait doué sa naissance. « Faire l'histoire de M. le Brun — écrivait le peintre Lépicié — c'est faire l'histoire générale des immenses travaux conçus et exécutés sous un si beau ministère (celui de Colbert). » Quand il dirigeait les Gobelins, il y donnait non seulement des cartons de tapisseries, mais des modèles de meubles, de vases, de sculptures. Outre ses innombrables tableaux, il eut une part très active à l'ornement des *maisons royales*; il en fournissait d'excellents projets, réformait pour le meilleur goût ceux qu'on lui présentait, et ne croyait pas s'infériorisier en s'occupant du détail des fontaines et des parterres qui en faisaient l'agrément.

Dépouillons-nous, pour juger d'un tel homme, des préjugés que l'Ecole nous a justement inspirés contre elle depuis qu'elle se traîne lamentablement dans la routine d'ignorants professeurs ; considérons à sa naissance l'imposant spectacle de cette Académie Royale où le vrai maître formait les excellents élèves destinés à assurer la magnificence classique de la France, et la placer, ainsi, au premier rang des nations. « On est en quelque sorte effrayé de la multitude et de la variété infinie des productions de ce vaste génie — dit encore de Charles Lebrun l'auteur que j'ai déjà cité — et l'étonnement redouble quand on pense que, dans le même temps, il donnait les dessins de la plupart des bosquets et des fontaines, de la plus grande partie des statues et des vases exécutés par un grand nombre d'excellents sculpteurs, vrais chefs-d'œuvre de l'art dont les merveilleux jardins de Versailles sont embellis avec une abondance si surprenante ; quand on pense enfin qu'il donnait encore les dessins de l'architecture de la galerie et des appartements, et que jusqu'à la menuiserie et aux ferrures tout était fait sur ses crayons, sans compter les dessins d'autels et autres qu'on lui demandait pour des églises de Paris; on ne peut s'empêcher de dire que ces choses sont plus vraies qu'elles ne sont vraisemblables. »

Cet inlassable Charles Lebrun trouva enfin son repos. Agé de 71 ans il mourut, et sa veuve lui érigea un monument en l'Eglise Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sur lequel on peut lire : « Ce fut lui qui forma la célèbre « académie de peinture.... L'académie de dessin de la superbe Rome... « Sous sa direction les fameuses manufactures des Gobelins ont fourni les « plus précieux meubles et les plus magnifiques ornements des maisons « royales.

« Pour marque éternelle de son mérite, Louis le Grand le fit son pre- « mier peintre, lui donna des lettres authentiques de noblesse et le combla « de bienfaits..... »

Qu'allait devenir, après sa mort, la somptueuse demeure du grand artiste ? Elle allait descendre la pente fatale de toutes les décadences. De chute en chute, dépouillée de son mobilier, de ses boiseries, de ses moindres ornements, elle ne garda plus que ce visage auguste que nous lui voyons aujourd'hui et sur lequel le temps a jeté une sombre poésie ; ses proportions grandioses, ses frontons, ses attiques, ses mascarons témoignant encore d'un goût si pur, attestent une sûre beauté !

Qu'y aurait-il à faire pour sauver de la probable violation industrielle ou

de la démolition possible, cet échantillon rare et choisi des plus nobles demeures du XVIIe siècle ?

Obtenir de la ville de Paris, de la masse des artistes par une souscription ou de l'Etat, l'acquisition de ce beau lieu, afin d'y installer un musée Charles-Lebrun. Là, tour à tour, on pourrait considérer, dans le mobilier, la tapisserie, les tableaux, les statues, les dessins, ainsi que dans les photographies ou gravures reproduisant les ensembles royaux où il travailla, tout ce que le grand siècle doit à ce vaste et inlassable cerveau qui lui imprima sa marque harmonieuse.

Un hommage de ce genre n'est possible qu'envers Charles Lebrun. Il serait une belle démonstration vis-à-vis de l'ordre, de la sagesse, de l'intelligence, de la discipline classique; un renouveau vivifiant de l'esprit qui avait dicté la fondation de l'Académie Royale, et dont, aujourd'hui, nous avons perdu, par la déformation de cette Académie passée en des mains médiocres, la vénération et le sens.

Lebrun est au premier rang de nos maîtres, nous lui devons cette réparation tardive.

Voici assez longtemps que son auguste habitation, chef-d'œuvre d'architecture, s'orne d'un lierre qui semble en vouloir couronner la gloire oubliée et passe de main en main, servant de repaire aux industries dégradantes de notre temps. Ce sera conserver un noble spectacle et ranimer une grande mémoire que d'y installer la leçon du plus grand peintre du grand siècle, du plus abondant, du plus inlassable; de celui en lequel, enfin, semble se résumer la puissance créatrice et le goût infaillible de son temps.

Paris se doit cette justice et cette gloire.

Lebrun, qui y naquit, qui y mourut, est un de ses enfants.

Il faut rendre à l'Art et aux artistes la maison de Lebrun, premier peintre du roi.

Veuillez croire....

ÉMILE BERNARD.

§

Trouvailles d'érudits. — M. le Dr Emile Schæffer, qui a découvert à Côme le premier portrait authentique de Lucrèce Borgia, vient d'en donner une excellente reproduction dans la version allemande du livre de Gobineau, *la Renaissance*, édité par Insel-Verlag.

C'est un portrait-médaillon, grandeur nature, entouré d'ornements architecturaux et qui porte, sur un socle peint, en lettres capitales, les noms et titres de l'héroïne italienne. M. Schæffer estime que ce tableau est la seule copie véritable de l'original perdu ou détruit. Il aurait été exécuté au début du seizième siècle par le peintre Dosso Dossi et donné en présent par Alphonse de Ferrare, troisième mari de Lucrèce, à l'historien Paolo Giovio qui possédait à Côme une galerie de tableaux célèbre. La fille d'Alexandre VI y apparaît au déclin de sa beauté, dépourvue de toutes les séductions maléfiques que lui prêtent les historiens. Son visage, d'un contour pur et d'une sérénité parfaite, s'encadre de cheveux abondants dont la nuance châtain clair ne rappelle en rien celle de la fameuse « boucle de Lucrèce Borgia » conservée à la bibliothèque Ambroisienne de Milan et que l'on tient généralement pour authentique.

A Munich, le professeur L. Jordan vient de découvrir, dans les archives de la « Staats-Bibliotek », un lot de manuscrits de Voltaire, en partie autographes, qui furent envoyés par l'écrivain à l'électeur Charles-Théodore, à l'époque où celui-ci s'efforçait d'attirer Voltaire à sa cour. Ce lot se compose de *la Pucelle*, des deux premiers volumes de *l'Essai sur l'Histoire universelle*, de *Tancrède* et de *l'Orphelin de la Chine*. Tous ces manuscrits diffèrent très sensiblement des textes publiés et révèlent des versions intéressantes, notamment une version en trois actes de *l'Orphelin de la Chine* dont on connaissait l'existence, mais que l'on croyait à tout jamais perdue.

§

Publications du « Mercure de France » :

VOITURE ET LES ORIGINES DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, 1597-1635, par Emile Magne, portraits et documents inédits. Vol. in-18, 3.50.

TÉMOIGNAGES, deuxième série (*Plaidoyer pour Renan. Octave Mirbeau, chauffeur. Les Assises de Remy de Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole France. Bourdelle. Le Rôle du Mercure de France. Le Protestantisme d'André Gide. Relisons Zola. L'enfance de Gambetta*), par Marcel Coulon. Vol. in-18, 3.50.

LES AMITIÉS DE LAMARTINE (*Louis de Vignet. Eléonore de Canonge. Marianne-Elisa Birch. Mme Caroline Angebert*), par Léon Séché. Vol. in-18, 3.50.

LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. *Essais de Psychologie japonaise*, par Lafcadio Hearn. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18, 3.50.

MORT DE L'AMOUR, par André Rouveyre. Avec, en appendice, une Prose de JEAN MORÉAS. Album de 40 pages in-4 sur papier des Manufactures d'Arches, 10 ».

L'ENVOLÉE, poèmes par Antonine Coullet. Vol. in-18, 3.50

§

Le Sottisier universel.

...alors que le fait de la rencontre d'Antier avec ces deux filles avait été public et par suite vu d'un certain nombre de personnes. — *Le Journal*, 8 septembre.

Le père de Bagroff a été arrêté. La famille de Bagroff a adressé au cabinet un télégramme blâmant l'acte de celui-ci, qui est un démenti. — *Echo de Paris*, 21 septembre.

Oncques ne vit jamais M. Berger lever, etc. — *Mercure de France*, 1er novembre, p. 84.

On a peine à se figurer comment les hommes peuvent habiter des pays antipodes et où leurs pieds se regardent. — GÉROME DE LALANDE : *Astronomie des Dames*, p. 107.

— Quand vous jouez ce rôle, j'ai envie de m'écrier, comme jadis Wagner à son interprète Schnorr, qui venait de créer Lohengrin... [première de *Lohengrin* : 28 août 1850 ; naissance de Schnorr, créateur de *Tristan*, 1836]. — *Comœdia*, 20 novembre.

Coquilles

On cite de lui quelques aventures d'amour a la Canova. — *Le Sourire*, 16 novembre.

C'est ainsi qu'il vient de publier la belle étude que Maurice Barrès écrivit naguère sur le roman des frères Pharaud. — *Gil Blas*, 16 novembre.

Et que dire des étrangers, venus à Paris pour voir nos Antiques... et qui se cassent médiocrement le nez aux portes, etc. — *Figaro*, 16 septembre.

Le ballon « le Volta », piloté par l'excellent Jules Dubois, parti de la Motte-Breuil jeudi à midi 30, a atterri à une heure de l'après-midi à Debreczin (Russie). La distance parcourue par Jules Dubois est d'environ 1.050 kilomètres.

Mastic

« C'es sdrétu bsdrétu cmfhyp vwg qj.
« Mécontent de l'issue de l'explication, le général, etc. (*Le Matin*, 22 octobre 1911.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES
de
QUININE
PELLETIER

Les Capsules
de Quinine de Pelletier
sont souveraines contre
les *Fièvres*, les *Migraines*,
les *Névralgies*, l'*Influenza*,
les *Rhumes* et la *Grippe*.

EXIGER LE NOM :

PELLETIER

Dans toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros : à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.

LA BOÎTE DE 50 GRAINS... 1f50
LA BOÎTE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

VUE UNIQUE
PANORAMA GRANDIOSE
LA MAISON LA PLUS
MODERNE OUVERTE EN 1910

SAISON
du 15 avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet,

Bibliothèque des CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE LIBERTINE DES CONTEURS RUSSES

Récits populaires, cyniques, dans lesquels se retrouve un sens profond, ardent de la volupté

Introduction et Notes par B. de VILLENEUVE

Un fort volume de 320 pages sur papier alfa..... 7 5

DANS LA MÊME COLLECTION :

L'Œuvre d'Andréa de Nerciat : Félicia ou mes Fredaines. — L'Œuvre d Divin Arétin (2 vol.). — L'Œuvre de Nicolas Chorier. — L'Œuvre libertin des poètes du XIXe siècle. — Le Livre d'Amour de l'Orient. — L'Œuvr libertine de John Cleland. — L'Œuvre libertine de Crébillon le fils. — L Livre d'Amour des Anciens, etc., etc., etc.

Vient de paraître :

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

LES COUSINES DE LA COLONELLE

Par Mme la Vicomtesse de CŒUR-BRULANT

Publié en 1880 avec le sous-titre " *Roman galant naturaliste* ", cet ouvrage, tiré à très petit nombre d'exemplaires, eut le plus vif succès, et fut attribué à un écrivain de race de grand talent.

Un volume in-18 carré. (Edition réservée aux souscripteurs)..... 6

Bulletins de souscription et catalogue complet franco sur demande

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ÉMILE MAGNE

Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet, 1597-1635. Portraits et Documents inédits.

Vol. in-18 ..... 3 5

MARCEL COULON

Témoignages. Deuxième Série. (Plaidoyer pour Renan. Octave Mirbeau chauffeur. Les Assises de Remy de Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole France. Bourdelle. Le Rôle du Mercure de France. Le Protestantisme d'André Gide. Relisons Zola. L'Enfance de Gambetta.) Vol. in-18. 3 5

LÉON SÉCHÉ

Les Amitiés de Lamartine. (Louis de Vigny. Eléonore de Canonge. Marianne-Elisa Birch. Mme Caroline Angebert.) Vol. in-18. 3 5

LAFCADIO HEARN

La Lumière vient de l'Orient. Essais de Psychologie japonaise. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3 5

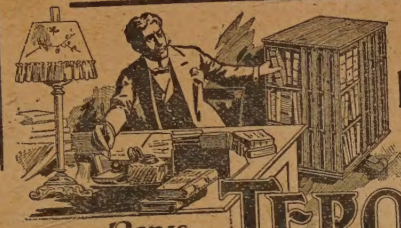
ANTONINE COULLET

L'Envolée, poèmes. Vol. in-18..... 3 5

ANDRÉ ROUVEYRE

Mort de l'Amour, avec, en appendice, une prose de Jean Moréas. Album de 40 pages in sur papier d'Arches..... 10

tous vos livres sous la main



avec la bibliothèque tournante TERQUEM

PARIS
31 bis Boul.d Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé franco ainsi que le prospectus spécial du

« TERPI »

pour relier soi-même
toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord exceplé*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

MAISON à Paris, 53, rue de Turbigo, angle r. Vaucauson. Cce : 345 m. Rev. br. : 44.646 fr. M. à pr. : 450.000 fr. Adj. ch. not., 12 déc. S'adr. not. PHILIPPOT et HUGUENOT, 50, r. la Boétie.

2 MAISONS à Paris : 1° Boul. Ney, 135. Cce : 199 m. Rev. br. : 10.485 fr. ; 2° Av. de St.-Ouen, 146 *bis*. Cce : 319 m. Rev. br. : 9.860 fr. M. à pr. : 110.000 et 90.000 fr. Adj. ch. not, 5 déc., Mes SABOT et AMY, not., 105, r. de la Pompe.

TERRAIN (12e) av. constr., r. de la Voute, 16. 621 m. M. à pr. : 30.000 fr. Adj.s. 4 ench., ch. not., 12 déc., Me DITTE, not., 10 *bis*, boul. Bes-Nouvelle.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du marché financier sont moins bonnes qu'on aurait pu l'
tendre. En France, comme en Allemagne, l'opinion publique montre des ré
gnances à ratifier le traité franco-allemand relatif au Maroc et au Congo.
Allemagne le Reichstag a renvoyé le traité à une commission; en France, la co
mission parlementaire des affaires extérieures demande au gouvernement
explications en attendant qu'un débat s'ouvre devant la Chambre.

Nos relations avec l'Espagne sont pleines de réserves. Il est évident que
fameux traité secret de 1904 nous gêne fort à cette heure. Tous les jours, d'a
leurs, on nous sort de nouvelles clauses secrètes au sujet de cette épineuse qu
tion du Maroc. En ce moment, c'est le texte de cinq articles secrets d'une co
vention franco-anglaise du 8 avril 1904 que la presse divulgue.

La querelle italo-turque reste en l'état, et la révolution en Chine fait
progrès.

La situation demeure gênée, sans inspirer toutefois trop d'inquiétudes.
monde des affaires agit, mais avec prudence et circonspection.

Le cours des valeur est, à peu de chose près, le même que celui de la derni
quinzaine. Nous trouvons le 3 o/o Français à 95,35 au comptant, l'Extérieu
Espagnole à 95,05, le Turc unifié à 90, l'Italien à 101,30, le Russe Consolid
97,20, le 5 o/o 1906 à 104,25, le 4 1/2 o/o 1909 à 102,40.

Les chemins de fer français ont repris un peu d'avance. L'Est cote 919,
Lyon 1201, le Midi 1085, le Nord 1608 et l'Orléans 1253.

Quant aux établissements financiers, ils ne demandent qu'à manifester d'exc
lentes tendances. Le Crédit Foncier s'inscrit à 805. Ses actions sont fort rech
chées à cause de l'émission ouverte du 27 novembre au 12 décembre, qui porte
son capital social de 200 à 225 millions et qui lui permettra d'augmenter
prêts. Les actions nouvelles offertes à 715 francs sont réservées exclusivem
aux actionnaires actuels dans une proportion d'une action nouvelle pour h
actions anciennes.

La Société Générale présente une bonne tenue à 796. Avec le concours de p
sieurs autres banques, elle vient de procéder à un emprunt communal 4 1/2
or de 30 millions en faveur du Crédit Foncier de Serbie. Les obligations ont
souscrites à 462 fr. 50.

Une autre émission digne d'intérêt est celle qui aura lieu le 9 décembre p
chain sous les auspices de la Société Centrale des Banques de Province et de
Caisse Commerciale et Industrielle de Paris au bénéfice de la Banque El Ho
Argentino. On se rappelle peut-être que ces deux établissements avaient offert
public, l'année dernière, avec le plus grand succès, 100.000 obligations de
même société. Les obligations nouvelles 4 1/2 o/o sont émises à 462
rapporteront 22 fr. 50 nets.

De leur côté, la Banque Privée et MM. Bénard et Jarislowsky procéderont
7 décembre prochain à l'émission de 70.000 obligations 5 o/o de 500 fr. con
tuant l'emprunt extérieur de la République de Costa-Rica. Cet emprunt de
millions est garanti par tous les revenus de la République, et spécialement
ceux du monopole des alcools. Le prix d'émission est de 457 fr. 50.

Ces petites opérations ne sont que le prélude de plus vastes qui n'auront s
doute pas lieu avant la fin de janvier prochain.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

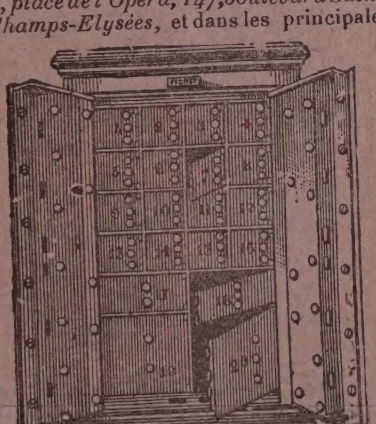
AGENCES

40 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des Lett

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.